

Le MonStré

Vol. XVIII

Questions ?

La réponse est le malheur de la question. (Maurice Blanchot)

L'arbre de la correction politique engraisé avec le fumier de l'ignorance donne des gros fruits incomestibles (Iketnuk)

Version 0.0

Table des matières

Ne peut être excellent ce qui est hétérogène ?	1
Et plus triste encore ?	1
Vaut-il mieux bien écrire ?	1
Comment rester dans le monde, sans lest moral ?	1
La justice a-t-elle une couleur ?	1
Est-il possible de discuter ?	2
Qui croient encore que l'histoire change quoi que ce soit aux racines des hommes ?	2
M'accepter comme drogué ?	3
Exporter de tels films ?	4
Être les plus évolués ?	4
Accuser la télé ?	5
Est-ce abstrait cela ?	5
Victoire des dermatos ?	6
Abstraire c'est donc vieillir et fuir ?	6
Où acheter la morale ?	7
Qui le finance ?	7
Et une fois qu'on sera sûrs ?	7
Quel est le problème de fond ?	7
Un Nietzsche socratique ?	8
Pourquoi le président des USA n'est-il pas choisi parmi les citoyens de l'Empire ?	9
Pourquoi suis-je ainsi ?	10
Aïda mortifère ?	10
Nue ou drapée ?	10
Et la frappe du Pentagone ?	10
Mépriser comme on méprise ceux qui méprisent ?	11
Pourquoi avaient-ils besoin de connaître l'heure ?	11
Alternatives ?	11
Pourquoi a-t-on collé le Terrible sur Ivan IV ?	12
Âme ou corps ?	12
Y a-t-il de bonnes ou de mauvaises idées ?	12
Mythe naïf d'un journalisme naïf ?	13
American SS ?	14
Bombe mondiale ?	14
Même racisme ?	14
« Amour » crée l'amour ?	14
Amour ou devoir ?	14
Et les primates ?	15
Suis-je un simple animal ?	15
Angoissée sans le savoir ?	15

Et les Palestiniens ?	16
Le Capitalisme est-il malade ?	16
Est-ce un pas en avant ?	17
Innée chez les Américains ?	19
Association anti-Québécois ?	19
Apprendre ?	19
Protagoras a-t-il raison ?	20
Aristote	20
Arriver ou venir ?	21
Qui préférez-vous ?	21
Un art pornographique ?	21
Pas d'athées hommes ?	21
Une vitrine intéressante ?	21
A qui demander ?	22
Et l'église ? Et la mairie ? Et la caserne ?	22
Et l'aigle ?	23
L'art a-t-il peur de la mort ?	24
Quelque chose à voir avec la justice ?	24
Tout est banal ?	24
Progrès des connaissances ?	24
Reliés par quel fil ?	25
Tous les uniformes sont laids ?	26
Une nouvelle acception pour le terme « belligérant » ?	26
Pourquoi les Américains sont-ils haïs ?	26
Qu'est-ce qu'un biberon ?	27
Un film culte gay ?	28
Quelle différence avec Bush ?	28
Peut-on les blâmer ?	29
Les mots ne font-ils connaître que les mots ?	29
Pourquoi ne cessons-nous pas de nous plaindre ?	29
Séparer justice et politique ?	31
Et alors pourquoi ?	32
Qui n'a pas bavé... ?	32
Pourquoi Saint Roch protecteur des bûcherons ?	32
Pourquoi choisir Bush ?	32
Buts	33
Faut-il dire <i>bye bye</i> à la révolution ?	33
Si ça ce n'est pas du caca, c'est quoi ?	33
Est-on Russe juif ou Juif russe ?	33
Est-ce toujours notre histoire qui nous fait faire des histoires ?	35
Pourquoi la majorité ne voit pas que le « travail » est fini ?	35
Voulez-vous un café ?	38

Peut-on faire pire ?.....	39
Sont-ils Canadiens ?	40
Pourquoi lui et pas moi ?.....	40
Pour le doigt pervers ?	40
S'ils aiment ça, pourquoi les empêcher ?.....	41
Les cendres sont-elles des traces ?	42
Et si on cessait de l'appeler maladie ?.....	42
Suis-je changé ?	43
Le sexe ?	43
Une allégorie de la psychanalyse ?.....	43
Du côté de l'Empire mongol ?	44
Une manif contre le G20 ?	44
Pourquoi le cheval est-il plus beau que l'âne ?.....	44
Et tu ne dis rien ?.....	45
Que signifie « humain » ?.....	46
Fourmi en russe est-ce du féminin ?	47
Clichés vieux comme le monde ?	47
Se recroqueviller ?.....	48
Mots cochons ?	48
Font-tous des collages ?.....	49
Quels communistes ?	50
Voit-on trop le soulignage ?	50
Peut-on compter les morts ?.....	50
Concombre et chien, lequel est plus choquant ?.....	50
Écrire pour la faire parler ?.....	50
Brassens connaissait-il Michelet ?.....	51
Est-ce important le fait qu'elle est femme ?.....	51
Faut-il se méfier de sa pensée et de sa présomption ?.....	51
S'il n'y a pas de soldats ?.....	51
Impies ?	52
Comment dire le contraire ?	52
Pourquoi exècrent-ils les bourgeois ?	52
Et le point de vue moral ?	53
Un exercice d'auteurs mutilés ?.....	53
La société ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre ?.....	54
À quoi bon creuser ?	54
Ai-je un fond religieux ?	54
Cui prodest ?	54
Est-ce qu'elle veut aller loin ?	55
Peut-on aimer <i>Roi Lear</i> de Goddard et <i>Gladiateur</i> ?.....	56
Vivre en paix ?	56
Pas souriable ?.....	57

Pourquoi la publicité ?.....	58
Dans le sexe de sa mère ?	58
Toujours fatigués ?.....	58
Ai-je ainsi découvert l'eau chaude ?.....	58
Débiles ?	59
<i>Multitudo non est sequanda</i> ?.....	59
Pourquoi Debord ?	59
Diluer la femme dans le féminin ?	63
La faillite de la démocratie parlementaire ou son inutilité ?	64
La délégation est-elle le mal absolu ?	64
Faire taire notre vanité ?.....	65
Pourquoi les cœurs désespérés m'emmerdent-ils ?	65
Quelle est la différence entre un mathématicien et un serf attaché à la glèbe ?.....	65
Double ? Triple ?.....	65
Pourquoi un fieffé con est-il heureux ?.....	65
Et l'animal ?.....	66
Les intégrismes sont-ils une réaction à la violence de la modernisation ?	68
Comment peut-on être si bêtes ?	69
Pourquoi pardonner ?	69
Avons-nous tous raison ?	70
Les « drogués » n'ont-ils pas le droit de protester ?.....	70
Comment être certain de quelque chose ?	70
Dubay : un succès pour les femmes ?.....	70
Quel est l'écrivain le plus misogyne de la littérature française ?.....	70
Et si ni l'un ni l'autre ne sont justes ?.....	71
Pourrais-tu rendre un culte à quelque chose ?.....	72
S'opposer à l'efficacité ?.....	72
Est-ce que l'enthousiasme... ?	72
Sommes-nous tous des épigones ?.....	72
L'art est-il la santé ?	72
Esripulés ?	73
Est-ce un hasard si Niépce précéda Darwin ?	73
Et s'il devenait un nouveau Saddam ?.....	73
N'est-ce pas ce qui s'est passé dans toutes les colonies ?	74
Entre viol et vol, plus qu'une simple voyelle de différence ?.....	74
Est-ce l'étonnement un feu de paille?	74
De l'espoir dans la tristesse ou de la tristesse dans l'espoir ?	75
Excès, ce qui est hors de la culture ?.....	76
Un philosophe est-il un chien dans la chasse à cor et à cri du vrai ?	76
L'estime de soi passe par l'extime ?.....	76
Et ceux qui n'exécutent pas un travail physique ?.....	76
Et si Ganshof avait raison ?	77

La liberté est-elle fille de l'ignorance ?.....	78
Pourquoi Théodoric est-il accusé de férocité ?.....	80
Est-ce indécent ?	80
Comment ne pas en être fier ?.....	81
Tu dis fin ?	81
Au-delà ?	82
Les fourmis de Raguse ?	82
Pas de différences ?.....	83
Mitterrand arrogant ?	84
Un ajout timide ?.....	85
Qui en premier ?.....	85
Lire des nouveautés ?.....	85
Qui déconne plus que celui qui déconne ?	85
Bonheur ennemi de la durée ?.....	86
Vote en fonction du nombre d'enfants ?.....	86
Pourquoi « galbeux » est-il désuet ?.....	86
Qu'est-ce qu'un Maupassant contemporain ?.....	87
Un gêne suffit-il ?	87
En a-t-on marre de frapper toujours sur les mêmes ?.....	87
Pourquoi s'étonner ?.....	87
S'ils gagnaient 150 000 \$ par année, y iraient-ils ?	87
L'important c'est la signature, n'est-ce pas ?.....	88
T'es avec les patrons ?.....	88
Combien gagne-t-il un prof ?.....	91
Choisir d'être un gros gars bête ?	91
Où est-ce le début ?	91
Et si j'ajoute l'industrie électronique ?.....	92
Et l'homme de la rue qui pense de penser ?.....	92
Si Guevara avait pris les semblants Laden ?.....	92
Tout s'intègre à ses habitudes ?.....	92
Est-ce un hasard si leur mère était engagée, de gauche ?.....	93
Hemingway : que cherchais-je ?.....	93
Le coût de l'hésitation est-il trop grand ?.....	94
Pourriez-vous être ami d'Hitler ?	94
Pourquoi donc un tel succès ?.....	94
La publicité n'est-ce pas l'âme d'un pays ?	94
Les hommestiques existent et le femmetiques ?.....	95
Qu'est-ce que les <i>nymphes</i> ?.....	95
Est-ce un motif pour polluer ?.....	96
Et les autres ?	96
Simple adaptation de la vérité aux situations ?	96
Pourquoi des intellectuels de salon s'insurge-t-ils contre l'image ?.....	97

Les nouvelles générations ont-elles droit, comme la mienne, à leur dose d'imbécillité ?	97
Un passé inappropriable ?.....	97
Qu'est-ce qu'un individu sans inconscient ?	99
La musique exprime-t-elle ce qui n'est pas exprimable ?.....	99
Pourquoi ne vois-je pas toutes ces inconscientes ?.....	99
Pourquoi ce moment est-il triste ?.....	99
La machine à photocopier la vie où est-elle ?.....	100
L'informatique comme lieu privilégiée pour la philosophie?.....	100
Dogmatique ce pape ?.....	101
Tu dis penseur ?	101
Comment s'opposer à l'autorité arbitraire et violente des princes ?	101
Le mérite de l'honnêteté suffit-il pour justifier les subventions ?	102
Qualité et profit ?.....	102
Qui n'a pas n'est pas ?.....	102
Faut-il avoir confiance dans le marché ?.....	102
José Bové et Josée de Villepin. Qu'ont-ils en commun ?	103
Peut-on être un grand écrivain et un grand journaliste ?.....	104
Joyce voleur de phrases ?.....	104
Journalistes avec des vérités malvenues ?.....	104
Est-ce qu'un journaliste est au-dessus de la politique ?	105
Keifer était-il d'accord ?	105
Connaissez-vous Kodiak ?.....	106
Comment peut-on perdre toute sa lucidité en l'espace de quelques mois ?	106
Avez-vous compris Lacan ?.....	106
Pourquoi les choses sont-elles ainsi et pas autrement ?	108
Femme aux prises avec un Œdipe coriace ?.....	108
Trop pessimiste ? Trop anti-freudien ?	109
Le langage ?.....	111
Suffit-il d'une voyelle ?.....	111
Qui ennoblir ?.....	111
<i>Ubi</i> Lénine, <i>ibi</i> Jérusalem ?	111
Pourquoi gâcher mon café matinal ?	111
Quel jour, si le Messie est déjà passé ?.....	112
Et la neige qui glisse du toit est-elle libre ?	112
Regardé-je les livres comme d'autres regardent un film ?	113
Pourquoi « absurde » et « indécent » se côtoient-ils ?.....	113
<i>Limes</i> en même temps frontière et route ?	114
Et si je leur disais de lire la « Théorie de Bloom » ?	114
Palestine et Israël, mêmes histoires	114
Sommes-nous dans une logocratie ?	114
Logue ou hiatre ?.....	115
Si Gengis Khan n'envahissait pas la Chine est-ce que... ?.....	115

Patrie ?	115
Et notre foyer ?.....	115
Pardonner à Lacan son <i>phallogocentrisme</i> ?.....	116
Tu ne crois pas que le stress existe ?.....	117
Un malentendu à propos du pouvoir ?	117
Empire ou nations ?.....	117
Faut-il encore le dire ?.....	118
le roi n'était-il pas homo ?.....	118
Pourquoi ce qu'il y a derrière le masque nous intéresse-t-il ?	118
Une publicité pour un hôtel des Alpes ?	119
Big is beautiful ?	119
Mecca cola ?	119
Qu'est-ce qu'une ville ?.....	120
Fou ou pauvre d'esprit ?.....	122
Pourquoi les vieux perdent-ils la mémoire ?.....	122
Ignorant qui ne vit pas assez dans sa tête ?	122
Mère, solitude et nous : la très sainte trinité ?.....	122
Est-ce que c'est un début de justice impériale ?.....	122
Se débarrasser de tous les termes abstraits ?.....	123
Être un est-ce la racine du bien, et être plusieurs, la racine du mal ?	124
Que veut dire ne pas être sûr de soi ?.....	127
La différence principale entre un montagnard et un sportif de la montagne ?.....	127
La morale sera-t-elle toujours gagnante ?	127
Y a-t-il une autre vie ?	128
Mais la masse ?	128
Sommes-nous tous des nigauds ?	130
Qu'est-ce que la ressemblance ?.....	130
Multitudo non est sequenda ?	131
Expliquer les choses simples à l'aide de choses compliquées ?.....	131
De quel droit le mettre en doute ?.....	132
Suis-je le seul à comprendre Nietzsche ?.....	132
Quel Nobel ?.....	132
Qui a gagné à Wimbledon ?	133
Suis-je en train d'élever un autel à Hermès?	133
Et les bêtes juives ?	134
Homosexualité comme un nettoyeur de la bêtise politique ?.....	134
Y a-t-il du nouveau en Occident ?	135
Et le cheval de Troie <i>made in England</i> ?.....	135
C'est quoi cette enfilade de banalités ?	135
L'obscénité des obscénités ?.....	136
D'où vient l'obstination des paysans ?.....	136
Et après la fin de l'art ?.....	137

On, qui ?	138
Aveuglée par l'amour de l'eau ?.....	138
Quand on dit ce qu'on dit, que reste-il d'autre à dire ?.....	138
Les faire manger aux New-Yorkais ?	139
Les pensées naissent-elles des pensées ?	139
A-t-il des mamelles ?	139
Où trouver les méchants ?	140
Préférez-vous le plaisir du désir ou le désir du plaisir ?	141
Se libère, de quoi ?.....	141
Toute demande n'est-elle pas un ordre détourné ?	141
La vie qui est habillée de langage ?	142
Comment faire sortir une femme du coma ?.....	144
Vous avez déjà vu un pamplemousse ?.....	144
Besoin de remplissage des concepts ?	145
Cardinaux comme des insectes ?	145
Et les enfants de leurs enfants ?	145
Parasitisme psychologique ?	146
Pourquoi on vit comme si cela n'était pas vrai ?.....	146
Et les myopes de l'intelligence ?	146
Pourquoi imiter l'oie ?.....	146
Dieux est-il une patate ?.....	147
Corpus sanus in mente sana ?.....	147
Et ceux qui ont les oreilles bouchées ?	147
Peut-on leur donner la parole ?	148
Berger de la paix ?	148
Pecos redeviendra-t-elle un centre de transit des vaches ?	148
L'argent ne peut pas être touché ?	149
Plus besoin d'étudier ?	149
Y a-t-il quelque chose à comprendre ?.....	150
La vraie pègre n'est jamais celle qu'on pense ?.....	150
Illusions perdues ? retrouvées ? reperdues ?	150
L'université est-elle un centre de publicité pour la « culture » ?.....	151
Pourquoi n'écris-je pas sur père et fille, pour me faire pardonner.....	152
Est-ce qu'il y a de la bière dans l'alcool ?.....	152
Pourquoi « perfide » ?.....	152
Est-ce un hasard ?	153
Pourquoi marchent-elles les cuisses serrées ?.....	153
Avoir peur de la Peur ?	153
Pourquoi contre son grand-père ?	154
Transformer un problème philosophique en un problème de vie quotidienne ?.....	154
Combien de photos pour le mot « amitié » ?.....	155
Penses-tu avec tes pieds ?.....	156

<i>Lapsus calami</i> ou ignorance ?	156
Comme des poissons dans l'eau ?.....	156
Sommes-nous moins à craindre que la police de quartier ?	156
Pourquoi « pomme d'Adam » ?	156
Le cerveau est-il une pompe ?	156
Où jeter les petits discours d'universitaires hargneux ?	157
La technique pour passer de l'abstraction au monde habitable ?	157
Des vertus inconscientes ?	157
Un siècle trop tôt ?.....	157
Les chefs-d'œuvre de la littérature ne rouillent-ils pas ?.....	157
Quelle est la différence entre une baleine et Ezra Pound ?.....	158
Et George W. Bush ?.....	158
Est-ce parce qu'il est presque noir ?	158
Roses ou herbe à poux ?	158
T'es pour la concentration de l'information ?.....	159
Dort-ils dans le lit de Procuste de la sociologie ?.....	160
Qui finance ?.....	160
Corps suspendus dans le vestibule des écoles ?	161
Se réaliser et prospérer ?	161
Protéger la police ?.....	161
Protéger la culture avec des mots creux ?	162
Minute de la psychodiversité	162
Mais, faut-il demander autres choses ?	162
Emprisonner les sociologues de l'INRS dans l'île d'Ellesmere ?.....	163
Très peu ou rien à dire ?.....	163
Pourquoi sur 5 enfants autistes 4 sont mâles ?	163
Qu'est-ce qu'il y a de stable en dessous du changement ?	164
Pourquoi insister sur sa richesse, son physique, son népotisme, ses titres ?.....	164
Tu connais "racine", n'est-ce pas ?	165
Qu'est-ce qu'un être humain ?.....	165
Comment transformer une opinion particulière en quelque chose d'objectif ?	165
D'où le besoin de montrer qu'on est fort ?.....	165
Remettre en vigueur l' <i>Indentured Servitude</i> ?.....	165
Es-tu, religieuse ? Praticante	166
Pourquoi les vieux relisent?	167
On est toujours les retardés de quelqu'un, n'est-ce pas ?.....	167
Un canular du N.Y.T.M. ?.....	168
Riennologues au carré ?	169
Solitude personnelle : travail, situation et métier ?.....	169
Est-ce que le roi des cons est un con ?.....	169
Quelque chose en commun entre Flaubert et Hollande ?	169
Elle tisse et détisse comme Pénélope ?	170

Pourquoi un tel sadisme ?.....	170
Depuis quand les jeunes dans la vingtaine sont-ils plus sages que leurs parents ?.....	170
Préférez-vous « Saint-Pétersbourg » ou « Leningrad » ?.....	170
Est-ce que les journalistes doivent travailler gratuitement ?	171
Comment est-il possible de la mettre en scène?	171
Quelle est la signification de <i>sarcocèle</i> ?.....	172
Est-ce plus important l'amour du savoir ou le savoir de l'amour ?.....	172
Et si la majorité des lecteurs n'étaient pas intelligents ?.....	172
De quoi ont-ils peur les Scandinaves ?.....	172
Aimer Schoenberg parce que « ça donne l'air de... » ?.....	173
Pourquoi les femmes ne sont-elles pas domesticables comme les hommes ?	173
Y a-t-il du sens partout ?	174
Ignorent-t-ils le taux d'échange des idées ?.....	174
Sortir du néolibéralisme ?	174
Vaut-il mieux être seul qu'en bonne compagnie ?	175
Vendre 50 000 fusils d'assaut AK-47 au gouvernement péruvien ?	176
Comment est-il possible que les hommes soient injustes ?.....	176
Est-ce que les deux slips généreront des effets différents dans la tête des passants	176
Toujours dans le vent des mots ?.....	178
Pourquoi la souffrance de celle qu'on aime est souvent plus difficile à porter que la nôtre ?	178
Un sourdinateur?	178
Est-ce Nietzsche qui est dangereux ou la philosophie ?	179
S'opposer à l'hégémonie culturelle américaine ?.....	179
Qui ne voudrait pas habiter une âme soyeuse ?.....	179
Mais, qu'est-ce que la spiritualité ?	179
La distance est-elle l'âme du tourisme ?.....	179
Bizarrement accoutré égal bon reproducteur ?.....	180
Tatous ou poils ?.....	180
Difficile de lui en vouloir ?.....	180
Virilio dit-il de grandes, immenses conneries ?.....	180
Apprécier les images des corps des femmes ?.....	181
Que ferait un Thomas d'Aquino du XXI ^e siècle ?.....	181
Et les idées profondes ?	181
La lecture et le cinéma comme des passe-temps, tue-temps ou crée-temps ?.....	182
Et si tourner en rond était le propre de la pensée ?	182
Ai-je compris seulement ce sur quoi j'étais d'accord ?.....	183
Les mettre ou ne pas les mettre ?.....	184
Comment savait-il que j'avais une trappe secrète ?	185
La figure du travailleur dominera dans les temps à venir ?	185
Les hommes et les femmes sont trempés par la soupe du féminin ?.....	186
Pourquoi en parler autant ?.....	186
Une culture unificatrice ?.....	186

Qu'est-ce qu'on trousse ?	186
Pourquoi ce renversement de l'ordre des nouvelles ?	187
Si certains se ferment dans un mutisme animal, qu'importe ?	187
Mieux Ulysse ou les sirènes ?.....	188
Le retour des nations ?.....	188
Universel chez nous ?.....	188
Pourquoi nous appelle-t-on Urbanistes ?	189
S'allier avec plus fort que soi ?.....	190
Pourquoi garde-t-on le virus de la variole ?	190
Suffit-il de regarder le bas du bas ventre d'une femme en pantalons ?.....	190
Pourquoi en veux-je aux médiocres ?	191
Dans un Taliban peut-il se cacher un homme ?	191
Quand une « vraie » vie commence-t-elle ?	191
Les frontières entre fiction et réalité sont-elles floues ?	191
Y a-t-il des changements significatifs après la première enfance ?	192
Comment échapper à ce paradoxe ?	193
Vas-tu voter ?	195
Vrai ment ?.....	195
Is Billy wilder than Oscar?	196
La culture ?.....	196
Pourquoi continuer à dire <i>avoir un chien pour un homme</i> ?.....	197
Sont-elles vraiment absurdes ?	198
Mimer les guillemets à chevron ?	199
Pourquoi ne pas transformer les beaux possibles en réalité ?.....	199

Ne peut être excellent ce qui est hétérogène ?

Oui, au début du siècle dernier. A titre d'exemple ce commentaire daté du 17 novembre 1913 dans le journal d'André Gide : « Curieux livre, où tout est excellent, mais hétérogène » où le « mais » a clairement une fonction adversative. Et aujourd'hui ? Aujourd'hui l'hétérogénéité est presque une nécessité lorsqu'on veut éviter que l'engrenage des lieux communs nous traîne vers les plaines immenses de l'irréflexion ou qu'un système quelconque nous attache au char de l'écrivain. Plaiderais-je *pro domo mea* puisque ce volume est à l'enseigne de l'hétérogénéité ? Sans doute. Comme tout le monde.

Et plus triste encore ?

Quoi de plus triste pour un intellectuel que de passer aux étages supérieurs dans l'ascenseur des lieux communs ? Passer aux étages supérieurs dans l'ascenseur des lieux communs et ne pas le savoir. Quoi de plus triste encore ? Passer aux étages supérieurs dans l'ascenseur des lieux communs et croire qu'on a pris les escaliers. Et plus triste encore ? Passer aux étages supérieurs dans l'ascenseur des lieux communs et penser qu'on a construit l'ascenseur.

Vaut-il mieux bien écrire ?

Pourquoi donne-t-on plus facilement raison à celui qui parle ou écrit bien, plutôt qu'à celui qui crie fort ? Parce que les cris de la raison sont plus forts que les raisons des cris ? Sans doute. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas de raison à cela.

Comment rester dans le monde, sans lest moral ?

« Je me demande si le temps où il était possible de donner des définitions n'est pas terminé. [...] Il n'y a pas de définition de la globalisation parce qu'il n'y a pas de définition¹. » Il n'y a sans doute jamais eu un temps des définitions. Il y a eu des moments où certains hommes ont donné plus ou moins d'importance aux définitions, c'étaient les moments où on avait l'illusion que les mots pouvaient rabattre les choses vers la clairière de la réflexion pour y être disséquées. Mais, c'est beaucoup moins facile qu'on ne le pense et on fait toujours buisson creux. Tâcher d'emprisonner la réalité dans les mots est œuvre insensée ; à moins d'être complètement borné et de ne voir que ce qu'on veut voir, il y a toujours quelque chose de trop ou de pas assez. Les définitions sont le sel des mondes artificiels comme celui des mathématiques ou celui de la catéchèse où des paroles arbitraires² deviennent la source des torrents de paroles sans point d'ancrage à la réalité. Chercher à définir quelque chose, c'est le mettre entre les serres du langage ; c'est tuer la chose « en elle-même » pour donner vie à d'autres choses, à des choses de langage ; c'est passer de la terre au monde. Mais, ce passage est tellement enivrant, qu'il faut avoir les pieds bien plantés par terre pour ne pas continuer sur la lancée et passer de ce monde à l'autre monde (le monde de l'au-delà) qui, comme par enchantement prend la place de la terre comme « vraie réalité ». Nous voilà donc les pieds en l'air, dans un monde à l'envers qui fait le bonheur des contempteurs de la vie. Nous voilà à chercher les définitions dans les livres qui s'alimentent de l'autre monde.

Un problème délicat d'équilibre : comment renoncer au livre — en tant que signe de l'autre monde et de valeurs inversées — sans se vautrer dans la fange des cochons terriens ?

Comment laisser le langage inventer et apaiser, amuser et détourner sans perdre la terre et sans oublier les dangers de l'autre monde ? En somme, comment rester dans le monde, sans lest moral ?

La justice a-t-elle une couleur ?

Harcèlement des noirs (riches) par la police. Ils espéraient que l'argent les aurait libérés de leur race, mais les policiers, les remettent à leur place. Ils se plaignent qu'ils sont harcelés comme la majorité des noirs (les pauvres). Dès que la police les voit avec une grosse bagnole, elle ne peut s'empêcher de penser qu'ils sont des délinquants. « Vos papiers... où allez-

¹ Alessandro Baricco, *Next*, Albin Michel, 2002.

² Les postulats des mathématiques ou certains passages des « livres » des religions.

vous... la dame à côté aussi... ». Une bonne occasion pour engager un procès contre la police ? Non. Ridicule et mauvaise comme d'habitude. La police fait bien son travail : il est plus probable qu'un noir se soit enrichi de manière illégale qu'un blanc. La pauvreté pousse au crime et c'est normal (la criminalité des riches est institutionnalisée). Les noirs sont plus pauvres donc. La logique des policiers est sans bavure. Les bavures sont ailleurs. Faisons donc des procès à la pauvreté en choisissant les bons juges (ceux qui ne craignent pas de la condamner à mort) et laissons l'injuste police représenter l'injuste société.

Est-il possible de discuter ?

Il est vrai que, quand vous discutez avec quelqu'un ayant une pensée systémique, n'importe quoi vous dites est assimilé et transformé ou bien il reste tel quel, mais il est posé là, hors système, isolé, comme une sentinelle. Avec quelqu'un qui a un système on ne discute pas, on est des cobayes.

Il est vrai que, quand vous discutez avec quelqu'un d'ouvert qui trouve que dans tout il y a quelque chose de vrai, vous avez l'impression que vos idées ne valent pas de la merde. Avec quelqu'un d'ouvert à tout on ne discute pas, on porte une goutte d'eau dans l'océan de la relativité.

Mais, enfin, est-il possible de discuter ? Oui, il suffit de penser que la discussion n'est pas une occasion pour s'approcher de la vérité, mais pour libérer les paroles que l'enfance a fourrées dans notre étroite gargamelle.

Qui croient encore que l'histoire change quoi que ce soit aux racines des hommes ?

Après avoir plongé dans les quatre essais de Freud qui composent *Totem et tabou* on ne peut pas être surpris si, en levant les yeux du livre, on voit — que sais-je ? — Nausicaa et ses servantes :

Après quoi on alla manger sur les berges du fleuve,

Tandis que le linge séchait aux rayons du soleil.

L'appétit une fois calmé, servantes et maîtresse

Jouèrent au ballon après avoir ôté leurs voiles.

La performance de Freud dans ces essais est exceptionnelle : il réussit à oublier quelques milliers d'années de travail acharné de la raison pour expliquer le monde et il reprend le fil du dialogue avec les dieux³ que la philosophie avait cisailé il y a quelque deux mille quatre cents ans. Cette œuvre a la naïveté, la jeunesse, la clarté des contes mythiques de la Grèce Antique ; elle a le foisonnement et la joie des chants d'Ovide. Et pourtant ces essais ont été écrits entre l'été 1911 et l'été 1913, en pleine décadence comme dirait l'un, en plein nihilisme comme dirait l'autre. À bien y penser mille neuf cent treize n'est pas tellement loin, seulement à quelques coins de roman : n'est-elle pas l'année de la publication de *Du côté de chez Swann* ? Mais n'est-ce pas faire un tort à Freud que de penser qu'il écrivit *Totem et Tabou*⁴ au début du XX^e siècle ? un péché mortel d'ignorance ? un péché de simples d'esprit qui croient encore que l'histoire change quoi que ce soit aux racines des hommes ? Une lecture attentive révèle qu'il écrivit bien avant Ovide, sans doute même avant Hésiode : autrement on ne voit pas comment il aurait pu fonder une mythologie si en santé, si lucide et dont les éléments s'enchaînent avec une rigueur digne des mathématiques les plus abstraites sans rien perdre de la sensualité d'un conte de fées. Ce qui ne veut pas dire, comme certains pourraient le penser, que la raison ne soit pas le maître d'œuvre, comme toujours chez Freud. Je dirais même que

³ C'est bien sûr le « les » qui compte !

⁴ Ce qui ne veut pas dire que la majorité de ses œuvres n'aient pas été écrites au XX^e siècle et une poignée, au XXI^e.

Totem et tabou est l'œuvre où on voit le plus clairement la puissance du travail de la raison, même si Freud oublie les chaînes de la philosophie d'école pour donner libre cours aux intuitions, aux désirs et aux sentiments enfantins qui bouillonnent dans la partie saine de sa culture. Il saute par-dessus la modernité, frôle la Renaissance, glisse à côté du Moyen-âge sans faire de bruit ; il observe le défilé des légions et il glane dans la Grèce des Platons avant de retourner aux manifestations de la vie qui ne béent pas encore devant les normes abstraites. Ce qui ne veut pas dire que *Totem et tabou* soit un conte fantastique, un roman, ou un poème ou n'importe quelle création artistique d'un esprit débordant d'imagination. Non. C'est un texte « scientifique » qui, à cause des nombreuses anecdotes tirées de l'anthropologie, prend souvent l'allure d'un texte de vulgarisation.

Dans ces essais circule une telle assurance que même ses éléments les plus faibles, dès qu'ils sont touchés par la machine à penser freudienne, deviennent des forces. Mais il y a un concept, si on peut l'appeler ainsi, qui me semble extrêmement faible, quand il est appliqué à la horde primitive où prend naissance la civilisation. *Qu'est-ce qu'un père ?* Question qui, pour les peuples primitifs, ne peut pas être séparée de la suivante : quand les humains ont-ils été capables de créer un lien de causalité entre le rapport sexuel et la naissance ? Pour Freud, depuis toujours. Pour lui cette ignorance n'a pratiquement jamais existé et, quand les frères de la horde primitive tuent le « père », le père, pour ces aînés, est pratiquement le même père que celui que nous connaissons : l'homme qui a mis enceinte la mère et qui à l'autorité morale et économique⁵. Je trouve que cette position n'est pas convaincante, la découverte de ce rapport de causalité est bien trop complexe pour être évidente pour ses singes-hommes qui, aux dires de Freud, n'étaient pas encore entrés dans la culture. Comprendre que l'enfant commence à bouger dans le ventre de la mère bien des jours après LE rapport à cause de CE rapport, qui a été précédé et suivi d'un très grand nombre de rapports sans effets, demande un esprit « scientifique » très développé. Cette découverte est bien plus géniale que l'introduction de la théorie de la relativité par Einstein. Mais Freud a une tendance irréfrenable à projeter sur l'histoire de l'humanité et sur toutes les cultures les concepts qui lui permettent de comprendre le comportement des névrotiques européens. Et, on le comprend. La découverte de l'inconscient et de ses lois lui a donné des ailes qui lui permettent d'aller où il veut, sans besoin d'aucun autre support. Il peut se poser dans l'aurore de l'humanité et mettre de l'ordre dans le chaos de l'âme avec l'assurance de celui que l'aurore, n'a jamais quitté.

M'accepter comme drogué ?

Je dois remercier les chercheurs d'une université américaine, dont je ne me souviens plus le nom, qui ont démontré qu'on peut être drogué aux *fast foods* comme on l'est à la cocaïne et à l'héroïne. J'ai enfin compris pourquoi j'ai besoin de mon MacDo hebdomadaire ! Il semble que pour me libérer de MacDo je devrais faire une cure de désintoxication en allant tous les jours dans un grand restaurant, ce qui risque de poser un sacré problème à mon portefeuille et à mon foie. Ayant commencé à me piquer aux patates frites de MacDo après trente ans, j'ai la chance de pouvoir en sortir avec une simple psychanalyse. Malheureusement les choses ne sont pas si faciles pour ceux qui ont commencé à ingurgiter des MacPoulets avant l'âge de raison, au moins si on croit aux résultats de cette recherche dont les *by-product* devraient rendre anxieux même les parents les plus assurés : il est plus difficile qu'un adulte qui a

⁵Je me situe au début du XX^e siècle et je ne considère pas l'involution de la figure du père et l'évolution de la femme des derniers quatre-vingts ans. Il est clair que la difficulté d'employer les concepts de la horde primitive est incommensurable avec celle d'employer ceux de Freud qui informent toute notre vie quotidienne. Il aurait sans doute fallu écrire économique et morale.

commencé à fréquenter les MacDo en bas âge abandonne les hamburger qu'un héroïnomane la seringue⁶.

Ils n'y vont pas avec le pied de Mercure !

Et s'ils avaient démontré une autre chose ? Quelque chose de beaucoup plus général, comme, par exemple, qu'il est très difficile d'abandonner ce qu'on a aimé dans l'enfance.

J'ai jeté un coup d'œil sur mon enfance et je me suis aperçue que je suis droguée à tout ce que j'ai aimé enfant et que, quoi que je fasse, je ne peux me libérer des sourires, de l'amour, des patates, des livres, du lait, des mots, du jeu, des fèves, des hommes, des amies, des fourmis, de la compétition, du sirop d'érable et de la tourtière.

Je suis une droguée et je ne m'en sortirai jamais. Que faire ? Me suicider ? Aller chez un psy ? M'accepter comme drogué ? et si, tout simplement, je ne me posais plus de questions et je continuais à aller chez Mc Do, à aimer les sourires, à désirer l'amour, à aimer les hommes et à manger la tourtière ?

Exporter de tels films ?

10 est le titre d'un film d'un célèbre (c'est ce qu'on m'a dit) metteur en scène iranien. Tout se passe dans une voiture autour d'une femme « libérée ». Une bonne idée pour un film de trente minutes ou pour un metteur en scène taillé dans une autre étoffe ou pour un discours moins pauvre.

Moins pauvre pour nous qui ne sommes pas prisonniers d'imams fous.

Un film pas assez politique pour nous, mais certainement assez pour des Iraniens bâillonnés.

Trop de spectacles pour nous, mais, sans doute, pas trop de spectacles pour la grisaille imposée aux Iraniens.

Pourquoi exporter de tels films ? Demande hautement stupide. Parce qu'il faut faire circuler la marchandise.

Être les plus évolués ?

Il a l'air ouvert, on dirait un progressiste. Je lui dis que la nouvelle loi marocaine sur la condition de la femme laisse à désirer, surtout à cause du traitement différent des hommes et des femmes par rapport à l'héritage.

Les lois de l'héritage sont établies dans le Coran et les parlements n'ont pas le droit de les changer. Il est vrai que la femme reçoit la moitié de l'homme, mais il faut considérer que ces lois coraniques ont été établies il y a mille et quatre cents ans et qu'à cette époque-là notre religion était la plus évoluée. Dans la période préislamique, chez les tribus de la péninsule arabe, les femmes n'avaient droit à aucun héritage.

Ils me les gonflent avec ces histoires des origines. Pourquoi ne continuent-ils pas à être les plus évolués ?

⁶ Je me demande comment ils ont trouvé les gens qui ont commencé à se piquer à partir d'un an ou deux pour pouvoir les comparer aux jeunes drogués du Coca-cola. Est-ce qu'ils ont pris des bébés de familles monoparentales noires et les ont piqués pour réaliser des expériences vraiment scientifiques ? Sans doute. Et qu'on ne dise pas que c'est éthiquement inacceptable : ces jeunes auraient fini par se droguer au MacDo avant de passer à l'héroïne, ce qui est bien pire que de commencer par l'héroïne et passer ensuite au MacDo.

Parce qu'un tiers pour les femmes est beaucoup plus que deux tiers pour les hommes. Les hommes doivent sustenter toute la famille : cherchez sur Internet. Informez-vous !

J'ai cherché. J'ai trouvé. Je n'ai pas changé d'avis.

Je continue à ne pas être convaincu qu'un tiers soit plus grand que deux tiers : je suis trop borné pour comprendre les sciences religieuses.

Accuser la télé ?

« Quand ma mère rentre du travail, l'une des premières choses qu'elle fait, c'est d'allumer la télé. Si elle n'avait pas de télé, elle dessinerait ou elle lirait. Elle était si passionnée par le dessin ! La télé est sa drogue. Elle la rend légume. »

Je ne peux m'empêcher de défendre la télé. On peut bien s'allier à Staline pour battre Hitler, n'est-ce pas ? Je lui dis que le vrai problème ce n'est pas la télévision, que si sa mère n'avait pas la télévision, elle serait un peu plus malheureuse et un peu plus légume ; que le vrai problème c'est l'abrutissement au travail.

Elle dit « Oui, mais... ».

Je n'ajoute pas :

pourquoi accuser la télé, le cinéma, c'est-à-dire le spectacle au premier degré, de tous les maux de notre société ? Pourquoi se joindre à la foule des « intelligents » maniaques des livres contre la foule des « légumes » qui passent leur temps libre enchaînés aux émissions les plus bêtes ? Pour mieux réfléchir ? Pour mieux transformer le monde ? Certainement pas. Si on est si intelligent que ça, on sait qu'il faut d'autres choses que les livres. On sait qu'il faut surtout savoir résister aux impératifs catégoriques du travail salarié.

Ça ferait trop vieux gauchiste donneur de leçons

Est-ce abstrait cela ?

Une étudiante, en parlant de la rencontre de Dante et Béatrice, parle de la vision comme abstraction. Je lui demande ce qu'elle veut dire. « C'est tellement logique que je ne sais pas quoi dire. Voir... voir, c'est abstrait », me dit-elle. Pendant qu'elle parle, je regarde ses yeux qui cherchent et que la recherche aveugle. Ma vue, elle, elle est loin d'être abstraite.

La vue est plus ou moins abstraite en fonction de ce que l'on regarde et de comment on regarde. Quand on regarde quelqu'un dans les yeux, par exemple, l'abstraction n'est là que si on regarde comme si l'autre ne regardait pas (ce qui est pratiquement impossible à moins d'être soi-même « abstrait »).

L'abstraction est à son maximum quand on regarde sans voir. Comme quand on touche sans toucher.

As-tu déjà regardé quelqu'un dans les yeux et senti que ta peau s'évapore ? Que tes nerfs flottent dans l'air comme les cils d'un poisson monstrueux ?

Oui, mais...

Est-ce abstrait cela ?

Non, mais... après

Après, c'est le toucher qui remet la peau en place.

Victoire des dermatos ?

Les attaques efficaces — celles qui percent les lignes, ébranlent le centre de l'armée et transforment en un instant une défaite en une victoire — sont toujours inattendues, proviennent souvent d'une direction insoupçonnée et sont menées d'ordinaire avec souplesse et vigueur. Prenez l'exemple de la psychanalyse. Depuis des années bandes de cognitivistes et de gestaltistes, bataillons de psychologues de toute sorte, escadrons d'épistémologues et détachements de philosophes attaquent sans succès la formation freudienne. Il arrive que les philosophes occupent une colline pour la perdre deux jours après ; parfois ce sont les freudiens qui pavoisent les rues de la capitale, parfois le drapeau des psychologues se dresse sur le palais du gouvernement ; le pont des soupirs est tour à tour occupé par les gestaltistes et par les psychanalystes... Même s'il s'agit d'une guerre très pauvre en héros, elle est fort riche en forts en thème qui tricotent à longueur de journée des récits qui agrémentent la vie de tranchée. Mais, le mois dernier, l'attaque décisive est arrivée, comme on pouvait s'y attendre, là où on ne l'attendait pas. Une catégorie presque débonnaire (les dermatologues), dans une revue pas du tout intéressée à l'art de la guerre (*Vogue*) a probablement signé l'arrêt de mort de la psychanalyse. Personne ne s'attendait à ce que les savants qui ont comme objet d'étude la peau, c'est-à-dire la partie de l'humain la plus superficielle aient attaqué l'armée de la profondeur. Jamais d'échauffourée, pas de polémique, même pas de petites vacheries, les deux mondes semblaient s'ignorer et donc vivre en parfaite harmonie. En effet, qu'est-ce qu'ils en ont à foutre, les dermatos, de l'inconscient ? Ils ont déjà assez de problèmes avec les boutons, les points noirs, les follicules, les phanères (poils, duvet et ongles), les pores, les comédons, les papilles, les rides... Est-ce donc possible que les dermatos aient été achetés par les psychologues pour porter l'attaque décisive ? J'en doute. Je crois plutôt qu'ils ont, au fil des années, accumulé une frustration énorme qui ne pouvait que déboucher sur un blitz dans les territoires occupés par la psychanalyse : ils avaient cru qu'avec le retour du nietzschéisme des années soixante et l'explosion des mini-jupes le « superficiel » prenait sa revanche sur le « profond ». Eh bien, non. C'était un faux nietzschéisme et la quantité d'épiderme offerte au regard de l'autre fluctuait selon les caprices de la mode⁷. Mais, si c'est la profondeur qui compte, pourquoi pas s'approprier la profondeur du superficiel ? C'est ainsi que lentement les dermatos passèrent de l'étude de l'épiderme à celle du derme... la voie était ouverte et les psychanalystes, s'ils étaient un peu plus à l'écoute de la société, auraient compris qu'il fallait protéger l'aile droite. Lors du congrès de Pau d'avril 2001, les dermatologues décidèrent de voler à l'inconscient sa raison d'être : la névrose. Sans trompettes ni tambours, avec une classe qu'on trouve très rarement dans nos sociétés, ils annoncent qu'ils mettent au centre de leurs luttes les « trois névroses de la peau : 1) la peau s'assèche. 2) la peau s'affine. 3) la peau se relâche ». En un clin d'œil la névrose est devenue le pain quotidien des dermatos. Le règne des apparences qui s'instaure, la victoire complète de la post-modernité. Dans pas longtemps, on aura certainement des psychoses de la peau et un jour, quand on aura compris que l'âme n'est rien d'autre que la peau, on n'ira plus chercher les causes profondes d'une dermalgie, d'une dermatite ou d'une dermatose, mais, on cherchera les causes « profondes » de notre mal de vivre dans les abrasions folliculaires ou dans le duvet rhizomatique. On peut facilement prévoir que dans les prochaines années les dermatos payeront à coup de scissions leur victoire et ceux qui n'ont pas la vue brouillée par l'éclat de la victoire peuvent déjà voir les mouvements des miliciens des muqueuses qui préparent un coup d'État

Abstraire c'est donc vieillir et fuir ?

La pensée de l'enfant devient abstraite. La vigueur physique et la vigueur intellectuelle avancent de conserve. Avant la mort, l'abstraction la plus concrète qui soit, la pensée du

⁷ Quoi de plus naturel que la mode suive les modes ?

vieux redevient concrète, débile. Le vieux redevient enfant. Le cycle est fermé et les restes ne sont que des restes.

Le travail dans notre société devient abstrait. La ferraille des machines et notre pensée avancent main dans la main. Pour aller où ? Personne ne le sait. Ce qu'on sait, c'est qu'on fuit la fatigue.

Abstraire c'est donc vieillir et fuir ? Certes, seuls les imbéciles ne le savent pas. Arrêtons donc d'abstraire ! Vivons dans le concret ! Mais le concret n'existe plus depuis qu'on abstrait. Depuis que *les mamans* et non seulement *sa maman* existent. Il n'y a pas de retour possible à l'animalité sinon pour les bêtes.

Les animaux aussi abstraient.

Comme des bêtes.

Où acheter la morale ?

Il est facile de savoir où acheter une maison, du vin, du pain, une voiture, des femmes, des dragées ou des idées. Mais la morale, où acheter la morale ? Plus d'Église, plus de Parti, plus de Famille. À qui s'adresser quand il n'y a plus rien qui se tient ? À soi-même. Mais il n'y a plus de soi-même solide, qu'ils disent (mais ils confondent la solidité avec le monolithisme, les pauvres). Il n'y a plus rien de solide. La morale ne s'achète plus. Elle est gratuite. Elle est partout. Elle ne vaut rien.

Qui le finance ?

Adbusters, *Journal of the mental environment*. Qui le fait ? Qui le finance ? Ses buts ? D'où vient-il ? Je ne sais pas. Sa guerre au pouvoir des compagnies est à suivre. Version libertaire de Spiked ?

Et une fois qu'on sera sûrs ?

Des tests d'ADN sont demandés pour s'assurer que Joseph est le fils de Kabila. Et une fois qu'on sera sûrs ?

Quel est le problème de fond ?

Deux manières de penser, choisies parmi une infinité :

Philosophique : le fait d'affirmer quelque chose valorise son contraire aussi. Rien n'est tout à fait vrai — ce que je viens de dire non plus. Les tentatives de construire le vrai sur des fondements pas tout à fait vrais et pas tout à fait faux rend excitante et immortelle la philosophie qui est un jeu dans lequel le langage n'est pas tout. La pensée philosophique naît de l'impossibilité d'être toujours dans le plaisir et est alimentée par l'enthousiasme provenant de la chair. Elle est amoral.

Politique : le fait d'affirmer quelque chose valorise ce qui est derrière le langage. En politique tout est noir ou rouge. Hypostasier est nécessaire car l'attaque est incontestablement le meilleur moyen de défense. La pensée politique naît de la souffrance et est alimentée par le désir qui provient de l'esprit (le dépôt de la chair). Elle est critique de l'idéologie. Elle est morale

Les deux façons de penser sont incompatibles. Pour s'en convaincre il suffit de considérer leurs rapports aux lieux communs : pour l'une c'est mortel, pour l'autre c'est la vie. Ou de considérer les massacres causés ou justifiés par les tentatives de mariage des deux, comme celui qu'officia Lénine dont les rejetons (philosophiques et politiques) souffrent de malformations congénitales incurables.

Exemple (de tentative de pensée politique). Ça arrive même au *Devoir*, les opinions potables. Comme celles de L. Brunet et D. Casoni sur le *Ritalin* et les enfants hyperactifs : « Incapable d'entendre la souffrance, nous semblons tentés d'en faire taire les bruits. » Après avoir montré l'inertie et la facilité du comportement des adultes, ils terminent leur *Libre opinion* avec une question rhétorique « Préférons nous traiter les problèmes de fond ou contrôler nos enfants souffrants ? » Quel est le problème de fond ? La souffrance humaine ? Trop de fond. L'école qui fonctionne mal ? Trop superficiel. Le fait qu'il y ait l'école obligatoire ? Certainement.

Un Nietzsche socratique ?

Aujourd'hui j'ai envie de me moquer de Nietzsche, de l'emmerder un peu. De l'obliger à me répondre dans un dialogue socratique.

Une société vieille est une société décadente, n'est-ce pas ?

Qui pourrait encore le nier après tout ce que j'ai écrit de profond à ce sujet ?

Mais une société vieille est une société faite de vieux.

Certes.

Et les vieux sont plus vieux que les jeunes, n'est-ce pas ?

Imparable.

Et une société où la technique a rendu la vie plus facile, est une société féminine.

Si vous voulez dire que la technique féminise la société privilégiant des valeurs féminines, alors oui.

Notre société est donc vieille et féminine.

Oui.

Étant donné que, comme vous nous l'avez si bien enseigné, il n'y a pas de cause mais de simples suites temporelles, la seule chose qu'on puisse dire, c'est que vieillissement et féminité vont ensemble.

Oui. La féminité et la vieillesse sont sœurs de la mort.

Donc, les hommes en vieillissant se féminisent.

C'est indubitable.

Leur désir est plus diffus, ils acceptent plus facilement les conséquences des désirs et des non-désirs des autres...

Oui. Ils acceptent.

Vous dites « ils acceptent » sur un ton qui en dit long sur ce que vous pensez...

L'acceptation, quand elle n'est qu'une simple acceptation des autres, est lâcheté.

Donc, en vieillissant, on devient lâche et féminin.

Oui.

Et la femme ? Si elle est féminine dès la naissance, et lâche... j'imagine... selon vous

Lâche quand elle n'accepte pas sa place de consolatrice du guerrier...

Mais, ce n'était pas le fait d'accepter qui rend lâche ?

L'acceptation de sa condition de femme n'est pas une acceptation des autres, c'est une acceptation de soi et ce n'est pas de la lâcheté.

Et la femme ne change-t-elle pas en vieillissant ?

Oui, elle devient autonome, dure.

Elle devient masculine ?

D'un certain point de vue...

Donc en vieillissant les hommes et les femmes échangent leur « être » si vous permettez se mauvais mot.

Oui.

Et vous ne nous avez jamais dit cela !

Je...

Il m'a regardé avec un regard si triste que j'ai eu honte de ma conversation. Il est trop facile de mettre en difficulté un homme de 179 ans, surtout s'il a passé les 123 dernières années à regarder les intellectuels qui lui faisaient dire n'importe quoi.

Je me suis tu et je ne lui ai pas dit que tout est plus simple et moins « métaphysique » qu'il ne le pensait. En vivant ensemble, en s'aimant, en se baisant les hommes s'élancent vers la position des femmes et les femmes vers celle des hommes mais, quand il se rencontrent, ils ne réussissent pas à s'arrêter, tellement ils ont mis de fougue dans leur déplacement. L'inertie est si forte que chacun se retrouve à la place de l'autre. Quand ils s'en aperçoivent c'est trop tard : la mort a déjà creusé une tranchée profonde de mille metri et large de huit cents.

Pourquoi le président des USA n'est-il pas choisi parmi les citoyens de l'Empire⁸ ?

Désormais il n'y a pas repas avec un convive moindrement spirituel où on ne se demande pas : « Pourquoi des Rwandais ou des Péruviens ou, pourquoi pas, des Cubains n'ont pas été appelés comme vérificateurs pour les élections américaines ? ». Dans le dernier numéro de *L'intelligent*, bien plus radicalement, Fouad Laroui se demande : « Pourquoi le président des USA n'est-il pas choisi parmi les citoyens de l'Empire⁹ ? » Pourquoi ? Pour des motifs bien évidents, mais aussi parce que les gens n'ont pas assez de fantaisie et assez d'esprit pour y croire. Non seulement ils n'y croient pas, mais quand ils écrivent ironiquement, comme Monsieur Laroui, que si l'ex-dictateur du Nigeria Sani Abacha avait été élu président des USA, ses exploits « auraient eu une autre allure que les baisers volés à une petite stagiaire », on se demande s'ils ne sont pas pires que les pires conservateurs américains. On a l'impression que l'ironie leur permet de jeter leur masque et de montrer leur... Il y a trente ans j'aurais écrit « leur racisme et leur misogynie ». Aujourd'hui je ne le dis pas. Je n'ai pas envie de me faire accuser d'être anti-arabe. Et puis, je l'écris : c'est du racisme et de la misogynie. Pourquoi parler d'Abacha ? Pour nous montrer que les Africains peuvent être bien pires ? Ce n'est pas parce qu'on habite sur le même continent appelé Afrique qu'on est Africains de la même manière, surtout quand on est blanc et les blancs (Arabes et non), pendant des millénaires, ont fait ce qu'ils ont fait.

⁸ C'est-à-dire de la terre.

⁹ C'est-à-dire de la terre.

Pourquoi suis-je ainsi ?

Pourquoi le monde est-il sain ? Parce que les hommes ne peuvent que comparer.

Pourquoi le monde est-il malade ? Parce que la morale salit toute comparaison.

Pourquoi le monde est-il ainsi ? Parce qu'il est comme je le fais.

Pourquoi suis-je ainsi ? Parce que je suis comme il m'a fait.

Aïda mortifère ?

À propos de la mort du chef d'orchestre Giuseppe Sinopoli après le troisième acte de l'Aïda, un journaliste de CBC a demandé, très sérieusement, à un musicologue londonien : « Y a-t-il quelque chose de mortifère dans le troisième acte ? »

Nue ou drapée ?

Il y a des vérités qu'on dévoile devant ses amis et d'autres qu'on revêt de soie avant de les montrer. Parfois on dénude les vieilles vérités avachies et on drapage celles qui sont jeunes et flexueuses : erreur, cruauté ou amour ? De tout, un peu. Pour diminuer les erreurs, les personnes sensibles privilégient les drapages : c'est pratiquement leur marque de commerce. « Sait-on vraiment ? », qu'elles disent, ces maîtresses dans l'art d'épargner les amis. Mais la sensibilité, en amitié, ne va pas sans problèmes : il n'est pas rare de voir des personnes sensibles s'étonner que leurs amis trop « épargnés » se rebellent et les accusent de paternalisme ou de mépris. Le compromis entre drapage et dénudement est un art diablement complexe qui ne relève pas seulement de l'amour, de l'intelligence et de la sensibilité, il dépend surtout du type de vérité qu'on croit avoir entre les mains. On ne drapage pas de la même manière une vérité politique ou littéraire ou scientifique ou une « vérité » morale. Exemple : vous pensez que Mussolini est une merde et votre ami estime qu'il est un grand homme. Que faire ? Comment en parler ? « Inutile d'en parler », disent les dogmatiques qui croient que les amis doivent partager la même vision du monde et qui ne se sont jamais aperçus que le meilleur terrain pour l'amitié est celui des différences politiques. Dans ce cas, ma foi bien simple, il suffirait de draper la vérité politique et de dénuder le désir de changer le monde, la curiosité, le mépris pour les « contents-de-soi » — ce qui était jadis l'esprit bourgeois — et la mésestime pour les « plaignards-sans-génie » — ou esprit petit-bourgeois. Il est fort probable que la vérité politique, quand on n'est pas en guerre, a tout intérêt à être drapée entre amis et dénudée devant les autres. Mais il y a d'autres vérités plus ancrées dans la chair, des vérités qui s'implantent dans le corps et sur lesquelles on n'a aucun contrôle. Des vérités qui renversent les rôles et nous drapent ou nous dénudent au lieu d'être elles-mêmes drapées ou dénudées. Un exemple ?

Un exemple.

Tu as été la maîtresse du mari d'une de ta meilleure amie: nue ou drapée ? devant ton amie ! La réponse que tu arraches aux mots qui t'ulcèrent est la seule vraie, juste et inattaquable,

Et la frappe du Pentagone ?

Il au moins une différence énorme entre les frappes des USA en Iraq et la frappe des tours de New York. Dans un cas, la violence brute sentait encore le besoin de se justifier, de mettre une couche de parole, sans doute hypocrites mais des paroles, entre la donnée brute et la conscience ; dans l'autre la violence brute est pure, sans paroles, elle est bestiale : Dieu suffit comme justification. Et la frappe du Pentagone ? C'est tout autre chose. Elle aurait pu être un bel acte de guerre contre la guerre si elle n'était pas entachée par des fous suicidaires qui ont mené à la mort quelques centaines de passagers moins fous qu'eux.

Brigitte Bardot ?

On n'écrit que sur l'enfance ou à partir de l'enfance. On écrit en retournant à l'enfance. Banal. Manuel Rivas, *La langue des papillons* : « [...] avec l'illusion qu'un jour il me pousserait des ailes et que je pourrais arriver à Buenos Aires. »

Qu'est-ce que Buenos Aires ? Pour Manuelito, un son et un mystère. Pour le lecteur une ville. Pour l'écrivain un son et un mystère devenus ville.

Moi aussi, je rêvais d'ailes : « [...] avec l'illusion qu'un jour il lui pousserait des ailes et qu'elle pourrait entrer par la fenêtre. » Et j'attendais, immobile, qu'elle vienne, dans mon lit. Qui ? Brigitte Bardot.

Qu'est-ce que Brigitte Bardot ? Pour l'enfant de neuf ans, un corps et un mystère. Pour mes amis une conne. Pour moi le corps et le mystère qui animent les corps, des femmes.

Mépriser comme on méprise ceux qui méprisent ?

Pauvre étudiant ! et pourtant il a une mère qui l'aime (et, peut-être, même une copine). Que faire, quand on voit une fermeture si parfaite, si lisse ? Que dire devant l'ignorance de son ignorance, sans limites ? Le caresser comme un petit animal ? Le mépriser comme on méprise ceux qui méprisent ? Avoir de la compassion ? Comme une fleur, le tuteurer ? Ou, plus simplement, penser que penser et connaître n'ont jamais fait d'un homme un homme ? Ou, encore plus simplement, penser que même ceux qui laissent les mots pourrir dans leurs livres et dans leurs discours, seulement parce qu'ils sont gratuits, ont une mère qui les aime (et, peut-être, même une femme) ?

Pourquoi avaient-ils besoin de connaître l'heure ?

Il était six heures du matin et Dante le dit comme cela au début du deuxième chant du Purgatoire : *Déjà le soleil était parvenu à l'horizon dont l'arc méridien surplombe Jérusalem de son zénith ; et la nuit qui parcourt un cercle à l'opposé, sortait du Gange en tenant les balances qui tombent de ses mains quand elle domine ; si bien que de ma place je voyais les joues blanches et vermeilles de la belle Aurore devenir orangées.* Pourquoi n'a-t-il pas dit, simplement : « il était six heures » ? Parce qu'il est un poète ? Non. Un poète peut tout employer, même des équations mathématiques. Sans doute est-ce parce qu'il n'avait pas de montre et qu'il n'était pas gêné de faire des détours par les images. Des commentateurs disent qu'il a exagéré. Mais comment pouvait-il savoir qu'un jour, pour les hommes, les cieux seraient devenus l'espace d'où avions et satellites auraient chassé Castor et tous ses copains. Et si on voulait, aujourd'hui, dire qu'il est six heures avec des images et par un détour sur terre ? Voilà une tentative : *il était l'heure où les Parisiens les plus affamés se pressent vers le restaurant du coin ; et l'ingénieur de Sainte Thérèse se lève pour être au bureau tôt le matin pour ne pas être pris à l'heure de pointe sur l'échangeur Décarie ; si bien que de ma place je voyais le trafic sur la rue saint Laurent reprendre un rythme soutenu après les deux heures de tranquillité qui suivent la fermeture des bars.* Baroque et inutile ? Non efficace ? Personnellement je n'ai pas d'idées ; la seule chose que je sais c'est que dans sept cents ans quand il n'y aura plus d'heures de pointe, ni d'échangeur, ni de restaurant du coin, ni de bars, un quidam se demandera pourquoi à notre époque nous avons besoin de connaître l'heure ?

Alternatives ?

Ni avec les Américains ni avec les Talibans. Pas d'autres alternatives ? Au moins une autre (si on oublie les deux positions intenable pour un homme de gauche : avec les Talibans ou avec les Américains) : avec les Américains et avec les Taliban (deux facettes pas tellement différentes de la médaille humaine). Et pour une femme de gauche ? Il n'y a pas d'autres alternatives que de ne pas se laisser entraîner dans ce jeu d'alternatives.

Pourquoi a-t-on collé le Terrible sur Ivan IV ?

Parce qu'il fut le premier à instaurer l'empalement en Russie ? Comme d'habitude les Russes sont des sauvages violents et ignorants, culturellement complètement attardés. Les très civilisés habitants du Moyen-Orient, déjà au XVIII^e siècle avant notre ère, avaient légiféré sur l'empalement d'une femme ayant trahi son mari. Si vous ne me croyez pas, allez au Louvre lire le Code de Hammurabi. Oui, mais après tout a changé, il y a eu du progrès dans la torture, dites-vous. Par exemple ? L'âne espagnol, l'araignée espagnole (plutôt bons les Ibériques dans ce genre de traitement des méchants), la cage en fer (ici ce sont les Français les meilleurs), et les Anglais ? Avec leur classe notoire, ils se sont contentés d'équarrir William Wallace. Mais, trêve de sadisme.

Parce qu'écumant de rage il tua son fils chéri ? Ça ne vous est jamais arrivé d'être folle de rage ou aveuglée par la rage ou écrasée par la rage ? Non ? Alors emportée par la rage ? Ça non plus ? Vous êtes terriblement inhumaine.

Parce qu'il fit tuer une foule de boyards ? Jetez un coup d'œil à l'histoire de la formation des états nations et vous trouverez de bien plus Terribles. Louis XI, par exemple ça ne vous dit rien ? Il était l'Universelle Aragne, celui des fillettes et, cependant, il est devenu depuis pas longtemps le « roi moderne ». Un peu comme Ivan IV pour Eisenstein ?

Parce qu'il écrivait de façon excessivement post-moderne à une époque où la modernité n'avait pas encore trouvé sa vraie place ? Donc si sa célèbre « Lettre à un félon » avait été écrite, disons... en prenant une date au hasard, en 1973, il aurait partagé le succès de critique avec *L'arc-en-ciel de la gravité*. Une pensée terriblement folle m'est venue en écrivant la dernière phrase : est-il possible que Pynchon pensât à Ivan IV en donnant ce titre à son roman.

Parce qu'il était un fou de Dieu ? Non, à cette époque-là, en Occident, les fous de dieux dominaient la terre encore plus que maintenant.

Parce qu'on a empoisonné sa mère et sa première femme tant aimée ? À quoi veux-tu nous faire penser, petit malin ?

Parce qu'au lieu de tuer d'un coup sec Andrei Kourbski l'ami félon qui le trahit sans jamais se repentir, il le tortura avec une très longue lettre qui aurait ennuyé à mort même les jeunes lecteurs infatigables de Facebook.

Parce qu'il eut 3000 maîtresses tandis que Don Giovanni n'en a eu que 2065 ? (Aucune Russe parmi celles-ci ! Est-ce parce que, comme les hommes russes, elles sont trop sauvages pour un hidalgo !) ? Mais, comment croire à ce 3000 puisqu'on ne connaît pas de Leporello à Ivan IV ? Le félon, le seul qui aurait pu compter, était parti en 1564 lorsque Ivan n'avait que 34 ans et ne portait pas encore les pattes de lapin grisonnantes qui ne laissent jamais les lapines indifférentes.

Parce qu'on a mal traduit le russe Грозный ? Oui, une explication qui se tient. Pauvre Ivan, trahi par le félon, trahi par les boyards, par les femmes et même par les traducteurs, comme un quidam quelconque.

Âme ou corps ?

Elle vient de poser nue pour un calendrier. Êtes-vous satisfaite du travail ? Très satisfaite. Pourquoi l'avez-vous fait ? Pour montrer à mon père que je ne suis plus la petite fille de dix ans, comme il continue à le penser. Pour obtenir la même libération, si elle était moins belle, moins jeune, plus riche et plus malheureuse elle aurait dû dénuder son âme pendant dix ans chez le psy.

Y a-t-il de bonnes ou de mauvaises idées ?

Qui n'a jamais eu l'impression d'avoir eu des très bonnes idées, parfois des idées même géniales que, à cause de l'imbécillité d'un chef quelconque, de l'incompréhension des amis, de l'envie des collègues ou tout simplement de la bêtise ambiante, il n'a pas pu mettre en pratique ? Personne. Mais, y a-t-il de bonnes ou de mauvaises idées ? Je ne sais pas. Mais je sais une chose : il est très facile d'avoir des idées géniales : il suffit d'être le moins

intelligentes. Ce qui veut dire que les idées sont toujours bonnes, même les pas bonnes, vu que les personnes non-intelligentes se comptent sur les doigts d'une main. Des catégories comme « bon » ou « mauvais » ne s'appliquent pas aux idées. Aux idées ne s'applique rien. Elles ne sont rien, ne sentent rien et ne disent rien : elles sont comme les gaz parfaits. Je me rappelle, ça devait être à peu près il y a quinze ans, que j'avais eu des idées « géniales » par rapports à une certaine « politique éditoriale ». Je les croyais tellement géniales que je ne les avais même pas expliquées. Elles étaient tellement géniales que l'autre jour on m'a dit qu'il y a quinze ans j'avais raison mais que j'étais trop en avance. Mais n'est-ce pas cela la génialité ? Non. C'est la bêtise. Trop souvent les idées géniales ne sont que des mots habillés en pensée. Mes idées d'édition, par exemple, ne tenaient pas compte des contraintes de l'organisation, de la psychologie des individus, des machines, de l'ignorance de mes collègues, du machisme de la boîte... Elles étaient de simples idées, faciles et sans intérêt ; elles étaient, comme toutes les idées, du n'importe quoi jusqu'au moment où un événement réel (hors des idées et des mots) pouvait les mettre à l'épreuve. Et quand elles ont été mises à l'épreuve, elles se sont cassé les cornes. On pourrait se demander si cela ne vaut pas que pour les idées qui servent à quelque chose, des idées « pratiques ». Certes, on peut se le demander. On peut tout se demander, comme on peut tout répondre. Mais, les idées ne vivent pas dans le monde des idées (elles s'emmerderaient trop !), elles ont besoin de se frotter à la réalité : aux sentiments, aux rapports humains, à la politique, au travail. Elles ne peuvent pas s'empêcher de réveiller le réel qui dort, de se chercher des contre-preuves. Et les contre-preuves on les rencontre partout, il suffit de ne pas les fuir. Prenez le monde de la poésie ou celui de la philosophie, par exemple, deux mondes où, il serait naturel de penser que les idées peuvent être bonnes indépendamment de leur application — parce que, entre autres, elles n'ont pas d'application. On pourrait le penser si on était un des trois ou quatre imbéciles qui vivent sur terre, mais nous ne le sommes pas (surtout toi, lecteur, qui a la patience de me suivre) et donc nous savons que, dans la poésie, il n'y a pas d'idées mais de la musique et que les rares fois qu'il y a des idées, ce sont des images qui ont leur contre-preuve dans d'autres images tirées de l'histoire personnelle ou de la Grande Histoire. Les idées c'est du cinéma — dans le cerveau. Dans la philosophie les idées ont la contre-preuve des autres idées qui ont déjà été figées par l'histoire (et qui donc ne sont plus des idées mais de simples briques sociales) et qui transforment le philosophe en un joueur d'échecs qui change les règles au cours du jeu. Il y a bien sûr joueur et joueur. C'est pour cela que les idées de Kant semblent être plus solides, plus bien-pensantes que celles d'un morne professeur de littérature comparée qui se rend intéressant à force d'oxymorons. Ce dernier a comme seule contre-preuve la bêtise de ses collègues qui, comme lui, sont dans la production forcée de phrases pour justifier leur salaire, Kant avait comme contre-preuve des milliards de petits signes sur papier. Et les idées dans les sciences humaines ? Simple. Plus elles sont géniales et plus elles sont bêtes, parce qu'elles se vantent de ne pas être de simples constats, parce qu'elles tirent le char du monde comme la célèbre mouche. Et le char tourne en rond, tiré par des hommes géniaux sans idées et poussé par des hommes normaux sans idées eux aussi, sous les yeux complaisants des brocanteurs de la foire aux mots.

Mythe naïf d'un journalisme naïf ?

Ça doit être parce que je viens d'un pays où la confiance dans les institutions politiques s'est brisée il y plus que deux mille ans que je trouve naïf ce qu'on a écrit en énormes caractères dans le *New York Time* : « les gens se demandent s'il y a des leaders ou des institutions auxquels on peut faire confiance ». Selon le journaliste ces questions sont une conséquence de l'anxiété qui pousse les Américains jusqu'à se demander s'ils doivent faire confiance « même au capitalisme ». J'ai l'impression que ce n'est pas tellement l'anxiété qui les pousse à se poser des questions sur le capitalisme, mais que c'est un capitalisme toujours plus déluré et sans

aucun besoin de séduire les foules, qui rend les gens anxieux. « Serons-nous les prochaines victimes de cette machine de triage complètement dérégulée ? », doivent se demander beaucoup d'Américains. Si Enron la Grande, n'a même pas besoin d'attaques terroristes pour s'écrouler, quelles certitudes pouvons-nous conserver ? Si notre président, héros d'une guerre juste, est de combine avec les salauds qui nous ont pelés comme des oignons, en qui avoir confiance ? En Dieu ? Mais si Dieu est du côté de notre président ! Et si Enron n'était pas une tache sur la nappe immaculée du capitalisme mais un verre grossissant qui permet de mieux comprendre notre démocratie ? Et si le mythe d'une démocratie propre est le mythe naïf d'un journalisme naïf ? Alors l'anxiété ne suffit plus. Il faut de la colère. De la bonne colère, de la sainte colère, de la colère juste, celle qui chasse la peur et libère de l'anxiété.

American SS ?

Ça va mal en Irak. Ça ne pouvait qu'aller mal. L'armée américaine a beau être la police de l'Empire, mais elle est incapable de faire comme la « bonne vieille police », celle qui tabasse pour préserver l'irrationalité de l'ordre. Il y a quelques dizaines d'année, les Allemands, bien moins naïfs, le savaient et leurs policiers qu'on appelait SS étaient psychologiquement — entre autres — préparés à épousseter après le grand ménage de l'armée. Disons qu'ils commençaient par épousseter et il finissait par... On connaît l'histoire. Suis-je en train de suggérer que les Américains auraient besoin de leurs SS ? Oui s'ils ne veulent pas perdre la face. Le problème c'est que *the american SS* leurs feraient perdre encore plus la face. Et alors ? La meilleure solution c'est sans doute de la perdre toute de suite et de retourner chez soi pour s'en refaire une.

Bombe mondiale ?

Pourquoi oublie-t-on si souvent que la bombe atomique fut créée surtout grâce aux savants européens qui fuyaient le fascisme et le nazisme ? Pourquoi oublie-t-on que la bombe atomique n'est pas un produit américain, mais un produit de l'Occident (les Arabes comme mémoire des anciens Grecs compris) ? Parce qu'il est plus facile d'accuser les Américains. Et si, comme j'ai tendance à penser, les Américains, les Arabes et les Européens, etc. n'existent pas, qui charger de ce genre de monstruosité ? Les États ? Le Capital ? La religion ? Moi ? Toi ? Dans l'ordre — si l'ordre a une signification quelconque dans le désordre de l'humanité — la religion, les États, le Capital, moi et toi.

Même racisme ?

Je dois être trop borné ou trop américanophile, parce que je m'irrite trop quand j'entends comparer le racisme américain des années trente au racisme allemand de la même période. Les brutes étaient pareillement racistes dans les deux pays, d'accord, mais dans l'un on montait une machine étatique pour détruire ce qu'on appelait une race, dans l'autre on résistait à une machine économique qui avait besoin de se libérer du racisme pour mieux exploiter les citoyens (même les Indiens, tout en n'étant pas citoyens, ne vivaient pas les mêmes horreurs que les juifs, les homosexuels et les gitanes européens). Même les Palestiniens, citoyens de second ordre, ne vivent pas, aujourd'hui, les horreurs des ancêtres de leurs bourreaux — quoi qu'en disent gauchistes et intégristes.

« Amour » crée l'amour ?

Elle dit que T. a toujours été amoureux de l'amour. Que veut-elle dire ? Que le mot « amour » crée l'amour ? Cela n'a pas besoin d'être redit. Surtout pas avec une tranquille méchanceté à fleur de lèvres. Est-on plus « correctement » amoureuses quand les hormones frappent aux parois glissantes de désir ?

Amour ou devoir ?

Elle l'appelle *Amour*. Je l'appelle *Devoir*. Quand elle lui avait demandé d'aller acheter un gâteau pour le souper, son fils y alla en renâclant. Sacrés mots ! Il l'appelle *Devoir*. Je l'appelle

Amour. Quand je dis à mon fils que je suis en retard et que j'ai besoin d'un gâteau il commence par dire non.

Putain de mots !

Faudrait-il en tirer que *le Devoir ça s'enseigne en bas âge et l'Amour ça se donne au passage ?*

Et les primates ?

Il n'y a pas beaucoup de congrès scientifiques qui passent à l'histoire pour le bouleversement qu'ils créent dans le monde. Personnellement j'en connais seulement deux : celui de Solvay en 1927, où Bohr et Einstein posèrent les bases de deux positions théoriques qui n'ont pas encore été dépassées et celui de l'ACFAS de 2002 où un chercheur et une chercheuse québécois ont découvert que dans 95 % des cas des Québécois de souche française « on arrive à trouver un ancêtre commun à deux individus pigés au hasard ». Cette découverte qui me semble bien plus importante que toute percée de la mécanique quantique, n'est pas seulement révolutionnaire en soi, mais elle ouvre des « avenues de recherche » qui étaient impensables avant cette date historique. Voici une question qui sera certainement financée par tous les gouvernements de droite européens : « Combien de générations faut-il considérer pour arriver à trouver un ancêtre commun à deux individus caucasiens pigés au hasard ? » Et pour l'humanité entière ? Un retour à la Bible ne serait pas mal, n'est-ce pas ? Et pour les primates ? Pour cela, il faut attendre un retour de pendule vers la gauche. Mais, si on ne veut pas que la gauche soit encore une fois accusée d'à-peu-prèsisme, attention à ne pas sous-évaluer les difficultés méthodologiques. Surtout celles qui sont liées au déchiffrement des registres paroissiaux singiens.

Suis-je un simple animal ?

Je ne sais pas ce que je payerais pour connaître l'angoisse. J'ai lu des dizaines de livres d'écrivains angoissés, fréquenté de nombreux individus qui se disent plus ou moins angoissés, et moi ? Pourquoi n'ai-je pas droit à ma part d'angoisse. T'es con ! L'angoisse est une souffrance. Il faut vraiment être masochiste pour vouloir souffrir. Toute considération sur le fait qu'une souffrance chasse l'autre mise à part, l'angoisse est une souffrance spéciale. Noble. Certains disent même qu'elle est ce qui fait que l'humain est humain. Suis-je un simple animal ? Je dois être un animal, pas nécessairement simple, mais un animal. Je vis dans la parole et dans les concepts comme le tigre dans la jungle. Je n'ai pas de moi profond qui puisse sentir l'angoissante présence du manque. Même le manque du manque, contrairement à ce que dit le vieux Lacan, ne me donne rien de spécial.

Angoissée sans le savoir ?

Elle ne savait pas ce qu'était l'angoisse, et pourtant elle connaissait bien des gens qui se disaient atteints de cette « crainte diffuse » qui est le sel de l'homme, selon certains. Les angoissés se multiplient dans une pandémie qui ne semble pas la toucher. Elle est immunisée : cette « peur de la peur », ce « je ne sais pas quoi qui paralyse » n'a pas de prise sur son âme. Une âme huilée par l'épreuve de l'enfance ? Simple incapacité de nommer ce qui, soudainement, grise ses gestes et ses pensées qui rougeoyaient par trop de vigueur ? Et si son manque de peur n'était qu'un signe d'angoisse, comme disait Thierry ?

Angoissée sans le savoir ?

Si elle parlait comme Thierry et les autres, elle aurait dit que l'idée d'être angoissée sans le savoir, l'angoissait. Mais elle trouvait plus sain de dire que cela l'emmerdait. Elle n'avait pas de temps à perdre avec semblables balivernes. *La tienne est une fuite. Le silence et la dénégation ne t'aideront pas... un matin, tu te réveilleras avec un tel poids...* Les poids ne lui avaient jamais fait peur. Depuis des années elle se réveillait avec une enclume dans l'estomac, mais il suffisait

de ne pas manger trop lourd le soir pour que l'enclume ne vienne. *Eh ! Eh ! pas de signes plus clairs... l'estomac est liée à l'angoisse de fellation...* Et les ongles des orteils aussi ! aurait-elle aimé leur dire, mais elle avait été trop bien élevée. Son âme était trop bien huilée.

Il y a un couple d'années, quand Thierry avait commencé son doctorat en psychologie ils avaient décidé de ne plus parler d'angoisse. Et ils n'en parlèrent plus. Elle resserra « angoisse » dans l'oubliotoire où elle partagea ses journées avec le théorème de Gödel, le désir de Lacan et la transsubstantiation, sans jamais se montrer. Jusqu'à hier.

À la vue de la photo d'un lion



Elle comprit ce que l'angoisse n'était pas.

Et les Palestiniens ?

Je ne l'avais pas vu depuis au moins un an, mon ami Mostapha, « mon Marocain » qui n'a pas troqué ses longues histoires sur les ânes pour de farces stupides sur les blondes. Il est pressé. Je lui demande quelques mots sur le 11 septembre. « Certains Arabes en ont assez de faire comme l'âne de la montagne qui porte les dattes et mange les pissenlits. C'est le coup de pied de l'âne. » Il a raison. Et, la Palestine et les suicides des jeunes et la religion ? Je vais le chercher sur la religion car, comme moi, la religion le met dans un état second. Le mettait. « La religion n'a rien à voir. Les Palestiniens ? C'est comme les fourmis, si on envahit leur fourmilière, les ouvrières se tuent. » Il a raison. N'empêche que nous sommes des fourmis qui, en plus de la reine, on a des imams, des prêtres et des rabbins : ce qui ne fait que rendre les choses plus merdiques. « Surtout, la barbe m'en fume quand j'entends des Arabes dire qu'on est trop ânes pour faire ce qu'on a fait aux Américains ! »

Le Capitalisme est-il malade ?

La Fédération nationale asine et mulassière (FNAM) qui, depuis la fin de la présidence Mitterrand, travaille pour redonner une place d'honneur aux ânes, a reçu 300 milliards d'euros du nouveau gouvernement français pour favoriser l'introduction des ânes dans les garderies, dans les écoles, dans les centres sportifs, mais, surtout, pour les employer dans la réinsertion des handicapés¹⁰. Dans les milieux bien informés de la capitale française on parle toujours plus de la possibilité que, même à niveau symbolique, la France passe du coq à l'âne. Moi aussi, je vais passer du coq à l'âne.

Depuis quelques mois, quotidiennement, les journaux nous chantent le même refrain sur le capitalisme malade et la nécessité d'une éthique des à faire. Que tout le monde se retrouve les manches pour le sauver ! On a tous des responsabilités, grandes ou petites, selon... Selon ? Plus on a de fric et moins on a de responsabilités, c'est connu ; c'est même la première loi de la

¹⁰ L'association des psychomotriciens français étudie un programme « qui mettrait à profit la relation particulière avec les ânes » des handicapés. Stéphane Getto, « Le tourisme crée une nouvelle microéconomie autour de l'âne », *Le Monde*, 19 juillet 2002.

constitution capitaliste mondiale. Si je suis riche c'est parce que j'ai déjà pris mes responsabilités : maintenant, c'est à votre tour. C'est le tour des ânes. Le mien, le tien, le nôtre. Ok, sauvons le capitalisme, mais à quel prix ? On ne peut quand même pas le sauver à n'importe quel prix ! Ne pas considérer le prix, ce serait se foutre de sa gueule. Commençons pour voir s'il collabore. Quel idiot, il s'agit là d'une considération inutile qui ne fait que retarder la guérison : les capitalistes ont toujours été de très bons collabos. Mais, avant de commencer le traitement, il faut être sûr qu'on soigne les vrais malades ; dans des cas si critiques, on ne peut pas se fier aux « on-dit ».

Donc : est-ce vrai que le Capitalisme est malade ? Est-ce vrai qu'il a les huit maladies dont parle *Le Monde* ? Ou est-ce que ces huit maladies ne sont que des symptômes, que de fort malins symptômes ? Après une longue discussion et des échanges assez serrés avec mes amis médecins, politologues, jardiniers, et beurriers, je suis arrivé à la conclusion suivante : ce sont les capitalistes qui sont malades et non le Capitalisme. Le capitalisme a une santé de fer et ce ne sont pas des petits scandales, comme celui d'*Enron*, qui tueront celui qui a passé le XX^e siècle à se muscler dans tous les pays de la planète. Mais alors, vu qu'ils sont des malades mentaux (si on considère la quantité de jogging, de tennis, de golf et de voile qu'ils font à longueur d'année, il ne fait pas de doute que la maladie des capitalistes n'est pas physique), pourquoi ne pas suivre les conseils des psychométriciens français et introduire les ânes dans les bureaux, en commençant par ceux des PDG des grandes entreprises ? On ferait ainsi d'une pierre deux coups : on sauverait les ânes¹¹ et les capitalistes.

Je dois admettre que se retrouver, du jour au lendemain, avec un âne à côté du fauteuil en cuir de veau, c'est un remède de cheval, qui risque de faire cabrer les managers. On pourrait y aller un peu plus en douceur et commencer par les sièges des journaux et des universités, les lieux où les capitalistes se ressourcent. J'aurais même une proposition concrète à faire au gouvernement du Québec. Pourquoi ne pas commanditer une étude pilote à l'UQAM, université reconnue par ses choix sociétaux avant-gardistes et mettre un âne dans le bureau de son recteur ? Inutile ? Il y en a déjà un ? Pas de problème, les ânes n'ont pas de difficultés à vivre en groupe, ils sont paisibles, ignorants, grégaires.

Est-ce un pas en avant ?

Si on vous demandait de présenter en ordre alphabétiques les attributs qui caractérisent l'animal homme vous arriveriez sans doute à quelque chose de ce genre :

à station verticale ;

ayant une différenciation fonctionnelle des pieds et des mains ;

conscient de sa mort ;

doté de langage ;

éducable ;

inventeur, utilisateur d'outils ;

moral ;

politique ;

qui instaure le tabou de l'inceste ;

¹¹ En un siècle, en France, par exemple, les ânes, à quatre pattes, sont passés de 400 000 à 30 000.

qui ment ;

rationnel.

Si, au lieu de vous demander la liste, on vous la donne, comme je viens de le faire et que l'on vous demande de grouper les attributs qui vous semblent interdépendants vous obtiendrez à peu près ceci :

Groupe 1. : conscient de sa mort, doté de langage, éduicable, moral, politique, qui instaure le tabou de l'inceste, qui ment, rationnel.

Groupe 2 : à station verticale, ayant une différenciation fonctionnelle des pieds et des mains, inventeur et utilisateur d'outils.

Et si, au lieu de vous demander de créer deux groupes, on vous les donne, comme je viens de faire, il est très probable que vous vous demandez quel est le lien entre les éléments de chaque groupe et, éventuellement, s'il y a des liens entre les éléments d'un groupe et l'autre. Si quelqu'un, moi par exemple, vous dit que l'homme est politique, morale... parce qu'il est rationnel et/ou doté de langage, je suis sûr que vous trouvez l'idée pas tout à fait farfelue. Parce que ? « Doté de langage » est donc la cause ? Oui : l'homme est un animal politique, moral, ayant le tabou de l'inceste, et conscient de sa mort parce qu'il est doté de langage. Mais est-ce qu'on ajoute qu'il est moral parce qu'il est politique ou politique parce que moral ? Et le tabou de l'inceste est-il une conséquence de la moralité ou la moralité une conséquence du tabou ? Existe-t-il un lien entre conscience de sa mort et politique ?

Qui a les réponses à ces questions ?

Personne.

Toutes les réponses ne sont que des éléments pour comprendre celui qui répond.

Si vous voulez compliquer encore plus les choses, vous pourriez vous demander s'il y a une relation de causalité entre la station verticale et la parole. Et ici les possibilités et les distinguos peuvent devenir infinie.

Mais pourquoi se compliquer tellement la vie avec ces questions quand il y a une solution très simple ? Il suffit de définir l'homme comme l'animal doté d'une âme immortelle envoyée par Dieu. Pourquoi alors, nous, hommes rationnels modernes, fils d'Occam, pourquoi ne prenons-nous pas cette explication si simple ? Pourquoi nous compliquons nous ainsi la vie ?

Pour entraîner nos organes vocaux ? Aussi.

Parce que l'intervention divine n'explique rien ? Aussi.

Mais, il suffit d'y penser quelques minutes pour s'apercevoir que les explications scientifiques non plus n'expliquent rien. Elles ne font que justifier ce qui est là. Est-ce que, en partant de ce constat, l'on pourrait trouver un attribut des animaux hommes plus « fondamental », plus utile, plus apaisant pour nous neurones folâtres

Animal chercheur de causes et capable de n'importe quoi pour construire une chaîne langagière qui emprisonne le réel dans le sens.

Est-ce un pas en avant ? Oui, pour comprendre mes marottes.

Innée chez les Américains ?

Dans un manuel de bioéthique¹² adressé, entre autres, aux étudiants en médecine : « Les États-Unis sont incontestablement le pays où on a le plus souvent recours aux tribunaux pour régler les différends liés à la pratique médicale. Il s'agit d'une tendance qui semble innée chez les Américains. » Et qui, comme il se doit, se diffusera dans tous les pays démocratiques. Qu'est-ce que les tribunaux sinon le rempart contre l'injustice des puissants (point de vue démocratique) ou la défense des intérêts des puissants (de l'autre point de vue, peut-être moins démocratique mais...) ? Le mépris facile des États-Unis est agaçant quand il n'est pas accompagné d'une critique de la démocratie.

Association anti-Québécois ?

De ce dont on parle, il faut se taire.

Mais, contre ce qui freine la liberté il faut lutter. Comme contre la proposition de loi antigang. Il faut lutter même si le gouvernement du Québec fait des progrès, « ne considère plus primordiale l'inscription dans la loi du nom des groupes criminels » et semble s'éloigner d'idées fascistes (et ce n'est pas une exagération !) comme celle de l'ex ministre Tremblay Quelque-Chose. Celui-ci, dans un manifeste publié dans *Le Devoir*, après un appel démagogique aux élus du peuple contre les juges, demande une police forte et attaque la liberté d'association que le méchant Trudeau a introduite pour bâillonner les bons politiciens qui travaillent pour le bon peuple dans la belle province. Mais, pourquoi cet assouplissement du gouvernement ? Les explications sont nombreuses et variées, nous en proposons une qui n'est peut-être pas la plus juste, mais elle permet de réfléchir de manière moins stéréotypée sur l'attentat à un journaliste qui pêchait sans doute en eaux troubles.

Prenons Bouchard comme exemple, mais, *mutatis mutandis*, j'aurais pu prendre Chrétien ou n'importe quel autre politicien de n'importe quel autre pays ou province. Mieux encore, ne prenons pas Bouchard, mais mettons-nous dans sa tête et essayons de répondre à la question suivante : « Quelle est l'association plus dangereuse pour le bien-être des québécois ? » Certainement pas les Hells ! Non. Si ce n'est pas les Hells qui distribuent la drogue, ce serait un autre gang ou l'État. Ni les marxistes-léninistes ! Non. Ils ne crient même plus ! Les anarchistes ? Non. Ils sont les mascottes des intellectuels et des entrepreneurs « de chez nous » qui luttent contre la méchante mondialisation. L'église ? Non. Elle intervient là où l'État se retire. Les Much Hung Bai ? Non. Ils n'existent pas au Québec. Les partis fédéralistes ? Oui. (Si on était dans la tête de Chrétien ce serait contre le PQ.) Oui, si on était dans la tête de Bouchard on serait plus cohérent que lui et on mettrait hors la loi le Parti Libéral et le Parti Conservateur. Mais, peut-on s'attendre à de la cohérence de la part d'un avocat qui mange dans toutes les auges ?

Dans toute cette histoire ce serait indigne, de notre part, de parler du comportement bas et grossier de la meute de journalistes qui a mordu tout ce qui bougeait dès qu'on a touché à un de leur gang.

Warning pour les journalistes

Un jour quelqu'un de moins hypocrite que maître Bouchard pourrait appliquer la loi antigang aux meilleurs d'entre vous.

Apprendre ?

Il suffit qu'un enfant touche le feu une fois pour qu'il apprenne. Les adultes, même s'ils le touchent 430 millions de fois, n'apprennent rien. Leurs connexions neuronales sont bétonnées, comme l'échangeur Décarie. Il y a des adultes qui crient sur tous les toits qu'ils apprennent,

¹² La bioéthique, D.J. Roye et autres, ERPi, 1995.

qu'ils sont souples, etc., il est vrai, mais, pour employer une terminologie philosophique « ils prennent leurs désirs pour des lanternes ». Qu'à l'âge adulte on n'apprenne plus, c'est tout à fait normal. Ce qui, par contre, est étonnant, c'est qu'on donne une connotation négative au non-apprentissage. Mais comment peut-on apprendre quand on est ce qu'on a appris ? Il y a, peut-être, une autre cause à cette incapacité : si on apprenait, la vie serait trop facile et elle deviendrait inhumaine.

Protagoras a-t-il raison ?

Pourquoi dans notre société, « l'argent est la mesure de toutes choses » semble bien plus vrai que la formule très connue de Protagoras, « l'homme est la mesure de toutes choses » ? Parce que l'homme s'est dissout dans la société ? Parce que l'argent, comme l'homme, s'est transformé en marchandise et la marchandise « argent » circule bien mieux que la marchandise « homme » ? Mais, si l'argent, en tant que marchandise, est manipulé par les financiers qui, malgré ce que disent les critiques enfantins du capitalisme, sont des hommes, alors, est-ce encore Protagoras qui a raison ? Mais, quoi penser des Platon et des millions de petits Platons qui ont ensemencé et ensemencent la culture philosophique qui disent que Protagoras a tort et que les « choses » ont une valeur qui est bien au-delà des hommes ?

Aristote

On pourrait penser qu'il est plus connu que Barabas dans la Passion ou Céline Dion à Las Vegas. Ce n'est pas le cas. La moitié des étudiants en sciences de l'UQAM pensent qu'il est né quelques années avant Galilée (1564-1642) et qu'avec ce dernier il eut de longues discussions sur les épicycles. Aristote (le Stagirite) naquit en 384 avant notre ère en Macédoine et mourut à Eubé en 322 à une époque où les Macédoniens étaient moins peureux qu'aujourd'hui (ou, sans doute, où l'empire perse était moins puissant que l'Américain). Alexandre le Grand (le Macédonien qui préférait couper les nœuds plutôt que les défaire), par exemple, ne se gênait pas pour s'en aller en Inde chercher la source du soleil. Il faut dire, pour retourner à nos moutons, qu'il fut à l'école de ce même Aristote qui passa sa vie à chercher les sources de la vie, de la raison, du mouvement, de tout ce qui tombait sous les sens (et non sous *le sens* !). Dans ses temps libres (entre des livres sur la métaphysique, d'autres sur l'éthique ou sur la physique) il étudia les animaux sur lesquels il pondit cinq ouvrages : *Histoire des animaux*, *Les parties des animaux*, *Le mouvement des animaux*, *La progression des animaux*, *La génération des animaux*. Comme les animalistes d'aujourd'hui il ne douta jamais que les hommes sont des animaux parmi d'autres, mais, avec son grand esprit d'observation, il avait aussi noté certaines différences non secondaires (à son avis) comme celle qu'il décrit au début du livre sur l'histoire des animaux : « Aucun autre animal ne peut, comme l'homme, se souvenir du passé par un choix volontaire ». Ce qui n'est pas rien, même si c'est sans doute dans les souvenirs qui ne sont pas voulus que gît le lièvre. Dans son étude il fut si « expérimentaliste » qu'il se mit même, sinon dans leur peau, du moins dans leurs postures — comme quand, à un âge où, selon le Sphinx, on devrait marcher à trois pattes, il se mit à quatre pattes et promena sur son dos une très légère demoiselle. Là-dessus les opinions des aristotéliens sont très partagées : selon les générativistes il joua au cheval (ou à l'âne) lors de la préparation de *La génération des animaux*, selon les mouvementistes il le fit pendant la rédaction du *Mouvement des animaux* (on ne considérera pas la minorité d'éthiciens qui croient qu'il fit le cheval à l'époque où il écrivit *Des vertus et des vices*). Je ne sais pas si les livres sur les animaux d'Aristote sont encore très lus, mais je suis sûre que ceux qui les commencent ne peuvent plus les lâcher : tout y est léger, spirituel et tellement plein d'informations qu'on ne baye jamais aux corneilles (il y a beaucoup d'erreurs ? Peut-être, mais il suffit de traiter l'Aristote des animaux comme le Freud de la psyché, c'est-à-dire comme un littérateur, pour non seulement remettre les erreurs à leur place, mais, éventuellement, s'en servir pour rehausser la sauce). Prenez, par exemple, la classification en fonction de la naissance, il nous dit qu'on peut diviser les animaux en

ovipares, vivipares et vermipares. Dans la classification moderne on a gardé les deux premières catégories, on a laissé tomber les vermipares et on a ajouté les ovovivipares. Mais, même si elle n'est plus défendable, ne trouvez-vous pas que cette idée de naître ver est très chouette ? Mieux vaut naître ver que le devenir en vieillissant, du moins dans une vision anthropocentrique. Ou cette autre idée : les hommes avec un sexe petit sont plus prolifiques parce que le sperme se refroidit moins en sortant (pour le même motif, les serpents, qui sont longs, n'ont ni testicules ni pénis). Grave erreur ? Peut-être, mais peut-être qu'un jour des médecins américains nous démontreront qu'Aristote avait raison et que si l'appendice mâle n'a pas disparu c'est seulement grâce à l'homosexualité. Par contre cette « erreur » nous permet de réfléchir sur les mécanismes psychologiques de compensation qui se sont mis en place dans la tête de ce philosophe assez lucide pour savoir qu'il pouvait être autant âne qu'un âne, mais que jamais il n'aurait pu avoir l'outillage de ce dernier.

Arriver ou venir ?

Si la langue n'est pas innocente et « arriver » indique *aboutissement du mouvement* tandis que « venir » indique *le mouvement vers un terme*, pourquoi dit-on « venir » et pas plutôt « arriver » quand on arrive à la jouissance ?

Qui préférez-vous ?

Préférez-vous Arsène Lupin ou Arsène Matseievitch ? Arsène Matseievitch ? Qui est ce mec ?

Arsène Matseievitch (ou Matseevitch) était métropolitite de Rostov lorsque Catherine II prend le pouvoir. Il s'opposa avec un courage et un acharnement exemplaire à la sécularisation des biens de l'église. Après qu'il eut lancé un anathème contre l'impératrice, on lui enleva la dignité épiscopale. Cela ne le calma pas. On le réduisit alors à l'état laïc. Rien à faire. On l'emprisonna et on lui ôta son nom (il devint André le menteur). Il mourut après dix ans de prison sans avoir baissé la tête. Une des plus belles figures de désobéissance à l'État et c'est pour cela qu'il a été sanctifié.

Qui préférez-vous ? Celui qui ne veut pas lâcher une once de sa richesse ou celui qui joue avec la richesse ? Le fou de Dieu ou le gentleman cambrioleur ? L'homme raide comme un manche à balai ou celui qui est souple comme une bayadère ?

Un art pornographique ?

Existe-t-il un art pornographique ?

Bien sûr. Tout peut être pornographique.

Même une coiffe bretonne ?

Certes. Même un corset belge.

Et une pornographie artistique, existe-t-elle ?

Bien sûr. Tout peut être artistique.

Même les pantalons de Charest ?

Oui. Même la chasuble de l'évêque de Trois Pistoles.

Pas d'athées hommes ?

Savez-vous pourquoi « athée » n'existe pas sans le « e » du féminin ? parce que les hommes sont trop pourris pour croire dans la vie. Même chose pour « impie ».

Une vitrine intéressante ?

LE CLOCHARD. Un peu de chance s'il vous plaît !

PREMIER PASSANT (*Il tourne la tête vers la vitrine de Laoun*).

LE CLOCHARD. Un peu de chance s'il vous plaît !

DEUXIEME PASSANT (*Il tourne la tête vers la vitrine de Laoun*).

LE CLOCHARD. Un peu de chance s'il vous plaît !

TROISIEME PASSANT (*Il tourne la tête vers la vitrine de Laoun*).

LE CLOCHARD. Un peu de chance s'il vous plaît !

QUATRIEME PASSANT (*Il tourne la tête vers la vitrine de Laoun*).

LE CLOCHARD. Un peu de chance s'il vous plaît !

CINQUIEME PASSANT (*Il tourne la tête vers la vitrine de Laoun*).

LE CLOCHARD. Un peu de chance s'il vous plaît !

SIXIEME PASSANT (*Il tourne la tête vers la vitrine de Laoun*).

Qu'y a-t-il de si intéressant dans la vitrine de Laoun ?

A qui demander ?

Aujourd'hui, en lisant un article sur Toumaï, le fossile pré-humain vieux de sept millions d'années, trouvé au Tchad, je me suis senti comme un enfant laissé seul dans un milieu complètement nouveau où l'on parle une langue qu'il ne comprend pas. À qui demander, si mon papa n'est pas là ? Qui me dira si Toumaï est un pré-humain ou un pré-grand singe ou un être apparu avant le grand embranchement ? Ce ne sera ni un Yves Coppens, ni un Patrick Vignaud, ni même un Michel Brunet¹³ qui dit carrément « je n'ai pas de réponse ». S. J. Gould, le seul qui aurait pu me le dire, est mort.

Est-ce dommage ?

Elle a lu Rimbaud et elle parle d'elle comme si elle était une autre. Est-ce dommage ? Très dommage.

Et l'église ? Et la mairie ? Et la caserne ?

« Notez qu'en d'autres temps, sur la place du marché se dressait encore la mairie, la cathédrale, la maison mère des fraternités, etc. Aujourd'hui on n'a pas besoin de tout cela : où le marché a lieu il n'y a plus un seul bureau de l'administration publique, ne serait-ce qu'une guérite pour un vigile municipal, seul une succession sérielle et fastidieuse de magasins. »¹⁴

Il est vrai, mon ami. Pour toi et moi et lui. Mais...

Mais, mairies et cathédrales furent surtout lieux de silence rompu par les seuls cris muets du pouvoir. Nobles, bourgeois et leurs laqués échangeaient sur la place leurs mots informes et le temps gras s'efforçait en vain de cacher la pauvreté du berger et du journalier.

Pauvreté d'esprit, surtout. Fermeture à double tour, dont seul le commerce pouvait voler à l'église la clef.

Paroles, paroles, paroles de maîtres.

¹³ Il s'agit de trois paléontologues français.

¹⁴ Franco Piperno, *Vent du sud*, Conjonctures No 36, été-automne 2003.

Le commerce est impur et l'hystérique Jésus chassa les vendeurs. Les nouveaux hystériques crient contre la consommation et regrettent le bon vieux temps aux idées solides et à la moralité d'airain. Les temps où les idées guidaient le monde. Pauvre monde ! Pauvres idées !

Jadis...

La culture n'était pas un outil pour la carrière...

Jadis...

Le temps n'emportait pas le temps de vie

Jadis...

Maintenant.

Maintenant, la place est vide et dans les centres d'achat, les magasins referment tous les horizons. Les centres d'achat, lieux sans habitudes. Non-lieu. Abstraction. Abstraction concrète comme leur mère, la monnaie.

Et l'église ? Et la mairie ? Et la caserne ?

Étaient-ils des lieux ?

Si j'abandonne les livres lâches et je m'approche de mes gens (qui n'étaient ni nobles ni bourgeois) je ne vois qu'une église riche de mensonges avec sa monotone succession sérielle de mots d'ordre abrutissants. Une église indifférente à la parole et aux lieux de vie commune, esclave de rites et de pensées mortes que les méchants commerçants, héritiers des Grecs et des Phéniciens au sourire svelte, blessaient.

Je ne vois qu'une mairie lointaine, bras souple de l'État des autres.

Je ne vois qu'une caserne et ses carabiniers incapables de parler leur langue, la langue des bergers, des bûcherons et des journaliers sans langue.

Et l'aigle ?

Après vingt ans de fréquentation quotidienne de la langue française, je viens de découvrir, qu'« autruche » est du féminin. Étrange, fort étrange. Pas tellement que je ne connaissais pas le genre d'« autruche », mais qu'on puisse penser les autruches au féminin. Une autre démonstration (comme les « salope, tu aimes ça » qui ponctuent tous les films pornos français) que les Français sont profondément misogynes ? Ouais... mais, à bien y penser, ce n'est pas tellement la misogynie qui me dérange dans cette histoire d'autruches, mais l'esthétique. C'est un problème d'esthétique. Ouais, un problème d'esthétique, mais depuis quand la misogynie n'est pas surtout un problème d'esthétique ?¹⁵ de mauvais goût.

Et l'aigle ? Oui, et l'aigle ? Et cet oiseau symbole de puissance, de force et de liberté, et l'aigle est-ce du féminin ? T'es fou. Si ce n'était pas parce que j'avais juré de ne pas faire de comparaisons pendant une semaine, je dirais que la langue italienne est moins misogyne que la langue française (comme vous avez deviné, pour les Italiens, l'autruche est homme et l'aigle femme). Que voulez-vous, on n'a pas des *mamme* italiennes pour rien.

¹⁵ Pour confirmer cela qu'il suffise de penser que le petit des autruches, qui comme tous les petits a, même chez les animaux les plus laids, quelque chose de mignon, a un nom masculin : autruchon.

L'art a-t-il peur de la mort ?

Les avions de guerre américains sont beaux. Très beaux. Les porte-avions sont des musées parfaits pour ces œuvres d'art mobiles. Mais ils portent la mort dans leur ventre ! Depuis quand l'art a-t-il eu peur de la mort ?

Quelque chose à voir avec la justice ?

Les Américains sont en train de nous avoir et pas, comme le pensent la populace et les intellectuels, par son armée, mais par ses avocats qui forment une armée bien plus vorace et bien moins bête que celle des militaires. Jusqu'à présent cette armée s'était fait les dents et s'était rempli la panse avec des incursions dans les maisons, les usines et les bureaux des États-Unis et, à la différence de celle des cousins militaires, elle n'avait pas osé attaquer d'autres pays. Comment l'aurait-elle pu ? Selon la doctrine de l'immunité des pays étrangers, ces derniers ne peuvent pas être poursuivis en justice sans leur consentement, ni devant des tribunaux américains ni devant ceux du pays accusé. Mais en 1996, le Congrès a amendé la loi pour permettre à des civils de poursuivre en justice des pays étrangers pour violation des droits de la personne. Donc un Smith quelconque, s'il a un peu d'argent, peut poursuivre l'Arabie saoudite pour violation des droits humains devant des tribunaux américains. Un gros pas en avant pour une éthique commune, et s'il gagne et les Saoudiens refusent de donner la permission à leurs femmes de vivre au moins comme des animaux domestiques ? J'imagine que l'armée armée d'armes interviendra pour faire respecter les arrêtés du tribunal de... de Pecos, par exemple. J'ai l'impression que j'imagine mal. On ne touche pas aux amis du gouvernement américain. En effet, un privé peut poursuivre un pays étranger pour non-respect des droits de la personne seulement si le pays en question a été déclaré sponsor du terrorisme par le gouvernement américain. On pourra donc mettre à l'épreuve le pouvoir des avocats, c'est-à-dire des dollars. Ils seront sans doute capables de faire déclarer terroristes un bon groupe de pays pour ensuite s'enrichir en les poursuivant. Je commence à tout mélanger. Est-ce la justice au service de l'armée ou l'armée au service de la justice ? Encore plus mélangé : depuis quand les avocats et les tribunaux ont quelque chose à voir avec la justice ?

P.S.

Note pour les anti-nationalistes : vous devriez être contents qu'un pays comme l'Iraq compte comme un monsieur Smith quelconque chargé de \$. Au moins tout est clair, n'est-ce pas ? On n'a plus besoin ni des pays ni des peuples pour redéfinir des zones de chasse pour les gypaètes à sous .

Tout est banal ?

Il y a quelque chose qui ne va pas dans ma façon de considérer bien des idées comme « banales ». Par exemple, en lisant Vaneigem je retrouve bien des choses sur lesquelles je suis d'accord, mais dès que je les trouve je me dis (ou plutôt je pense) « c'est banal ». Donc c'est comme si tout ce que j'ai déjà pensé, les autres ne devraient plus le dire, car... je l'ai pensé. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Que tout ce que je pense est « banal » ? Ou qu'il suffit que nous soyons deux à le penser pour que cela devienne « banal » ? Ou que je mets tellement au centre la « construction » de mes idées que je leur donne une réalité et donc elles vivent à l'extérieur et vivant à l'extérieur elles peuvent être « prise » par n'importe qui et devenir ainsi « banales ». Ou est-ce simplement le mythe de l'originalité (et pourtant je suis d'accord sur la critique de l'originalité de T. W. A.) ?

Et, s'il suffisait de rayer le mot « banal » de mon vocabulaire ?

Progrès des connaissances ?

Si Jeanne vit après Sylvie, elle connaîtra sans doute des choses que Sylvie ne savait pas — comme, par exemple, que Christine a adopté une petite chinoise après la mort de Sylvie. Peut-

on voir dans cette connaissance factuelle un progrès des connaissances ? Certainement. Et non seulement du point de vue anecdotique. Mais, en même temps, des comparaisons entre les connaissances des individus ne signifient rien puisque nous tous, nous avons une quantité de connaissances infinie et donc incomparable. On compare quand on oublie que seule une partie infime de cette quantité meurt dans les livres. Et la qualité ? Cela ne dépend plus des individus, mais de ce qu'à un certain moment, socialement, on juge « bien » (J'aurais aussi pu écrire, plus correctement, *ce que les médias, les politiciens et — dans d'autres contrées — les hommes de religion juge « bien »*. Je ne l'ai pas fait pour pouvoir souligner que la société, comme le peuple ou comme les Américains, n'existe pas.) Mais le bien est lourd et le bateau de l'humanité, pour ne pas sombrer, change souvent de pilote et d'équipage, ce qui n'est pas d'une très grande utilité si on ne change pas le bateau.

Reliés par quel fil ?

Quel est le fil qui relie la ville du jambon (Bayonne), un procédé agricole en voie de disparition (écobuage), un homosexuel hollandais chef d'un parti raciste (Pim Fortuyn), le chef des *Hells* (Boucher) et la ville de l'auteur de l'histoire des Francs (Tours)¹⁶ ? Le fil des événements des derniers jours, un fil mince comme tous les fils des événements, mais qui, cette fois, a l'air d'être très résistant et de ne pas s'effiloche au moindre changement de tension. Avant de m'accrocher au fil des idées — pas par pédanterie, mais parce que je crois que comme moi vous ne fréquentez pas beaucoup d'écobueurs ou d'écobueuses — je transcris la définition d'écobuage du *Robert* : action de peler (la terre) en arrachant les mottes, avec les herbes et les racines, que l'on brûle ensuite pour fertiliser le sol avec les cendres.

Au bout du fil, à Bayonne, est en cours un procès contre un berger et son cousin qui ont causé la mort de cinq randonneurs lors d'un écobuage. Et alors ? Et alors, ce qui est en jeu va bien au-delà de l'histoire du berger qui allume un feu dont il perd le contrôle et qui encercle un groupe « d'usagers de la montagne » comme *Le Monde* désigne les randonneurs dans un article du 17 mai. Le berger vit dans la montagne, de la montagne. La montagne c'est son monde, elle lui appartient. Que vont-ils foutre ces citadins malingres avec leurs sauterelles aux longues cuisses sur le *Coteau de la vache* ? Que cherchent-ils dans la pessière de la Ginette ? Il le sait bien, lui ! Ils cherchent le contact avec la nature, mais celle qui mouille ! Des dépravés, même entre hommes ! On était si bien avant qu'ils remettent en ordre les sentiers pour ces écolos de merde appuyés par Bruxelles qui fait des lois emmêlées comme la laine de la plus sale de ses brebis. Ils doivent s'être livrés à peu près à ce genre de considérations, le berger Philippe Suquia et son cousin Clément. Des réflexions qu'on peut comprendre de la bouche de bergers en voie de disparition et qui n'ont pas vraiment une place de choix dans la société française. On ne demande pas à un berger d'être un paragon d'ouverture, mais à un homosexuel comme Pim on pourrait le demander. On pourrait au moins lui demander de ne pas traiter un pays entier comme le berger traite le Coteau des vaches. Le cri d'un berger : « le Coteau des vaches à Clément » est moins dangereux que le slogan d'un homme politique : « la Hollande aux Hollandais » et cela pas seulement parce que les hommes politiques sont, aujourd'hui, bien plus dangereux que les bergers, mais parce que « le Coteau des vaches » est un morceau de terre de moins en moins habité tandis que la Hollande est une abstraction pleine de gens. Qu'on empêche des Bordelais de faire des marches-santé dans les Pyrénées est bien moins grave qu'empêcher un Sénégalais de travailler à Amsterdam, n'est-ce pas ? Et, si on veut être précis, on peut même ajouter qu'un ouvrier sénégalais est plus proche d'un ouvrier hollandais qu'un Bordelais en marche santé d'un berger des Pyrénées ! Et Boucher ? Boucher aussi défend ses possessions, comme le berger et les fascistes européens, mais ce n'est pas pour cela qu'il est accroché à notre fil. C'est un journaliste, jubilant parce qu'on avait condamné le chef des motards pour un homicide impardonnable (impardonnable parce qu'il concerne des gardiens de prison) qu'il n'avait pas commis, mais dont il avait parlé (puissance de la parole !), qui, pour montrer sa férocité, écrit que « même les Italiens n'avaient jamais fait cela ». Ce journaliste dont il faut taire le nom, s'il était Hollandais, aurait-il voté Fortuyn et, en France, aurait-il été pour Le Pen ? Je ne le sais pas, mais que son fond raciste soit caché par un vote de gauche ou étalé avec un vote de droite ne change rien. Et d'un journaliste raciste à un journaliste plat il n'y a que l'Atlantique : nous voilà à Tours où Jean-Yves Nau

¹⁶ Grégoire de Tours, *Historia francorum*, œuvre en quarante volumes considérée par les gens cultivés comme le complexe d'Œdipe chez les fumeurs.

interroge pitoyablement¹⁷ à quatre étudiants du lycée Sainte Ursule à propos de la droite, du vote, du racisme etc. etc. Nous voilà à l'autre bout du fil, un fil auquel, malheureusement, aucun journaliste ne se pend.

Tous les uniformes sont laids ?

Avez-vous déjà vu une postière monter et descendre inutilement des escaliers pour livrer des enveloppes qui prennent souvent la voie du bac vert sans même être ouvertes ? J'imagine qu'oui. Quelle honte, en regardant cet uniforme obscène ! N'est-ce pas ? Non ? Vous croyez que tous les uniformes sont laids ? Pas d'accord. Vous êtes chanceuse que le mauvais goût ne tue pas.

Une nouvelle acception pour le terme « belligérant » ?

« Le contraste était saisissant entre l'ardeur des âmes et les ravages subis par les biens. Allons ! la France devait vivre puisqu'elle supportait de souffrir. » Cette phrase est tirée de *Mémoires de guerre*, du général de Gaule. Un pays qui souffre ? Connais pas ça. Un pays qui fait souffrir des gens ? Ça oui. Que dit-il encore, notre général, dans le même paragraphe : « L'avenir peut être sauvegardé, à condition, que (...) la France soit belligérante. » Il parle comme Bush et comme Powell, votre général.

Faudrait-il introduire une nouvelle acception pour le terme « belligérant » ? Une signification plus proche du sens actuel de gérer : celui qui gère la guerre que les autres font. L'État français de Chirac est belligérant dans le vrai sens du terme. Et de Gaule ? À bien y penser même à l'époque de de Gaule il y avait plus de gestion que du travail sur le terrain de la part des Français. On parlait et on laissait aux Américains, aux Russes et aux Anglais les sales travaux manuels.

De avant-hier à hier. De belligérant à Télégérant ? Aussi. De de Gaule à de Villepin : du coq au cocâtre. Et Chirac ? Le chapon. Et les poules ? Elles caquètent à la télé. Et les poussins ? Ils regardent les poules, le chapon, le cocâtre, le cow-boy et les serpents, à la télé.

Pourquoi les Américains sont-ils haïs ?

J'étais curieux de lire l'article de John Berger dans le dernier numéro de *Manière de Voir* du *Monde diplomatique*. Je voulais voir si Berger réussissait à survivre dans la bouillie pour les chats de la clique à Ramonet ou si lui aussi... Comme je l'espérais, il s'en sort avec classe en mettant côte à côte Hiroshima et les Twin Towers¹⁸ sans se laisser prendre par un anti-américanisme de premier niveau du style : « Vous avez bien massacré inutilement des milliers de civils innocents en 1945, arrêtez donc de jouer les vierges effarouchées. « *Tuer délibérément, est-ce commettre un mal plus grave ou plus répréhensible que tuer aveuglement et systématiquement ?* » Il va sans dire que « délibérément » fait référence au massacre de New York et « aveuglement et systématiquement » aux massacres américains. Les civils tués à titre « collatéral » en Afghanistan participent de l'« aveuglement », les civils morts à Hiroshima, dans la guerre du Golf et en Yougoslavie, du « systématique ». « *Je ne connais pas la réponse* », qu'il écrit, et il ajoute : « *Peut-être que (...) à ce niveau toute comparaison éthique devient indécente.* » Une entrée en matière, comme il est aisé de constater, qui est déjà hors du danger de pamplemoussitude. En effet, qu'est-ce que des pamplemousses sinon des individus ayant réponse à tout parce qu'ils ont l'art d'arrondir les questions pour les adapter aux réponses que leurs maîtres à pisser vinaigre leurs ont laissées ?

¹⁷ Pour mes amis qui disent que les journalistes français ont une meilleure plume : après avoir posé la question « Voter à 18 ans est-ce ou non prématuré ? » il écrit comme réponse : « Aucun ne le pense ». Ne pense quoi ? « Le » est le *prématuré* ou le *non prématuré* ?

¹⁸ John Berger, « De Hiroshima aux Twin Towers », *Manière de voir* 67, Janvier-Février 2003.

En commun « *Une même incrédulité, un même chaos, provoqués par une nouvelle arme de destruction employée pour la première fois — la bombe A il y a soixante ans, un avion de ligne l'automne dernier.* » En commun : « *les deux attaques ont été conçues pour servir d'avertissement.* »

Les différences sont bien sûr, énormes, inutile de les remémorer.

Il attaque les pamplemousses américains (eh ! oui, les Américains aussi ont leurs pamplemousses) qui ont rédigé une célèbre lettre « Lettre d'Amérique : les raisons d'un combat » dont *Le Monde* publia une traduction le 15 février 2002. Il ne les attaque pas tellement pour leurs idées (il n'a jamais été intéressé à défoncer les portes ouvertes), mais pour leur style de travail : « *Il s'en dégage aussi l'idée que cette réunion d'experts [patients et érudits s'exprimant à voix feutrée] s'est déroulée quelque part dans une sorte de mythique hôtel 6 étoiles (auquel on ne peut accéder que par hélicoptère) (...) Un lieu où il ne peut y avoir le moindre contact entre ces penseurs et la population locale, un lieu sans rencontre au hasard. (...) Éthique pour touristes de luxe.* » Si on enlève l'hôtel 6 étoiles, de qui est-il en train de parler sinon de tous les pamplemousses du monde : pour ou contre la guerre ; des penseurs (attention : aucune ironie ni dans son texte ni dans le mien !) qui ont « *tout le temps de réfléchir calmement, de discuter de leurs réserves* ». Il a trouvé un moyen de critiquer les gens qui l'entourent (au sens métaphorique) et de crier tout haut ses positions qu'aucune pensée systémique, systématique ou même systolique ne peut contribuer à comprendre le malheur terrestre.

En lisant l'article, j'ai appris beaucoup de choses à propos d'Hiroshima :

Que le 18 juillet (19 jours avant le lancement de la bombe A) l'empereur du Japon avait demandé pour la nième fois la paix et que son message avait été ignoré. Ou de l'art d'aller droit à ses buts.

Que le fils de Franklin Roosevelt avait déclaré qu'il fallait bombarder « jusqu'à ce que nous ayons détruit à peu près la moitié de la population civile japonaise ». Ben Laden, en comparaison, c'est un enfant de chœur.

Que le général Curtis Lemay, parlant des morts, affirma que les victimes avaient été « *grillées, bouillies et cuites à mort* ». Une délicatesse digne d'un chef de guerre afghan, de général russe avec licence de tuer en Tchétchénie ou d'un officier de la Légion étrangère.

Que 95 % des morts furent des civils.

Que la bombe explosa au-dessus d'un hôpital au centre-ville. Quel hasard !

Qu'après le premier reportage non censuré, réalisé par le journaliste australien Wilfred Bucket, où il parlait de l'agonie atroces de ceux qui n'étaient pas morts sur le coup, le général Leslie Groves déclara au congrès qu'il n'y avait eu « *aucune souffrance excessive* » et que, « *en fait, à ce qu'on dit, c'est une manière très agréable de mourir.* » Quel détachement !

Et pour mettre un point final : Hiroshima et l'hôtel à 50 étoiles et les Twin Towers. Pour dire quoi ? Que Bush ne comprendra jamais pourquoi les Américains sont honnis. Pourquoi ? « *parce qu'il est un des directeurs de l'hôtel* ». Un des directeurs. De l'hôtel ? De la chaîne, de la chaîne de parlements, si vous permettez, monsieur Berger.

Qu'est-ce qu'un biberon ?

Quand, ne sachant pas choisir entre le gâteau de grand-maman et celui de maman, elle dit qu'elle est *dechirée* il la corrige : « il faut dire déchirée et non dechirée ! » Comme la majorité des adultes il a désappris à aimer la langue : elle voulait simplement dire qu'elle était *deuxchirée* ! D'une petite fille qui désapprend à parler au biberon, le chemin n'est pas bien

long. Qu'est-ce qu'un biberon ? Non, pas celui que tout le monde connaît ! Le biberon au sens de « personne qui boit », non plus. « Récipient muni d'un bec, d'un goulot ou d'un tuyau permettant de boire dans une position allongée » comme on disait il y a quelques siècles, non plus. Le biberon dans l'ancien français était, tout simplement, « le bout du sein », ce qui a du sens, n'est-ce pas ?

Un film culte gay ?

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le film de Howard Hughes *The Outlaw* est difficilement classable. Comme son réalisateur. À vue de nez il s'agit d'un western : il y a le chérif, les bandits, les Indiens, le poker, les revolvers, les rifles, les canyons, les fuites, les trahisons, les bivouacs... Mais le côté western est plein de clichés tellement gros que l'on se demande : qu'est-ce qu'il fabrique ce mec ? Y a-t-il une ironie qui nous échappe, un comique subtil ? On dirait que non, même si, parfois, on a l'impression de regarder du Monty Pythons. Les personnages sont tellement bavards et gourmands de banalités que l'on se croirait dans un film de Rohmer ; les plans de la gorge de Jane Russel font penser à des films érotiques de série B ; les rebondissements sont tirés directement des fables de l'enfance. Je ne sais pas si c'est un film à sauver, mais ce que je sais, c'est que c'est un film fou, comme son réalisateur. Un film plein de stéréotypes, comme il y en a plein, encore plus plein que ceux qui en sont pleins. Si les stéréotypes des *Sept Samourai* donnent au film son inoubliable aura, ceux de *The outlaw* — que cette photo très connue de Jane Russel exemplifie à merveille —



lui donne un air de « mais ce n'est pas possible ! ».

Entre un cheval et une femme, un vrai homme n'hésite pas, surtout si le cheval est roux.

Le film aborde le mythe de Billy the Kid, l'un des bandits les plus célèbres de l'épopée western de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Au centre l'amitié, entre hommes, comme dans l'Iliade ; comme dans l'Iliade les dieux créent des rebondissements incroyables et favorisent l'un ou l'autre des héros sans que l'on comprenne bien pourquoi ; comme dans l'Iliade la femme n'est qu'un beau morceau à échanger.

Howard Hughes a décidé de s'amuser et on sait que quand il veut s'amuser, il a les moyens de le faire.

Billy the Kid meurt le 14 juillet 1881 à l'âge de 20 ans tué, selon la légende, par Pat Garret le chérif abandonné par son meilleur ami qui, au début du film, s'entiche de Billy the Kid et avec Billy partage la femme et, moins volontiers, le cheval.

Un film culte gay ?

Quelle différence avec Bush ?

C'est étonnant. J'ai toujours eu une antipathie très profonde pour Tony Blair, mais, depuis quelques jours, je commence à penser qu'il est le plus intéressant des politiciens. Il est un des seuls qui ait compris qu'on est déjà dans l'empire et que l'empire n'est pas nécessairement

l'Amérique. Il a compris ce que le nationalisme étriqué, le pacifisme d'occasion, les palabres vides et le ton de cocâtre empêchent Chirac et De Villepin de comprendre. Il sait que l'idéologie n'est plus ce qu'elle était, qu'elle n'est plus asservie à l'économie comme elle l'a déjà été ; qu'elle est son amie, sa meilleure amie. Il ne craint pas les sondages. Il se trompe et il continue à se tromper, sans que cela soit diabolique comme le proverbe voudrait nous faire accroire. Si l'histoire n'est pas seulement un lac débordant de merde c'est aussi parce qu'il y a des hommes qui se trompent — qui sont quelques dizaines d'années en avance et permettent, à nous qui avons le nez collé au cul de l'aujourd'hui, de ne pas nous tromper. Il est un chef, un vrai chef, comme on n'en fait plus et non pas un anodin chef d'État comme il y en a à dizaine sur terre en ce siècle d'explosions nationales. Il est un chef comme jadis furent des chef les Colomb, les St. Ignace, les Spartakus....

Mais, dis-moi, mon ami, quelle différence avec Bush ? Lui aussi parle de justice, de paix...

La différence est immense. Bush est un intégriste religieux comme Chirac est un intégriste nationaliste. Blair est le porte-drapeau d'une justice sans Dieu, qu'elle ne sera pas juste, mais elle sera au moins un peu plus légère.

Il appuie ce qu'il y a de pire dans l'empire.

Oui. Mais il n'appuie pas ce qu'il y a de pire dans les nations.

Blair est ce que la gauche non révolutionnaire a su d'exprimer de plus cohérents et de plus honnête en ces dernières années. Pauvre gauche ? Oui. Mais encore plus : pauvre droite. À ceux qui croient qu'il n'existe plus ni gauche ni droite ou que la gauche fait ce que la droite aurait fait et vice versa : pauvre cons, drogués à la paresse !

Peut-on les blâmer ?

Dogville. Grâce : « *on ne peut pas les blâmer d'avoir peur* ». Peut-on les blâmer d'être lâches, déloyaux, violents, avares, traîtres, envieux ? Non. On ne peut blâmer personne. Même pas ceux qui blâment. Mais on peut leur rendre la pareille.

Les mots ne font-ils connaître que les mots ?

Dans les pays de langue française on voit plus de bœufs que de baleines. Pourquoi donc la majorité des gens connaissent-ils mieux les fanons des baleines que ceux des bœufs ? Parce que ce qui est proche on le connaît sans le connaître ? Parce que la baleine n'est qu'un mot tandis que le bœuf est un agrégat de steaks et les mots ne font connaître que les mots ?

Pourquoi ne cessons-nous pas de nous plaindre ?

Voici un courriel que j'ai reçu je ne sais plus quand :

Subject: Radio-Canada supprime « Passages » [...]

Chers amis, collaborateurs, auditeurs, nous sommes au regret de vous informer que la direction de la radio française de Radio-Canada a décidé de supprimer l'émission « Passages ». [...] La direction a exprimé son intention d'en finir avec toute émission d'analyse ou de discussion intellectuelle, arguant que ce type de séries ne cadre pas avec l'orientation musicale qu'elle a donnée à la chaîne... Ne survivront que les magazines arts et spectacles [...].

Pendant dix années [...] « Passages » a demandé : « Comment en sommes-nous arrivés-là ? Que nous arrive-t-il ? » Après tant d'émissions sur la crise de la culture, la société du spectacle ou le refoulement de la pensée critique par la contre-culture de consommation,

tant d'émissions qui imposaient la conclusion ironique et oraculaire que « Passages » devait logiquement disparaître, la dernière chose que « Passages » donne à penser à ses collaborateurs, ses amis, ses auditeurs, est sa suppression effective par l'anti-intellectualisme d'état. La « mystique du fun », comme dit Gilles Marcotte, écarte des ondes les derniers esprits chagrins ! Voir la liste — incomplète — des collaborateurs de « Passages », parmi les destinataires de cette lettre.

[...]

Amitiés,

Je n'avais aucune intention de commenter cette lettre et encore moins d'y répondre, mais, mon respect pour Gilles Marcotte, mon aversion pour la mystique et pour le « fun », et, surtout, ma tendresse pour le mot « chagrin » ont vaincu mes faibles résistances. Je l'ai relue en m'attardant sur l'ambiguïté des « esprits chagrins ». Je l'ai relue, en faisant halte auprès de la contre-culture qui refoule la pensée critique. Je l'ai lue. Je l'ai relue.

Par où commencer à pondre, sur ce terrain accidenté où l'œuf risque de se casser dès qu'il touche terre ? Par la fin. C'est toujours plus facile de commencer par la fin. J'ai donc lu la liste des destinataires et je ne fus point surpris d'y retrouver surtout des universitaires ; je fus, par contre, assez étonné du grand nombre d'amis et de connaissances qui y apparaissaient. Ayant des destinataires en chair et en os devant elle, lentement, la réponse prit forme, s'installa, se corporisa. Je vis les destinataires monter sur leurs ergots et pester contre l'État et l'ignorance, contre les Américains et le mauvais goût ; je les vis se courber sur le clavier « Monsieur, c'est avec un profond regret... » et puis, dévoyés par le dernier essai des PUF, qui traînait à côté du clavier, je les vis répondre « Non », après une brève hésitation, à *Outlook Express* qui leur demandait s'ils voulaient bien envoyer cette lettre, si dure et si nécessaire — ce n'est pas un procédé rhétorique : je les vis vraiment, avec leur tics, avec leurs expressions courroucées des moments difficiles ; je les vis dans leur salon tapissé de bibliothèques toujours en ordre et dans leur bureau jonché de livres, de magazines et de cahiers d'examen. Je vis leur regard colère.

Moi qui, depuis l'adolescence, n'ai que l'ergot de Morand, par contre, je me brûle les neurones avec des idées chaudes. Comment ne pas être d'accord ? Comment ne pas s'insurger contre cette légérisation des émissions ? Est-ce possible d'avoir le moindre intérêt pour les affaires de la cité et ne pas crier à l'injustice ? Seuls des pecnots peuvent se la fermer devant un tel bâillonnement de la critique ! Et que dire de l'anti-intellectualisme qui n'est souvent que l'ouverture de l'opéra tragique du fascisme ? Et pourtant...

Pour trouver le bon ton, je vais lire les réponses (il y a en eu deux) : « Il faut se mobiliser et cesser de courber l'échine. » Parfait, mon pote ! Courber l'échine, nous ? Nous, qui avons la responsabilité de former l'élite de la nation ! Jamais. L'échine ? Que les paysannes chinoises continuent à la plier dans les rizières, mais pas nous ! Surtout pas devant des bureaucrates ignorants, des politiciens sans perspectives, des commerçants onglés ou des journalistes aux fesses légères... *Je regarde mes talons, craintif. Pas d'ergots. Aucun signe. Ouf ! Mais, fais attention ; comme disait Dalida, on commence par monter sur ses grands chevaux et on se retrouve dressé sur ses ergots...* Je n'ai pas le bon ton. Il faudrait que le ton tiédisse.

Je lus la deuxième : « et je rajouterai à cette liste d'émissions supprimées, « Une Planète, des religions ». Je vis — ce n'est pas un procédé rhétorique — je vis un noir jésuite, voûté, aux yeux crochus, se frotter les mains grassouillettes, après s'être ouvert un passage dans la foule abêtie *pardon... pardon... merci...* ; je le vis s'agripper aux ridelles de la critique... *attendez-moi... nous sommes du même bord...* ; je le vis se hisser sur notre char, se glisser parmi nous.

Acceptons-le. Soyons magnanimes. Non. Trop prêcheur. Je n'ai pas encore le bon ton.
Étonnant : d'habitude je l'ai, le bon ton.

Je recommence. Si nous sommes tous d'accord qu'il faut que la critique, etc. etc.

Si, dans nos cours, nous inoculons, chez les jeunes, l'amour de la culture, de la langue, de la discussion etc. etc.

Si nous avons appris, en observant nos étudiants, en analysant nos bévues que la vie est toujours devant...

Pédant.

Je ne l'ai pas. J'abandonne le clavier pendant quelques heures, et je l'attends — le bon ton.

Le voilà. Je le sens, vibrer, partout.

Par contre les émissions culturelles l'ont rarement, pratiquement jamais. C'est pour cela aussi qu'elles disparaissent. Surtout pour cela. Elles ne savent pas se tenir en équilibre entre lourdeur et légèreté : pour s'opposer à la « mystique du fun » elles se langent dans la mystique du profond ; elles étouffent ; par excès de sérieux, elles refusent le jeu, en cela pas différentes des émissions « légères » qui, contre toute apparence, sont sérieuses jusqu'aux orteils. Tous, — rédacteurs, invités, animateurs, réalisateurs, techniciens —, tous se prennent terriblement au sérieux. Tous ont plus qu'une émission : ils ont une mission, dans la société du sérieux, matrice de la société du spectacle. Tous attelés. Radio-Canada, comme Radio-Congo, ou Radio-Microsoft, fournissent les licols, les brides, les panurges, les œillères, les mors... tout le harnais pour tirer le chartil rempli des fanes de l'économie.

Et si on faisait une radio sans l'État, sans les entreprises, entre nous, comme jeu ? Possible ? Bien sûr ! Difficile ? Bien sûr que non ! Au lieu de rouspéter contre une technique inhumaine, on pourrait employer les outils que la technique nous offre (à nous comme à eux) pour faire des émissions critiques. Qui parmi les destinataires sait qu'il serait facile de faire une radio sur Internet qui pourrait être écoutée par des milliers de gens où la seule contrainte serait notre intelligence, notre volonté, notre amour de la culture etc. ? Qui parmi les destinataires n'a pas le torticolis pour avoir trop regardé en arrière ? Qui s'est demandé ce qu'aurait écrit Kant ou Hegel, Wittgenstein ou Spinoza s'ils avaient vécu, comme beaucoup parmi nous, hors de la société dans un monde sans idées, sans risques... sans réalité. Si je continue, je vais perdre le bon ton.

Plus simplement : pourquoi ne cessons-nous pas de nous plaindre et ne commençons-nous pas à ouvrir d'autres mondes, dans ce monde ?

Séparer justice et politique ?

Très irrité à cause (je me suis dit) d'un article du Monde où on nous informe que le tribunal de Toulouse « a reconnu l'existence d'un handicap grave dû à l'hypersensibilité aux ondes électromagnétiques » dans une cause qui opposait une ancienne journaliste (Marine Richard) qui « vit recluse dans les montagnes en raison de ses troubles, qui durent depuis 2010. »

Ce n'est bien sûr pas Mme Richard qui m'irrite (elle a tous les droits d'accuser les ondes électromagnétiques de tous les maux de cette terre si cela lui fait du bien) ni même les ondes électromagnétiques elles-mêmes qui me mènent en bateau entre pics et creux depuis plusieurs décennies.

Ce qui m'a irrité, c'est la décision de la cour, surtout parce qu'elle permet de dire à Étienne Fumier (le responsable de l'association nationale pour la sécurité sanitaire dans les

technologies sans fil) que « Souvent la justice est plus humaine que les politiques, qui protègent les industriels ». Je ne voudrais pas qu'on me comprene de travers : je m'en fous qu'il compare, improprement, quelque chose d'abstrait comme la justice à des gens (les politiques) et qu'il ait une idée si humaine de la justice. Ce qui me met en rogne, ne n'est pas non plus qu'il semble ignorer que l'être humain est une bouillie où justice, injustice, intelligence, imbécillité, égoïsme, altruisme, bonté, méchanceté sont indissociables, mais c'est le fait que l'appareil judiciaire fait le beau et le mauvais temps et couvre/découvre les politiciens en fonction d'une justice qui est politique (comme il se doit) et ne l'admet pas.

Séparer justice et politique n'est-ce pas déjà un acte politique qui appauvrit la politique ?

Et alors pourquoi ?

J'ai écouté quatre ou cinq émissions radio où on parlait de Marlon Brando. Les mêmes banalités, en provenance certainement de la même agence de presse ou du même site WEB. Pas un seul journaliste n'a fait la moindre référence à sa « lutte » contre Gillo Pontecorvo. Pourquoi ? Parce qu'ils ne la connaissent pas ? Impossible. Et alors pourquoi ? Parce qu'ils ne la comprennent pas.

Qui n'a pas bavé... ?

Si, comme l'écrivait Proust, il y a des mots chargés de toute la lourdeur d'une mode, les images et la musique ne sont pas innocentes non plus. Existe-il un individu, occidental, doté d'une légère couche de culture livresque et de quelques sous, qui, dans les années 1990, n'a pas aimé la musique du Moyen-âge ? Qui n'a pas été fasciné par *La jeune fille à la perle* après la lourdeur politique des années 1970 ? Parmi ceux qui étaient dans l'air du temps, y a-t-il quelqu'un qui, dans les années 1960 n'a pas bavé devant *Guernica* ou en écoutant *I can get no satisfaction*, ou la *Missa luba* ?

C'est *Les brodeuses*, un beau film sans prétention, où Vermeer fait un clin d'œil gros comme une maison à la vanité des gens « cultivés », qui m'a fait penser à cela.

Pourquoi Saint Roch protecteur des bûcherons ?

Le 16 août a toujours été une date très importante pour les bûcherons qui émigraient en Suisse. C'était le jour après le 15 et le 15, c'était la grande fête qui coupait en deux la saison, comme on l'appelait. Tous revenaient au village. Le 16 était la fête de Saint Roch, le protecteur des bûcherons. Au moins c'est ce qu'on disait. Hier, en surfant, j'ai découvert que Saint Roch est le protecteur des pestiférés. J'ai bien vérifié et il semble que c'est le village global et non celui encaissé dans les Alpes qui a raison. Pourquoi fêtaient-ils Saint Roch comme protecteur bûcherons ? Sans doute pour avoir une excuse pour se saouler la gueule deux jours de suite. Les curés cautionnaient. PS Y a-t-il quelque chose en commun entre les bûcherons et les pestiférés ? Pensez-y.

Pourquoi choisir Bush ?

Si on me mettait un revolver sur la tempe et on m'obligeait à choisir entre Bush et Chirac et si, pris par un élan de lâcheté, je décidais de continuer à vivre dans un monde sali par de tels êtres, eh bien ! même si Chirac a été l'amant de Claudia Cardinale et même s'il parle la langue de mes rêves, je choisirais Bush. Pourquoi ? Parce que Chirac, devant le parlement algérien, a menti en disant la vérité : « nos liens sont aussi ceux de l'Islam, la deuxième religion de France » ; parce qu'il a choisi comme ministre des affaires étrangères le plus grand faux cul de toutes les républiques françaises ; parce qu'il se prend pour De Gaulle ; parce qu'il est cul et chemise avec Sadam et qu'il n'ose pas le dire ; parce qu'il n'aime pas les haricots au parmesan ; parce qu'en Côte d'Ivoire il se comporte comme un cow-boy texan ; parce qu'il aide les nationalismes à se relever ; parce qu'il a l'air plus con qu'il n'en a l'air ; parce qu'il a été un voleur de haut étage ; parce que, depuis ses choix spectaculaires, les Français se croient

les sauveurs de l'humanité ; parce que, comme jadis Ceaucescu, il exploite les succès du nouveau duc d'Otrante¹⁹ pour serrer la vis à l'intérieur ; parce qu'il n'a pas le courage de renommer la place de la Bastille place Guy Debord ; parce que Derrida a déclaré qu'il se réjouit « de la fermeté du président français ».

Buts

Il n'y a rien de plus imbécile que de penser que dans l'univers il y a des buts ; que lors de l'évolution les êtres vivants aient acquis des organes ou des capacités « pour » quelque chose : les oiseaux des ailes « pour » voler et les hommes le pouce préhensile « pour » saisir, par exemple. Le « pour » est toujours un constat de l'après, une pure invention de notre capacité de raisonner qui, elle non plus, n'est pas née « pour » quelque chose — à moins de faire partie de l'armée des pessimistes qui pensent que le but de la raison est de rendre les hommes malheureux. Il est pourtant si simple de se convaincre qu'il n'y a pas de buts : il suffit de se regarder agir pour voir que c'est toujours après que nous établissons l'ordre qui définit les buts. Et tous ceux, fort nombreux, qui pensent le contraire ? Des imbéciles. Et la langue ? Et les langues qui nous présentent les buts comme ennoblissement de l'esprit, comme la sortie de l'homme du magma animal ? Une ruse, une simple ruse du pouvoir qui délègue aux mots le contrôle des foules.

Faut-il dire *bye bye* à la révolution ?

D'aucuns disent que les biens consommés par les enfants et les retraités ne reviennent pas sous forme d'une énergie renouvelée permettant de créer de la nouvelle richesse (il y a trente ans, ils auraient dit « plus-value »). Et le sourire de l'enfant qui permet au père de supporter les conneries de son supérieur ? Et les contes du retraité qui permettent à la mère de supporter un travail qu'il faudrait faire faire aux machines ? Ce qui est certain c'est que ni les biens de consommation ni l'humanité des vieillards et des enfants ne reviennent sous forme d'énergie révolutionnaire. Mais une révolution ne naît-elle pas pour avoir plus de biens à consommer et plus d'humanité ? Si l'humanité est toujours là et les biens de consommation, pour la majorité des Occidentaux, sont à portée de guichet, faut-il dire *bye bye* à la révolution ?

Si ça ce n'est pas du caca, c'est quoi ?

Fin de juillet, couscous au *Coin Berbère*. Le serveur/patron est moins excité que d'habitude et la conversation à table n'est pas continuellement interrompue. Je dîne avec un étudiant fasciné par certains profs sourds, maîtres ès formules et qui ont toujours le bon mot au bon moment.

Je lui décris, avec une exaltation qu'à posteriori je trouve un peu suspecte, la manière d'enseigner de B. « Mais c'est ta manière d'enseigner ! qu'il me dit, en croyant me faire un compliment. » Un coup de pouce à ma vanité ? Non, loin de là. Une grise tristesse intellectuelle m'envahit et continue à me tenir compagnie — oui, je crois que la tristesse intellectuelle existe. Elle est moins dure, plus souple que la « vraie », mais elle a un pouvoir redoutable de remettre dans son caca intellectuel. Au fond le rapport aux étudiants et plus en général au monde de B. m'exalte parce que c'est le mien. J'aime en B. ce que j'aime en moi. Si ça ce n'est pas du caca, c'est quoi ?

Est-on Russe juif ou Juif russe ?

Est-on Russe juif ou Juif russe ? Ça dépend. Ça dépend, même si j'ai l'impression que la majorité des Russes juifs se voient comme des Juifs russes. Ces jours-ci, si l'on ne craint pas d'engager une discussion qui risque de devenir orageuse, il est préférable de changer de pays et

¹⁹ En 1809 Joseph Fouché (1759-1820) fut nommé duc d'Otrante.

de religion et de se poser la question : est-on Français musulman ou Musulman français ? Dans ce cas-ci aussi, ça dépend, bien sûr. Ça dépend de la vision que l'on a de l'État et de la religion — certains disent de la communauté, mais qu'est-ce qu'une communauté si elle ne mouille pas dans la religion ?

Portons le voile, dans la discussion — entendons-nous bien !

Le débat sur le port du voile islamique est un très bon catalyseur de prises de position et départage proprement ceux qui pensent que l'on est Français et ensuite Musulmans, Chrétiens, Bouddhistes ou Scrofulistes de ceux qui croient que l'on est avant tout des personnes appartenant à une communauté religieuse et ensuite Français.

Même s'il est vrai que le voile islamique est un symbole d'appartenance à une religion, il est surtout vrai qu'il est un symbole d'appartenance à un genre que l'on veut soumis.

Soumis ? C'est quoi ça ! qu'il ajoute. Dans d'autres cultures ce qu'en Occident on appelle la « soumission de la femme » est un élément qui structure, plus ou moins symboliquement, la vie en commune. S'il n'y avait pas la « soumission » leurs conditions de vie seraient bien pires.

Ce qui est indiscutable c'est que depuis quelques décennies, dans la culture occidentale dominante on n'accepte plus (en théorie) que les femmes *qua foeminae* soient soumises au bien vouloir (ce qui veut dire à l'arbitraire) des hommes *qua masculi*. Et sur cela je me sens occidentale jusqu'au trognon : occidentale et non chrétienne. J'insiste sur « non chrétienne » parce que bon nombre de Chrétiens sont sur des positions plus proches des Musulmans ou des Juifs que des positions laïques occidentales.

Tu oublies aussi que bien de femmes voilées, même si elles côtoient la culture occidentale de l'insoumission, ne se reconnaissent pas dans la figure de la femme soumise. La majorité d'entre elles choisissent librement de cacher leurs cheveux.

Librement ?

Et puis pourquoi donner tellement d'importance aux cheveux ?

Pourquoi les cacher ?

Quel droit avez-vous, petites occidentales choyées par l'économie, de dire que le voile est un symbole de soumission ?

Le droit que donne la raison et l'histoire.

Encore des mythes de l'Occident.

À bien y penser je n'ai rien contre certains mythes (je le pense, mais je ne le dis pas).

Il est clair que je suis embêtée par cette histoire du voile. Je me sentirais plus libre dans mes jugements si j'étais, par exemple, une Algérienne qui habite dans la banlieue parisienne et qui lutte comme une bête contre les gros machos de sa communauté perdue.

Mais je suis une québécoise qui travaille dans une université où les filles musulmanes voilées partagent les salles de classes avec des Noires à la crinière superbe.

C'est triste.

Tristes, ces visages prisonniers d'un bout de tissus,

ces yeux noirs attirés par les planchers,

cette fermeture communautaire prélude au racisme.

Est-ce toujours notre histoire qui nous fait faire des histoires ?

J'ai toujours eu une assez grande sympathie pour les idées de Robert Kurz et de son groupe de travail, Krisis ; surtout pour leur conception du travail : « L'objectif du socialisme ne peut être la " libération du travail ", mais seulement et exclusivement " se libérer du travail " [On vit dans une société où règne] cette absurdité par laquelle le travail ne produit rien d'autre que du travail dans une forme différente²⁰ ».

Malgré le style assez rébarbatif, j'ai toujours préféré les positions « anti-travail » de Krisis, à celles plus connues de Rifkin ou de Gorz, à cause d'une plus grande solidité théorique. Dès la parution en France du *Manifeste contre le travail*²¹, je me suis donc empressée de me le faire envoyer. J'ai été déçue. Pourquoi ? Primo, parce que, depuis, j'ai fréquenté des textes d'auteurs de la « pensée forte » italienne²² qui, tout en étant inspirés par le même désir de dépassement et d'émancipation, sont moins constipés du point de vue du style, politiquement moins plaignards, moins unidimensionnels dans l'approche et plus solides dans l'échafaudage théorique. Certes, on ne peut pas en vouloir à un auteur parce qu'on en préfère un autre, mais, lorsque deux « écoles » partent de la même base théorique, sont mues par le même désir et abordent les mêmes thèmes, il serait complètement idiot de ne pas les comparer et de ne pas les employer pour un éclaircissement réciproque. Deuzio, parce que la forme « manifeste » rend trop belliqueux un discours qui aurait besoin d'une plus grande diffusion pour ne pas courir le risque de faire l'effet opposé à celui voulu par les auteurs, surtout à une époque où, sous l'influence de la publicité, tout est « manifeste ». Ceci dit, le livre est tout autre qu'inintéressant — il est clair quema déception relève de mon parcours intellectuel des dernières années plutôt que du contenu objectif du livre. N'est-ce pas toujours ainsi ? N'est-ce pas toujours notre histoire qui nous fait faire des histoire sur les œuvres des autres ?

Pourquoi la majorité ne voit pas que le « travail » est fini ?

Même si les auteurs se déclarent au-delà de Marx et du marxisme, ils restent des arrière-petits-fils de Marx et ils ne peuvent donc pas écrire un manifeste sans rendre hommage au *Manifeste Communiste*. Voici le début des deux manifestes :

Un cadavre domine la société, le cadavre du travail. Toutes les puissances du monde se sont liguées pour défendre cette domination : le pape et la Banque Mondiale, Tony Blair et Jörg Haider, les syndicats et les patrons, les écologistes d'Allemagne et les socialistes de France. Tous n'ont qu'un mot à la bouche : travail, travail, travail !	Un spectre hante l'Europe : c'est le spectre du communisme. Pour le traquer, toutes les puissances de la vieille Europe se sont liguées dans une sainte chasse à courre : Le Pape et le Tsar, Metternich et Guizot, des radicaux français et des policiers allemands
---	--

Krisis, ayant choisi le manifeste, ne s'adresse pas à ceux qui discutent sur la pointe d'une aiguille, mais à ceux qui, déjà convaincus du cul de sac dans lequel nous nous trouvons, ont besoin de se retrouver autour d'une parole qui n'isole pas l'individu dans une particularité n'ayant rien de particulier, comme le font les différentes écoles psy ; qui ne prêche pas un retour à l'asthénie du religieux qui, depuis quelques lustres, pénètre et dévitalise même les

²⁰ Robert Kurz, « L'honneur perdu du travail », *Conjoncture* 25, Printemps 1997.

²¹ R. Kurz, E. Lohoff, N. Trenkle, *Manifeste contre le travail*, Éditions Léo Scheer, 2002.

²²Surtout Paolo Virno et Antonio Negri.

esprits les plus rétifs ; qui ne s'égosille pas dans une violence fasciste ou écologiste ; qui ne fait pas appel aux forces « positives » d'une technique qui occupe tous les espaces disponibles sans respect aucun pour les restes d'un monde qui ne fut pas seul supplice.

Pour ceux qui ne sont pas habitués aux textes de filiation marxiste, il est peut-être utile de préciser que pour Krisis le travail qui est mort « n'a rien à voir avec le fait que les hommes transforment la nature et sont en relation les uns avec les autres de manière active. Aussi longtemps qu'il y aura des hommes, ils construiront des maisons, confectionneront des vêtements [...] élèveront des enfants, écriront des livres, discuteront [...] Ce fait est banal et va de soi. Ce qui ne va pas de soi, c'est que *l'activité humaine tout court*, la simple " dépense de force de travail ", sans aucun souci de son contenu, tout à fait indépendante des besoins et de la volonté des intéressés, soit érigée en principe abstrait régissant les rapports sociaux. » C'est le travail comme abstraction pour créer et évaluer la richesse, pour guider et rendre injuste le partage des ressources qui n'est plus d'aucune utilité et qu'on s'efforce de garder en vie, avec d'énormes dépenses d'énergie qui pourraient être employées à d'autres fins. Que la fin du travail soit arrivée ne fait pas de doutes pour Krisis, mais, alors, pourquoi la majorité des gens ne s'en aperçoit-elle pas? Parce que tous se sont ligüés ; tous les puissants, sans distinction de classe, de race, de sexe, de profession... Mais si on continue à nous cacher sa mort, comment en prendre conscience ? Comment doit-il agir celui « qui n'a pas désappris à penser » ? En deux mots : que faire ? La réponse est claire : il faut rompre avec la société du travail, mais cette rupture ne peut pas naître « d'un nouveau principe abstraitement universel, mais seulement [du] dégoût qu'éprouve l'individu face à sa propre existence en tant que sujet de travail [...] Le programme contre le travail ne se nourrit pas d'un corpus de principes positifs, mais de la force de la négation [...] le mot d'ordre de l'émancipation sociale ne peut être que : *Prenons ce dont nous avons besoin !* » Les ennemis du travail ne peuvent pas se transformer en un parti politique ou en n'importe quoi d'autre pour « s'emparer des commandes du pouvoir. Leur lutte n'est pas politique, elle est antipolitique ».

Ce sont les connaissances scientifiques et techniques qui ont tué le travail : « Par suite de la révolution micro-informatique, la production de richesse s'est toujours davantage décollée de la force de travail humaine ». C'est à cause de la technique que « la vente de la marchandise-force de travail est assurée d'avoir autant de succès qu'en a eu la vente des diligences au XX^e siècle ». Même s'il est clair que pour les membres du groupe Krisis, l'évolution de la technique est ce qui a tué le travail, ils ne peuvent pas être accusés de « naïveté technicienne » car il est également clair, pour eux, qu'afin que la société se libère du cadavre du travail « la majeure partie des structures techniques doivent être complètement transformées, car elles ont été élaborées d'après les normes bornées de la rentabilité abstraite ».

Mais même si le travail est mort, la société n'est pas prête à s'organiser autour d'autres éléments « vivants » ou en train de le devenir. Le mot d'ordre « un poste de travail pour tous », par exemple, est absurde autant du point de vue du capitalisme le plus borné que de la social-démocratie la plus éclairée. La seule conséquence, de ce mot d'ordre, c'est de demander « n'importe quel travail » : dans l'industrie militaire, en psychologie, dans les boîtes de nuit, dans les écoles, dans les bordels, à la télé... pourvu qu'ils travaillent. « Que ce qu'ils doivent faire n'ait que très peu de sens, voire aucun, peu importe, pourvu qu'ils restent perpétuellement en mouvement afin de ne jamais oublier la loi selon laquelle doit se dérouler leur existence ». La gauche politique est, bien sûr, « coupable » autant que la droite car « non seulement elle a élevé le travail en l'essence de l'homme, mais elle l'a mythifié et [...] pour elle, ce n'était pas le travail qui était scandaleux, mais seulement son exploitation par le capital ». Même pour le mouvement ouvrier et les syndicats « le malheur du travail s'est mué

en fausse fierté du travail, qui redéfinit la domestication de l'individu [...] Tous les membres de la société, sans exception, devaient être enrôlés de force dans les " armées du travail " ». La longue ombre de E. Jünger et de son *Travailleur* n'est pas loin.

La centralité du travail et sa mort impliquent, selon Krisis, la fin de la politique car « la fin en soi de la société du travail est le postulat de la démocratie politique » ; la politique est liée à l'État et « l'État moderne doit son rôle au fait que le système de production marchande a besoin d'une instance supérieure [pour] les fondements juridiques généraux et les conditions nécessaires à la valorisation ». C'est parce qu'elle est au service de l'économie marchande que, quand les finances de l'État se tarissent, « l'éducation devient le privilège des gagnants. La culture intellectuelle et artistique se voit ramenée au critère de sa valeur marchande et dépérit. Le secteur de la santé devient infinçable et se désintègre dans un système à deux vitesses. » Inutile d'essayer, comme le font la majorité des intellectuels engagés, de trouver les moyens pour rendre les conditions de vie plus acceptables. On ne fait que changer le mal de place. Des solutions comme la taxe Tobin ne font qu'empirer le mal, en donnant au travail un soutien inattendu. Le travail étant le « lieu » idéal de la « rationalité » de l'homme blanc, il a « chassé de lui tous les besoins émotionnels et tous les états d'âme dans lesquels le règne du travail ne voit que des facteurs de trouble », notre société, fondée sur « l'extermination par le travail » (fondation des États nations et colonialisme en particulier) a créé « un universalisme de la société de travail [qui] est, à la racine, profondément raciste. L'abstraction universelle du travail ne peut jamais se définir qu'en se démarquant de tout ce que ne s'intègre pas à elle. »

Sur une chose, pendant des siècles, la Bible a eu raison : le travail est la malédiction de Dieu, mais, aujourd'hui, la malédiction s'est transformée en « Tu ne mangeras pas parce que ta sueur est superflue et invendable ». On se prépare, on s'entraîne, on se pomponne, on donne tout pour le travail — même notre temps — parce que hors du travail il n'y a rien. Rien d'objectif. On ne peut plus se retirer en famille : « La sphère de la " vie privée " et de la famille se dégrade et se vide toujours davantage de sa substance parce que, dans sa toute-puissance, la société du travail exige l'individu entier, son sacrifice complet, sa mobilité dans l'espace et sa flexibilité dans le temps ». Notre corps et notre temps sont dans et pour le travail. Et les méchants financiers dans tout cela ? Aux méchants financiers, Krisis ne croit pas ; Kurz et ses amis ne croient pas que la spéculation financière soit une des causes de la crise actuelle, mais, bien au contraire, ils pensent que « l'expansion spéculative des marchés financiers ajourne provisoirement la crise » et permet ainsi à la société de traîner un peu plus longtemps le cadavre du travail. C'est facile et dangereux d'opposer les « bons » industriels aux « mauvais » financiers souvent juifs et internationalistes, dangereux car les mots de la « Droite de l'Emploi » — par nature raciste, antisémite et anti-américaine — risquent de se retrouver sur les lèvres de la « Gauche de l'Emploi » qui semble oublier qu'une de ses dernières trouvailles, « le salaire social », est un concept du « maître à penser du néo-libéralisme, Milton Friedman ». Les tentatives d'améliorer les conditions de vie des exclus sont vouées à l'échec sur le long terme et à court terme permettent « de nourrir chez soi quelques millions de bouches " inutiles " (au sens capitaliste du terme) — à l'exclusion de ceux qui n'ont pas le bon passeport ».

Deux mots avant la fin

Plusieurs fois pendant la lecture du manifeste, j'ai eu l'impression, que le groupe Krisis reste trop attaché à une vision fordiste du travail ; que leur type de travailleur idéal est l'ouvrier spécialisé des usines Ford ou Siemens des années 60. Quand ils écrivent que la production dans les sociétés pré-capitalistes « loin d'être densifiée comme dans la société du travail, était entremêlée d'une culture sophistiquée de loisir et de lenteur relative », ils semblent oublier

que dans l'organisation post-fordiste, la lenteur aussi a acquis un statut productif. Mais surtout, ils oublient que, comme le fermier troussait les jupes de la fillette qui ratissait le foin, ainsi le chef de service de Siemens ou d'Hydro-Québec trousse celles de la secrétaire. Les deux hommes continuent à trouver leur loisir, même au travail, tandis que²³...

Le tableau que Krisis brosse de la société actuelle est tellement sombre que le lecteur ne peut pas ne pas y lire une idéalisation du passé. Et même quand il est dit que les conditions de vie « Dans les anciennes sociétés agraires étaient tout sauf paradisiaques. [...] De fait, les hommes avaient encore quelque chose à perdre malgré l'étroitesse de leurs conditions », ce n'est pas tout à fait convaincant. Pour Krisis il est clair que les anciennes sociétés n'étaient peut-être pas paradisiaques, mais que les conditions de vie y étaient meilleures que les conditions actuelles. Sur cela, sans doute parce que j'ai vu les conditions de vie des paysannes africaines ou québécoises qui vivaient encore selon des modes de vie *pré*, je suis en désaccord complet. Je pense exactement le contraire : les femmes paysannes n'avaient rien à perdre sinon leurs chaînes, tandis que les Québécoises actuelles ont beaucoup de choses qu'elles ne veulent pas perdre et qui permettent une vie meilleure que celle que les membres de Krisis décrivent (ce qui a pour effet de rendre le changement encore plus difficile). Je ne suis pas convaincue non plus que dans le monde du travail « où motivation et créativité sont les maîtres mots, on peut être sûr qu'il n'en reste rien — ou alors seulement en tant qu'illusion ». Je crois que la « créativité », dans beaucoup de travaux, est effectivement quelque chose de très important, de satisfaisant même. C'est à cause du plaisir que l'individu trouve au travail (plaisir qui ne peut pas être nié, mais qui, éventuellement, peut être troqué pour un autre) que « La chose est indécise : le déclin du travail peut conduire soit à la victoire sur la folie du travail, soit à la fin de la civilisation ». Quelle civilisation ?

Coda

Le manifeste de 1848 se refermait sur le fameux « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous », celui de Krisis par « Prolétaires de tous les pays, finissez-en ! ». Cet appel aux prolétaires me laisse un peu songeuse. C'est peut-être l'influence des « Italiens », mais je commence à m'habituer à « Multitude ».

Voulez-vous un café ?

Moins vingt et il vente, mais elle ne semble pas avoir froid. Elle fixe les voitures sur Saint-Urbain avec un sourire contenu et ne daigne pas un regard vers le clochard qui a établi sa demeure dans l'abribus. On la dirait sans vie, si ce n'est la lumière chaude que répandent ses jambes. On dirait une statue, si ce n'est l'ombre légère que dessinent ses cuisses. Je n'ose pas lui parler. À midi, l'excuse du ventre me fait faire un détour sur Sherbrooke. Le ciel est calme de neige. Une peur discrète rend ses yeux encore plus mystérieux. J'ose un sourire.

Deux muffins et deux cafés, s'il vous plaît.

Doux ou corsés ?

Corsés.

Pour emporter ?

Oui, merci.

²³ Si la condition des hommes, du point de vue du *loisir* volé au travail, n'a pas tellement changé, pour les femmes il y a eu une amélioration certaine. Le fait qu'il y ait plus de consentement de la part de la secrétaire de vingt-cinq ans que de la petite paysanne de treize n'est pas sans importance. On dira que le manager pour tripoter la fillette peut toujours aller en Thaïlande, c'est vrai, mais ce n'est pas la même chose, du point de vue social.

On prendra le café dans l'abribus, je lui demanderai de me parler de sa vie, de me dire où elle a appris ce calme et d'où vient cette peur légère. Je lui passerai ma cape, si elle a froid. On deviendra des amis. Qu'est-ce qui ce passe ?... Elle gît complètement lacérée, les jambes sur la banquette, la tête froissée sous un rouleau et le reste, le vent l'a caché sous un camion orange. Un sale employé vient de la décoller pour mettre une publicité de Dior.

Puis-je la prendre ?

La Senza ? Non, je dois la ramener...

Je vous en prie. On était des amis... et puis elle est dans un tel état !

Allez-y !

Merci. Vous voulez un café ?

Peut-on faire pire ?

Ce qui suit n'est pas une provocation, même si j'aurais aimé qu'elle le fût.

Ce qui s'est dit lors de l'élection de Schwarzeneger à gouverneur de l'État californien est trop grave pour que je me permette des provocations. Les journaux et les télévisions des vieux pays et des nouveaux qui singent les vieux n'arrêtent pas de montrer comment un sens déplacé de la culture rend les gens imbéciles. On se moque d'un pays qui élit comme gouverneur un acteur (mauvais qu'ils disent et je les crois) pas tellement à cause de ses idées, mais parce qu'il est un acteur qui fut (terrible défaut !) *mister univers*. On a l'impression d'être retourné au XVI^e siècle quand les acteurs étaient des mauvais sujets qui se mélangeaient à la populace, des débauchés, des individus sans morale... Le fait que les acteurs comme Schawrzeneger se mélangent à la populace des riches ne change rien au jugement de valeur des gens de « culture » qui méprisent tous ceux qui ne passent pas leurs journées à compulsiver des livres ou à tenir des discours sur n'importe quoi, pourvu que ce n'importe quoi permette d'entraîner leurs cordes vocales.

Je me demande comment tous ces défenseurs de la démocratie, de la justice et de l'égalité n'ont pas un cerveau assez développé pour comprendre que l'élection de Schawrzeneger et le fait que toute une faune très étrange s'est présentée comme candidate sont des indications que la Californie est dans la vraie démocratie représentative.

Dans l'idéal de la démocratie représentative : où tous ont les mêmes droits indépendamment de leur métier, leurs goûts, de leur culture...

Depuis quand les avocats, les professeurs, les médecins, les généraux sont des meilleurs hommes d'État ? Reagan ? Il pourrait être l'exception qui confirme la règle. Les avocats, les professeurs, etc. depuis au moins deux cents ans font mal tourner la politique : peut-on faire pire ? J'en doute.

Allez lire les prises de position du nouvel gouverneur

(<http://www.joinarnold.com/en/agenda/arnoldviews.php#hh1>). Sont-elles si différentes de celles que nos intellectuels aux idées gonflées professent ?

Que la Californie soit le pays le plus avancé du point de vue de la démocratie est une évidence qui saute aux yeux même des aveugles. Comme l'Italie l'était à l'époque de l'élection de Cicciolina. Ce n'est pas un hasard si Berlusconi et le parti fasciste ont pris le pouvoir pas longtemps après la Cicciolinade.

Sont-ils Canadiens ?

Quand je lis qu'un Mohamed Ben quelque chose, citoyen canadien, a été arrêté en Afghanistan ;

quand je trouve dans les journaux que Vladimir quelque chose, citoyen canadien, est sorti vivant du théâtre de Moscou ;

quand la télévision nous informe que Nguyen Van quelque chose, citoyen canadien, a été déclaré homme d'affaires de l'année dans l'ex-Saigon ;

quand on me dit que Giovanna quelque chose, a été écrouée à Rio pour trafic de cornées, je me demande qu'est-ce que la citoyenneté canadienne.

Est-ce qu'ils ne sont pas canadiens ? Non : Mohamed, Vladimir, Nguyen et Giovanna sont profondément Tunisien, Russe, Vietnamien et Italienne.

Mais, ils se disent Canadiens.

Mais, ils sont Canadiens : quand on doit défendre des idées « modernes » contre les ravages des identités communautaires, étatiques et religieuses.

Pourquoi lui et pas moi ?

Des mauvaises nouvelles...

Mauvaises ?

Très mauvaises...

Un...

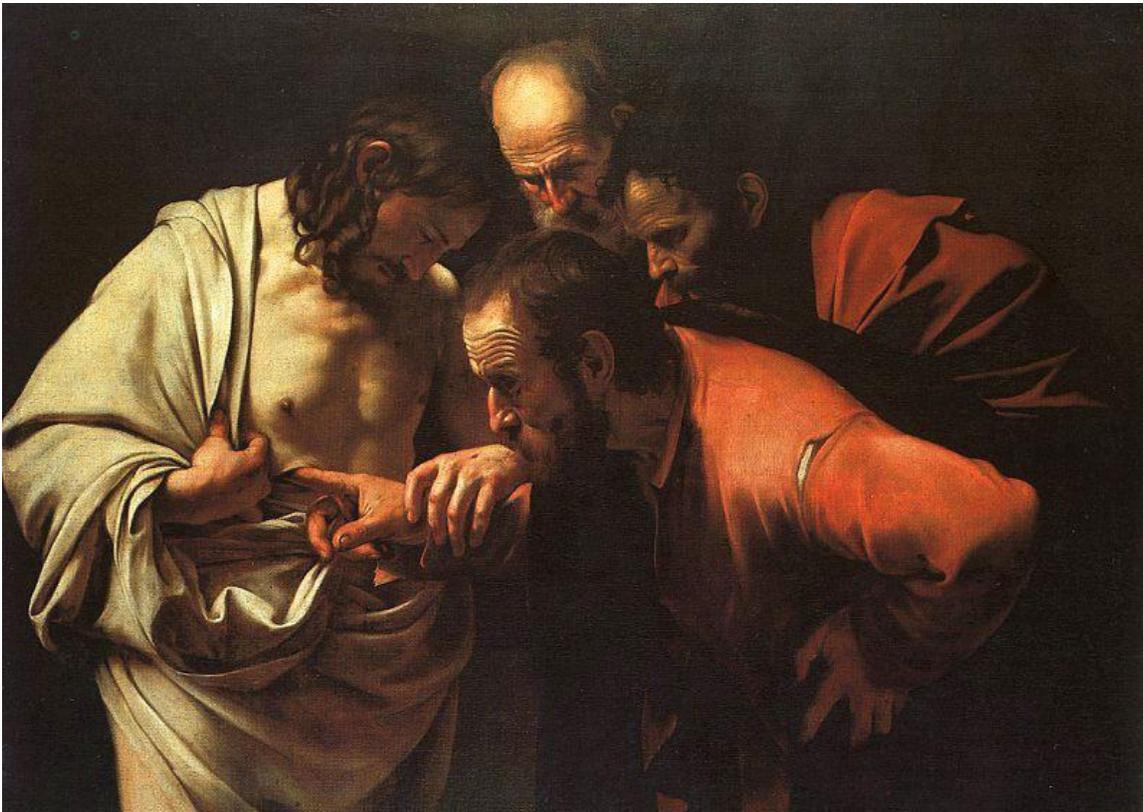
Oui... au pancréas...

Au pancréas ?... Deux mois...

Deux ou trois mois...

Comme ça. Sans aucun préambule, tout de suite après le *scanning*, mon collègue et « ami » m'annonça un cancer au pancréas. Je m'évanouis. Ce n'était pas possible. Seulement deux mois de vie. J'avais quarante-six ans et je n'avais encore rien fait. Rien. Ce n'était pas possible. Moi, pourquoi moi ? Pourquoi pas lui ? Je ne sais plus comment je rentrai à la maison. Je ne sais pas ce que je dis à ma femme. Je me rappelle simplement que je lui demandai d'attendre avant d'en parler aux enfants et que je dormis toute la nuit du sommeil des justes. J'eus ensuite des va-et-vient continuels d'excitation et de déprime. Je voulais vivre. Vivre intensément. Et ce n'était pas de la mauvaise littérature. Je voulais des femmes, des voyages, du bon vin. Dans la première semaine j'eus deux aventures, mais je ne fis aucun voyage. Je n'eus pas le temps. Le radiologue s'était trompé. Ma vie est redevenue normale. Presque : toutes les fois que je vois quelqu'un qui a un cancer (et j'en vois beaucoup) je me sens coupable. Comme si j'avais triché. Pourquoi lui et pas moi ? Pourquoi ?

Pour le doigt pervers ?



Pourquoi ? Pourquoi ce tableau est-il si troublant ? Parce que l'on ne s'attendait pas à un Jésus femme ? Parce que la curiosité a un côté sombre et avide ? Pour la main sans défense du Christ qui accompagne le doigt pervers ? Ou seulement parce que « *À travers l'art on exprime ce que la naturalité n'est pas* » (Picasso).

S'ils aiment ça, pourquoi les empêcher ?

Quand deux adolescentes, très catholiques, m'ont dit qu'elles trouvaient normal le mariage entre homosexuels, je suis resté bouche bée. « S'ils aiment ça, pourquoi les empêcher ? », ont-elles ajouté. Je pensais de les provoquer et voilà qu'elles me renvoient à ma vision anachronique du catholicisme. Donc, le catholicisme n'empêche pas ces filles d'avoir des idées « avancées ». À moins... à moins que ces idées ne soient pas si « avancées » que cela. Et si elles étaient carrément réactionnaires ?

Il y a fort à parier que, dans quelques années, la hiérarchie catholique fera disparaître l'inutile sacrement du mariage et créera, à sa place, le sacrement du parentité.

PRETRE. Gilbert Tremblay acceptez-vous d'être le parent de Jocelyn ?

FUTUR PERE. J'accepte.

PRETRE. Et vous, Jocelyn, acceptez-vous d'être le fils de Gilbert ?

FUTUR FILS : Ouèèèèèèèèèèèè (après que le prêtre a tordu le nez du bébé de gauche à droite avec des pinces bénites)

PRETRE. Alain Renaud acceptez-vous d'être le parent de Jocelyn ?

FUTUR DEUXIEME PERE. J'accepte.

PRETRE. Et vous, Jocelyn, acceptez-vous d'être le fils de Alain ?

FUTUR FILS : Ouèèèèèèèèèèèè (après que le prêtre a tordu le nez du bébé e gauche à droite avec des pinces bénites)

PRETRE. *In nomine domini*, je vous déclare pères et fils. *Ite parentitas est.*

Les cendres sont-elles des traces ?

Le feu ne laisse pas de traces. Brûlez une branche, un rat, une maison, des poils, un homme, un journal ou de la merde et il ne restera rien. Rien que des cendres. Mais, les cendres sont des traces ! Oui, mais seulement du passage du feu. Seulement ?

Et si on cessait de l'appeler maladie ?

Talamona, petit village à l'ubac des Préalpes. Le fils du cousin du beau-frère d'un ami du mari de ma sœur me demande si je veux bien faire une entrevue téléphonique pour une émission ciblant les jeunes entre 15 et 25 ans. Je veux bien. L'entrevue se termine à peu près comme suit :

Ne croyez-vous pas, qu'en Italie, il y a trop de népotisme et de corruption et que cela fait fuir les meilleurs ?

Non. Oui. Non pour la fuite des meilleurs et oui pour le népotisme qui fait partie intégrante du style italien. C'est même ce qui rend l'Italie intéressante.

Mais nous ne pouvons pas nous permettre de laisser partir tous ces cerveaux. Il faut des réformes.

Réformes ? On ne change pas avec quelques lois ce qui fleurit dans le *bel paese* depuis des siècles. Et puis les cerveaux ne partent jamais seuls : ils partent avec un corps, des idées, des sentiments... et ils traînent dans leurs lieux d'arrivée les bons et les mauvais plis de départ... Si je dois vous dire ce que je pense vraiment...

Allez-y...

Les cerveaux ne partent jamais. Après l'enfance, ils ont de telles racines qu'ils ne peuvent pas s'éloigner de plus de deux ou trois idées de leur soupe originaire. Si vous voulez vraiment parler de fuite, il faudrait sans doute dire que ce sont les corps sans les cerveaux qui s'en vont.

Ouais...

Des corps partent, mais d'autres arrivent : du Maroc, du Sénégal...

Mais...

Mais... des pays du tiers monde vous recevez de la main d'œuvre non qualifiée, n'est-ce pas ?

Oui.

Des corps mal payés avec des cerveaux enracinés dans un autre monde qui changeront, je le souhaite, l'Italie plus que les réformes ou les exploits des chirurgiens célèbres...

Oui, mais...

Et puis, si vous y tenez vraiment à parler de fuite des cerveaux, je ne pense pas que ce sont les cerveaux les plus intéressants ni les plus « productifs » qui s'en vont, Ce sont ceux qui pensent que quelques années d'études fluidifient le flux neuronique : ceux qui ont le cerveau ramolli.

Vous avez écouté les opinions du professeur I.M. à propos d'un des phénomènes les plus graves de notre époque : la fuite des cerveaux.

... dalla testa !

Merci, monsieur et bonsoir.

Bonsoir madame.

La FRC (fainéantise et ramollissement du cerveau) est sans doute la maladie la plus universelle et endémique depuis que l'homme est homme (depuis qu'il parle).

Et si on cessait de l'appeler maladie ?

Suis-je changé ?

Il y a quatre ans elle était allée à Berlin. Je ne l'avais plus vue. Après deux secondes de sourire elle me demanda « Suis-je changé ? » Elle voulait que je lui dise oui. Je lui dis que non. Même tension dans le visage, mêmes yeux qui semblent fouiller des dépôts calcinés dans l'âme, même fébrilité, celle de l'enfant qui la traîne d'un continent à l'autre. Même souffrance pleine, ronde, complète. *Sold out*. Je l'accompagnai à l'aéroport. Montréal, New York, Berlin. « Je n'ai vraiment pas changé ? » Non.

De retour à la maison, je ne pus m'empêcher de parler de sa souffrance. Simple expression d'empathie pour celle qui volait vers Berlin. Seulement quelques mots. Sans doute maladroits, car ils furent pris comme un discours sur la souffrance. Je réagis en disant que ce n'était pas... les autres prirent ça aussi comme un discours. La machine commença à tourner. À vide. Prisonniers des paroles, comme d'habitude. Comme elle. Elle, seule avec ses paroles dans le ciel entre Montréal et New York. Je n'aurais jamais dû commencer. Quand on a des choses à dire, on se tait.

Le sexe ?

Ken Livingstone est le nouveau maire de Londres. Un coup pur pour Blair. L'année prochaine, aux élections nationales, si Blair n'est pas élu, ce sera le tour d'un conservateur. En Angleterre, comme un peu partout, on est passé maître en changements qui ne changent rien. Voyez-vous une différence entre le laboriste Blair et la conservatrice Thatcher ? Le sexe ? Vivent les conservateurs !

Une allégorie de la psychanalyse ?

Après une heure de marche les châtaigniers cèdent lentement la place d'honneur aux hêtres. Trois quarts d'heure encore et ce sont les conifères qui prennent la relève. Les lignes de démarcation sont assez claires, même si on peut toujours apercevoir un hêtre perdu parmi les châtaigniers ou un sombre sapin parmi les hêtres gris. Ce qui est par contre impossible à voir, c'est un châtaignier au-delà d'une certaine limite ou un hêtre qui pousse une demie heure après la ligne des sapins. Que se passe-t-il quand quelqu'un trouve une châtaigne dans une hêtraie ? Il se pose des questions. Beaucoup de questions, si c'est un type à questions. Des questions toujours plus intelligentes, toujours plus éloignées du vrai (la vérité est tellement simple ! cette châtaigne avait déserté la poche trouée d'un paysan ou avait été oubliée par un écureuil distrait).

Le soir, devant la cheminée, ne sachant pas quoi faire, il analyse sa châtaigne ; il continue sa recherche. Qu'a-t-elle de spécial ? Pourquoi n'ai-je pas trouvé une bogue à côté ? Pourquoi son péricarpe est-il si translucide ? Lentement, il trouve des explications, fort intelligentes. Par exemple : les châtaignes dans les châtaigneraies ont une bogue parce qu'elles ont besoin de se protéger des châtaignes voisines. Les châtaignes sont habituées à être seules dans les hêtraies : les hêtraies sont-elles des châtaigneraies primitives et l'être des hêtres est-il l'ancêtre de la châtaignitude ? S'il est doué pour le marketing, il écrira même un livre : *De l'être des châtaignes faites marrons sous le hêtre*. Un jour notre théoricien marron, les poches remplies de châtaignes, monte parmi les conifères. Fatigué et pensif, assis à l'ombre d'un vieil arolle, il mâche les fruits de ses pensées. L'année suivante, son disciple le plus brillant (l'histoire des châtaignes qui se cuirassent pour vivre en société a plu à beaucoup de gens, surtout aux bien « bogués ») trouve au milieu des péricarpes de châtaignes, celle qui avait échappé des mains tremblotantes du maître ce qui lui permet de poser les bases d'une théorie alternative.

N'était-elle pas presque cachée sous des aiguilles de sapin ? La bogue n'est-elle pas hérissée de piquants ? Une châtaigne, si on la porte assez loin de son monde va chercher des défenses exactement comme la châtaigne en société. Aiguille... épine... sapin, sa pine...

N'es-tu pas, par hasard, en train de nous faire une allégorie de la psychanalyse ?

Oui.

Du côté de l'Empire mongol ?

Il m'arrive de me demander si les Italiens parfois ne sont pas plus chauvins que les Français. Comme quand ils nous parlent de l'Empire. Ils se ruent sur l'Empire romain, mais, mal pris, avec les *Populusque* écrit sur les enseignes des armées, ils introduisent la multitude. Pourquoi ne pas opposer les *hordes* aux *peuples*. Pourquoi ne pas aller du côté de l'Empire mongol ?

Une manif contre le G20 ?

Ils sont gros. Vraiment gros. Je n'avais jamais imaginé qu'ils étaient aussi gros. Et puis, quand ils chargent, avec leur visière et leur courte jupe, ils ont l'air moyenâgeux. J'ai eu peur. J'ai sauté du mur sur lequel j'avais grimpé avec deux copines. J'ai sauté même s'il était pratiquement impossible qu'ils puissent m'atteindre. Je cours. Je cours, comme tous les manifestants. Je cours vers l'Ouest, vers Concordia. Une heure plus tard j'assiste à un cours sur Platon et le problème des élites. Élite ? Celle du G20 ? Celle des cinq cents manifestants ? Celle de mes amis qui me font chier avec les différends entre Derrida et Lacan ?

Un appel téléphonique d'Italie : « Qu'est-ce qui se passe à Montréal ? Le télé-journal parle de dizaines d'arrestations et de violence contre les participants à la manif anti-mondialisation ». Je n'en sais rien. Au lieu de regarder la télé, je perds mon temps à griffonner. Je fais un appel :

Savais-tu qu'il y avait une manif contre le G20 ?

J'étais là...

La police a chargé ?

Purée... qu'ils sont cons. Cons et violents avec leurs chevaux de merde qui sont si gros...

Non seulement je ne vais plus aux manifs, mais je ne sais même pas que mes amis y sont. Et pourtant, il y a quelques années, quand les Américains attaquèrent l'Irak, je courus immédiatement devant le consulat américain pour manifester... seul. Ça fait seulement quelques années et c'est l'éternité. Quand on dépasse la crête du demi-siècle, ce qu'on appelle sagesse, et qui n'est que paresse, nous bande les yeux et on ne voit plus que son faible intérieur. Ça doit être pour ça que je n'étais pas là. Bien sûr, les fascistes aussi. Les fascistes aussi sont contre la mondialisation. Les fascistes sont contre un monde avec un clivage toujours plus grand entre pauvres et riches. Comme tous. Bien sûr. Si les fascistes sont là... Bien sûr. Bien sûr.

Pourquoi le cheval est-il plus beau que l'âne ?

Dire qu'on préfère les chevaux aux ânes ça ne fait pas très fin, ni élégant — du point de vue intellectuel. Avant tout, c'est quoi cette manie de tout comparer ? On peut apprécier les ânes, les chevaux et mêmes les humains, sans besoin de dire que l'un est meilleur, ou plus beau, ou plus intelligent, ou tout simplement « plus » que l'autre. Les Latins, célèbres pour leur bon sens, disaient déjà que des goûts on ne discute pas, et ce n'est pas parce qu'un intellectuel aux fesses serrées comme Adorno dit le contraire que ça change quelque chose. La comparaison des chevaux et des ânes est tellement pleine de lieux communs qu'elle est un exemple parfait de l'inutilité (j'ai failli dire de « l'ânerie ») de toute comparaison. Le cheval est beau, élégant, gracieux, svelte, intelligent tandis que l'âne est laid, grossier, disgracieux, lourd, stupide...

tous des stéréotypes qu'une culture guerrière et de compétition nous a laissés en héritage. Pourquoi le cheval est-il plus beau que l'âne ? Parce qu'il est plus grand ? Depuis quand ce sont les dimensions qui font la beauté ? Est-il plus élégant ? Mais l'élégance est un concept volatile, lié à la mode encore plus que la beauté ! On peut trouver, par exemple, que les ânes sont plus beaux, qu'ils ont une grâce dans leur lenteur qui les rend presque félins... Et puis si on veut vraiment comparer les ânes je te dirai ce qu'un ami anar, fou des ânes, ne se lasse pas de répéter : « Les ânes sont désobéissants, sans hiérarchie, pour l'amour libre, en un mot libertaire. » Ouais, c'est une façon de voir les choses. C'est une vision anarcho-chrétienne : Jésus a bien été réchauffé par un âne ! Je comprends qu'on puisse préférer les ânes aux chevaux, comme je peux comprendre ceux qui préfèrent leur chien à un vieux dégueulasse. Non, à vrai dire, ce n'est pas que je comprenne, c'est plutôt que j'accepte intellectuellement l'idée que quelqu'un puisse préférer les ânes, mais de là à dire que je comprends c'est une toute autre histoire.

J'ai repensé à cette histoire d'ânes et de chevaux en lisant un article de Jane Smiley intitulé « Mon règne, un cheval²⁴ ». Jane Smiley fait partie de cette catégorie de femmes, toujours plus nombreuses, qui tombent amoureuses des chevaux à un âge pas trop vert (elle a acheté son premier cheval à quarante-trois ans, mais actuellement en a « trop pour les compter » et elle « en monte deux tous les jours »). Elle a une vision du cheval assez traditionnelle, assez stéréotypée : le cheval oblige les hommes à être plus féminins (histoire de sensibilité, d'écoute, de finesse, etc.) et les femmes plus masculines pour « dominer un animal désobéissant et indiscipliné ». Mais il suffit d'avoir fait un peu sérieusement de l'équitation pour comprendre que cette catégorisation est moins maladroite qu'on ne le pense d'habitude. Ce qui est certain c'est qu'il est difficile d'imaginer un article intitulé « Mon règne, un âne », ou, si on voit le titre, on a des difficultés à imaginer le contenu de l'article. Ayant poussé dans un monde paysan où l'âne n'avait de positif que les dimensions de son sexe, je ne peux qu'imaginer un glissement vers la bestialité. Ce qui est peut-être choquant pour certains, mais qui en effet pourrait être un atout pour nos aimants des ânes car comment ne pas préférer l'amour à la guerre ! J'ai essayé aussi d'imaginer la transformation de l'exclamation du Richard III de Shakespeare : "A horse! a horse! my kingdom for a horse !" (un cheval ! un cheval ! mon règne pour un cheval), en "An ass²⁵ ! an ass ! my kingdom for an ass !" (Un âne ! un âne ! mon règne pour un âne !) et honnêtement je trouve que ça fait plus Monty Python que Shakespeare. Ce qui, encore une fois, n'est peut-être pas mal... Est-ce possible d'imaginer Alexandre qui, au lieu de dompter Bucéphale, dompte un âne ? Ou Gengis Khan qui envahit la Chine à dos d'âne ? Toutes des images de guerre, tu me diras. C'est vrai. L'âne est un animal pacifique, démocratique... ce n'est pas un hasard s'il est le symbole du parti démocrate américain et puis... Clinton était bien célèbre pour sa queue !

Et tu ne dis rien ?

On doit partir. Il disparaît. Après vingt minutes : « Ce n'est pas possible ! Il sait qu'on doit partir et il disparaît sans rien dire. » Il n'est vraiment pas content. « Si je faisais ça à son âge, mon père m'aurait fait faire le tour de la maison à coup de pieds au cul. ». Il allume sa troisième cigarette (il a oublié la deuxième sur le comptoir de la cuisine). « Et toi, tu ne dis rien ? Tu accepterais même qu'il te crache à la figure ! »

²⁴ Jane Smiley, *My Kingdom a Horse*, The New York Times Magazine, 29 avril 2001.

²⁵ Âne en anglais se dit *donkey* ou *ass* (qui veut dire aussi cul). Pour ceux qui aiment les doubles sens, voici ce qu'écrit un célèbre dictionnaire : *The African wild ass. Equus asinus (also, Equus africanus), often referred to as the true ass. The related Asiatic wild ass, often called the half-ass. (...) half-ass differs from the true ass in its extremely long, slender legs, shorter ears and larger hooves*”.

Moi aussi je ne suis pas très contente, mais à bien y penser (et comment ne pas bien y penser quand on voit ce genre de réactions), à bien y penser...

Ses parents sont à Madrid et il campe chez nous et on vient de lui parler de son chien qui est seul à la maison. Quoi de plus naturel que d'aller voir ?

Il vient de regarder une publicité à la télé où une fille en micro-shorts se tortille comme une tordeuse d'épinettes. Quoi de plus naturel que de se refermer dans la toilette pour se masturber ?

Quoi de plus naturel à quatorze ans ?

Il doit être allé voir le chien ou bien il s'est renfermé dans les toilettes pour se masturber. Ce qui me semble très naturel. Tu ne penses pas que ça devrait être plus facile pour nous de s'adapter à lui que lui à nous ?

T'es folle.

Oui, je suis sans doute folle, mais j'ai raison.

C'est ce que pensent tous les fous.

Et si c'était la société qui était folle ?

Oui, ce sont toujours les autres... Pauvres gauchistes, à la cervelle en compote... Ma petite, la société ne peut pas être folle, vu que c'est elle qui définit la folie.

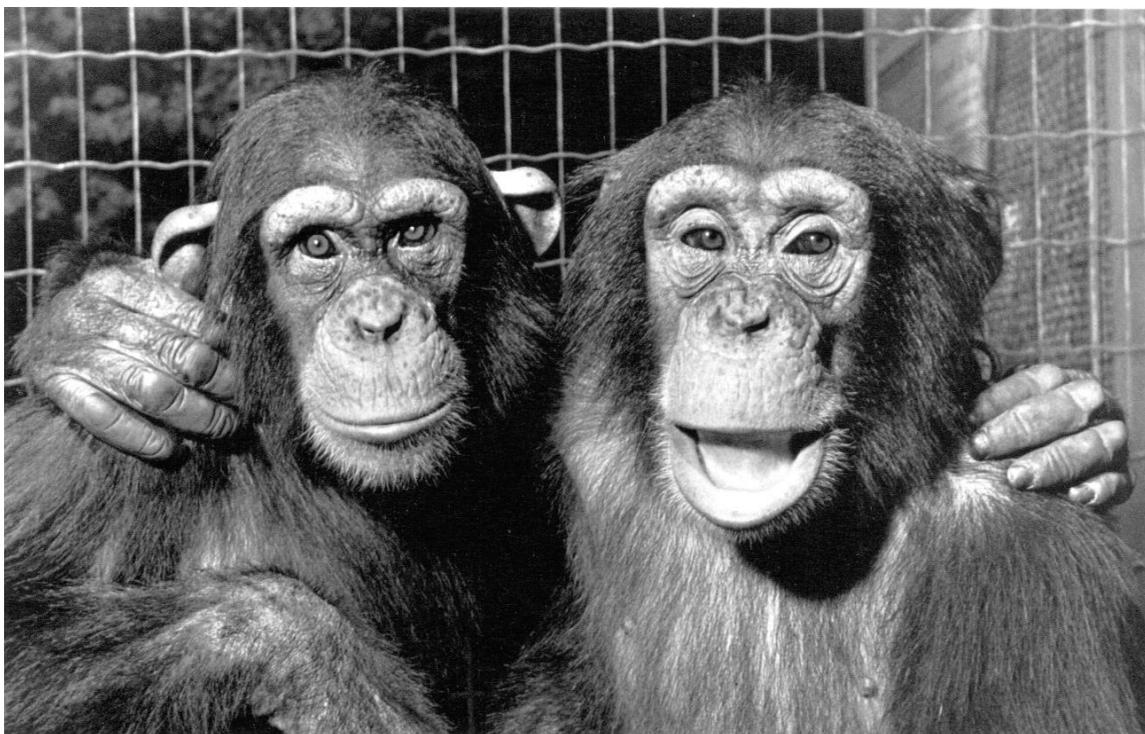
Mon grand, je suis folle et j'ai tort, si tu veux.

Et tu t'en vantes.

Je m'en vante parce que je suis folle, j'ai tort, mais je le comprends,

Que signifie « humain » ?

Je ne ferai pas le jeu stupide de vous demander lequel est Bush et lequel est Ben Laden.



On n'a pas besoin de regarder très longtemps la photo pour s'apercevoir que les deux chimpanzés sont bien plus humains que Bush et Ben Laden. Si on n'est pas trop hypocrite on

arrive aussi à voir qu'ils sont plus humains que bien de gens qu'on fréquente. Mais qu'est-ce que ça veut dire humain ? Avoir l'air con comme le chimpanzé de gauche, rire comme un berlicoteau comme s'efforce de faire son compagnon ? Non, ça veut dire que quand vous regardez quelqu'un vous trouvez qu'il fait partie de la même espèce que vous. Dangereux ce que je viens de dire. Je le sais. Ça ce peut que je sois de la même espèce que les chimpanzés et donc ce n'est pas Bush qui n'est pas humain, mais moi qui suis un singe. Oui il y a aussi cette possibilité là, mais je dois vous confesser que je me sens plus singe que...

Fourmi en russe est-ce du féminin ?

Cher Ivan, que certaines idées reçues concernant les femmes aient la peau dure ne m'a jamais étonné, par contre, je continue à m'étonner quand ces idées s'infiltrent dans la tête de « penseurs » sérieux dont la marque de commerce est de mettre en crise les idées reçues. Et ne me dis pas que mon amour de la science a des racines plus profondes que mon féminisme ! Mais, je te concède que mon optimisme me fait, parfois, oublier que même les hommes les plus iconoclastes ont des icônes de la Vierge à la tête du lit.

Venons au fait.

Je viens de lire un passage de ton chéri Vygotski qui concerne la traduction de « La cigale et la fourmi » en russe. En russe la cigale est devenue une libellule tout en conservant les caractéristiques de la cigale. Une drôle de libellule ! Mais pourquoi le traducteur a-t-il créé ce monstre ? Selon Vygotski parce qu'en russe « cigale » se dit « цика́да » qui est un nom masculin, tandis que la libellule en russe est du féminin. Et ton chéri continue comme cela : « En français, cigale étant féminin convient donc parfaitement pour symboliser la légèreté et l'insouciance féminine. Mais, quand on traduit en russe [cigale] cette nuance de sens dans la représentation de la frivolité disparaît [puisque cigale est du masculin] .» Dans son explication il va encore plus loin : « Pour restituer de manière adéquate toute la plénitude du sens [sic! et resic!] il fallait absolument garder la catégorie grammaticale du féminin pour le personnage de la fable ». J'ai une question pour toi, mon ami Vygotskien. Est-ce qu'il savait que « fourmi » aussi est féminin et que la fourmi oppose à la frivolité de la cigale un grand sérieux ? Probablement non, autrement il n'aurait pas donné une telle importance à la catégorie grammaticale. Est-ce que fourmi en russe est féminin comme en français ? J'espère que oui, comme ça ton linguiste préféré est dans les patates ((comme disent, « en gardant la plénitude du sens », les franco-américains)), mais un peu (très peu) moins dans les stéréotypes.

La Cigale Alice embrasse LE fourmi Ivan.

Clichés vieux comme le monde ?

Les deux faces des États-Unis. Deux faces excessives, à la limite du cliché, mais qui, dans leur interpénétration, forment une image convaincante des États-Unis. Un vétéran du Vietnam, patriote, paranoïaque, raciste et sa nièce, une fille de vingt ans qui a vécu en Afrique et en Cisjordanie. Le film (*Land of Plenty* de Wim Wenders) s'ouvre avec l'arrivée de la jeune fille à Los Angeles en provenance de la Cisjordanie. Un très beau film, s'il n'y avait pas un quart d'heure final impossible à avaler.

À un metteur en scène comme Wenders, un spectateur normal a le droit de demander un peu plus de retenue dans le *happy end* — il pourrait, par exemple, lui proposer d'aller voir *The Player* de Robert Altman.

Michelle Williams interprète le personnage de la nièce. Jamais, jamais au grand jamais, je ne vis un personnage cinématographique d'une telle beauté. Une beauté qui naît... je ne sais pas d'où. Une beauté de femme sans la moindre connotation sexuelle. Impossible ? Non. Si je croyais à l'âme je dirais que cette beauté, légère comme une caresse, douce comme la peau

d'un bébé, profonde comme un regard qui désire, vient de l'âme. Images stéréotypées ? Rabâchage de clichés vieux comme le monde ? Je le sais. Mais...

Mais quand la beauté est une beauté à l'état pur les clichés deviennent une nécessité.

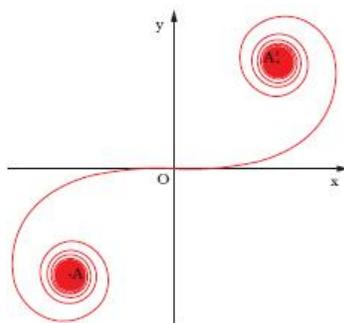
Quand je pense que j'aurais pu l'avoir comme fille — et j'aurais pu, si j'étais un personnage de fiction, américain et missionnaire — je me dis qu'il vaudrait la peine d'être numérisé pour renaître dans un DVD.

Cette jeune fille, qui revient dans son pays pour porter une lettre de sa mère à son oncle, loin d'être une beauté abstraite et universelle, incarne une beauté que seules des anglo-saxonnes desclérosées par le rêve américain peuvent avoir : une classe souple, une fierté sans ostentation. La quantité qu'il faut, de tout. Un équilibre parfait. La quantité qu'il faut de naïveté, d'engagement, de fermeté, de courage... Qu'il faut. Même si l'expression m'a toujours donné envie de foutre tout en l'air.

La quantité qu'il faut pour que cette terre, prise en otage par la pègre qui gouverne les entreprises et l'État américain, soit _____ *Fill in the blanks.*

Se recroqueviller ?

Voilà la célèbre courbe clothoïde



Son étymologie peut nous penser à Clotho, la Parque qui tient le fil des destinées humaines. Sa forme, me fait penser à deux individus (quelle tentation d'écrire « une femme et un homme »!) recroquevillés ne se touchant que par la queue. Mais la destinée humaine n'était-elle pas de se recroqueviller ? Qu'une optimiste invétérée ne me dise pas qu'elle voit la courbe prête pour se décroqueviller ! Ça me ferait du mal parce ça n'a pas été ma première pensée.

Mots cochons ?

J'ai des difficultés avec la *chéilophagie*. Le dictionnaire dit : « Tic qui consiste à se mordiller les lèvres ». Et le plaisir qui consiste à lui mordiller les lèvres, comment l'appelle-t-on ? Sans doute qu'il n'y a pas de mots savants pour ça. Seulement des mots cochons. Il est rare, mais il arrive, qu'entre savants et cochons il y ait une barrière.

Donne-nous quelques mots cochons ?

Des vrais ?

Des vrais ! Des vrais avec un « V » majuscule.

Voilà : Drapeau. Vacances. Nation. Religion. École. Dieu. Salaire. Communauté. Retraite...

Arrête... arrête de provoquer. Si maintenant je te demande des mots savants tu es capable de dire : fourrer, chatte...

Non. Je ne te donne pas des mots savants, je ne suis pas assez savant. Par contre, je peux faire parler Kant qui était savant et, sans doute, pas cochon du tout, même si des milliers de lecteurs se sont masturbés avec ses mots.

Vas-y.

« Mais combien d'interprètes malhabiles voient aujourd'hui, avec une parfaite clarté, dans les anciennes découvertes prétendues nouvelles depuis qu'on leur a montré ce qu'ils doivent voir ». Cette phrase, comme bien des phrases de Kant, il vaut mieux la lire au moins deux fois.

Répète là donc.

« Mais combien d'interprètes malhabiles voient aujourd'hui, avec une parfaite clarté, dans les anciennes découvertes prétendues nouvelles depuis qu'on leur a montré ce qu'ils doivent voir ». Cette phrase force les couillons, mot cochon...

Je dirais plutôt « vulgaire »

Force le gens, mot neutre ! qui, à tout bout de champs, disent que « X l'avait déjà dit, il y a deux mille ans » ou « Y l'avait pensé au moyen âge », à réfléchir sur le fait que ce sont souvent les contemporains qui font découvrir les vérités déjà présentes chez les anciens et que le fait de faire découvrir est un acte créateur au même titre que le fait de l'avoir dit la première fois — mais, rien de moins sûr que « la première fois » existe dans le langage ! La différence entre de vieux réactionnaires qui encensent l'ancien temps et des gens qui, tout en appréciant le passé, ne méprise pas la modernité, consiste dans l'évaluation différente qu'ils font de la contribution des contemporains à la découverte des « nouveautés » cachées dans le passé : les vieux réacs croient qu'ils ont fait la découverte tout seuls, les autres qu'ils l'ont découverte parce que leurs contemporains les ont mis sur la bonne voie. Pour compliquer un peu plus les choses, il faudrait compléter la phrase de Kant avec la suivante : « Mais combien d'interprètes malhabiles voient aujourd'hui, avec une parfaite clarté, dans les nouvelles découvertes prétendues nouvelles depuis que les anciens leur ont montré ce qu'ils doivent voir ». Je suis presque sûr que Kant l'aurait ajoutée s'il n'avait pas été obligé à accepter une « basse polémique » avec un vieux connard de réac.

C'est dommage que nous ne saurons jamais ce que Kant gardait de côté !

Font-tous des collages ?

« (...) — *mais jusqu'où faut-il remonter pour trouver des philosophes de l'Université qui ne philosophent pas avec des ciseaux !* »²⁶ Jusqu'au douzième siècle, jusqu'au début des universités. Le collage est le propre de la pensée. La question de Sloterdijk, dans son opposition des ciseaux des universitaires au marteau de Nietzsche, n'est pas innocente. Elle voudrait nous faire répondre que la philosophie comme collage n'est pas une bonne philosophie. Je me demande si ce n'est pas la seule bonne philosophie possible pourvu que la « colle » ne soit pas la simple bave du philosophe, mais qu'elle soit extraite de la réalité.

Nietzsche aussi était un maître des ciseaux et de la colle et n'a employé le marteau que pour accrocher ses collages aux murs de la culture.

Quels sont les outils les plus importants et les plus employés dans les traitements des textes ?

Les ciseaux et la colle virtuelles.

²⁶ Peter Sloterdijk, *La compétition des bonnes nouvelles — Nietzsche évangéliste*, Mille et une nuit, 2002.

Dans quelques années y aura-t-il encore de auteurs qui travailleront sans traitement de textes ?

Bien sûr que non. Tous les auteurs feront des collages.

Les photographes et les réalisateurs de films aussi ?

Bien sûr.

Serons-nous tous des auteurs de collages ?

Oui, tous des artistes. Même les gris philosophes de l'Université.

Quels communistes ?

En Mongolie les communistes ont repris le pouvoir. Quels communistes ? Les mêmes qui en Russie, en Italie ou en France, se définissent communistes, socialistes ou libéraux. Des hommes qui continuent à croire que le pouvoir passe par les mécanismes politiques traditionnels (parlements, votes ou révolutions).

Mères. Étudiant, syrien. Il doit commenter un article sur l'héroïsme et les camps de concentration. « Je trouve que les Juifs exagèrent. À cause du pouvoir économique qu'ils ont aux États-Unis, ils conditionnent l'opinion publique mondiale. On parle beaucoup moins du drame de l'Arménie. » Des lieux communs, avec une touche historique pour les rendre moins fades. Je lui parle de la différence entre le racisme épuré des nazis et la violence trouble d'un État qui soumet les gens d'un autre territoire. J'arrive même à lui dire que le problème de l'Arménie est plus proche de celui du Québec que de celui des Juifs — avec les morts en moins, ce qui n'est pas peu. Ce qui, peut-être, est tout. Rien à faire. « Quand on parlera des Arméniens comme des Juifs... ». Sa mère est arménienne. Insondable pouvoir des mères.

Voit-on trop le soulignage ?

Pourquoi la majorité des gens sont-ils dérangés par des comparaisons explicites entre concepts (l'amour est plus important que l'amitié, la politique est moins utile que la littérature, la religion est moins que...) ou entre les gens (Marc est plus généreux que Paul, Marie-Andrée est plus féministe que Nicole) ? Disons, par les comparaisons en général, puisque les comparaisons sont nichées dans le moindre bout de discours. Parce que les autruches sont plus malignes qu'on ne le pense ? Sans doute. Parce que quand on souligne, on voit trop le soulignage ? Sans doute.

Peut-on compter les morts ?

Après avoir constaté que les morts ne s'additionnent pas, que la mort est la seule chose qu'un individu ne peut pas partager (même pas avec soi-même) ; une fois qu'on est convaincu qu'il est préférable de réserver les nombres pour l'argent, pour les patates, pour la fréquence des émissions de télé ou pour la mensuration des biceps et des tours de taille, que faire de ces constats ? En induire que la mort de mille Palestiniens est l'équivalent de la mort de deux Israéliens ? Oui et non. Oui pour ce qui meurent et non pour ceux qui restent ? Mais seuls ce qui restent content.

Concombre et chien, lequel est plus choquant ?

Pourquoi, pour la majorité des gens, est-il moins choquant d'entendre parler de femmes qui s'insèrent des concombres, des carottes ou des bouteilles plutôt que des bittes de chien ?

Pourquoi ?

Écrire pour la faire parler ?

Ma grand-mère, en 94 années de vie, a dit moins de mots que moi en une semaine. Que faire ?

Écrire pour la faire parler ? Elle va me dire : « con ». Me taire ? Je vais me dire : « con ».

Brassens connaissait-il Michelet ?

Est-ce que Brassens connaissait Michelet ? Sans doute. Ce qui est certain, c'est qu'ils avaient les mêmes idées sur « con ». Michelet : « C'est une impiété inepte d'avoir fait du mot con un terme bas, une injure. » Quant à Brassens, on connaît la chanson.

Est-ce important le fait qu'elle est femme ?

On peut penser ce que l'on veut de Condoleeza Rice, mais on ne peut pas nier qu'elle permet des discussions animées : du genre à mettre la voix dans la plaie.

Une armée consolide ses positions sur « ce qui est important, c'est qu'elle soit une femme noire » et l'autre sur « ce qui est important, c'est qu'elle est d'extrême droite ». Les préjugés les plus nobles vient à la rescousse tantôt de l'un tantôt de l'autre. La race et le genre prennent position au sud, l'exploitation et l'injustice au nord. La culpabilité vient à la rescousse de l'autre sexe ; l'origine bourgeoise s'arme contre l'exploitation.

— Je me fous complètement qu'elle soit femme et noire. Même les féministes les plus connes n'ont pas des idées si étroites. Voilà les résultats, quand un homme joue au féministe.

— Moi, je ne me fous pas.

— Si je ne m'en étais pas aperçue, je serais bien bête ! Mais une femme ne peut pas être bête, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas ça. Pour moi le fait qu'elle soit femme et Noire est un indice très important de l'évolution de la société américaine. Considère les pas qu'ils ont faits en cinquante ans !

— Et alors ? Demande aux Irakiens et aux sans domicile fixe de Los Angeles ; demande aux Noires américaines, surtout aux Noires pauvres, si le fait qu'elle soit une femme noire leur facilite la vie.

— Je ne dis pas que pour eux ce soit différent. Moi aussi j'aurais préféré qu'à sa place il y ait un homme avec des idées plus proche des nôtres. Ce n'est pas de ça, qu'il est question.

— C'est de ça dont on parle. Tu la trouves sympa à cause de la couleur de sa peau et de son sexe.

— Non. Oui. Elle montre que les Américains sont bien plus avancés que les Français. J'ai hâte de voir quand la France aura comme premier ministre une femme d'origine sénégalaise ou même algérienne.

— Oui, et alors ? Moi, femme quand je l'écoute, je me dis « Merde, c'est une femme et elle est d'extrême droite. Merde, merde et puis merde encore... ».

Faut-il se méfier de sa pensée et de sa présomption ?

Quand on trouve trop facilement des confirmations de ce qu'on pense, faut-il se méfier de sa pensée et de sa présomption ? Ce qui est certain, c'est qu'il faut se schnouffer la pensée et la présomption quand on ne trouve pas de confirmations de ce qu'on pense.

S'il n'y a pas de soldats ?

Chirurgien des phrases, joaillier des mots. Jamais des restes. Sans bave. Aucune concession à la littérature ou aux sentiments. Dans la précision il touche à ce qui, dans la vérité, est vrai pour tous. Universel à partir de la particularité d'un italien relevé par le piment sicilien. Il décrit en détail cette photo de Capa.



L'expression des deux visages est sans doute impossible à mettre en mot sans faire de la littérature, sans qu'elle puisse s'appliquer à, que sais-je ? deux bourgeoises parisiennes devant une vitrine. Consolo le sait et ne le fait pas. La description de Consolo ne transmet pas tout ce que transmet la photo, mais elle renvoie à autre chose : aux photos de notre tête, souvent prise dans notre enfance. Et si, dans notre tête, il n'y a pas de paysans parce qu'on n'en a jamais vu ? S'il n'y a pas de soldats ? Une écriture comme celle de Consolo fait cuire des briques pour qu'un jour on sache voir.

Et son commentaire sans doute un peu trop pessimiste, mais vrai au moins pour nous qui avons trop tété la louve littératuer (dans une traduction pauvre et pleine de trous) : « Et ici, sans doute, avec ces photos de Robert [...] commence à terminer l'ère de la parole et démarre celle de l'image. Mais, peu à peu, il s'agira d'images sans signification, égales et impassibles, fixées sans compréhension et sans amour, sans pitié pour les êtres souffrants. [...] L'habitude [...] recouvre, éteint la raison, et l'idiotie est mère de dégradation et de cruauté. »

Impies ?

En Indonésie on fait sauter des églises. On, qui ? Des athées ? des agnostiques ? des cyniques ? des amoraux ? des impies ? Non, bien sûr que non. Des hommes de foi ? des envoyés de Dieu ? des justes ? Oui, bien sûr des religieux, des contempteurs de la vie.

Comment dire le contraire ?

Ne me dis pas le contraire ! Comment puis-je, si je ne connais pas l'endroit ?

Pourquoi exècrent-ils les bourgeois ?

Pourquoi Flaubert, Mirbeau ou Baudelaire exècrent-ils les bourgeois ? Certainement pas parce que les bourgeois sont riches ou parce qu'ils ont le pouvoir, mais parce qu'ils sont riches, ils ont le pouvoir et sont maigres d'esprit ; parce qu'ils sont des meurt-d'idées, des tartuffes ; mais, surtout, parce qu'ils sont conventionnels. Aujourd'hui que les bourgeois peuvent être riches d'esprit, d'idées ouvertes et pas plus hypocrites que les artistes ou les menuisiers, qui peut-on exéquer ? Certainement pas les bourgeois *qua* bourgeois. Les exécérables du XXI^e siècle sont les intellectuels progressistes, les pamplemousses, les porte-parole des nouvelles conventions. Ce sont ceux qu'attaquent Roth, Bellow ou Houellebecq ; ceux qui « en veulent

aux gens qui échouent devant la convention²⁷ » ; ceux qui haïssent la vie quand elle prend les formes qui leur échappent ; ceux qui ont choisi la paix des idées.

Ceux qui sont corrects, politiquement, comme les bourgeois l'étaient moralement (en publique !).

Et le point de vue moral ?

Une émission sur la Corse avec quatre ou cinq journalistes, tous passablement agressifs. Il est le chef de je ne sais pas quel parti indépendantiste. Ils veulent le forcer à condamner le tueur d'un préfet (dont je ne me rappelle pas le nom). Il refuse : il dit qu'il condamne l'acte, mais qu'il ne peut pas condamner les individus. Ils le traitent de lâche et d'hypocrite. Ils se moquent de sa logique. Ils s'admirent, fiers. Il répond qu'il s'agit d'un problème politique et qu'on peut donc condamner une action sans condamner les individus. Ils ne le prennent pas au sérieux. Ils crient. Il lève la voix.

Je ferme la télé devant le massacre à la raisonneuse de cet homme qui a raison.

Il a raison du point de vue politique, la seule raison qui devrait compter dans un tel débat. Et le point de vue morale ? À ceux qui croient qu'un point de vue morale soit autre chose qu'un point de vue politique et à ceux qui pensent à la morale comme étant autre chose qu'un ramassis de préjugés, il faudrait demander si les juges ne sont pas les délégués de la justice humaine, si Dieu ne s'est pas arrogé le droit de juger ce que la justice humaine ne peut pas atteindre.

À moins que la télé et la communication ne soient les nouveaux canaux du jugement final.

Un exercice d'auteurs mutilés ?

Senso, une revue que d'excessif n'a que son manque d'excès, dédie son dernier numéro à l'excès. Et l'introduction, là où l'on écrit que « [pour] la personnalité *Senso*²⁸ (...) les thèmes (...) doivent d'abord et avant tout être élégamment écrits », le montre on ne peut plus clairement. Qu'est-ce qu'un texte élégamment écrit sinon un texte où la pureté de l'écriture est une simple couverture pour exercices d'auteurs mutilés ? *Senso* est une parmi les dizaines de revues où un graphisme élégant, sans excès, a pris le dessus sur l'écriture ; un *Paris Match* pour snobinards pas assez courageux pour lire les histoires de la famille de Monaco en photo, pas assez artistes pour suivre les recherches de *Graphics Over Time* et pas assez engagés pour les textes d'Anger Jorn exhumés dans *Cobra Today*. Dans une telle revue ne pouvaient pas manquer : la porosité, Bataille, Sollers, Sade et ... et les lignes élégantes des dessins sans profondeur d'Alex Varenne qui voudrait nous faire accroire que l'excès, dans le sexe, est lié au nombre de bites clonées qu'une blonde bcbg manipule en rêve.

En regardant la célèbre photo pour la publicité de Benetton où un bébé, blanc comme le fond blanc, de son blanc poignet presse le sein noir (qu'on imagine qu'il tète) du buste d'une Noire au chandail rouge bien ouvert pour laisser la place à l'autre mamelon, dressé et insouciant du blanc bébé, comment ne pas dire que le Blancs sont malades ? Ils ont été atteints par une maladie horrible qui décolore la peau et le cerveau.

Comme *Senso* on peut dire : « Cette rencontre de couleurs, cette mère noire, cet enfant blanc, prônent auprès de chacun de nous un monde humain, sans limites, ouvert, tendre. »

²⁷ Philip Roth, *The Human Stain*, Vintage, 2000.

²⁸ En rouge dans l'original.

Mais on peut aussi écrire : « Cette rencontre de couleurs et cet enfant blanc qui suce la vie d'une femme noire sans visage, prônent auprès de chacun de nous un monde raciste, sans limites, malade et injuste. »

La société ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre ?

Est-ce vrai que la société ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre ? Je ne le sais pas. Je sais, par contre, que quand un problème est bien installé, les gens se rangent d'un côté ou de l'autre, fourbissent leurs épées, dégainent et badadangggg... que le carnage commence. Ceux qui n'aiment pas les batailles — surtout les batailles verbales où le courage est inversement proportionnel à la facilité et à la profondeur des paroles — sont taxés, sinon de couardise, au moins de faiblesse. C'est dommage. Personnellement, je préfère la faiblesse et même la couardise aux cris primaires des bêtes blessées dans leur orgueil, et donc, tout en étant en désaccord avec les idées de Marie-Blanche Tahon que l'entrevue du *Devoir*²⁹ laisse poindre, je ne dégainerai pas. Il serait trop facile de juger facile l'affirmation qu'au Québec « *On fait toujours les choses mieux qu'ailleurs et on les oublie aussi vite* » ou de lui rétorquer, lorsqu'elle dit « *Pour faire famille comme pour faire cité, il faut que les rapports sociaux transcendent les rapports biologiques...* », que les couples lesbiens transcendent les rapports biologiques bien plus que les couples hétéros. Ce serait tellement facile qu'on tomberait dans une polémique stérile comme la majorité des échanges publics entre les intellectuels qui reçoivent un salaire des institutions.

Et puis je suis, ou plutôt je fus un de ses amis.

À quoi bon creuser ?

À quoi bon creuser ? La terre que tu sors recouvrira les fleurs. Creuse seulement si tu veux t'enterrer. Tout approfondissement est mort pour les bien portants et illusion pour les débiles.

Ai-je un fond religieux ?

L'Italie a perdu son deuxième match du championnat du monde de football. Je ne suis pas content. Presque triste. Moi aussi, l'anti-nationaliste le plus anti-nationaliste que je connaisse, j'ai un fond nationaliste. Est-ce qu'un jour je m'apercevrai que moi, l'anti-religieux le plus anti-religieux que je connaisse, j'ai un fond religieux ? *Notre père qui êtes aux cieux, faites que cela n'arrive jamais. Plutôt la mort, je vous prie. Vous, le tout puissant, aidez-moi à ne pas croire en vous.*

Cui prodest ?

Une historienne nippo-américaine vient de sortir un livre (que je n'ai pas lu et que je ne lirai sans doute pas) sur les Kamikazes³⁰ où elle semble démontrer que les Kamikazes n'étaient pas des « Kamikazes ». Ils n'étaient pas, comme leur nom le dit, des hommes qui choisissent une mort certaine pour défendre leur peuple ou leur civilisation, leur patrie ou leur empereur contre un Occident décadent et bifront : contre une démocratie chétive à la traîne des États-Unis à droite et le communisme monstrueux de l'ex-sainte Russie à gauche. Les Kamikaze étaient des étudiants très proches de la culture occidentale qui lisaient Lénine et Gide, Joyce et Rilke, Bergson et Goethe...

Ils n'étaient même pas téméraires.

Ils exécutaient des ordres.

²⁹ Antoine Robitaille, « La paternité menacée, entrevue à Marie-Blanche Tahon », *Le Devoir*, lundi 19 janvier 2004.

³⁰ Emiko Ohnuki-Tierne, *Kamikaze, Cherry Blossoms and Nationalism*, University of Chicago Press, 2002.

Ils ne pouvaient que les exécuter, s'ils voulaient vivre un peu plus.

Ils étaient un peu comme nous tous et non comme les terroristes fanatiques qui...

Il me semble que le moment choisi pour sortir les kamikazes du mythe de la libre mort pour de très nobles idéaux et de les « réduire » à des projectiles incapables de désobéir est un peu trop bien choisi.

Cui prodest ?

À ceux qui veulent montrer que les suicidaires musulmans n'ont pas la même « ouverture » que leurs prédécesseurs Japonais ? Qu'ils sont des fous furieux endoctrinés par des exaltés ? À ceux qui veulent convaincre que le conflit de civilisations est incontournable ? Je ne sais pas. Je ne sais pas quoi penser (ce qui est très bien, c'est même la seule manière que j'ai de penser).

Journal de Sasaki Hachiro mort à vingt-deux ans : « On nous a réunis dans un climat de terreur et de prévarication et on nous a demandé qui voulait être volontaire. Ce ne fut pas un libre choix ». Est-ce le choix de Mohamed Ben Boutira est plus libre ? Je ne sais pas. Je ne sais pas quoi penser. Si je me laisse aller à la première pensée (la bonne d'habitude) je dirais que non.

Cui prodest ?

Sans doute pas à ceux qu'on pourrait penser. Il n'y a pas assez d'esprits machiavéliques sur cette terre. Il y a par contre beaucoup de gens qui « sentent » ce qui peut faire vendre. Beaucoup de gens intelligents.

Cui prodest ?

Je ne sais pas. Sans doute à toutes les personnes qui ont envie de réfléchir.

Dans un autre registre, comme on dit

L'ex entraîneur de l'équipe de football française est passé à la Tunisie.

Cui prodest ?

Je ne sais pas. Et... je m'en fous.

C'est donc moins important que l'histoire des Kamikazes ?

Non. C'est peut-être même plus important. Ça permet de se demander s'il était envisageable qu'il devienne entraîneur de l'équipe algérienne. Mais, je m'en fous.

Est-ce qu'elle veut aller loin ?

La droite américaine fait appel à l'héroïsme et au nationalisme afin que le peuple accepte qu'une partie de la jeunesse risque sa vie pour la défense de la liberté, de la démocratie et des droits de la personne : des valeurs qui sont au fondement de la constitution des États-Unis.

Comme leurs trisaïeux déferlèrent vers l'Ouest pour chercher de nouvelles terres à exploiter et à civiliser, ainsi veulent-ils que leurs boys et leurs girls déferlent vers l'Est pour ramener dans les bras de l'Occident libre et démocratique les peuples prisonniers de dictateurs assoiffés de sang et d'argent. Et dans ce déferlement, ils retrouvent les Peaux-Rouge avec leur traîtrise, leur ruse, leur apprentissage rapide de la manipulation des armes, et surtout leur non-acceptation des règles du jeu de ce que les Occidentaux appellent la guerre propre. D'une part des jeunes — heureusement pas très nombreux — qui meurent pour libérer le peuple irakien, de l'autre des jeunes — malheureusement plus nombreux — qui meurent pour libérer le

peuple irakien des envahisseurs et lui redonner ainsi la liberté. Une guerre sale, des deux côtés, avec, des deux côtés, des « héros » qui meurent pour des valeurs sacrées, souvent les mêmes, qui ont le seul tort d'avoir fleuri dans des jardins amendés selon des méthodes très différentes.

Dans ce merdier y a-t-il une place pour ceux qui traînent sur l'autre versant du spectre politique, près de l'internationalisme et de la paix ? pour ceux qui croient que « peuple » est un sac où l'on jette les gens pour les assommer sans les voir et sans être vu ? Si cette place, qu'on appelait « gauche », existe ce n'est certainement plus une place pour des héros : on n'en a rien à cirer des héros et quand on emploie le mot « héros » on préfère le faire précéder par anti ; on est timide, nuancé, proche des victimes, mais en même temps conscient des dangers de transformer les victimes en bourreaux.

On est loin de toute demande d'héroïsme.

On se contente des manifs où on chante et on rigole en faisant notre bonne action annuelle. Et pourtant l'héroïsme n'a jamais été l'apanage d'une tendance politique : nous eûmes déjà les héros du socialisme, de la résistance ou de la lutte au racisme qui revendiquaient une place au règne de l'action. Mais aujourd'hui toute tentative d'agir pour transformer le monde est étiquetée comme naïve ou enfantine quand c'est le paternalisme qui freine les mots, et de stupide et de bête quand les mots suivent leur pente naturelle. Même s'il est vrai, comme soutient la majorité des exposants de la gauche, que les vieilles distinctions ne tiennent plus, qu'on entend les mêmes refrains partout, qu'il faut sortir des vieux clichés, etc., il est certain qu'on ne sait pas quoi faire de l'héroïsme et qu'on le laisse volontiers aux autres, pour qu'ils en fassent un usage qui permette de critiquer. La gauche s'est mise à chevaucher la peur, l'insécurité, les victimes... mais, avec de telles bêtes, elle ne risque pas d'aller bien loin.

Mais est-ce qu'elle veut aller loin ?

Certes, on n'est pas si naïf de penser que le héros n'a pas peur, mais on est par contre certain que la peur n'est pas au centre de l'héroïsme. Le héros a toujours oublié sa peur pour prendre en charge celle des autres : mais qui a encore le droit d'oublier, quand — psy docet — l'oubli est un symptôme. Et qui dit symptôme di maladie,

Peut-on aimer *Roi Lear* de Goddard et *Gladiateur* ?

Comment ne pas penser à ce que Martial écrivit d'un poète qui l'accusait d'avoir un style négligé : « Je préfère que les plats que je sers à ma table plaisent aux invités plutôt qu'aux cuisiniers ! », après avoir regardé *Gladiateur*, le film hollywoodien qui a tant de succès de public, mais que les « cuisiniers » n'apprécient point ? Culture populaire et culture d'élite se mesurent depuis des millénaires dans la lice des mots avec des résultats qui semblent moins dépendre de la valeur des œuvres que des cris des spectateurs au pouce tranchant. Comme s'il n'y avait d'autre choix que de diriger son pouce vers le ciel ou vers la terre ! Est-ce possible d'aimer les deux ? Peut-on aimer *Roi Lear* de Goddard et *Gladiateur* ? La lucide transparence de Mallarmé et la houleuse confusion de Proust ? Les matchs de hockey et ceux de polo ? Une brune maigrichonne et une blonde en chair ? Altdorf la fermée et New York l'ouverte ? La fade polenta et le caviar précieux ? L'ami fasciste et celui communiste ? Le pédé invétéré et le macho ridicule ? Le Lénine de l'État et Nietzsche le destructeur ? La neige du Québec et les bougainvillées de Sicile ? La mélancolie du soir et la joie du matin ? Le lit chaud et la route froide ? Oui, on peut. Mais on peut aussi ne pas être capable de les aimer. On aime ce qu'on peut. On aime ce qu'on aime.

Vivre en paix ?

Savez-vous qu'en français il y a seulement sept lettres initiales de mot qui sont suivies d'un « h » ? Vous ne le savez pas ! Et que *Bhakti* est le seul mot qui commence par « bh », et *Ithram*

le seul en « ih » ? Ça non plus ? Quels ignorants ! J'ai toujours dit que les nouvelles générations ne sont pas cultivées ! Les réformes des années soixante ont foutu en l'air l'école, et avec l'école la famille, la religion, l'État. Tout ce qui permet à la communauté humaine de vivre en paix.

Angèle, une jeune fille, fille des réformes des années 1960 : « Monsieur, vous vous êtes trompé. Vous avez écrit *paix* là où il fallait écrire *paie*. Maintenant nous vivons en paie. » Comme quoi, je suis bien moins cultivé que les ignorants des nouvelles générations.

Pas souriable ?

Lettre à Daniel, né le 28 août 1982. Quasi-noyé le 18 mai 1984. Il a vécu sans parler jusqu'au 25 octobre 2001.

Tu ne liras sans doute pas ces bêtises ; tu n'as jamais aimé la lecture (entre nous ! as-tu perdu quelque chose ?), mais je voudrais quand-même t'écrire quelques mots. Qui sait ? Après le grand pas de l'autre jour, t'as peut-être changé d'avis. C'est bien simple, je veux te dire que tu m'as enseigné beaucoup de choses et pas malgré toi. Éventuellement malgré moi. Pas malgré toi, j'insiste, parce qu'on pourrait penser que mon hommage est un simple signe d'affection ou une formule toute faite s'appliquant à n'importe qui et à n'importe quoi. Eh bien ! non. Tu m'as vraiment enseigné, nonobstant que les petites têtes — celles qui pensent que, pour enseigner, il faut parler ou écrire — ne puissent pas le comprendre. Tu m'as enseigné des choses qui changent la façon de vivre et pas seulement la façon d'en parler. Mais, entre nous, qu'est-ce que la parole ? Tu te l'es toujours carrée dans le derche la parole, toi, et avec raison, mais... mais je dois te confesser que, quelque fois, tu aurais pu dire un mot. Mais toi non, rien. Têtu comme ton père. Rien ? « Rien », ce n'est vraiment pas le bon mot. Il faudrait faire beaucoup plus attention aux mots avec quelqu'un qui, comme toi, préfère le sourire. Tu avais raison : un sourire c'est plus que suffisant pour parler. Pour certains, noyés dans les paroles, c'est même trop. Tu avais raison : à un sourire on répond avec un sourire. Tu avais raison : les dialogues de sourires sont les seuls qui comptent, mais, mets-toi à notre place, à la place de ceux qui ont un gros sac de mots à portée de bouche, et qui les sortent quand ils doivent taire quelque chose d'important. Mets-toi à notre place. Tu comprends ? c'est difficile de se défaire des mauvaises habitudes. Tu en sais quelque chose ! Veux-tu des exemples ? Tu m'as enseigné que le corps est parfois une prison, que la vie ne perd pas une occasion, que l'amour ne connaît pas le désistement... Trop abstrait ? Pas souriable ? T'as encore une fois raison. Imagine comme il aurait été plus facile de le dire avec un sourire qui passât imperceptiblement de la timidité à une ironie en demi-ton avant de s'arrêter sur une poignée de sourires pleins de sous-entendus. Plus facile, plus précis et plus agréable.

Que le corps était une prison je l'ai compris quand, tu devais avoir trois ans, je te vis t'efforcer de glisser sur un plan incliné pour faire plaisir à ta mère. Mais ça ne marchait pas. Ça ne pouvait pas marcher. Le dieu terrible, l'injuste, celui qui ne sait pas reconnaître les innocents (entre nous, le seul), t'avait mis en cage.

J'ai appris que la vie ne rate pas une occasion en la voyant lutter pendant dix-sept ans pour ne pas céder à l'inhumanité du biologique en trouvant toujours une nouvelle ressource. Parfois elle commençait à céder, il est vrai, mais il suffisait d'un coup de main de ta mère, de la caresse des ses cheveux et ça reprenait.

Mais surtout, surtout j'ai vu ce que l'amour a su faire. Il n'y a rien d'autre à ajouter, même pour les bavards il y a un moment où les paroles doivent céder au sourire. Ciao. Une nouvelle poignée de sourire, et ce ne sera pas la dernière.

Pourquoi la publicité ?

Les voitures font bien plus de morts que les avions, le tabac, les épinards... Pourquoi ne pas empêcher la publicité des voitures ? Ou, au moins, écrire sur les portières : *La conduite peut boucher le cerveau*. Les livres rendent bien plus légumes que l'alcool. Pourquoi ne pas empêcher la publicité des livres ? Ou, au moins écrire, sur chaque page : *La lecture émascule la pensée*.

Dans le sexe de sa mère ?

Comment imaginer que le protestant puritain suisse, pouvait vivre en paix avec le juif décadent autrichien et avec le rebelle catholique irlandais — avec ces deux irrévérencieux qui osaient mettre le sexe même dans le sexe de leur mère ? Jung n'aurait jamais pu comprendre les deux marranes qui ont complexifié monsieur tout le monde comme on ne l'aurait jamais imaginé avant leur arrivée sur scène.

Toujours fatigués ?

Est-ce un hasard si ceux qui sont refermés sur leur grêle soi, ceux qui ont placé des miroirs sur les fenêtres de leur esprit sont toujours fatigués ? Certes que non. Ils portent un poids énorme et constant. Leur vide.

Ai-je ainsi découvert l'eau chaude ?

Trop souvent j'oublie que les journalistes lisent les journaux et regardent la télé comme toi et moi, plus que toi et moi. Trop facilement je suis porté à penser que les journalistes nous parlent des faits, des modes et des mœurs parce qu'ils observent le monde, parce qu'ils font des enquêtes et des entrevues. Quand je retrouve les mêmes « faits » dans des journaux de pays différents ma première réaction est toujours la même : je pense que ces « faits » ont frappé les journalistes de toute la planète parce qu'ils étaient « importants ». N'étant pas complètement naïf, je suis conscient qu'ils sont importants pour la catégorie des journalistes et non en absolu : je sais très bien que leurs points de vue, malgré les différences politiques, sont uniformisés par le métier et que les dépêches d'agences choisissent parmi les « fait du monde » « les faits à communiquer ». Je sais tout cela, mais je continue à « sentir » que les journaux sont proches des faits : qu'ils racontent des « faits » même quand ils commentent.

Non seulement je trouve normal que tous les journaux parlent des cinquante morts de Bagdad parce que l'agence France Presse, a envoyé vingt lignes aux quatre coins de la terre mais, si je ne m'efforce pas, je pense que les interprétations et les commentaires des « faits » ont été pondus par les journalistes en « isolement ». Ce n'est que quand, comme aujourd'hui, j'ai devant moi quatre journaux de quatre pays différents avec des commentaires qui s'encastrent comme un jeu de Lego, que je réussis à dépasser la première impression et à me convaincre qu'ils se sont lus et qu'ils ont ajouté commentaires aux commentaires en bâtissant ainsi une simili réalité (l'explication du phénomène LEGO via la théorie que les mêmes idées circulent partout à cause de l'*esprit du temps* n'est que la version idéaliste et bête du fait concret et palpable que les commentaires des journaux et des télé circulent physiquement sur terre).

Qu'avant de créer l'opinion des lecteurs, les journalistes se créent leurs opinions en se promenant parmi les articles des collègues, ce n'est pas une particularité des journalistes : sociologues, politologues, psychologues, pour ne pas rendre la liste trop longue, disons les universitologues, font la même chose dans leurs livres : après un « fait » on se retrouve donc avec des milliers de pages de commentaires et de réflexions qui, à cause du nombre et de la répétition, nous donnent l'impression d'une théorisation solide. *Repetita iuvant* ? Oui, répéter les choses sert surtout à renforcer un faux sens du réel.

La culture de l'écrit et de l'image est fondée sur la répétition et le collage, d'accord mais... mais personnellement j'ai toujours vu les journaux à la lisière, dans la *no man's land* qui

sépare la théorie des événements, c'est-à-dire les discours qui s'autojustifient de l'anarchie des faits.

Je me trompe.

Pour sortir de mon ânerie je peux dire que les journologues comme les universitologue s'entraident — même quand ils se critiquent ! dans la construction d'idéologies qui défrivent la réalité pour qu'elle ait l'air « bien », pour qu'elle soit fausse.

Ai-je ainsi découvert l'eau chaude ? Je crains que oui.

Débiles ?

Une vingtaine de débiles, entre quinze et trente ans, s'égrènent dans un chemin du Mont-Royal. Cinq ou six accompagnateurs, accoutrés avec les immanquables shorts aux poches trop gonflées, avec un sac à dos rouge et bleu porté trop bas et une caquette qui ne les aide pas, les gardent au bord de la route (comme les paysans qui, dans les années cinquante, accompagnaient les vaches le long des routes des Alpes, quand les camions n'étaient pas encore au service du bétail et les voitures n'étaient pas encore accoutumées aux paysans) pour qu'ils ne bloquent pas les cyclistes qui déchargent leurs frustrations sur leurs petites pédales. Ils marchent vite avec des mouvements du corps si exagérés que je me demandai s'ils se moquaient des marcheurs qu'ils avaient vus à la télé ou si ce n'était pas le contraire : que les marcheurs, qui ne sont pas censés avoir un sens esthétique à toute épreuve, avaient emprunté l'ondulation naturelle des corps aux débiles.

Le dépassement me prit au moins cinq minutes, ce qui me permit de bien observer.

Les accompagnateurs.

Ils avaient l'air débile. Je ne dis pas qu'ils l'étaient, même si j'ai des difficultés à séparer le fond de l'apparence : je dis qu'ils avaient l'air. Certains, avec leur sourire figé comme dans les instantanées d'une autre époque, avaient l'air encore plus débile que les vrais. La seule manière de reconnaître les faux débiles³¹, était de considérer leur position par rapport au bord de route et le bâton symbolique qui gonflait leur esprit.

Ce n'était pas la première fois que je notais que les accompagnateurs ont un je ne sais pas quoi de plus débile que les accompagnés : comme si la débilité était contagieuse et passait de l'un à l'autre comme une mauvaise grippe, en devenant à chaque passage plus bruyante.

Mais pourquoi le mouvement n'est pas dans l'autre sens ? Pourquoi l'intelligence ne passe-t-elle pas dans les débiles ? Est-ce un problème d'entropie. Non, je ne crois pas.

Sans doute parce que l'intelligence n'est qu'un manque de débilité. Et, ce qui n'est que manque, qu'absence, que non être, ne peut pas être transmis.

Multitudo non est sequenda ?

Mes amis qui aiment saint Augustin et qui cherchent le salut dans la multitude, savent-ils que l'évêque d'Hippone écrivit que « *Multitudo non est sequenda* » (Ne suivez pas la multitude) ? Certainement. Ils savent qu'on ne suit pas la multitude. Que dans la multitude, on est.

Pourquoi Debord ?

Intense, intéressée à ce que tu fais comme à ce qu'elle fait, le regard comme une caresse soyeuse, douce, sensuelle, débordante de gentillesse et scintillante la repartie sans être méchante. De bonne humeur, même quand elle devrait ne pas l'être : un vrai bijou.

³¹ Je dois confesser que, dans cette histoire de faux et de vrai, je suis un peu perdue. Je me sens débile.

Je lui dis qu'on prépare un numéro spécial de *Conjonctures* sur Guy Debord.

Pourquoi Debord ?

Pourquoi ?

Oui, pourquoi ?

Parce que... parce que quelqu'un, je ne me rappelle plus qui, nous a demandé pourquoi on ne faisait pas un numéro sur les situationnistes. Oui, je crois que c'est ça.

Ah, bon ! Si je te disais : « pourquoi ne faites-vous pas un numéro sur Michael Douglas ou sur Janet Jackson ? » est-ce que vous le feriez ?

Sans doute que non, même si je dois te confesser que c'est surtout la manière de parler qui nous intéresse, le ton... Pourquoi Debord ?

Oui, pourquoi Debord ?

Parce que...

Parce que la majorité de nos lecteurs ne le connaît pas. Et pourtant ils sont cultivés, pas trop de droite, curieux et à l'affût de tout ce qui bouge. Oui, ils ont vaguement entendu son nom et quelque chose à propos de « ne travaillez jamais ». Des rumeurs aussi à propos d'un certain Lébovici, dont ils se rappellent, vaguement, qu'il était un peu comme l'éditeur italien gauchiste qu'on avait trouvé mort sur un pilon. Pas plus. Les idées de Guy Debord ne sont jamais arrivées à leurs oreilles comme à celles de beaucoup de gens censés être intéressés par sa théorie du spectacle et par sa pratique d'intellectuel révolutionnaire. Donc pourquoi ne pas en parler ?

Parce que les gens du spectacle, les intellectuels branchés à la télé et au cinéma le récupèrent pour se protéger le derrière des idées.

Parce qu'il ne craint pas de se vanter. Il ne se prend ni pour la queue de la poire ni pour la poire elle-même. Ce qui n'a rien d'exceptionnel, vous me direz, surtout pour un homme qui fait son chemin sans trop se soucier des « qu'en dira-t-on ». C'est vrai, mais sa manière de le dire est remarquable. Non seulement parce qu'il n'a pas honte de l'affirmer et parce qu'il se vante, mais parce qu'il se vante en se fichant éperdument que sa façon de se vanter puisse irriter.

Parce que les « bon anglais » de Bassora, entourés d'enfants souriants, sont plus dans le spectacle que les méchants G. I. américains avec leurs verres fumés et leur expression apeurée d'enfants qui voudraient faire peur.

Parce qu'il est direct, comme on peut l'être quand on n'a aucun besoin de faire trop de courbettes pour ménager les sous et la chair. Il connaît trop bien l'hypocrisie des intellectuels qui arpentent les lieux de la soi-disant culture pour aimer les nuances filles de la crainte.

Parce qu'il écrit que ce siècle n'aime pas la générosité et la grandeur et qu'il ne s'agit pas de lui, mais de son éditeur et de son ami Gérard Lébovici.

Parce que trop souvent on oublie que les livres font partie du spectacle comme la télé et le cinéma. Chose que les hommes de culture, les amateurs de la lecture acceptent difficilement. Et nos lecteurs ne seraient pas nos lecteurs s'ils n'avaient pas un très fort penchant pour tout ce qui est imprimé. Mais le livre depuis qu'on ne lit plus à haute voix (on va tellement plus vite quand on ne prononce pas les mots ! on est plus concentré, on comprend mieux, on est plus productif et plus passif) est devenu un isolement parfait. Moi et le livre et... les autres. Les autres

que je sens, je comprends (quand j'ai de la chance) via le spectacle que les livres me donnent du monde. Le livre et moi, lecteur seul dans mon isolement, incapable de m'apercevoir que la société du spectacle continue à mettre d'un côté les interprètes de vieux textes usés et de l'autre les spectateurs-lecteurs contents de retrouver dans les vieux textes leurs vieilles lectures.

Parce que nous sommes d'accord sur le fond avec lui, même si, souvent, nous n'aimons pas ses argumentations qui avancent un peu trop en ligne droite — à notre goût.

Parce qu'il est trop facile de penser que le spectacle, c'est le Super Bowl et le sein de Janet Jackson. Le sein (le mamelon, selon les experts du *New York Times*) qui a bouleversé la mi-temps du repos du spectateur a été spectaculaire dans le beau sens du terme (si un beau sens existe) : il a fait sortir de la passivité beaucoup de tranquilles citoyens américains et les a lancés dans des discussions animées sur le spectacle. Certes, on a vu surtout des prises de position réactionnaires, mais depuis quand les positions réactionnaires ne sont pas de bons points de départ pour des analyses qui veulent être critiques ? Elles sont sans doute les meilleurs points de départ.

Parce que la réaction d'outre Atlantique au sein de Janet a permis à des journaux européens de se déchaîner bêtement et hypocritement contre la bêtise et l'hypocrisie des Américains.

Parce que le spectacle le plus dangereux est celui qui passe inaperçu. Celui que nous nous jouons quotidiennement pour garder notre place à l'ombre du crépuscule du travail.

Parce que quand il casse les couilles, il les casse.

Parce que la guerre d'Irak n'est pas spectaculaire en raison des feux d'artifice des Américains ou de la télé au service de l'armée yankee. Si elle est spectaculaire c'est plutôt en raison des journalistes qui, comme leur métier leur dicte, vont chercher les morts pour nous rassurer. Pour nous dire que nous sommes loin de la violence impériale et que nous sommes du bon côté. Le bon côté étant celui de ceux qui, comme nous, ont une grande empathie pour les gens qu'on nous montre en train de souffrir sous l'arrogance de l'élite occidentale.

Parce que pour vivre il faut acheter, pour acheter il faut travailler et pour travailler il faut renoncer à vivre.

Parce que le spectacle est là depuis que la parole a rogné le domaine de l'action. Depuis que dire c'est faire. Depuis que faire c'est dire. Depuis que l'homme a mis au centre la parole qui force l'écoute passive et spectaculaire. Depuis que les hommes tendent vers une sensibilité qui s'efforce de dévier les poussées trop directes du désir des corps cavernaux.

Parce que le spectacle que notre société nous présente ce n'est pas un spectacle beau à voir.

Parce qu'il est impossible de vivre sans un certain degré de spectacle. On a besoin de passivité, d'observer, de laisser faire ; on a besoin de retrait, d'écouter sans intervenir... On a besoin de laisser que les autres prennent le contrôle afin que quand ce sera notre tour ils seront passifs, ils observeront, ils nous laisseront faire, ils seront en retrait, ils écouteront sans intervenir...

Parce qu'il a le courage de ses colères.

Parce qu'il n'a pas de sens de l'humour. Et nous aimons les gens (très peu nombreux) qui ont un sens de l'humour et ceux qui en sont complètement dépourvus comme lui, comme Dante,

comme Pound. Surtout parce que nous n'aimons pas ceux qui ont le sens de l'humour quand cela fait leur affaire et n'en ont pas quand leurs affaires vont mal.

Parce que personne ne s'insurge contre l'horreur des guichets automatiques qui, à tous les coins de rue, pissent l'argent dans les poches de ceux qui en ont.

Parce qu'il donne l'illusion qu'on peut changer le monde. En mieux. Selon des idées qu'on s'est fait dans le livres. Dans la culture. Ce qui ne devrait pas être trop dans l'orthodoxie Debordienne.

Parce que sa logique est moins importante qu'il ne le pense. Ses raisonnements « serrés » pourraient être complètement renversés sans que la logique soit moins contraignante. Il est très naïf s'il ne sait pas qu'il pourrait nous dire le contraire de tout ce qu'il dit avec le même aplomb. Il est sympa parce qu'il ne le sait pas. Il ne sait pas que sa logique est ce que de moins révolutionnaire on peut trouver dans ses livres.

Parce que Le Monde peut titrer sans rougir : « Le marché en quête de stabilité ».

Parce qu'il nous donne des idées. Des idées sur comment être au centre du spectacle sans y participer. De comment vivre sa vie sans qu'elle nous bouffe tout espace de liberté.

Parce qu'on insiste trop sur son style classique qui, comme sa dialectique, est un à côté intéressant pour ceux qui s'intéressent aux à côtés.

Parce que ça risque d'aller mal en Occident aussi. Comme il prévoyait. Pour nous aussi. Dans nos maisons bien chauffées, dans nos cœurs ondoyants, dans nos écoles tranquilles, dans nos campagnes vides, dans nos voitures chaleureuses, dans nos bars sombres, dans nos parcs bruyants...

Parce qu'il n'aimait pas les artistes qui disaient n'importe quoi.

Parce qu'il a écrit « ne travaillez jamais » (en 1953 à la craie). Il est vrai qu'il aurait dû écrire « nous ne travaillerons jamais » pour ne pas ajouter ordre aux ordres, mais on peut lui pardonner ce péché de jeunesse.

Je dois admettre qu'il y a aussi bien des motifs qui auraient pu nous convaincre de ne pas écrire sur Debord.

Ah oui ? Lesquels ?

Lesquels ?

Oui, Lesquels ?

Je pourrais commencer pour dire que le fait qu'il soit à la mode parmi les directeurs des chaînes de télévisions, les journalistes qui s'intéressent aux médias, les gens bourrés d'amertume, les p'tis cons qui pensent avoir LA SOLUTION, les cléricaux de la pensée de gauche... parmi tous ces gens qui nous font chier, serait suffisant pour ne pas parler de lui.

Pas très fort comme argument. Ce n'est pas parce qu'il y a des gens qui mettent Proust à toutes les sauces qu'on ne lit pas Proust.

T'as sans doute raison, mais n'empêche... il y a des choses qui m'irrite...

Autour de Debord ?

Pas seulement, autour de Debord et dans Debord.

Comme...

Comme sa hargne envers le présent qui le transforme, malgré lui, en nostalgique. Nostalgie qui, trop souvent, dans ses épigones, se transforme en passéisme, en romantisme d'adolescents boutonneux, en velléités pseudo-révolutionnaires, en mépris pour tout ce qui n'est pas raide comme une pensée morte.

Ouais... je ne suis pas tout à fait convaincue que de tels motifs soient valables. Ils me semblent plutôt être une expression de tes états d'âme envers quelqu'un que tu aurais aimé qu'il soit plus... plus je ne sais pas quoi.

Elle a sans doute raison. Voilà donc mes « parce que états d'âme ».

Parce qu'il y a des mecs qui se croient situationnistes parce qu'ils passent leur temps à siroter du rouge.

Parce que de petits vieux cons qui jouent à la révolution se le sont approprié. Qui n'a pas rencontré dans sa vie des individus sans épaisseur, remplis de mots et acariâtres qui ont élu Guy Debord leur maître à pisser du vinaigre ?

Parce que psychogéographique est un mot très laid et que les villes n'ont jamais été de simples villes, mais qu'elles ont toujours été des psychovilles.

Parce qu'il a signé dans sa jeunesse que « *les rapports humains doivent avoir la passion pour fondement, sinon la terreur* » et parce que sa raison n'a jamais été à l'arrière-plan.

Parce que la dérive est moins originale qu'il ne le pense. Et même si le Robert écrit que dérive (*Mouvement incontrôlé et passif; fait d'être, de se laisser entraîner sans réagir*) est à la mode chez les intellectuels depuis 1970, on sait qu'il a toujours été à la mode chez les intellectuels depuis qu'Ulysse a dérivé dans la Méditerranée.

Parce que cette année c'est le dixième anniversaire de son suicide.

Vingt-trois justifications pour un numéro sur Debord et sept contre. On aurait pu trouver des dizaines d'autres justifications contre. Au fond on fait un numéro sur Debord *Parce que la majorité de nos lecteurs ne le connaît pas* et parce que, n'étant ni des experts de Debord ni des militants situs, nous avons cru d'être dans la condition idéale pour donner envie de la lire.

Diluer la femme dans le féminin ?

On tourne nécessairement autour du pot, avec les mots. Ils sont faits pour ça. Quand on parle, on ne peut que tourner en rond ; impossible d'aller droit aux à faire. On ne peut pas, même quand on fait semblant qu'on ne veut pas. Pour tourner encore mieux à vide, pour tourner vite et avoir l'illusion d'aller au bout des poses, les hommes ont inventé l'écriture. Je dis bien les « hommes » : ceux qui veulent mettre de l'ordre et de la rigidité partout ; les simplets, les apolliniens ; ceux qui ont les seins atrophiés, pour aller droit aux mots ; ceux qui ont peur de la démesure — une autre invention des hommes pour caractériser ce qui les dérange, ce qui n'est pas facilement contrôlable. La démesure ! N'est-ce pas la démesure qui a obligé Freud à inventer la psychanalyse, la manière la plus intelligente de tourner autour du mot ? Mais où loge-t-elle, cette démesure qui n'a rien de l'outrance des hommes, sinon dans la femme ? Quelqu'un, qui ? Lacan, sans doute, disait que la femme n'a pas d'inconscient. Elle est l'inconscient, c'est pour cela que les homuncules en veston-savates les trouvent souvent

inconscientes. Ce n'est pas moi qui le dit. Je l'ai seulement traduit. C'est Jacques André qui le dit. Dans l'introduction à *Fatalité du féminin* (PUF 2002) il écrit que le féminin est « un autre mot pour l'inconscient. Un autre mot pour l'empire du délié, du sexuel délié et de sa démesure ». j'ai traduit « féminin » par « femme », pour tourner un peu moins autour du pot, pour essayer de tourner la clef. Il ne faut quand même pas exagérer ! Il ouvre son introduction avec les quatre vers de *L'épopée de Gilgames* que les lycéens apprennent par cœur pour étouffer leur peur sans y comprendre un tertre mot (aïe ! je voulais écrire *traître mot*) : *Ma vulve, mon tertre rebondi / Qui donc me le labourera ? / ma vulve à moi* etc. et il parle de la « face obscure du féminin ». La face obscure du féminin ? Il dilue la femme dans le féminin. Par peur et par prudence politicienne.

Logique. Pour Jacques L. la femme n'a pas d'inconscient, pour Jacques A. la femme c'est l'inconscient. La logique n'est pas le point fort de la jacquerie psychanalytique.

La faillite de la démocratie parlementaire ou son inutilité ?
Regardez ces deux photos.



La peur et la violence ? Des doigts vers vous, vous, les électeurs-dieux pendant quelques secondes ? (toujours mieux que le dieu éternel, je vous l'accorde). Un doigt tendu et l'autre pendouillant ? Des dents de carnassiers ? (toujours mieux que la mièvrerie de Hollande ou l'obscénité de Mélenchon, j'en conviens). Une langue arrondie et l'autre aplatie ? Du noir et blanc ? (sans doute préférable à la grisaille). Une femme (riche coucheuse) et un homme (mauvais coucheur) ?

La faillite de la démocratie parlementaire ou son inutilité ? Inutilité à cause de la faillite ou faillite à cause de l'inutilité ou faillite et inutilité causées par la technique ou tout cela bien mixé ?

Quand je ne me laisse pas cornaquer par ma veulerie je rêve de rois, de reines, d'usurpateurs et d'usurpatrices...

La délégation est-elle le mal absolu ?

Le rêve de la démocratie directe, qui ne peut pas être réalisé dans les pays modernes en raison de leurs dimensions et du nombre de leurs habitants (ce n'est plus l'Athènes de Périclès !, qu'il disent), pourra finalement être réalisé grâce à la technique (qu'ils disent). Balivernes !.

« Démocratie directe » ne veut pas dire participation aux décisions de l'État ou de l'Empire, mais participation au sapement de l'État ou de l'Empire. La démocratie directe devrait s'appliquer à la ville ou au quartier sans besoin d'outillage informatique. Ça se ne fait pas. Là

aussi, on délègue. La délégation est-elle donc le mal absolu ? Sans doute pas, car elle implique confiance, ce qui, à notre époque, n'est ni donné d'avance ni politiquement neutre.

Traduction libre d'un proverbe chibcha : « Il est plus facile d'arracher une dent de sagesse à une cigale qu'avoir confiance dans les autres quand on n'en a pas en soi-même ».

Faire taire notre vanité ?

Que faire quand on nous dépossède de quelque chose de très cher et le voleur est trop bête pour reconnaître sa chance ? Faire taire notre vanité et dire, à qui peut nous entendre, que ce qu'il nous a volé est sans intérêt. Je fis ainsi quand Suzanne me déposséda de Anne et elle ne sut jamais ce qu'elle m'avait volé.

Pourquoi les cœurs désespérés m'emmerdent-ils ?

Parce qu'ils trichent, quand ils sont branchés à un cerveau intelligent ; parce qu'ils ignorent le b.a.-ba de la condition humaine quand leur cerveau est en compote ; parce qu'ils dérivent dans le narcissisme, toujours.

Quelle est la différence entre un mathématicien et un serf attaché à la glèbe ?

Le serf est une bête de somme et le mathématicien est une bête de sommes.

Double ? Triple ?

Hier, quand j'ai lu que la dîme avait été introduite par un Pépin plus ou moins long (je crois qu'il était bref) pour dédommager l'église après lui avoir pris les terres pour les donner en fief à ses vassaux, je me suis dit que j'étais bien con quand, lycéen anticlérical, je jugeais la dîme comme une monstruosité que les vautours de l'église avaient introduite pour vivre sans travailler (sacré travail, pourquoi t'ai-je toujours tenu l'étrier ?). Aujourd'hui, journée noire comme le bran après les myrtilles, pour enlever cette tache de jeunesse de mon âme pure, je voulais approfondir l'histoire de la dîme et, pour le faire, comme toute personne moindrement cultivée, je me suis mis à écouter les détonations du canon 54 du concile du Latran IV tenu du 11 au 30 novembre 1215 : « Puisque le Seigneur, comme signe de Sa domination universelle, a, en premier, réservé la dîme pour Lui-même avec un droit extraordinaire, nous, pour sauvegarder les églises contre des pertes et les âmes contre le danger, décrétons que... » Non seulement des vautours, mais des fieffés hypocrites. Et ma connerie ? (C'est surtout ça qui m'intéresse). Elle est double, parce que j'avais cru pendant un jour que les hommes d'église pouvaient être assez honnêtes pour ne pas le faire intervenir pour le moindre bibus. Double ? Comme je viens de relire la dernière phrase force m'est de constater qu'elle est triple : comment ai-je pu penser que l'argent, pour les hommes qui ont la foi comme profession, pouvait être sans importance ? Après ce triple saut périlleux en avant avec double vrille à droite dans la connerie, optimiste invétéré comme tous les cons, je souris à la chance de vivre à une époque où il n'y a pas de dîme sur la connerie.

Pourquoi un fieffé con est-il heureux ?

<i>Deja, por un instante</i>	<i>Laisse, encore un instant</i>
<i>Que tus manos de rosas</i>	<i>Te mains de roses</i>
<i>Sonrían a mi alma</i>	<i>Sourire à mon âme</i>
<i>Mañana</i>	<i>Demain</i>
<i>Me iré a Córdoba</i>	<i>J'irais à Séville</i>
<i>Vestido de su perfume</i>	<i>Habillé de leur parfum</i>

<i>Mañana</i>	<i>Demain</i>
<i>Pondrè mi sueño</i>	<i>Je mettrai mon rêve</i>
<i>Sobre el inquieto naranajo</i>	<i>Sur l'oranger inquiet</i>
<i>Mañana</i>	<i>Demain</i>
<i>Cavaré un cielo</i>	<i>Je creuserai un ciel</i>
<i>Plaza de la Victoria</i>	<i>Place de la Victoire</i>
<i>Mañana</i>	<i>Demain</i>
<i>Tu manos no estarán ya</i>	<i>Il n'y aura plus tes mains</i>
<i>En mis viejos sueños</i>	<i>Dans mes vieux rêves</i>
<i>Sin rosas</i>	<i>Sans roses</i>

Sueños de rosas (Ernesto Macellado, Cordoue 1927-2001, traduction de Pablo Fuentes.)

Ah ! ah ! je vous ai eu. Avec la queue des yeux vous avez cherché la réponse, mais moi, qui ne suis pas plus con que la moyenne, je l'ai placée derrière une barricade de mots du grand poète Ernesto Macellado.

Voilà la réponse : parce qu'il a reçu un con en fief. Ah ! Ah !

Et l'animal ?

Ceux qui ont des difficultés avec le biopolitique en ont encore plus avec le désir. Il n'est pas d'accord : « Qu'est que c'est que cette psychologisation de la politique ? C'est bien une affaire de soixante-huitards attardés ! Ce sont les rapports de force qui comptent, le désir il vaut mieux le réserver à la chambre à coucher. » On aimerait répondre que ce n'est pas parce que les rapports de force comptent que le désir ne compte pas, et que ce n'est pas parce que le désir compte dans la chambre à coucher qu'il ne peut pas compter hors du lit, mais on ne le fera pas. On répondra indirectement à cette critique, en s'attaquant à celle que Hardt et Negri font à « un groupe de marxistes contemporains » dont Paolo Virno est l'un des chefs de file. Elle permet, d'une part, de montrer un certain réductionnisme dans la vision du langage chez Hardt et Negri et, de l'autre, de préparer le terrain pour une entrée en jeu de certaines idées nietzschéenne qui peuvent aider à mieux comprendre la multitude et le biopolitique. *En réinsérant la production dans le contexte biopolitique elles [les analyses des marxistes italiens contemporains] le présentent presque exclusivement sur l'horizon du langage et de la communication. L'un des défauts les plus sérieux a donc été chez ces auteurs la tendance à ne traiter les nouvelles pratiques laborieuses dans la société biopolitique que sous leurs aspects intellectuels et non matériels. Or la productivité des corps et la valeur des affects sont, au contraire, absolument centraux dans ce contexte [...]. En dernière analyse, ces nouvelles théories ne font, elles aussi, que gratter la surface de la dynamique productrice du nouveau cadre théorique du biopouvoir.*

En lisant ces quelques lignes, on a l'impression que Hardt et Negri continuent à s'appuyer sur des catégories obsolètes, sur des dichotomies qui ont été à la base de la modernité (corps-esprit, pour s'entendre) et qui, aujourd'hui, gênent aux entournures et limitent les espaces de manœuvre. Il serait bien trop naïf de penser qu'on pourra se débarrasser facilement de telles erreurs, mais il est peut-être temps, après les ouvertures de Nietzsche il y a 150 ans, qu'on

commence, comme le font « ces marxistes italiens contemporains » à repenser, non seulement la place du langage dans la production, mais la place du langage dans l'animal qu'on appelle homme.

À ce propos il n'est pas inintéressant de considérer les positions des animalistes et leurs « luttes » pour les droits des animaux. Comment en arrivent-ils là ? En disant que les animaux souffrent comme nous, qu'ils ont des sentiments, qu'ils sont intelligents... qu'ils sont presque humains, quoi ! En les écoutant, on ne peut pas ne pas se demander s'ils défendent les droits des animaux en tant qu'animaux ou s'ils ne sont pas en train, tout simplement, de défendre l'animal qui est en nous et qui est toujours moins facilement isolable de la partie qui nous différencie d'eux — le langage. Au début de la réflexion philosophique consignée par écrit, ce fut : l'homme est un animal doté de langage. C'est-à-dire que l'homme était un animal avec une spécialisation : le langage. Mais cette « spécialisation » — spécialisation qui n'en est pas une, qui est même le contraire d'une spécialisation —, depuis que la voix s'est ancrée dans la matière via l'écriture, a renié ses origines et a décrété que c'est le langage qui s'est fait chair. Ce « se faire chair » du langage, pris en charge par les Grands Livres des religions monothéistes, a mis en vogue les bonnes âmes qui, depuis des siècles, s'acharnent à dénigrer le corps. Ces siècles de mise au centre du langage comme manifestation d'un esprit immortel habitant un corps éphémère, ont permis ce qui était inimaginable pendant les dizaines de milliers d'années de l'époque qui a précédé les livres, époque où l'homme était un animal doté de langage et pas encore un corps-langage. Ils ont permis au langage de bâtir une technique qui, après avoir donné la possibilité au corps de se libérer de la condamnation biblique à la « sueur du front », est en train de libérer l'esprit de la « monotonie des lois » et de passer aux machines certains rôles de l'esprit qui, à l'origine, étaient l'apanage du langage.

Des machines avec « esprit », des hommes avec des pulsions « animales », des animaux avec des sentiments... Un mélange fort étonnant si on continue à se faire guider par les babilllements de la culture académique. Mais ce mélange est devant nous, et il faut en prendre acte à moins qu'on ne croît pas que les idées naissent de la réalité matérielle et meurent quand elles s'en détachent pendant trop longtemps. Le concept d'autre³² est complètement à repenser. Dans une telle situation, le politique peut-il encore différencier la « vie nue » de la « vie qui s'occupe du juste et de l'injuste » ? Certainement pas. À titre d'exemple, on peut considérer que l'Église et l'État n'ont plus de sens sinon comme restes d'un monde où le langage créa corps et esprit (ce qui ne veut pas dire que les humains, que l'État et l'Église font vivre « bien », ne continueront pas, sans doute pendant de siècles encore, à séparer l'inséparable³³). Les médias, les livres, la culture, la science... voilà les « outils » dont le pouvoir se sert pour rester au pouvoir. Mais tous ces « outils » langagiers sont « fonctionnels » pour le pouvoir en même temps qu'ils le sont pour l'individu qui les emploie, ce qui peut avoir des conséquences néfastes pour le *statu quo*. En améliorant sa maîtrise du langage, l'individu augmente la « conscience » de l'importance du langage et des échanges avec les autres — avec les humains, à un autre niveau avec animaux et, à un autre encore, avec les machines. Dans ces « autres » niveaux, il n'y a pas de degrés de qualité. On pourrait, en simplifiant beaucoup, affirmer que l'échange humain-humain est un dialogue corpsparlant-corpsparlant ; l'échange homme-animal un échange corps-corps ; l'échange homme-machine un échange logiqueparlée-logiqueparlée. Une autre manière de voir cela, c'est de dire que l'animal nous ramène à la

³² L'autre animal ou l'autre machine. Il vaudrait la peine de repenser, dans une autre optique, au « programme » psychanalyste. Au lieu de le voir comme un bluff qui entraîne des hommes vers un épanchement ridicule, de le voir comme un moyen pour ouvrir l'homme à un autre (animal et machine), qui n'est pas seulement le même d'une autre couleur ou d'une autre nation ou d'une autre tendance sexuelle,

³³ Il est clair que les positions intégristes sont, de ce point de vue, beaucoup plus « avancées » que les positions libérales-démocratiques, car elles ne font pas semblant qu'un partage est possible ; mais, d'un autre point de vue, elles sont beaucoup plus « retardées », car elles subsument le corps à l'esprit comme s'il n'y avait pas eu le travail de la technique. Le retour du même peut advenir parce que le même n'est jamais le même.

partie corporelle du corps, la machine à la partie logique du langage et l'autre humain à la fusion de corps et langage, à la richesse propre de l'humain.

C'est cette fusion qui semble échapper à Hardt et Negri dans leur critique. Et le désir ? Le désir est dans le corpsparlant et il participe à la production, car le langage ne peut pas être extirpé du corps (sinon en tant que règle logique manipulable par la machine) et le corps ne peut pas être libéré du langage (même dans les pires conditions d'esclavage³⁴).

Les intégrismes sont-ils une réaction à la violence de la modernisation ?

J'en peux plus ! Tous les jours je lis quelque chose sur les intégristes qui me donne envie de leur tirer dessus.

Tu te fais avoir par les journaux américains. Personnellement je crois qu'on en parle trop et mal. Qui souligne que les Américains ont financé les Talibans quand ça faisait leur affaire ? Pratiquement personne. Mais c'est plus général que cela, les intégrismes sont une réaction à la violence de la modernisation. Même les intégristes protestants Américains sont trop méprisés par les intellectuels « libéraux » qui ont perdu le sens des traditions.

Certes, si personne n'en parlait, je ne m'irriterais pas. Je fais probablement partie des intellectuels sans traditions, mais, j'ai l'impression que des intégristes comme les Talibans, avec leurs atrocités...

Et les atrocités de l'Occident...

Après. Les atrocités n'ont pas de signe. Elles sont toutes négatives donc elles ne peuvent pas s'annuler. Le Nazisme n'annule pas les Taliban, les sionistes n'annulent pas les intégristes Saoudiens, même chose pour la guerre au Vietnam et la guerre de l'Irak...

Il y a aussi des « atrocités » plus subtiles, comme la réorientation des prêts de l'Occident et les difficultés de remboursement de la dette et ça après que, dans les années soixante, on a pompé certaines économies du tiers monde...

J'espère que l'intégrisme n'est pas la seule forme de lutte au capitalisme ! Et puis les riches Saoudiens qui financent les écoles de pays comme l'Albanie si les veuves portent le voile sont autant capitalistes que les Américains...

Oui, mais le fait est qu'actuellement « intégrisme » est presque synonyme d'intégrisme islamique. Et toi-même tu es en train de le montrer.

On a un certain nombre de raisons de le penser...

Là je ne suis plus d'accord. C'est seulement parce que c'est plus spectaculaire couper une main que faire une injection létale dans une prison aseptisée de l'Arizona...

On est d'accord. La peine de mort est inhumaine, peu importe la méthode employée. Je suis d'accord, mais ce n'est pas là le problème. Ces fous furieux se prennent par les interprètes de la parole de Dieu ! Croient que quatre signes gribouillés par des hommes plus ou moins exaltés...

Ce sont les livres qui fondent notre humanité...

Et notre inhumanité.

Facile.

³⁴ Primo Levi nous l'a montré de manière inoubliable.

Vrai. Mais ce n'est pas seulement cela. C'est que dans les livres plus ou moins sacrés on peut trouver des traces légères ou des trous noirs. Malheureusement les traces permettent d'écrire des thèses, les trous nous engloutissent...

J'ose espérer qu'un jour les traces nous permettront de mieux vivre en remémorant le passé et que les trous seront remplis d'amour.

Inch Allah ou Amen. Comme tu préfères.

Comment peut-on être si bêtes ?

Dites-moi, mon amie, comment peut-on être si bêtes ? Dites-moi. Au journal télévisé on nous montre pendant un quart d'heures des images terribles. L'écran est ensuite rempli de chiffre et de commentaires. Entrevues à des experts, à des politiciens et à des parents des victimes. On sait tout ce qui est communicable. Tout ce qu'une personne absente peut savoir. On est informé. Bien informés et donc mal informé. Mais c'est ça le spectacle. Pour nos journalistes cela ne suffit pas, il faut en rajouter, spectaculariser afin que le spectacle soit encore plus spectaculaire. On va essayer de ne faire pleurer avec quelqu'un de chez nous. On cherche un mec qui pourrait être notre cousin. On déplace les caméras dans un aéroport. Voilà le premier rescapé. On se précipite sur lui. Qu'avez-vous vu ? Il a vu beaucoup moins que nous et le journaliste le sait, mais il insiste. Décrivez-nous ce que vous avez vu. J'ai vu... peut-être qu'il y a eu des morts. J'ai entendu à la radio. Vous savez, là où vous étiez il y a eu au moins 100 morts. Ah bon ! Je n'ai rien vu.

Dites-moi, mon amie, vous qui fréquentâtes les studios de télé, dites-moi pourquoi les journalistes sont-ils si bêtes ?

Pourquoi pardonner ?

Dogville. C'est la fin, du film et de la ville. La bande du père est arrivée. Grâce et son père assis dans la sombre voiture qui la ramènera à la vie à travers la mort :

Ce n'est pas moi qui juge, papa.

Toi, tu ne juges pas parce que tu compatis... Tu sympathises avec une enfance malheureuse. Et un meurtre n'est plus un meurtre, n'est-ce pas ? Tu blâmes juste les circonstances. Les victimes et les criminels sont des victimes pour toi. Moi, j'appelle ça des chiens. S'ils bouffent leur propre vomi, on les fouette.

Un chien obéit à son instinct. Pourquoi pas pardonner ?

On ne pourrait rien apprendre aux chiens si on leur pardonnait quand ils obéissent à leur instinct...

Je suis arrogante... Je suis arrogante parce que je pardonne ! Mon Dieu !

Te rends-tu compte à quel point tu es condescendante ? Tu es persuadée à l'avance que personne, je dis bien « personne », ne peut atteindre les mêmes standards éthique que toi, alors tu excuses. Je ne vois rien de plus arrogant que ça. Toi mon enfant... mon enfant chérie, tu pardonnes aux autres ce que jamais tu ne te permettrais.

Pourquoi je ne devrais pas compatir ? Pourquoi ?

Si, si, on doit compatir quand on a le temps de compatir. Mais conserve au moins ton sens moral. Tu leur dois ça, les sanctions que tu mérites pour tes manquements, ils la méritent aussi.

Ils sont des êtres humains.

Tout être humain ne doit-il pas répondre de ses actes ? Tu ne leur donnes pas cette chance. C'est très arrogant. Je t'aime à mourir, mais tu es la personne la plus arrogante que je connaisse. Et tu me dis arrogant !... Écoute... le pouvoir n'est pas si mal. Je suis sûr que tu trouveras le moyen d'en faire un bon usage

Les gens qui vivent ici font de leur mieux. Dans des conditions très dures. Ils font de leur mieux.

Mais leur mieux est-il suffisant ? Est-ce qu'ils t'aiment ?

Ils ne l'aiment pas. La nouvelle lumière de la lune éclaire Grâce-Jésus. Grâce-Idiotie sait maintenant qu'ils ne l'ont jamais aimée. Elle leur donne les sanctions qu'ils ont voulu avec un acharnement bestial.

Tous y passeront, sans distinction. Même les enfants. Et les paroles misérables de l'intellectuel-Pilate seront plus visqueuses et inutiles que jamais.

Avons-nous tous raison ?

Lorsqu'on donne quelque chose à quelqu'un, ce dernier, s'il accepte, reçoit le « quelque chose ». Mais quand on donne raison à quelqu'un celui-ci ne reçoit pas raison, mais il a raison. Il a raison indépendamment de notre don. Donc la raison ne se donne pas. On l'a ou on ne l'a pas. Avons-nous tous raison ?

Les « drogués » n'ont-ils pas le droit de protester ?

Il a été tué dans une manifestation à Gênes. Pour avilir la frange « violente » de la contestation l'*Espresso*, insiste sur le fait qu'il était drogué. Ce magazine est encore plus bête que la droite bête de Berlusconi-la-bête, contre qui il dit lutter. Les « drogués » n'ont pas le droit de protester ? Doivent-ils se contenter de la protestation silencieuse des seringues ? Ça fait mal la botte !

Comment être certain de quelque chose ?

De plus en plus, dans les milieux cultivés, on est porté à considérer dignes de considération surtout les positions douteuses. Les certitudes semblent être réservées aux enfants et aux débiles. Puisque le monde est complexe comment être certain de quelque chose ? Le doute cartésien s'est installé partout, mais hors de la philosophie les « éventualités font leur entrée dans le réel avec si peu d'embarras » !, comme écrivait Bergson.

Dubay : un succès pour les femmes ?

Pour la première fois, des femmes (sept) ont obtenu un permis pour conduire des taxis à Dubay. Elles peuvent conduire seulement des enfants et des femmes. Un succès pour les femmes ? Pas sûr. De servantes à la maison à servantes sur la route. Ça ne change rien à la servitude. Ça change sans doute au niveau symbolique. *Inch Allah*.

Quel est l'écrivain le plus misogyne de la littérature française ?

Il y en a tellement !

Pas comme lui. Il est tellement misogyne que même Tertullien pourrait sembler féministe.

Sollers ?

Plus vieux et plus...

Proust ?

Non. Plus espiègle que Proust.

Montherlant ?

Moins acide, moins réac.

Je donne ma langue au chat.

Perec.

Perec ? T'es fou.

Pense à « La disparition ».

Et alors ?

Il n'y a pas un seul « e » dans son roman.

Je le sais. Pas rapport. Je ne te suis pas.

Le « e » n'est-ce pas la voyelle qui féminise les mots de la langue française ?

Oui... tu veux dire qu'il a fait disparaître le « e » pour faire disparaître les femmes...

C'est bien ça.

N'importe quoi ! T'aurais dû être comparatiste. Dans le même registre, mais sans doute un peu moins con : pourquoi, dans deux mille ans, peut-être, le complexe de Perec prendra-t-il la place du complexe d'Œdipe ?

....

Parce que dans *La disparition* il a fait disparaître toutes les voyelles de son nom en rendant le nom de son père et « père » imprononçables.

Et si ni l'un ni l'autre ne sont justes ?

Mon ignorance en économie est si lumineuse³⁵ que j'arrive même à penser que les pays qui exportent plus qu'ils n'importent sont des pays exploités ! Je vois les États exportateurs comme des individus qui travaillent plus que les autres pour créer des objets qui permettront à ces autres de vivre en travaillant moins. Cette vision naïve de l'économie me permettait de dire que l'Allemagne, le Japon et l'Italie (les pays avec la balance des paiements les plus en actif) étaient ainsi punis pour avoir perdu la guerre. J'étais donc hyper content de lire l'article d'un économiste (Bernard Élie) qui expliquait en des termes très simples pourquoi les Américains tout en ayant depuis 1991 un « déficit commercial qui dépasse 2500 milliards \$US » continuent à avoir une monnaie forte. Parce qu'ils sont non seulement un État mais un « banque centrale et une banque de dépôts ». Il ajoute « En théorie économique traditionnelle, le dollar américain devrait s'effondrer pour permettre de résorber ce déficit en favorisant les exportations [plus de travail pour les Américains³⁶ !] et en décourageant les importations [moins de consommation !] », mais le monde ne semble pas se comporter selon les lois de la « théorie économique traditionnelle » ce qui devrait nous pousser à changer ces lois pour les adapter aux phénomènes économiques ou changer le monde pour l'adapter aux lois. Quelle option théorique prendre ? Si les lois sont « justes » il faut lutter pour changer le monde, si le monde est « juste » il faut changer les lois. Et si ni l'un ni l'autre ne sont justes ? Ou, si « juste » ne veut rien dire dans ce contexte ? Que faire ? Créer « une monnaie internationale » comme dit B. Élie ? Mais comment faire si les États-Unis s'opposent, comme

³⁵ Pire qu'en politique !

³⁶ Je sais qu'« Américain » comme n'importe quel autre nom de peuple est une simple fiction verbale, surtout quand on parle d'économie, où les diversité à l'intérieur d'un État sont bien plus importantes que les différences entre les « expressions verbales » que sont les États.

il est clair qu'ils le feront ? À la lumière de mon ignorance je ne peux pas offrir la moindre parcelle d'idée de solution, mais ce que je peux dire c'est que je vois dans cette confusion entre la monnaie d'un État et l'organisation économique internationale un moment du conflit entre l'Empire et les États-nations ou mieux une tentative de l'État-nation le plus fort militairement de devenir l'Empire ce qui montrerait, encore une fois, que la force des armes est supérieure (au moins sur des périodes courtes, de quelques centaines d'années pour nous entendre) à la force de la logique économique, à n'importe quelle logique. En effet, c'est quoi ce *vouloir tout expliquer* de la raison, cet impérialisme de la logique ?

Pourrais-tu rendre un culte à quelque chose ?

Il me demande : « Pourrais-tu rendre un culte à quelque chose ? » Il croit que je lui répondrai que non et il est déçu quand je lui dis que je suis xyloâtre. Inutile d'ajouter que mes idoles en bois sont mes écuelles, il ne comprendrait pas. Il est trop habitué à la céramique et au verre, des matériaux propres, sans inertie odoriférante. Des contenants qui ne font que contenir.

S'opposer à l'efficacité ?

Que font les « philosophes » qui bâtissent des édifices théoriques pour s'opposer à l'efficacité qu'ils appellent la mère de la technique (ce monstre que nous avons créé de nos propres mains et qui, tous les jours, nous emmène un peu plus près de la catastrophe, comme il ne se fatiguent pas de nous le répéter) ? Ils créent avec leur raison des agencements d'idées efficaces pour comprendre et, éventuellement, lutter contre l'efficacité. Comme quoi ils n'ont pas de choix : ils doivent être efficaces pour penser contre l'efficacité, ce qui devrait les faire réfléchir.

Est-ce que l'enthousiasme... ?

Est-ce que l'enthousiasme est toujours vulgaire ? Celui des autres, oui.

Est-ce que l'enthousiasme est nécessaire ? Non, si on se contente de sousvivre.

Est-ce que l'enthousiasme étouffe ? Oui, celui qui a oublié le sien dans les placards de la peine.

Est-ce que l'enthousiasme déteint ? Oui, quand on ne se contente pas de sousvivre et quand la souffrance n'a pas jeté la clef de du placard.

Sommes-nous tous des épigones ?

Les épigones de Heidegger, de Debord, de Marx, de Derrida ou de n'importe qui d'autre m'irritent de manière malade. Je me gratte tellement les idées que je saigne comme un veau. Pourquoi ? Je ne le sais pas.

Ne sommes-nous pas tous les épigones de quelqu'un ?

Non.

L'épigone prend possession d'une idée, généralement d'une petite idée, la décontextualise et avec elle il met de l'ordre dans le désordre du monde. Policiers de la culture, défenseurs de la pureté de l'héritage des hommes qui ont eu beaucoup de petites idées — des Heidegger, des Debord, des Marx, des Derrida — ils transforment cette idée, cette minuscule idée, en matraque, en grenade lacrymogène, en mitrailleuse.

Non, nous ne sommes pas tous des policiers. Nous ne sommes pas tous des épigones.

L'art est-il la santé ?

Vaut-il la peine de commenter cette phrase de Shelley : « *La raison s'intéresse aux différences et l'imagination aux ressemblances entre les choses* » ? Sans doute que non. Elle est dans un état

d'équilibre parfait entre l'évidence et l'insaisissabilité, entre le lieu commun et le paradoxe et le moindre commentaire risque de la faire basculer dans la banalité.

Une vraie œuvre d'art.

Et celle d'Yves Klein ? « *L'art est la santé.* » Elle mérite quelques questions : la santé de qui ? Celle des femmes nues qui se roulent dans le bleu ? La sienne ? Celle des spectateurs ?

Esripulés ?

On dit que dans une vie on a au maximum deux ou trois idées. Une exagération ? une coquetterie ? Je ne crois pas, surtout si on considère les plus grands penseurs que l'humanité a confectionnés. Ils ont tous eu une intuition qu'ils ont transformée en idée, ils l'ont mise sur papier et après ils ont brodé autour pendant des années. Ils ont brodé ? Même pas : ils ont été pris dans le filet du langage. Ils ont été esripulés. C'est pour cela que dans la littérature (même dans celle de gare) il y a beaucoup plus d'idées que dans les textes les plus profonds de la philosophie scolaire (Hegel, Kant & Co.) : parce que le littéraire se contente de l'illusion de maîtriser le récit et non d'expliquer ce qui est derrière. Un derrière qui est toujours le même. Bruyant et puant.

Et moi donc ? Moi qui, tous les jours, depuis presque cinq mille jours ouvre *Microsoft Word* pour qu'il m'aide à noircir l'écran ? Je m'entraîne à me laisser conduire par les mots d'une langue, qui n'est pas ma langue maternelle.

Est-ce un hasard si Niépce précéda Darwin ?

Quand nous descendîmes de l'avion, un groupe d'enfants bruyants, avec leurs mères qui ne nous regardaient pas, nous attendait. Nous étions quatre, dans cette espèce de caisse volantes. Nous étions arrivés à Pond Inlet, un petit village à l'extrême nord de *Qikiqtaaluk*. On nous invita à visiter le centre d'accueil qui, ce mois-là, n'avait accueilli que ma femme et moi. Aux parois quatre ou cinq vieilles photos d'esquimaux. En les regardant j'eus l'impression de voir des milliers d'années de lutte, de souffrance et de désespoir. Les visages creux de « mes » paysans multipliés par mille. J'eus l'impression que ces photos en disaient plus sur l'origine de l'homme que le livre de Darwin. Est-ce un hasard si Darwin publia son livre une vingtaine d'années après l'invention de la photo ?

Et s'il devenait un nouveau Saddam ?

Moulay Hicham Alaoui, deuxième dans l'ordre de succession au trône du Maroc et diplomate de l'ONU est devenu le prince rouge pour ses déclarations révolutionnaires : « C'est dans l'intérêt du Maroc et du royaume d'évoluer avec détermination vers une monarchie constitutionnelle ». Il est fort possible que ceux qui ne sont pas habitués aux nuances ne saisissent pas la portée révolutionnaire du « et » entre « Maroc » et « royaume » (à titre d'exemple : Hassan II aurait dit *le Maroc du royaume* et Mohamed VI *le royaume du Maroc*, comme vous voyez, ça fait toute une différence !) et de « détermination » : quelqu'un de rouge doit nécessairement être déterminé, s'il veut contrer la détermination des Noirs. Mais la déclaration la plus profonde et celle qui lui a mérité l'appui de tous les pamplemousses français est la suivante : « Il y a encore des résistances au changement. » Vous direz que c'est le leitmotiv sur la bouche de tous les gestionnaires. C'est vrai. Mais : autre bouche autre sens. Est-ce que vous embrasseriez avec la même ferveur Fernande ou sa grand-mère ?

Mais si le prince Moulay affiche un certain rouge (pâle) c'est aussi parce que son roi, à cause de son homosexualité, est toujours plus dans le jaune (caca). S'il est vrai qu'un roi, chef religieux par-dessus le marché, ne peut pas afficher ses tendances gaies, un gai luron comme Moulay, formé dans les universités américaines, peut très bien être le choix idéal des États-Unis pour mettre pignon sur rue au Maroc. (Comme les Français avec Ben Barka, il faudrait

que les services secrets américains trouvent le moyen de se débarrasser du frère de Mohamed VI pour libérer l'accès au pouvoir au prince rouge qui, sans doute, serait plus efficace contre les intégristes, mais... mais... et s'il devenait un nouveau Saddam ?)

N'est-ce pas ce qui s'est passé dans toutes les colonies ?

Dans un journal américain : « Contrairement à la majorité des conflits en Afrique, qui sont le résultat de la désagrégation des États, dans le conflit entre Éthiopie et Érythrée il s'agit de peuples qui se définissent comme nations. ». Dans un journal italien : « Nos ancêtres ont donné ou ont contribué à donner aux Érythréens leur identité. Ils ont créé une nation avec son territoire, ses frontières, ces frontières actuellement contestée. » Mais n'est-ce pas ce qui s'est passé dans toutes les colonies ? Les Européens (qui stupidement s'étonnent que les É.U. ou la Chine ont toujours plus de pouvoir en Afrique) ont créé des nations et des États « abstraits ». Des États qui n'ont plus de sens. Comme tous les États, actuellement.

« Un grand peuple, un certain jour, a reçu de Dieu le don, l'admirable don, d'une poésie nationale, d'une poésie sincère et forte, qui répond véritablement à toutes ses croyances religieuses comme à toutes ses idées politiques et militaires. Ce peuple a pu condenser, en un poème supérieur à tous les autres, toute la mâle beauté de sa poésie épique. » Il s'agit de la chanson de Roland et du peuple français. Du peuple qui n'a jamais hésité à employer les étrangers pour massacrer d'autres peuples dont, peut-être, il ne comprenait pas « la féminine beauté de sa poésie lyrique ». Comme quoi, avec les peuples et la poésie on peut faire n'importe quoi.

Le peuple syrien pleure la mort de son chef Hafez el-Assad. Son fils prend la relève.

Entre viol et vol, plus qu'une simple voyelle de différence ?

Comment expliquer à des adolescents que l'éthique pourrait ne pas être un simple ensemble de règles dictant ce qu'il faut faire dans certaines situations ? Comment leur expliquer qu'il est beaucoup plus intelligent d'extirper les ronces au lieu de se soigner les écorchures ? Comment leur faire comprendre que celui qui « taxe » par fidélité à son gang n'a pas un comportement nécessairement mauvais ? Comment leur expliquer qu'entre viol et vol il y a plus qu'une simple voyelle de différence ?

Est-ce l'étonnement un feu de paille ?

Si ce n'est pas la première phrase d'un philosophe que l'on apprend au lycée, elle est certainement la première qui frappe par sa profondeur et son immédiateté. On s'étonne devant la puissance d'une image qui éclaire les entrailles du monde et, quand on s'approche de Hegel, par exemple, on ne peut pas s'empêcher de se demander pourquoi la philosophie n'est pas toute de cette couleur. Quand on s'aperçoit que cette phrase est une rareté, on la met dans le musée des idées et on l'oublie, quitte à la sortir devant des lycéens éblouis, pour leur montrer que l'on ne l'a pas oubliée, que les débuts de la philosophie grecque nous accompagnent encore. Les débuts de la pensée occidentale, parce que tu dois savoir que la Grèce été...

Le même homme ne descend jamais deux fois dans le même fleuve.

Ce qui nous frappe... Ce qui me frappa ce fut l'évidence du deuxième « même » que le premier empêchait de tomber dans la banalité. Oui, l'eau du fleuve s'écoule et la deuxième fois on ne se baigne plus dans la même eau³⁷. Cette image de l'eau qui s'écoule était devenue pour moi,

³⁷ En bon pinailleur, je fis noter au prof que si avec une voiture on suivait le fleuve on aurait pu attendre la même eau un peu plus en aval. Le prof, Giuseppe Patané, la personne la plus bête que j'ai eu la malchance de rencontrer, chatouilla ma vanité de prétendu scientifique et me fit taire en m'assurant qu'il était impossible de retrouver les mêmes gouttes. J'étais pinailleur mais pas assez pour être philosophe autrement j'aurais su lui répondre que même les physiciens emploient des expériences de pensée pour comprendre la nature.

en même temps, l'image de la réalité et de la philosophie. Comme un perroquet je pouvais répéter que le fondement de toutes les choses était le changement et que chercher quelque chose de stable était une tâche pour hommes désœuvrés.

Comprendre que le « même homme » aussi était un leurre me pris plus de temps et je crois que c'est Rimbaud qui, d'un déclic, me fit comprendre.

Aujourd'hui cette phrase m'exalte un peu moins parce que dès qu'elle se présente je la dissèque. Et, l'ayant disséquée, je ne peux plus me rapprocher de l'étonnement initial. Maintenant je pense que le fleuve reste le même parce que son nom n'est qu'une suite de lettres pour situer dans l'espace (surtout), dans le temps (un peu moins) et dans notre mémoire (on peu plus, un peu moins selon) le lit de Procuste de l'eau. Ce qui m'étonna aussi, mais ne m'étonne plus, c'est que les mots, quand ils représentent des éléments de la nature, sont bien plus solides que la nature même. Je n'ai jamais vu l'Ob, par exemple, mais, dans ma tête, il est bien plus solide que la Seine que portant j'ai vue et revue.

L'étonnement est un feu de paille, comme le désir et comme le désir il s'allume et il s'éteint au grès du hasard.

Tout s'écoule.

Le même homme ne descend jamais deux fois dans le même fleuve.

Retour à la case de départ. Qui n'est plus la même.

De l'espoir dans la tristesse ou de la tristesse dans l'espoir ?

Il arrive qu'Adorno exagère. Comme quand il met l'astrologie et le jazz dans le même panier parce qu'ils sont conçus, selon la formule d'Herta Herzog, pour « se mettre dans le pétrin puis s'en sortir ». Certes, on pourrait paraphraser sa célèbre considération sur la psychanalyse et dire qu'Adorno-le-lucide est vrai seulement quand il est Adorno-l'exagéré. Comme nous tous. Et comme la mante religieuse, pour prendre un insecte fantasmagique, célèbre pour sa voracité. Parfois elle étête le mâle pendant l'accouplement (on ne connaît pas de mantes homos). Elle exagère ! Elle exagère, mais elle n'est pas si folle que ça car, comme l'écrit R. Dawkins : « la tête de l'insecte est le siège de certains centres nerveux inhibiteurs, il est possible que la femelle améliore les performances sexuelles du mâle en lui mangeant la tête ». Pas bête, la bête. Comme nous. Ne faut-il pas faire perdre la tête à notre partenaire pour améliorer, etc. etc. *In intemperantia veritas*. Ce qui n'est pas trop loin de *In libidine veritas*. Ce qui est exagéré est vrai, n'est-ce pas Adorno ?

Qu'est-ce que c'est que cette connerie que de mettre ensemble la mante religieuse et Adorno ? Est-ce parce que tu es en train de lire « Des étoiles à la terre » d'Adorno et « Le gène égoïste » de R. Dawkins ? Peut-être. Mais aussi parce que, quand les trois filles se déshabillèrent dans son cours il faillit perdre la tête, le petit Theodor.

Savonarole en est un autre qui, quant à l'exagération, n'y allait pas avec le dos de la cuillère, au moins jusqu'à ce qu'il sentît l'odeur de brûlé. Dans ses *Dernières méditations*, écrites en 1498 dans une prison de Florence quelques jours avant de monter sur le bûcher, *Tristesse* lui dit : « Tout est hasard ». *Espérance* vient à la rescousse du triste moine et terrasse *Tristesse*, en lui montrant que la foi « est un don de Dieu, elle ne vient pas des œuvres ». Mais, cela n'est-ce pas une autre forme du hasard, par hasard ? *Tristesse* et *Espérance* parlent le même langage. De l'espoir dans la tristesse ou de la tristesse dans l'espoir ?

Excès, ce qui est hors de la culture ?

Malinowski : « La culture se refuse de se comporter en révoltée et répugne aux excès. » Ne serait-il plus vrai de dire que la culture définit comme « excès » ce qui est hors d'elle ? Que cet excès perd sa désignation d'« excès » (même s'il reste tel quel) quand elle l'intègre ? Ce qui est bien normal car « intégrer » ne veut dire rien d'autre qu'éliminer l'excès.

Un philosophe est-il un chien dans la chasse à cor et à cri du vrai ?

Les experts savent, mieux que les autres, faire des « choses » mais ils ne peuvent pas transmettre leurs compétences avec des concepts sinon dans des termes qui les réduisent à des recettes ou à des banalités. Si vous demandez à un informaticien expert ou à un grand médecin comment ils ont pu prévoir les conséquences de leurs interventions avec une telle assurance, ils seront incapables de le faire. Toute « vraie » connaissance est une « connaissance tacite » qu'on peut apprendre seulement en imitant, en observant, en se « mettant dans les choses » et en ayant eu, dans le ventre de sa mère, une bonne formation préalable. L'expert a le corps et l'âme fusionnés dans une tâche où il n'y a pas d'espace pour la réflexion, où, dans une espèce de nécessité divine, un acte suit l'autre comme le tonnerre l'éclair. Il est complètement dans le présent de l'action comme les animaux. Est-ce une ironie de l'histoire si les humains qui ont le plus de connaissances redeviennent des animaux ? Est-ce paradoxale ? Seulement en apparence. Ce qui continue à différencier les animaux des humains c'est que ces derniers montent à l'animalité avec une échelle conceptuelle qu'ils laissent tomber dès qu'ils sont bien installés sur le toit de la connaissance. Mais le détour pas la pensée conceptuelle permet à l'espèce humaine de toucher à tous les domaines, devenant ainsi l'espèce qui est la synthèse de toutes les autres. C'est sans doute là, leur supériorité.... Est-ce que le philosophe est un expert du monde des idées ? Un chien dans la chasse à courre du vrai ? Non. Dans la philosophie il n'y a pas d'expertise. Et, tous les chiens qui musent dans le terrain vague de la culture, affichant l'étiquette de penseurs, ne sont que des professeurs.

L'estime de soi passe par l'extime ?

Il y a des beaux néologismes et il y en a des mauvais, mais les mauvais sont toujours plus nombreux. Ça doit être parce que les mots ont besoin d'être usés par le temps pour nous charmer. Mais quand les néologismes sont beaux, ils sont beaux ; comme extimité, frappé par le psychiatre Serge Tisseron pour indiquer une intimité extériorisée. Il est bon parce que le pas à franchir pour aller d'intimité à extimité est bref et le sens immédiat. Pour adjectif dérivé extime, si proche d'estime, les cartes se brouillent. Mais ce qui se brouille est souvent l'aurore de nouvelles questions. Que penser de ceux pour qui l'estime de soi passe par l'extime ? Partager une extimité est-ce équivalent à partager une intimité ? Peut-on avoir une extimité à soi ? Peut-on garder dans son intime l'extime d'autrui ? et la nôtre ? Peut-on confondre intime et privé, extime et public ? La pudeur, cape de l'intime, est-elle le frein de l'extime et de l'estime ?

Intimus, le père latin d'« intime », est le superlatif d'« *interior* » qui signifie ce qui est le plus intérieur. Pourquoi le latin n'a-t-il pas « *extimus* » comme superlatif d'« *exterior* », ce « *extimus* » qui aurait pu être le père d'« extime » ? Sans doute parce que la parole, même quand elle ne veut pas, dévoile l'intimité, met à nu et porte aux nues. On avait donc besoin de l'intime pour l'empêcher de tout extérioriser. La parole est dans l'extimité. Elle est l'extimité. Si, dans notre société, comme le disent plusieurs sociologues, il y a trop d'extimité, c'est parce qu'il y a trop de paroles et non trop d'images, comme ils veulent nous le faire accroire

Et ceux qui n'exécutent pas un travail physique ?

Traiter de masochistes ceux qui « aiment se fatiguer », c'est oublier que ne plus être fatiguée est l'essence même des plaisirs. « Ne plus être fatiguée » est plus qu'un plaisir, c'est ce qui fait que les plaisirs sont des plaisirs. Qui n'a pas cessé d'être fatiguée ne peut apprécier ni la

bouffe, ni le sexe, ni les excréments, ni la parole — et cette liste est loin d'être exhaustive. Quand la fatigue nous abandonne, nous nous redressons et nous pouvons ainsi mieux observer le monde. D'un peu plus haut, pas beaucoup, seuls quelques centimètres, mais c'est assez pour une autre vision. Pour une autre respiration. Pour s'ouvrir.

« Fatiguée » physiquement, bien sûr.

J'avais toujours pensé que parler de « fatigue » pour la fatigue interne (morale, comme on disait autrefois) pour la fatigue de vivre (qu'on peut aussi nommer désespoir) était une translation, un court-circuit, une économie de langage et que les deux fatigues étaient fondamentalement différentes de la fatigue physique. Qu'elles n'étaient liées que par une métaphore. Je ne le pense plus. Je trouve même cette idée profondément bête.

Quelqu'un de fatigué moralement n'est que fatigué physiquement. Vous me direz : « tu plaisantes ! Et ceux qui ne font pas de travail physique ? Ceux qui passent leur vie assis derrière un bureau à compulser des livres ou à picorer un clavier ? » Ces gens-là aussi se fatiguent. Il y a ceux qui peuvent se pavaner avec 100 kilogrammes sur le dos et ceux qui bougent maladroitement avec 100 hectogrammes. On ne mesure pas la fatigue, on la sent. Souvent les gens qui portent de petits poids (physiques), ont les intestins lourds (pleins de m.), le cœur lourd (plein de peine), la langue lourde (pleine de banalités), la tête lourde (pleine d'idées vides).

Et si Ganshof avait raison ?

Le monde de la féodalité est fascinant, comme tous les mondes que l'on ne connaît pas. Le livre de F.-L. Ganshof³⁸ sur la féodalité sûr et vivant est érudit sans être pédant. Amusant aussi, avec ses longues citations en un latin qui a l'attrait de la décadence se promenant dans la verdure des siècles nouveaux. C'est à cause de ses qualités que je me permets une flèche arrondie et essoufflée. Pour souligner l'importance des gestes dans la cérémonie de l'investiture il écrit : « *La faible capacité d'abstraction de gens du temps [...] on comprend qu'à leurs yeux devenir vassal, c'était avant tout un geste des mains.* » Horripilant. Mais a-t-il lu Saint Anselme ou Saint Thomas ? Bien sûr que oui. Il en a lu bien d'autres. Et si Ganshof avait raison ? Impossible. Impossible, selon ma capacité d'abstraction si je la laisse suivre le sillage de celle du Grand moustachu. Ce genre de capacité ou d'incapacité — la capacité d'abstraction se transforme facilement en incapacité de sentir les détails — a besoin de centaines de milliers d'années pour se faire ou se défaire. Ce ne sont donc pas quelques siècles plus ou moins obscurs qui peuvent provoquer un changement quelconque. Qu'il suffise de considérer notre cousin le singe doté d'une capacité d'abstraction légèrement inférieure à la nôtre. Depuis combien d'années nous a-t-il abandonnés à notre destin bêtement rationnel ? Des centaines de milliers d'années.

De l'intelligence à la morale. La fidélité était au fondement de la féodalité (si j'étais Heidegger je trouverai l'étymologie commune) en cette longue période où la trahison était à l'ordre du jour. « *L'obligation d'être fidèle est avant tout une obligation de non facere.* » Mais la fidélité et sa copine la trahison ont la vie dure et même si la féodalité a disparu dans l'abstraction des états-nations et de leurs lois, elle a trouvé protection dans les familles où les femmes fieffaient³⁹ au moins une partie de leur corps. Et souvent non seulement leur cul. Mais, comme la possibilité d'être vassal de plus qu'un seigneur a contribué à la fin du vasselage, les fieffées coquines qui faisaient acte de vasselage à plusieurs hommes ont contribué à la fin de la famille.

³⁸ F.-L. Ganshof, *Qu'est-ce que la féodalité ?* Tallandier, 1982

³⁹ J'emploie l'imparfait parce que je me limite aux familles occidentales.

De la morale à des considérations plus ou moins cocasses. Numéro 1 : « Le service militaire a quelques fois été remplacé [...] par l'écuage. » Pour se sauver du cocuage ? Numéro 2 : le vassal était appelé « homme de bouche et de mains ». Quels hommes ! Numéro 3 : Le seigneur avec son fief pouvait faire des « Fiefs en l'air. » Quand ça lui chatouillait le zizi ?

La liberté est-elle fille de l'ignorance ?

Considération en roue *libre* en partant de la définition de liberté de Jean Daniélou : « la distance qu'il y a entre nous, conditionnés, et ce qui nous conditionne ». Jean Daniélou aurait très bien pu parler de « Libre arbitre » le syntagme que les charpentiers de la philosophie et de la théologie emploient souvent au lieu de (ou avec) le mot « Liberté ». Et tous ces travailleurs du discours nous disent, avec raison, que le libre arbitre est la *conditio sine qua non* de la moralité. S'il n'y a pas de libre arbitre, il n'y a pas de jugement moral possible sur la personne qui agit (même si son action cause du « mal » physique ou psychologique à une autre personne) : il n'y a donc pas de morale individuelle possible. Ce qui n'implique pas qu'il existe un déterminisme causal total au sens des sciences : on ne pourra jamais connaître toutes les causes (externes ou inscrites dans la mémoire et dans le corps de celui qui agit) pour déterminer de façon sûre son comportement.

Bien qu'on ait souvent des surprises, si on « connaît » bien un individu, on a de bonnes probabilités de prévoir son comportement. Ces « surprises » sont des indications que nous ne connaissons pas assez bien tous les éléments (surtout internes) qui conditionnent son comportement ((et, surtout, nous ne pourrons jamais tous les connaître)). Inutile de souligner que l'individu concerné peut aussi être surpris par son propre comportement : le sujet agissant ne connaît pas nécessairement mieux ce qui le fait agir que ceux qui l'observent. Nous avons tous, sans doute, eu l'occasion de voir l'une de nos connaissances lutter (et surtout souffrir!) pour trouver la porte de sortie que nous voyions grand ouverte depuis fort longtemps ! C'est à cause de cela que le « connais-toi toi-même » de Socrate nous apparente un peu trop au baron de Münchhausen qui tire sur sa propre tresse

La liberté est-ce donc fille de l'ignorance ?

Étant donné que tout a débuté avec la définition de liberté de Jean Daniélou, on pourrait se demander s'il est possible accorder la liberté fille de l'ignorance avec celle définie par Jean Daniélou. Voici côte à côte la définition du haut prélat catholique et celle d'un ignorant athée :

La liberté est la distance qu'il y a entre nous, conditionnés, et ce qui nous conditionne.

La liberté est quelque chose de proportionnel à l'ignorance.

Ces définitions non seulement sont compatibles mais elles soulignent à peu près la même chose : car plus grande est notre ignorance, plus ce qui nous conditionne est éloigné. Ce qui est assez normal si connaître veut dire s'approcher des choses

SOUS FORME DE DIALOGUE

— Plus on est ignorant, plus on est libre ?

— Oui.

— Donc vive l'ignorance !

— Non. Bas les jugements moraux !

— Pas de jugement, pas de responsabilité. Si un individu n'est pas responsable de ses actions, on ne peut rien lui reprocher. Des hommes comme des choses, quoi.

— Non. Au contraire, on doit lui faire des reproches, car il est responsable politiquement. Pour la survie du groupe, le groupe punit un individu pour une action qu'il a fait même s'il ne pouvait pas faire autrement.

— De quel droit le punit-il ?

— Du droit du Droit. Les lois sont des conditionnements externes (parfois intériorisés) qui diminuent la liberté.

— Et si l'individu ignore la loi ?

— Il a une plus grande liberté d'action, mais si le groupe s'aperçoit... *ignorantia legis non excusat*, comme disaient nos aïeux.

— Cette responsabilité politique ouvre les portes à tout arbitraire du groupe et en particulier de ceux qui dominent dans le groupe.

— Oui. Et pour mettre de l'huile sur le feu je vais ajouter que s'il existait une « vraie » liberté elle existerait seulement pour le groupe, car les luttes internes créent un chaos ((règne de l'ignorance)) dans lequel les différentes ignorances se mélangent et créent un nouvel ordre conditionnant et dynamiquement conditionné. Presque un nouveau monde ((qu'un jour les historiens montreront qu'il était moins nouveau que ne le pensaient les dirigeants du groupe)). Le groupe avec ses interdits crée des contraintes et en même temps augmente les possibilités d'ignorance

— Et donc de liberté.

— Et donc de liberté.

— Tout me semble très confus. Pour essayer d'y voir un peu plus clair, dis-moi quels sont les liens entre la définition de liberté de Danielou et tes histoires de groupe et de politique ?

— La définition de Daniélou est une instantanée qui représente un moment précis de la vie d'un individu. Mais le flot inexorable de la vie transforme la suite de photos en film. Et, c'est le film qui est réel (comme dirait un orthophoniste phénoménologue). Les mots que nous prononçons, les expressions de notre corps sont l'écran où est projeté le film de notre vie que les autres, comme nous, peuvent regarder et interpréter. Malheureusement on a parfois l'illusion de pouvoir faire un arrêt sur image et ((malheureusement au carré)) cette illusion est « réelle » et, à cause de sa réalité, elle nous éloigne de la trame principale qui continue à se dérouler à l'arrière-plan.

— Je suis encore plus confuse. Voyons quelque chose de concret : est-ce que tu arriverais jusqu'à dire qu'un pédophile, un violeur ou un SS qui a massacré des milliers de personnes ne sont pas responsables de leurs actions ?

— Oui.

— Merde alors !

— Non-responsables n'implique pas qu'il ne faut pas les punir ! Mais la punition est « injuste » si tu veux garder une terminologie morale.

— Tout est trop byzantin pour moi. Une question encore plus précise : y a-t-il une différence entre un type qui désire coucher avec une fille et qui, à son « non », renonce et celui qui la viole ?

— Il y a une différence énorme du point de vue de la fille...

— Au moins ça...

— Attends... du point de vue de la fille et du groupe si le groupe a intégré dans ses lois une certaine vision de la femme...

— Donc celui qui lutte contre son désir parce qu'il ne veut pas faire du mal n'a aucun mérite ?

— Aucun. Le fait qu'il puisse lutter naît de ce qui l'a conditionné auparavant, de la partie du film qui précède cette décision. Je serai encore plus concret que toi en essayant de faire un arrêt sur image de cet instant...

— Tu arrêtes ton cinéma ?

— Non. Impossible. J'ouvre un embranchement. En ce moment je te désire, mais je ne te viole pas.

— Il ne manquerait plus que ça!

— Certes, mais je n'ai aucun mérite.

— ...

— Tu prends un verre de rouge ?

— Oui, merci.

— À la tienne.

— À la nôtre.

Après quelques verres ils reprirent la discussion qui termina en parfait accord corporel sous une couette.

Pourquoi Théodoric est-il accusé de férocité ?

Marc Fumaroli dans l'introduction à *Consolation de la philosophie* : « On s'étonne cependant d'apprendre qu'Élisabeth première, dont la férocité était digne de celle du vieux Théodoric, traduisit en 1593 la *Consolation* : ce luxe de royal bourreau aurait mieux convenu à sa victime, Mary Stuart, exécutée six ans plus tôt ! » Je m'étonne que Fumaroli mette noir sur blanc de tels jugements de couloir de département d'histoire, que même un crypto-nationalisme à la con ne peut justifier. Pourquoi Élisabeth, un des Hommes politiques les plus avisés, prévoyant et sensible aux exigences de la nation, est-elle qualifiée de *féroce* ? Parce qu'elle est femme de pouvoir ? Parce qu'elle est anglaise et Fumaroli probablement non. Pourquoi Théodoric, le roi des Ostrogoths qui n'a pas l'épithète de *Grosse* (grand) pour rien parmi gens de langue germanique, est-il accusé de férocité ?

Est-ce indécent ?

C'est un hasard, un mauvais hasard. J'ai lu *Fichus*⁴⁰ à un moment où, centenaire oblige, tous parlent de Adorno. Même ceux qui l'ont complètement délaissé pour le plus tragique Benjamin, même ceux qui se sont acharnés à ériger une frontière sans générosité entre les deux amis. En 2001 Derrida reçut le prix Adorno et tint « un modeste et sobre témoignage de

⁴⁰ Jacques Derrida, *Fichus*, Galilée, 2002.

reconnaissance » publié en *Fichus*. Le titre prend origine d'un rêve que Benjamin raconte dans une lettre d'octobre 1939 à Gretel Adorno. Un rêve, en français, où « il s'agissait de changer en fichu une poésie ».

Dès que Derrida ne résiste pas à la tentation d'introduire Benjamin, c'est fichu.

Pour une fois le magicien du discours, n'a pas été à la hauteur de sa renommée. Trop confiant en ses moyens rhétoriques, il espérait sans doute rendre hommage à l'un en passant par l'autre. Il n'a pas réussi. Il a rêvé de la « possibilité de l'impossible », mais, lui si loin d'Adorno — quoiqu'il dise devant l'assemblée de primeurs — lui, pas assez Benjaminien, s'est mis, plutôt prosaïquement, dans l'impossibilité de l'impossible. L'héritage adornien dont il nous parle sonne artificiel et académique. Manque d'amour, on dirait. Ce n'est pas un hasard s'il fait parler Adorno de Benjamin et non le contraire.

Est-ce indécent ?

Comment ne pas en être fier ?

On est fier de ses enfants et de son passé, comme on est fier de la fermeté de ses seins ou de sa réussite scolaire. La rondeur de ses fesses et la victoire de son pays comme les exploits de ses amis, sont sources de fierté. Et la vivacité de son esprit, la longueur de son zizi, le courage de ses ancêtres ou la grâce de sa démarche, ne sont-ils pas germes de ce contentement qu'on appelle fierté ? On est fier de ses escapades (on a toujours été rebelle), de sa maison (si bien entretenue), de son lilas (qui a si bien poussé), de son point G (si bien placé), de son engagement (politique, amoureux, social, religieux et intellectuel) et de son non-engagement (hors des compromis, des bassesses, des misères, de la saleté). Et que dire de son revers au tennis, de ses cheveux, de sa gaucherie, de sa ponctualité, de son honnêteté, de l'intelligence de son chien ou de son estomac de fer ? On est fier de son interprétation de Heidegger, de la propreté de son trou du cul, de ses prises de positions, de la longueur de ses cuisses, de sa perspicacité, de son refus des compromis, de la forme de ses hanches et de la couleur de ses yeux. De ses poils aussi, on est fier, comme de son succès, de son prix Nobel, de sa peau lisse, de son homme ou de sa femme. Quant à son savoir et à ses connaissances, comment ne pas en être fier ?

On est fier de tout, quand on est fier. Des quatre conneries qu'on n'a pas su taire comme de celles qu'on a su taire, de celles qu'on a écrites, comme de celles qui sont restées dans les touches du clavier.

Tu dis fin ?

J'ai toujours eu des difficultés avec le mot « fin ». Quand, ce matin, en lisant *La monarchie* de Dante, j'ai trouvé « Celui qui tend vers le bien de la communauté, tend vers la fin du droit », j'ai eu un instant de panique ; je me suis dit que je n'avais rien compris au poète de Béatrice. Un Dante anarchiste qui pensait que la mort du droit était quelque chose de bien pour la communauté me semblait, comme on dit ici, ne pas *fitter* avec le personnage. Tout ce désarroi n'a pas duré plus de quelques secondes car je me suis souvenu de la maudite ambiguïté de « fin » dans la langue française : « fin » veut dire mort, point d'arrêt, mais aussi « objectif ». Pour être complètement sûr de ce que disait Dante, j'ai consulté la traduction de Pézard dans la Pléiade : « Quiconque met son entente au bien de la chose publique met son entente aux fins même du droit. » Le pluriel enlève ici toute ambiguïté au texte. Ma question personnelle réglée, une autre, d'intérêt bien plus général, me vint à l'esprit : « Quel est l'impact sur l'esprit des francophones du fait que *mort* et *objectif* puissent se dire avec le même mot ?⁴¹ » Qu'il

⁴¹ La langue italienne est moins ambiguë car, même si on emploie le terme « fine » dans les deux acceptions comme en français, quand « fine » signifie *mort*, la mort est du féminin mais est masculin quand « fine » veut dire *objectif*.

suffise de préciser à ceux qui pensent que cette question est oiseuse qu'elle a le même statut que la question du manque de futur dans la langue des indiens Hopi qui a été l'objet de dizaines de colloques dans le monde entier. Et, ce n'est pas pour être raciste, mais je crois que la langue française a encore plus de poids que la langue hopi. Qu'un objectif soit la « mort » des actions, des désirs, de la volonté qui ont poussé à agir pour l'atteindre, c'est vrai. Mais avant de l'atteindre, quand on se démerde pour l'atteindre, la *fin* est le contraire de la mort, elle est la cause de la vie (*causa finalis* comme disaient les latins) : elle est la vie. Mais si cette « fin » on l'appelle « fin » comme la mort, où trouver l'enthousiasme vital qui permet d'atteindre la « fin » en tant qu'objectif ? Les questions ayant été placées, il faudrait trouver une jeune comparatiste qui veuille faire une carrière sur la fin et qui ait envie d'organiser son premier colloque dans le cadre de la semaine culturelle de Verchère, par exemple. Je pourrais même lui proposer un titre « La fin de la fin : mode d'être hapaxique ? ».

Au-delà ?

Pour moi, l'œuvre de Nietzsche a toujours été sans défauts. Jusqu'à la semaine passée, quand j'ai lu un texte de Charles Manson. Pour la première fois, j'ai vu une fissure. Profonde. Pas très large, mais profonde. Et dangereuse. « Au-delà du bien et du mal » ? Qu'est-ce que c'est que cela ? Au-delà ? Les contempteurs de la vie l'ont eu. Il fallait rester en deçà. « En deçà du bien et du mal ».

Les fourmis de Raguse ?

« Te souviens-tu des fourmis de Raguse ? » me dit-elle, après que j'eus emmerdé mes patients convives en leur racontant pour la nième fois ma défense des fourmis, contre les attaques d'une tante, à l'âge où seuls les éclats d'héroïsme permettent d'approcher la divinité parentale.

Les fourmis de Raguse ?

Oui. Les fourmis de Raguse.

Vu que je ne semblais pas comprendre, elle commença à expliquer : « On venait d'arriver en Sicile, après des années de tribulations et de dure labeur⁴² dans notre ville d'élection, pour passer quelques mois de vacances bien méritées dans une petite maison au bord de la mer. La maison était belle, la plage immense et déserte — seuls quelques enfants jouaient, après l'école, autour d'un vieux bateau allongé sur le flanc droit, que des clandestins tunisiens avaient abandonné au printemps — les gens s'habillaient comme au comble de l'été et l'eau de la mer n'enjoignait pas une couenne nordique comme à Saint-Jean-de-Luz quelques semaines plus tôt ; je trouvais tout merveilleux, mais, ce que j'aimais par-dessus tout, c'était qu'en novembre avancé les murs des maisons rougissaient encore de bougainvilliers sans fin. Derrière la maison, un jardin minuscule. Dans le jardin un palmier, trop gros, et des rosiers. Le palmier avait été planté par les propriétaires, qui, venant d'une vallée perdue dans les Alpes, avaient sans doute voulu souligner l'africanité de la Sicile. Une terrasse, assez grande pour qu'une table avec six chaises puisse être installée sans que le passage ne soit bloqué, séparait la salle à manger du jardin. Cette terrasse, qui aurait dû être fermement gris-pâle, était en réalité noire et grouillante de fourmis qui faisaient des allées et venues sans tête ni queue entre le jardin et la maison. Pendant qu'il déchargeait la voiture, je commençai à balayer les fourmis. "Que fais-tu ?" me dit-il en sortant son pire sourire paternaliste, quand il eut rempli le salon de valises, de boîtes, de poches en plastiques, de bouteilles, d'ordinateurs et de livres "Tu ne te libéreras jamais des fourmis de cette manière. Dans une heure elles seront

Ce qui soulève une autre question fort intéressante que les féministes et les lacaniens italiens ont certainement déjà abordée : pourquoi le féminin est-il associé à la mort ?

⁴² Pour préciser ce « dur » : six heures de cours pas semaine pendant 26 semaines, deux réunions par mois et des recherches de poils dans l'ours, le tout pour 90 000 \$ par année.

toutes de retour. Laisse-moi faire : quand j'étais jeune, j'ai vu faire ma tante et je t'assure que ça fonctionne merveilleusement." En effet ça fonctionna. Il fit bouillir une énorme casserole d'eau et il créa un raz-de-marée sur la terrasse. Pauvres fourmis ! Elles me firent de la peine, mais surtout lui me fit de la peine, lui qui depuis des années me faisait une tête comme ça avec son amour des fourmis et qui, maintenant, d'un air très satisfait me dit : "T'as vu ? pas mal la méthode de ma tante !" »

Il arrive souvent qu'on oublie des événements « importants », agréables ou désagréables, peu importe. Si j'étais moins bavard, je dirais que c'est la vie, qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat et, surtout, qu'il est inutile de perdre du temps avec des considérations plus ou moins banales. Mais, vu que je suis un peu trop dans les mots, je ne peux pas m'empêcher de me demander: que veut dire « oublier » des événements « importants »⁴³ ? J'ai l'impression que, si on ne se laisse pas piéger par des réponses trop répandues pour être vraies, on pourrait penser que cela veut dire une chose très simple et paradoxale seulement en apparence : tout ce que l'on oublie, on l'oublie parce que le souvenir s'est disséminé dans les actes, dans les pensées, dans le corps de celui qui pense avoir oublié ; que l'oubli c'est l'assimilation par un individu des éléments psychologiques nécessaires à sa survie ; que l'oubli est le souvenir intégré : ce qui donne le style et le ton à notre comportement.

Ce qu'on oublie est ce qui fait qu'on est ce qu'on est.

Ce qu'on oublie est ce qu'on n'a pas oublié.

C'est pour cela qu'à moins d'être complètement insensible et de ne vivre que dans sa tête, lorsque l'oubli refait surface, on sent qu'il a quelque chose de profondément artificiel, que c'est comme si une partie de nous allait chercher dans une autre partie de nous des morceaux détachés, autonomes, qui avaient été laissés là comme un caillou qu'un torrent abandonne quand il reprend son lit d'avant l'orage. Tout cela est bien connu⁴⁴. Mais, malheureusement, connu et très souvent interprété à l'inverse, comme depuis un siècle la psychanalyse s'affaire à montrer, ce qui, il faut l'admettre, est déjà un bon pas dans la mauvaise direction. Tellement mauvaise que Freud et ses épigones ont bâti une cathédrale, flèches fichées dans la terre de l'oubli et fondation en l'air. La psy (analyse et non) gratte pour récupérer ce qui est caché dans le sac fourre-tout de l'inconscient, comme si, au lieu d'être des animaux qui assimilent les événements, nous étions de gros trous à remplir avec tout ce que notre corps rencontre dans sa marche aveugle. Mais l'oubli n'est pas un mécanisme de défense : il est le moyen qui donne à notre psyché le carburant pour courir dans le monde des idées, des sentiments et de la culture : dans les distillés de la réalité physique.

Que *J'ai oublié* soit la devise du nouveau monde sans plaintes. Vive l'oubli ! Vive la psychosynthèse.

Pas de différences ?

N'est-ce pas complètement débile de vouloir lire des livres sur la vie quotidienne⁴⁵ aux temps de Dante pour mieux comprendre la *Divine comédie* ? N'est-ce pas plus brillant de faire le contraire : de lire la *Comédie* pour comprendre la vie quotidienne ? On risque de comprendre d'autres choses aussi. Et pourtant je l'ai acheté, ce livre au ton déplacé — et Dieu sait si le ton

⁴³ Qu'on oublie des événements non importants c'est sans intérêt, car notre cerveau (notre pompe) a un filtre de survie qui rejette plein d'informations qui n'ont même pas le temps de se transformer en événements et donc, certainement pas en événements importants. Éventuellement, ces événements non importants — comme ne pas acheter le paquet de cigarette que votre amie vous avait demandé — ne sont que des indices de manque d'intérêt et sont importants pour les autres (s'ils y attachent de l'importance).

⁴⁴ Et ce n'est pas une madeleine trempée dans une tasse de thé qui change quoi que ce soit. Je dirais même que « la madeleine » confirme ce que je viens de dire mais j'y reviendrai pour convaincre les irréductibles qui ne se contentent pas de quelques affirmations jetées là avec une nonchalance douteuse.

⁴⁵ Antonetti Pierre, *La vie quotidienne à Florence à l'époque de Dante*, Hachette, 1979.

compte ! Il nous raconte ce que bien de gens de ma génération ont vécu comme quelque chose d'exceptionnellement éloigné. A titre d'exemple : il nous parle des médaillons de Della Robbia pour nous dire, qu'il ne fait pas des blagues, que c'est bien comme cela que les choses se passaient, pour les bébés florentins en 1300 : dès la naissance « le petit enfant est étroitement emmaillotté dans des langes croisés des épaules aux talons ». Même si je ne me suis pas vu emmaillotté (physiquement emmaillotté, je veux dire), j'en ai vu des plus jeunes que moi emmaillottés de la sorte. Et quand il nous sort Le Goff pour nous parler du *temps de l'église* ou du *temps des marchands* ? Quel paysan du XXe siècle n'a pas vécu les deux ? Les Florentins au XIVe siècle se levaient tôt pour aller à la messe, qu'il écrit. Tôt, pour lui, c'est six heures. Tôt ça n'a jamais été 6 heures pour les travailleurs ! La messe, surtout en été, était bien avant six heures pour pouvoir aller faucher ou à l'atelier ! Et, avant la messe, on allumait la cheminée pour préparer le café. Et, à propos de cheminée : « Au centre le foyer (à peine surélevé) dont la fumée s'échappe par les interstices du toit ou par un orifice aménagé ans celui-ci [...] selon un usage qui était encore visible, au début de ce siècle, dans la Corse rurale. » Monsieur Antonetti est fier de nous faire découvrir qu'en Corse, au début du siècle, on avait des cheminées comme à Florence en 1300. Belle découverte ! À vrai dire, belle ou pas belle, je m'en fous. Ce que je sais c'est qu'elle m'irrite. Elle m'irrite parce que, quand on sait que pendant quelques milliers d'années les pauvres de la terre ont vécu dans des taudis qui se ressemblaient tous comme deux croûtes d'eux, on ne nous emmerde pas avec sa Corse natale ! Parce qu'alors, moi aussi, j'emmerde avec les *baïtes* de mes grands-parents dans les années cinquante — dans les années cinquante et non au début du siècle ! — qui avaient « Au centre le foyer (à peine surélevé) dont la fumée s'échappe par les interstices du toit ou par un orifice aménagé ans celui-ci selon un usage qui était déjà visible, au premier millénaire d'avant notre ère dans tout le bassin de la Méditerranée ». Mais l'irritation outre être bête est contagieuse. Je vois déjà un Afghan qui, au milieu du prochain siècle, en lisant Le Monstre sur le SeperNet se demandera pourquoi un con d'Italo-Canadien parlait, avec une espèce d'orgueil, des cheminées de sa vallée comme s'il avait vu la fin de quelque chose, quand lui, il se rappelle très bien les maisons de Tora Bora, dans les années 2000, avant les bombardements américains, qui avaient « Au centre le foyer (à peine surélevé) dont la fumée s'échappe par les interstices du toit ou par un orifice aménagé ans celui-ci selon un usage qui était déjà visible, au premier millénaire d'avant notre ère dans toute l'Asie centrale »

En voyant qu'à Florence en 1300 on vivait comme chez moi en 1950, j'ai peur de commencer à me prendre pour un florentin du XIVe siècle : mais, j'espère d'avoir assez de jugeotte pour ne pas penser d'être un Dante Italo-Canadien.

Mitterrand arrogant ?

Voilà une pamplemousse (c'est ce qu'on m'a dit) qui écrit un très bel article sur un homme politique qui était tout autre que pamplemousse, dans le dernier numéro du magazine qui est en concurrence avec le *Monde diplomatique* pour le César de la pamplemousserie. « Mitterrand ou les mots au pouvoir » est un très bel article de Françoise Giroud qui ne cède pas au charme de la simplification, qui parle de l'ex-président de la république française avec affection, admiration et critique (ce qui est un exercice qui demande du métier et de l'intelligence ou un rapport spécial à celui qu'on essaye d'encadrer. Je dois admettre que ma première réaction, naturelle et stupide a été de me dire qu'elle a certainement été une de ces maîtresses. Cette réaction a été déclenché parce qu'aujourd'hui est l'anniversaire de la mort d'un autre empereur⁴⁶ de France, un autre mec à femmes. Mais les mecs à femmes ont-ils d'autre moyens

⁴⁶ Le cinq mai 1821 mourait dans l'île de Sainte Hélène Napoléon, un des plus grands hommes jamais produit par des misérables ovules. Napoléon Bonaparte a incarné, par-delà le bien et le mal, un idéal d'homme qui a su mettre au pas l'histoire pendant quelques instants. La considération, l'admiration ou la haine qu'un individu a pour Napoléon est un indice transparent de son style. La considération, l'admiration ou la haine de l'époque sont un indice de la vitalité

que de devenir des hommes de pouvoir pour atteindre leurs belles ?) Giroud écrit que Mendès France disait de lui « Il est meilleur que moi ». Certainement Mitterrand pensait la même chose mais en même temps il enviait certainement le deuxième nom de Mendès France, il aurait certainement aimé s'appeler Mitterrand France ou plus simplement (ce qui pour lui n'était pas nécessairement facile) France. Mitterrand arrogant ? Mais, soit dit entre nous, les hommes de pouvoir peuvent-ils ne pas être arrogants ? Après avoir écrit qu'il avait « de la mémoire, du style, et une exceptionnelle faculté d'expression », (ce qui devrait être normal pour tout homme de pouvoir) elle ajoute une note qui voudrait être critique : « Il n'a jamais été un brave type sympa », ce qui veut dire qu'il ne se faisait pas rouler dans la farine (ce qui devrait être normal pour tout homme qui aime les femmes un peu plus que le normal).

Un ajout timide ?

Un gestionnaire du Crédit Lyonnais, mis en cause par un tribunal californien pour l'achat d'une compagnie d'assurance pas tout à fait *clean* (l'achat), s'insurge ; *il n'y a pas de justice !* qu'il crie à la télé, *les tribunaux américains sont au service des intérêts économiques ! Je ne me plierai pas devant des tribunaux dominés par les intérêts des financiers !* Des propos révolutionnaires dans la bouche d'un banquier, ce n'est pas chose de tous les jours. Il faudrait les mettre à verbal pour quand il dira qu'il faut respecter la justice si on ne veut pas que la France tombe à niveau du Tiers Monde. Notre révolutionnaire « créditiste » ne doute pas que la justice française est juste. Tandis que... tandis que ces américains sont vraiment des dégénérés ! Il n'y a que la France qui a une vraie démocratie, une vraie justice et une vraie culture. Un ajout timide ? La France a aussi des vrais cons

Qui en premier ?

Pensez-vous que, si la France et les États-Unis ne jouaient pas de manière un peu enfantine sur l'échiquier mondial, le quotidien *Métro* de Montréal, aurait titré ainsi un fait divers : « Un policier de Miami écrase deux Françaises » ? Personnellement, je crois que non. Il aurait titré *Deux touristes écrasées par un policier à Miami* ou *Deux jeunes filles...* ou encore *Deux Parisiennes...* Ils auraient mis le méchant policier en dernier et les pauvres filles, jeunes ou touristes ou Parisiennes, selon, en premier. Le contentieux alimente même les entrefilets des gazettes publicitaires.

Lire des nouveautés ?

Certains sociologues parlent de notre société comme d'une société déssexualisée, une société de frères et sœurs. Mais, quels frères et sœurs ? Ceux de Walser ou de Musil ou de Ducharme ? Ceux d'Ovide ? Byblis qui écrit à son frère : « (...) une femme qui, déjà très proche de toi, brûle de t'approcher de plus près encore et d'être unie par un lien plus étroit ». Laissons aux vieillards la science du droit ; à eux de rechercher ce qui est permis, ce qui est crime et ce qui ne l'est pas (...) la téméraire Venus convient seule à notre âge. (...) Nous voilerons nos doux larcins sous le nom de l'amitié fraternelle. » Avec la majorité des sociologues, c'est toujours le même problème : ils lisent trop de nouveautés et pas assez de vieux livres.

D'autres parlent de société hypersexualisée : ils lisent trop de nouveautés et pas assez de vieux livres.

Qui déconne plus que celui qui déconne ?

Un fort joli mot pour indiquer celles qui préfèrent les figues aux asperges. Dans les années soixante, Alfred Delvau, maître ès humour, écrivit que les fricarelles tendent « de plus en plus à faire des ravages à Paris. » Dans les années soixante du XIX^e siècle, bien entendu ! Pour ne pas s'éloigner trop du sujet : le premier sens de « déconner » est bien connu, le deuxième aussi

politique des temps. Seuls ceux qui ignorent l'histoire de l'Europe au XIX^e siècle peuvent afficher une certaine indifférence envers Napoléon — ou ceux qui, écrasés dans la bêtise, végètent parmi des végétaux.

et leur lien est immédiat : qui déconne plus que celui qui déconne ? Mais alors pourquoi, dans le Robert, trouve-t-on écrit que le passage d'un sens à l'autre n'est pas clair ? Ça doit être toujours la même maudite histoire : plus les choses sont simples et plus elles sont obscures — pour les écorcheurs d'anguilles par la queue que nous sommes, nous qui lisons.

Bonheur ennemi de la durée ?

Même ceux qui se contentent de peu ont des moments de mécontentement et il arrive que le bonheur jette l'ancre dans l'âme torturée des exigeants. Comme on dit, « on est tous dans le même bateau ». Mais pourquoi avons-nous l'impression que le moindre souffle du vent détache le bonheur des parois de notre corps tandis que les ouragans les plus déchaînés laissent le malheur indifférent ?

Parce que le temps que notre âme compte est capricieux. Le bonheur est ennemi de la durée non pas parce que le bonheur ne dure pas mais parce que dans le bonheur le temps se dissout. Le temps n'existe que parce qu'on souffre : il a créé la souffrance pour ne pas disparaître et la souffrance a créé la conscience pour pouvoir durer.

Vote en fonction du nombre d'enfants ?

Le cardinal de Milan, Carlo Maria Martini : « Il faut assurer la représentation de tous les membres de la famille, les bébés compris » et de manière plus formelle un professeur de l'université catholique de la même ville : « Aujourd'hui une famille avec trois bébés dispose de deux votes comme un couple sans enfants. N'est-ce pas une injustice ? Il faut donner le vote aux familles en fonction du nombre d'enfants. »

Il est évident qu'on ne peut pas continuer avec une démocratie de comptage fondé sur la règle *une tête un vote, à partir de dix-huit ans*. Quand on vote, on élit des représentants qui gouvernent et font des lois *aujourd'hui* pour une vie meilleure, *demain*. Pas de doute qu'un couple avec des bébés soit plus concerné, en moyenne, par le futur qu'un vieux couple sans enfants — ou que des prêtres. Et qu'on ne dise pas que de l'« en moyenne » on s'en fout, car en démocratie tout relève des moyennes. Mais, sur la même lancée : il faudrait aussi enlever le droit de vote aux vieillards, aux suicidaires et aux malades graves ; en d'autres termes, à tous ceux qui sont très peu concernés par le futur. Il faudrait assigner un poids au vote de chaque être ayant droit au vote (il ne faudrait pas, a priori, limiter le droit de vote aux humains). Par exemple : un enfant de deux ans devrait avoir un poids bien plus grand qu'un vieux de cinquante ans ; un athée devrait peser plus qu'un catholique car ce dernier croit à une autre vie et donc il est moins sensible aux futilités de ce monde ; un fumeur devrait peser moins qu'un non-fumeur ; une femme plus qu'un homme (elles vivent plus longtemps) ; un maigre plus qu'un obèse, etc. L'assignation du poids risque de ne pas être très facile : culture, intérêts et idéologie risquent d'avoir leurs mots à dire. En attendant que l'ONU propose une formule pour le calcul des poids des votes, on pourrait recommencer à repenser la démocratie.

Et une manière de la repenser c'est de ne jamais cesser de penser aux souffrances qu'elle n'a pas voulu éviter.

Pourquoi « galbeux » est-il désuet ?

Une question qui, depuis des années, m'empêche de m'endormir avant la fermeture de la dernière discothèque : pourquoi « galbeux » est-il désuet ? Hier matin, elle m'a suggéré une réponse très simple qui m'a apaisé : « galbeux » est un vilain mot. Mon angoisse fondit sans laisser de traces. J'étais sûr que j'allais finalement pouvoir m'endormir à neuf heures. Mais la vie n'est pas faite pour s'endormir tôt — comme disait un ami qui s'est envolé trop jeune : « Dans l'au-delà on ne fera que dormir, profitons-en. ». J'en étais sûr, mais à neuf heures pile une nouvelle question frappa à la porte et chassa le sommeil : pourquoi un mot gent, girond, généreux, gracieux et galbe comme « galbe » n'est-il pas l'hôte chéri de toutes les bouches ?

Qu'est-ce qu'un Maupassant contemporain ?

Dans les années 1880/1890, deux tiers des romans étaient vendus dans les gares, et ils n'étaient pas nécessairement des *romans de gare*. Mais le fait que Flaubert et Maupassant se vendaient dans les gares, ne signifiait pas qu'en ce temps-là les gens étaient plus cultivés. Les gens qui prenaient le train étaient souvent des « élites ». Pour comparer la culture des gens de cette décennie-là avec celle des gens de notre décennie, il faudrait considérer toutes les routes que la culture peut emprunter pour arriver chez les gens. Est-ce qu'un Maupassant contemporain vend 2/3 de ses livres dans les grandes surfaces (les gares où de nos jours s'arrêtent les trains de la consommation ? Problème : qu'est-ce qu'un Maupassant contemporain ? Certainement pas Guy,

Un gène suffit-il ?

L'« amour » qui circule dans les trois Grands Livres est, paradoxalement, le ferment des gènes de la haine. Un gène dans chaque livre suffit pour détruire la vie — peu importent les centaines de mots « d'amour » qui les entourent. Un gène suffit quand on crève dans la misère et l'indifférence :

Nouveau testament : *Qui n'est pas avec moi est contre moi*. (De mémoire)

Ancien testament : *C'est Yhwh le héros le plus fort / Yawh le héros de la guerre*. (Psaume 24)

Coran : *Nous avons exterminé ceux qui traitent nos Signes de mensonge et qui n'étaient pas croyants*. (Sourate VII)

Citations hors contexte ? Des dizaines de siècles d'histoire en sont le contexte.

En a-t-on marre de frapper toujours sur les mêmes ?

« Les souvenirs de Gengis Khan ne sont rien en comparaison », écrit Alan Schom à propos de Napoléon⁴⁷. Comment l'interpréter ? Le Mongol perdrait-il le palmarès de la violence à cause de son éloignement historique et géographique ? La puissance économique de l'Europe aurait-elle besoin de nouveaux boucs émissaires ? Ou simplement, en a-t-on marre de frapper toujours sur les mêmes ?

PS Avec les Russe, c'est différent, Il est impossible de les corriger. Ils vont toujours trouver un « Terrible » pour faire peur à leurs voisins.

Pourquoi s'étonner ?

On s'étonne que le génome humain ne soit pas beaucoup plus complexe que celui des vers. Pourquoi ?

S'ils gagnaient 150 000 \$ par année, y iraient-ils ?

Je suis dans une *no-man's land* d'une dizaine de mètres entre l'éclaireur — une fille dans la trentaine, à l'allure d'un gars hyper-sportif — et son peloton — cinq jeunes plutôt informes dans leurs gros manteaux « Michelin » — quand un cri, qui aurait fait pâlir le sergent de *Full Metal Jacket*, me fit tressauter : « Chez Giovanni, c'est très bon. Les pâtes surtout. » J'ai bien entendu. Je vais les arrêter, je vais les sauver : « Attention c'est un piège ! Les pâtes, les pâtes surtout ! sont immangeables. Votre éclaireur est un traître à la solde de l'AMB (armée de la mauvaise bouffe). Suivez-moi. Allons à La Sila, là les pâtes sont vraiment bonnes. Presque comme chez moi. » Trop tard, le peloton s'est mis à courir et a presque rejoint l'éclaireur en criant : « Ououais ! » Trop tard aussi pour empêcher le petit diable qui me suit dans toutes mes sorties en ville de me faire la morale : « De quel droit critiques-tu les gens qui vont chez

⁴⁷ Schom Alan, *Napoléon Bonaparte*, Harper Perennial, 1997.

Da Giovanni ? Penses-tu vraiment, que s'ils gagnaient 120 000 \$ par année, ils y iraient ? Fais attention, on commence par des critiques sur la manière de manger et on tombe dans le mépris, comme certains de tes amis... » Non. Au secours ! Je ne veux pas devenir comme mes amis... Chez *Da Giovanni* on ne mange pas mal ! Chez *Da Giovanni*, c'est très bon. Presque comme chez Mc Donald's. Le petit diable est content. Il suffit vraiment de presque rien pour contenter les petits diables.

L'important c'est la signature, n'est-ce pas ?

La signature n'est pas importante que pour le Prado ou le Moma qui, si un tableau passe de Goya à une école quelconque du XIX^e siècle, perdent un certain nombre de visiteurs, mais aussi pour Dior et Armani. Pour nous aussi, mais avec certaines différences. La signature sur un tailleur le rend d'accès difficile — presque impossible de l'acheter et, pour le voir porté par une riche dame, il faut fréquenter un milieu loin de boulot dodo fofo. On peut l'admirer dans Vogue, le Prado de la mode, mais un tailleur est fait pour être porté. La signature de Goya rend par contre l'accès plus facile, un tableau est rarement peint pour être porté. Si *Le chien* de Goya était signé John Smith, Jean Dupont, Franco Rossi ou Ivan Ivanovitch il serait comme un tailleur d'Armani, caché dans une maison d'un quartier exclusif de Londres, Paris, Milan ou Moscou. Quand le prix est hors prix, il n'y a que les gardiens de choses mortes, les musées, qui peuvent acheter. On ne donne accès aux communs des mortels aux chefs d'œuvre que quand ils sont tellement chers que même les mortels hors commun ont des difficultés à les garder chez eux.

Les grands couturiers en veulent à *Zara* qui copie leurs modèles et vend les vêtements dix fois moins chers. Si je copie un Van Gogh et je signe Marie-Andrée Rajotte il n'y a pas de problème. Pourquoi la copie d'une jupe de Dior ne devrait-elle pas être possible si je la signe Marie-Andrée Rajotte ? L'important c'est la signature, n'est-ce pas ? C'est d'avoir la certitude que le père de la jupe est bien Armani. Je photocopie la jupe, je ne photocopie pas la signature.

T'es avec les patrons ?

Le personnel de l'hôtel est en grève. Ils demandent qu'on réengage un caissier licencié parce qu'il aurait volé. L'hôtel fonctionne normalement. Une trentaine de personnes — sur deux cent vingt — devant la porte principale de l'hôtel chantent et crient (en arabe).

Dialogue stagerien (et non stagirite). Entre une jeune stagiaire, rondelette et souriante, et un informaticien aux yeux cernés.

Qu'est-ce qu'ils disent ?

Ils disent des choses.

Ça je le sais. Pouvez-vous traduire en français ?

Je ne sais pas, dit-elle après avoir fermé son sourire et avoir jeté un regard étonné sur son collègue. Je vais l'écrire et je vais le porter à votre bureau.

Après cinq minutes elle entre dans le bureau, un papier dans les mains, qu'elle ne lira pas, et le sourire qui a repris ses positions.

Suis-je payée pour la traduction ? Je suis stagiaire.

Certainement.

Ils disent « Vous êtes des traîtres. ». Ils parlent de nous. Et puis ils disent « Le travail syndiqué est une opération de civilisation. ». C'est tout.

Êtes-vous d'accord ?

Oui, mais pas pour la première phrase.

Dialogue patronal. Entre un jeune patron dans la trentaine et un ami de ses sœurs qui fut déjà gauchiste.

Ils n'ont pas le droit d'être sur le terrain de l'hôtel. Je vais faire appel à la police.

Je crois que ce serait une grave erreur. De tous les points de vue.

Ils n'ont pas le droit...

Ce n'est pas important. Si vous appelez la police ça fait une très mauvaise publicité à votre hôtel et à votre pays. Imaginez vos clients Suédois ou Allemands, si vous n'appellez pas la police ils diront « Regarde comme ils sont civilisés au Maroc. Il y a une grève, les grévistes chantent à l'extérieur de l'hôtel et l'hôtel continue à fonctionner normalement. Ils ont des choses à nous enseigner ! »

Il me regarde pour découvrir si je plaisante.

Je suis très sérieux. Cette grève est une publicité gratuite pour votre hôtel et votre pays.

M'a-t-il cru ? Je ne sais pas, mais il n'a pas appelé la police.

Dialogue entre informaticiens. L'un marocain et l'autre québécois.

C'est bien qu'on n'intervienne pas contre les grévistes.

Oui, mais au Maroc on exagère. Ce n'est pas comme en Europe ou au Canada, les gens ici ne sont pas instruits et si on leur donne comme ça (et il m'indique son doigt) après ils veulent comme ça (et il m'indique son épaule).

Ce n'est pas une question d'instruction. C'est une question de salaire. Avec 160 Dinars par mois...

Oui, mais il y a trop d'ignorants et de voleurs...

Mais les instruits, s'instruisent souvent pour mieux voler

Vous plaisantez.

Je ne plaisante pas. Mais je le regarde avec un sourire qui devrait le faire douter. Je ne peux quand même pas lui donner l'impression qu'au Québec on est tous des fous ! J'assume mes responsabilités de bon citoyen canadien.

Dialogue extérieur. Entre un quinquagénaire qui va sur la plage faire sa petite course-santé et le syndicaliste à la tête des grévistes (la majorité, presque la totalité, des femmes voilées). Avant de parler avec le syndicaliste, notre *footingeur* avec un bandeau du Chiapas pour tenir ses longs cheveux de vieux soixante-huitard essaye de parler avec deux ou trois femmes. Aucun signe de vie. Il a la sensation très nette qu'elles ne lui répondent pas, non parce qu'elles ne veulent pas, mais parce qu'elles ne le voient pas. Le syndicaliste, ayant flairé le danger, arrive pour protéger ses poules aveugles

Bonjour

Bonjour. Je voulais savoir ce qu'il y a écrit sur vos pancartes.

Il me dit quelque chose en arabe.

Pouvez-vous me le traduire en français ?

Comme la jeune stagiaire, il n'a pas l'air très convaincu.

Il y a écrit : « Le travail syndicalisé est une opération de civilisation. ».

C'est bien.

Le patron ici est malhonnête...

Comme tous les patrons...

Non, Il y en a de bons.

Merci et bonne chance.

Dialogue téléphonique à gauche. Entre un homme qui travaille dans un hôtel en grève à Agadir et sa femme gauchiste à Montréal.

Ils sont en grève, à l'hôtel.

Ah bon !

Le patron voulait appeler la police et je lui ai dit que c'était mieux que non. Je lui ai même dit que cette grève était une bonne publicité pour l'hôtel.

T'es fou.

Pourquoi ?

T'es avec les patrons ?

Ce n'est pas ça. Je suis contre la police... que veux-tu que je fasse...

Je ne te comprends pas

Monologue. D'un petit prétentieux qui comme dit son amie ne sait pas écouter et réussit bien mieux les monologues que les dialogues.

« Politique ou amitié. Montrer ma solidarité avec les grévistes. Peut-être que le simple fait de leur parler. Personne ne les approche. Si je me mets avec eux ? Ils me prendraient pour un fou comme l'Anglaise qui se déshabilla dans le hall, le mois dernier. Elle devait être soûle. Il m'a dit qu'elle avait le visage d'une vieille de quarante ans et le corps d'une fille de dix-huit. Lui, il en a vingt. Licencié parce qu'il a volé et le syndicat le défend. Il n'avait pas d'autre choix. Ni lui ni le syndicat. Ni celle qui s'est déshabillée. Tous volent. Avec cette grève le syndicat s'aliène les sympathies de bien de travailleurs. L'éternel problème de la morale et des travailleurs réactionnaires. Facile pour les intellectuels de critiquer les uns et les autres. Et puis toi, tu es ici pour diminuer la probabilité de vol. Ne te conte pas d'histoires. Ton métier est le fer de lance du capitalisme. Ne nous emmerde pas avec tes provocations. Travaille et tais-toi. On peut employer l'informatique différemment, pour... pour... pour n'importe quoi. Mais si elle ne peut que contrôler ! C'est la police des machines. Et des organisations. Oui mais pas des individus. Attends ! Bull shit. Je ne veux pas tomber dans le piège anti-technique. Ils font la grève parce que le patron a licencié. C'est bien. C'est bien mieux que là où le syndicat prend en charge la morale, il est concerté et participe aux prises de décision. Il n'aurait pas fait la grève. Une plage avec seulement du sable très fin, on ne peut pas l'appeler *grève*. Je l'appelle quand même *grève*. Je cours sur la *grève*. Je laisse mes empreintes sur la *grève*. Vive la *grève*. C'est grave. Je mets tout sur le même plan *grève, grève et grève* et oui, il y a aussi la grève

qui protège les jambes. Terme très peu connu. T'as l'air de t'amuser plus avec les mots qu'avec la politique. Il y a un temps pour tout. Partout. Jouer avec le mot pour se préparer. Pour rire. Pour résister. Vive la grève. »

Combien gagne-t-il un prof ?

Grillade à Pointe-Claire. Une vingtaine de personnes d'une dizaine de pays différents (Syrie, Tunisie, Maroc, Pologne, Tchad, Italie, Allemagne...) ce qui est normal au Québec et un spectre d'âge très étendu ce qui est moins normal, et non seulement au Québec. La conversation ne prend pas. Je lance un pavé dans la mare : « Si le roi du Maroc annonçait officiellement son homosexualité sans doute que cela améliorerait la perception de l'homosexualité... » Ça explose. Occident dépravé... différence entre public et privé... 2 500 personnes qui se déshabillent dans la rue pour une séance de photos... des tableaux que le musée achète avec l'argent de nos impôts... ne pas toucher à l'autonomie des peuples... si les Afghans veulent vivre comme ça, on n'a rien à leur enseigner... est-on libre de ne pas payer les taxes ? non, alors ici c'est comme en Irak... les autochtones américains massacrés par les Blancs... les impôts... où s'en volent-ils, nos impôts ?... Les femmes vivent mieux dans les pays musulmans, au Québec elles ont trop de pouvoir... les joueurs de hockey gagnent trop... ceux de soccer aussi... dans notre société on ne considère pas la matière grise... combien gagne-t-il un prof ? *Timidement je leur dis que la matière grise n'a jamais été autant considérée et que les professeurs ne sont pas de bons exemples pour la matière grise.* Céline Dionne fait baptiser son enfant en trois langues... son mari est Arabe... le couple d'homosexuels de Pointe-Claire c'est de la publicité... qui paye le défilé gay ? nos impôts... la mondialisation c'est de la merde... les contestataires de Gênes ont raison... le respect des cultures des peuples... on ne va pas enseigner chez les autres... est-ce qu'au Canada on peut ne pas payer les impôts ? on n'est pas libre... comme en Afghanistan. Une tunisienne sauve la mise. Manif le 6 août pour l'Irak

Choisir d'être un gros gars bête ?

Il y a des gros gars bêtes qui deviennent policiers. Il y a des gros gars bêtes qui entrent dans la mafia. Il y a des gros gars bêtes qui flânent sur la rue Saint-Laurent. Il y a des gros gars bêtes qui devisent de tout et de rien. Il y a des gros gars bêtes qui dirigent des pays. Tous ces gros gars bêtes ont-ils choisi d'être des gros gars bêtes ? Certainement pas. Et alors ? Et alors on peut les mépriser et faire partie de la bande des petits gars cons ou se dire que s'il n'y avait pas de gros gars bêtes il faudrait les inventer pour ne pas devenir, à notre tour, de gros gars bêtes. Dans la foulée, pourquoi ne pas ajouter que Quand on se targue de réfléchir, il faudrait arrêter les mouvements les plus naturels, ceux qui viennent du cœur, car les mouvements qui viennent du cœur ne viennent que de la vanité et du désir d'unicité.

Où est-ce le début ?

Que la politique internationale soit la continuation de la guerre par d'autres moyens, c'est une banalité. Que la guerre soit la continuation de la politique par d'autres moyens, c'en est une autre. Et les deux ne sont pas en contradiction. C'est comme l'histoire de la poule et de l'œuf.

Si l'histoire est un convoyeur qui transporte, depuis la nuit des temps, des briques de guerre et de la blocaille de paix, où est-ce le début ? Après cette guerre-là, si vous êtes optimiste ou après cette paix-ci, si vous êtes pessimistes. Ou le contraire.

Prenons ce qui se passe ces jours-ci autour de l'Ukraine. Ça saute aux yeux comme un coup de pied au cul que Biden continue la guerre par d'autres moyens tandis que Poutine continue la politique par d'autres moyens. Mais il est aussi clair comme du lait de chamelle qu'un jour pas très lointain, leurs successeurs renverseront les rôles. Et alors ? Le convoyeur de l'histoire transporte des briques de guerre et de la blocaille de paix, et le convoyeur s'arrête seulement si

les hommes disparaissent. Et alors ? Impossible d'enlever les briques de guerre ? Impossible. Quand les États sont les propriétaires des fours.

Et si j'ajoute l'industrie électronique ?

Je ne sais pas s'il faut le regretter, mais il me semble que depuis la Deuxième Guerre mondiale on n'a plus les mêmes guerres. Je ne parle pas du point de vue de la technique ou de la souffrance. J'ai l'impression qu'à notre époque les guerres sont inutiles et qu'elles ne sont qu'un phénomène inertiel que la bêtise des politiciens empêche d'éviter. Je parle des guerres comme celle de l'Ukraine ou de la prochaine guerre américaine contre la Chine, par exemple — pas de celle entre Israël et la Palestine, celle-là est une guerre classique. Les guerres d'avant étaient l'avant-garde du commerce ou des industries et préparaient le terrain pour les échanges des biens. Des biens culturels aussi. Elles sortaient les groupes humains de leurs coquilles et les envoyaient frapper, avec des épées ou des canons, sur la coquille des autres. Aujourd'hui le commerce et la technique ont rendu le terrain pour les échanges tellement homogène que le commerce — cette façon qu'ont les groupes humains d'envoyer une avant-garde frapper, avec la ruse et la parole, sur la culture des autres — n'a plus besoin de violence. La peur suffit.

Ouais... mais l'inertie comme explication... on a vu de mieux...

Et si, à l'inertie, j'ajoutais l'industrie électronique ?

Microsoft n'a pas besoin de guerre.

Mais Rockwell qui incorpore dans ses armes des milliers de programmes, oui.

Ouais... c'est déjà mieux.

Et l'homme de la rue qui pense de penser ?

Pour l'homme de la rue qui gobe n'importe quel lieu commun, sans trop y réfléchir, les violents sont toujours les autres : les étrangers, les fous, les communistes, les fascistes, les Noirs, les ouvriers, les jeunes, les Arabes... Pour l'homme scolarisé qui pense penser et que jadis on aurait dit de gauche, la violence des autres n'est pas violence : seul l'Occident technicien est violent. L'homme de la rue, ayant tué dans l'œuf toute autocritique, vit dans le premier niveau et ne voit que ce qui a déjà été vu. L'homme scolarisé qui pense penser, presbyte dès la naissance, compense le flou de ce qui est proche avec l'idéalisation du lointain.

Et l'homme de la rue qui pense de penser ?

Si Guevara avait pris les semblants Laden ?

Après avoir pesté contre les intégristes, Guccini, d'une voix enragée, chante : « Quelque part, un jour, je ne sais pas où, je ne sais pas quand, le Che reviendra » Et il continue en disant qu'ils auront peur — les riches, la droite, les indifférents. Et si le Che était déjà revenu ? Si, dans les montagnes Afghanes, il avait pris les semblants de Ben Laden ? Quel dur coup pour toi et Guccini et pour moi ! Terrible, mais... mais sans doute que le Che et Ben Laden portent les mêmes espoirs. Nous, les Guevaristes, nous étions épris de révolution, de justice et de futur ; eux, les Ladeniens sont épris de révolution, de justice et de futur. Mais pourquoi ne puis-je pas croire dans les valeurs télétransmis par Ben Laden ? Parce que j'ai vieilli, parce qu'il est un fasciste intégriste, parce qu'il fait partie des dominants et parce qu'il tire dans le tas. Pour tout cela un peu, mais, surtout, parce que seulement un côté de la médaille a changé, celui de devant ; l'autre, celui du pouvoir, est inaltérable.

Tout s'intègre à ses habitudes ?

Suis-je quelqu'un, comme dit Sylvie, qui, dès qu'il fait ou qu'il lui arrive quelque chose, l'intègre à ses habitudes ? Quelqu'un qui s'installe dans tout ce qu'elle fait ? Quelqu'un

incapable de vivre avec l'inconnu et qui fuit l'inconnu ou l'assimile avant même que ce dernier ait eu le temps de tout se présenter ? Sans doute. Oui, je suis faite comme cela. Je m'habitue à tout. Dans toute situation je mets en ordre mes idées. Non, ce n'est pas bien dit. Dans toute situation je laisse que les nouvelles idées viennent mettre leur ordre. Ma vie a toujours été une suite d'habitudes : longues, courtes, mais toujours des habitudes. Ça fait vingt ans que je travaille dans le vieux Montréal et je peux compter sur les doigts d'une main le nombre de fois que j'ai fait une entorse à mon chemin, Cela rend folle Sylvie. Elle ne comprend pas que je sois si bornée. « Tu pourrais même avoir des habitudes qui durent cinq minutes », m'a-t-elle crié, fâchée, ce matin. Il est vrai : je peux même avoir des habitudes de cinq minutes. Et, je ne joue pas avec les mots ; je parle vraiment d'habitudes : des habitudes normales, de celles qui rythment le quotidien, de celles qui forgent notre esprit. Je m'habitue à tout, il est vrai. Même à être aimée.

Est-ce un hasard si leur mère était engagée, de gauche ?

Est-ce un hasard si les personnes les plus propres que je connais sont des homosexuels ? Est-ce un hasard si elles ont été pratiquement élevées seulement par leur mère ? Est-ce un hasard si leur mère était engagée, de gauche ? Je ne le crois pas.

Hemingway : que cherchais-je ?

Hemingway avait disparu de mon horizon depuis des dizaines d'années. Il revint quand je lus que le réchauffement de la planète causait la fonte des neiges du Kilimandjaro. Trent-cinq ans d'oubli, et pourtant Hemingway avait été mon grand amour de jeunesse. Je l'avais laissé pour Faulkner et Joyce et probablement je ne l'avais plus relu par un snobisme culturel très enfantin. J'avais honte de m'être entiché de cette écriture claire et presque journalistique, de ces dialogues simples et trop bien coupés, de ces histoires un peu trop romantiques, de ce réalisme un peu trop fin XIX^e. Il m'était arrivé, quelquefois, de parler de *Pour qui sonne le glas* mais toujours dans le cadre de conversations politiques plutôt que littéraires. Le Hemingway romancier, pour moi, était mort. Et s'il m'est arrivé de parler de la « scène du sac de couchage », c'était parce que cette scène était pour moi mythique et n'appartenait plus à Hemingway, ni à la littérature. Ce qui est certain, c'est que je n'avais plus pensé à *Là-haut dans le Michigan* même si cette nouvelle m'avait terriblement marqué. Je l'avais lue la première fois, à quinze ans, en 1963. Je m'en souviens très bien car c'était l'année de l'assassinat de Kennedy et, quand, dans le train qui m'amenait à Sondrio, Claudio annonça la nouvelle du meurtre je m'agitais pour convaincre Mauro qu'il fallait absolument qu'il la lise. « C'est la chose plus bandante que je n'aie jamais lu. » Trente-huit ans après, je décidai donc de faire une expérience : essayer de me souvenir de la nouvelle et la lire ensuite pour voir quels tours m'avait joué ma mémoire.

Un petit village... une fille très jeune... un jeune homme timide et travailleur... une cloison de planches... il la déshabille... ils font l'amour sous le soleil... elle est follement amoureuse... il la caresse partout... elle se met sur lui... elle pleure en venant

Le village est en effet petit : *Horton's Bay*, le village, comptait en tout cinq maisons sur la grand-route de *Boyne City* à *Charlevoix* et Liz était une jeune fille qui avait de jolies jambes et portait toujours des tabliers de cotonnade. Jim, le jeune homme, était venu du Canada [...] était un petit homme noir, avec de grandes moustaches et des mains énormes et plutôt silencieux et indifférent que timide. Il n'y a aucune cloison de bois, mais l'entrepôt de la baie ; Jim ne l'a pas déshabillée mais il avait soulevé sa robe et ce n'était pas sous le soleil mais dans une nuit sans lune qu'ils font ce que tu sais bien qu'il faille qu'on fasse, comme lui dit Jim. Elle en effet pensait tout le temps à Jim Gilmore qui ne la caresse pas partout et elle ne se met pas sur lui car, comme on

peut lire à page 69⁴⁸ *Avec peine, elle se dégagea de dessous lui* et elle pleure mais certainement pas en venant mais plutôt parce qu'il *dormait* après.

Qu'avait-elle de si érotique ? Pourquoi la lus-je et la relus-je ? Que cherchais-je ? Ce que je cherche, sans doute.

Le coût de l'hésitation est-il trop grand ?

Est-ce applicable aux humains ce qu'un entomologiste écrit à propos des insectes dont les accouplements homosexuels semblent être involontaires : « le coût de l'hésitation est supérieur au coût de faire quelques erreurs » ?

Pourriez-vous être ami d'Hitler ?

Je trouve votre incapacité à juger épouvantablement dangereuse. Ce que vous venez de dire non seulement me confirme que votre position est inacceptable mais, si je n'avais pas un certain respect pour votre âge, je vous dirais d'aller vous...

Vous avez certainement raison. Dire : « Si j'avais fréquenté Hitler, je l'aurais compris », c'est criminel, mais je ne peux pas faire autrement.

Ami d'Hitler ! Avez-vous réfléchi un instant sur ce que cela veut dire ! Vous pourriez être ami d'Hitler ?

Je ne le sais pas et, heureusement, je ne le saurai jamais. Ce que je voulais dire c'est que tout discours politique ou moral fond au contact d'un individu concret.

Pourquoi donc un tel succès ?

Cent quatre-vingts minutes de projection, cent soixante de trop. Un documentaire, pas nécessairement très bien tourné, de vingt minutes aurait été bien plus intéressant pour connaître l'américanisation de Taiwan, pour découvrir les quelques bribes d'une culture chinoise qui nous tranquillise dans notre besoin de reconnaissance de la diversité, pour nous montrer la vie qui rêve dans le corps d'un enfant rempli de volonté. Cent soixante minutes de lieux communs pseudo-philosophiques, d'agencement de séquences trop prévisibles, de prétentions artistiques de première année de cinéma, de sentimentalisme et de kitch pré-hollywoodien, de manque d'assurance dans le rythme... cent soixante minutes qui auraient pu s'empouiller. Pourquoi donc un tel succès ? L'exotisme ? ou le mépris pour des gens que l'on ne croyait pas capables d'enfiler trois heures d'images ? Je ne sais pas, mais tout cela m'oblige à me demander si l'engouement pour le cinéma italien d'autrefois n'était rien d'autre que le regard paternaliste sur un monde qui se débattait dans l'arrière garde de la modernité. Certes on peut, on doit continuer à faire des films comme *Yi Yi*, mais qu'on ne nous casse pas les oreilles avec Hollywood et sa puissance économique et impuissance artistiques. Les librairies sont bien remplies de livres qui ne valent pas les coûts de l'encre, pourquoi pas la même liberté pour le cinéma. Parce que le cinéma coûte plus cher ? Non, la platitude n'a pas de prix.

La publicité n'est-ce pas l'âme d'un pays ?

Dans les premières trente-trois pages de l'*Espresso* de cette semaine (la publicité de Versace n'est plus là), il y a 14 publicités dont 12 avec un homme, 2 avec une femme, 4 avec un couple (homme et femme) et 5 avec des objets inanimés. Que dire du fait qu'il y a six fois plus d'hommes que de femmes ? Que les hommes italiens n'ont plus besoin des femmes pour acheter une voiture ? Qu'ils sont toujours plus narcissiques ? Que les homosexuels ont un

⁴⁸ Ernest Hemingway, *Œuvres I*, Pléiade, 1966.

poinds économique toujours plus grand ? Un peu de tout. Y a-t-il encore des rustres qui osent dire que la publicité n'est pas l'âme d'un pays ?

Les *hommetiques* existent et le *femmetiques* ?

Les tiques sont sans doute un moyen intéressant pour réfléchir sur le temps, mais je dois admettre que je ne les trouve ni belles ni sympas⁴⁹. En lisant le livre de Giorgio Agamben je me disais que prendre les tiques pour exemplifier les différences entre les hommes et les animaux était un peu exagéré. Les tiques sont plus proches... plus proches de quoi ? À bien y réfléchir, les tiques sont très proches de certains humains que, disons, des moustiques, pour prendre un autre animal sanguinaire. Elles sont tellement proches de certains gens que j'ai connus et que je connais que j'ai envie d'introduire le néologisme (très laid) *hommetique* pour indiquer les hommes, qui ont l'essence des tiques. À bien y penser les *hommetiques* sont plus répandus qu'on ne le pense. Mais, qu'est-ce que caractérise un *hommetique*, quelle est son essence ? Il suce le sang d'une idée (une seule) qui est passé à côté de lui dans sa jeunesse et il n'a plus la moindre pensée jusqu'à sa mort. Il ne fait plus rien. Je ne dis pas qu'il ne mange pas, qu'il ne dort pas et qu'il ne chie pas comme tous les autres animaux mais au-delà de ces fonctions primaires il ne fait rien.

Par exemple : il ne pense pas parce qu'il ne sort jamais la tête du trou qu'il a fait quand il avait encore un reste de force intellectuelle ; il n'écoute pas parce qu'il n'imagine pas (il n'a surtout pas d'imagination !), que d'autres idées existent ; il n'aime pas parce que la seule chose qu'il sent c'est sa tête qui se gonfle jusqu'à ce que mort d'en suive ; il ne voit pas parce qu'il ne s'est jamais lavé les yeux. Il attend. Les *hommetiques* que je connais attendent, immobile dans l'âme et dans le corps, que la révolution ou le salut arrive. Et si vous n'attendez pas comme eux, si vous n'êtes pas des vrais *hommetiques* comme eux, vous appartenez à la vieille méprisable catégorie des hommes qui tant de mal ont fait sur terre.

Mais la tique attend et puis suce tandis que l'*hommetique* suce et puis attend. Ce n'est pas du tout la même chose !

Je n'ai jamais dit qu'un *hommetique* est une tique. Je dis que leur rapport au monde est le même : borné, aveugle et monomaniaque.

P. S.

Les *femmetiques* existent-elles ? Je n'en ai jamais connu. Est-ce un hasard ? Est-ce biologique ? ou culturel ? un mélange des trois ? Je ne sais pas.

Qu'est-ce que les *nymphes* ?

De super-femmes qui hantent les bois, les ruisseaux et la mer et dont Zeus est friand ? Oui. *Des courtisanes, des femmes galantes ?* Oui. Si vous êtes un mordu du français du XVIII^e siècle, vous avez certainement pensé cela. *Des jeunes filles au corps gracieux* comme écrit le Robert ? Oui. Si vous avez flirté avec le féminisme vous connaissez le mépris qui habille les nymphettes. *Un stade de la métamorphose des insectes* (entre la larve et l'imago) ? Oui, et si vous vous intéressez aux sciences naturelles, ça doit être la première signification qui vous est venue à l'esprit. Mais, il y a une autre définition que ma mère (pudique comme celle de Brassens) m'a défendu de nommer ici. Je peux vous donner un indice : si j'étais poète, je les appellerais les ailes du désir.

⁴⁹ Il suffit que je parle (ou j'écrive) des tiques pour que je commence à me gratter, comme quand j'avais douze ans il suffisait de penser à Brigitte Bardot pour bander.

Est-ce un motif pour polluer ?

Quand, en l'an mille, Leif Eriksson mis pied au Groenland le climat était beaucoup plus doux qu'actuellement. En mille ans la température du Grand Nord a diminué d'à peu près 10 degrés sans la moindre contribution des hommes. Maintenant les hommes de science disent que les hommes des industries sont en train de chauffer la planète de manière telle qu'ils risquent de conduire les hommes (tous) vers une catastrophe écologique.

Penses-tu que le Groenland se transformera en une nouvelle Hawaï ?

Quel con !

Peut-être moins con que tu ne le penses. Et si notre planète n'avait pas besoin des hommes pour se réchauffer ?

Est-ce un motif pour polluer ?

Non. C'est un motif pour avoir un peu d'humilité.

J'ai l'impression qu'un peu plus d'humilité face à l'univers et un peu moins face au pouvoir risquerait d'améliorer deux ou trois petites choses dont je parlerai seulement devant mon avocate mais, étant nul en politique, il y a fort à parier que je me trompe.

Et les autres ?

N'insurgez-vous pas contre l'homme politique anglais qui a déclaré que « Si on adopte l'euro on perd notre identité nationale ». Qu'est-ce qu'ils ont d'autre les Anglais, que les Américains ont dépouillés de la langue et de la puissance politique et économique ?

Et les autres ? Le Français, les Allemands, les Pakistanais, les Chiliens, les Québécois... qu'ont-ils pour définir leur identité nationale ?

Quelques vieux fétiches que les réactionnaires fabriquent dans l'arrière-boutique des universités.

Des bibelots crasseux que les puissants ont jetés dans la poubelle de l'histoire.

Simple adaptation de la vérité aux situations ?

Il va mourir bientôt, il le sait et il insiste sur l'image négative qu'il a de lui-même. Il n'est pas cet homme plein de qualités dont parlent amis et parents, depuis un demi-siècle. « Non, je ne suis pas ce F. là, mais, en voyant la mort s'approcher, j'espérais changer. Avoir un autre rapport aux quelques brins de vie qui restent, aux gens qui m'entourent. Voir différemment la mort. Et je n'y parviens pas. » Que dire ? Rien ? Cela le confirmerait dans sa déception. Quelle banalité déterrer sous le regard d'un homme qui demande quelques jours de souffrance de plus ? Et s'il suffisait de dire la vérité ? La vérité vraie : celle qui diminue la souffrance et redonne élan à la vie. De lui dire que l'image que nous avons de nous-même est la moins « objective » du monde, qu'elle n'est qu'une déformation de l'image que les autres ont de nous. Qu'on est ce que les autres disent qu'on est, et rien d'autre. C'est ça que je lui ai dit. C'est ça la vérité pour lui (et pour moi). Qu'aurais-je dit si l'image que les autres lui projetaient était négative ? Exactement le contraire. Et si les deux images, celle des autres et la sienne, étaient négatives ? Lui dire, tout simplement, que les deux images ont la même origine, qu'elles naissent du mépris de la vie qu'ont la culture, l'économie et, surtout, la religion. Simple adaptation de la vérité aux situations ? Relativisme de mauvais aloi ? Non. La vérité vit dans la situation. Elle dure ce que nous la faisons durer. Tout cela, si simpliste, banal et pauvre dans une discussion de salon ou dans un livre de philosophie, ne l'est pas devant la mort (pas la mort abstraite des sages, mais celle qui irrigue le corps), quand les fils les plus tenus peuvent soutenir les poids les plus lourds pourvu qu'ils soient imbibés de

quelques gouttes d'empathie. D'animalité. D'une animalité humaine qui ignore toute vérité prête à porter.

Pourquoi des intellectuels de salon s'insurge-t-ils contre l'image ?

« Il m'ont blessé dans ce que j'ai de plus cher : mon image. » Qui a-dit cela ? Nicole Kidman ? Jacques Derrida ? Arafat ? La Joconde ? Non. Le premier ministre italien Silvio Berlusconi. Cité avec mépris comme emblème de dégradation sociale ? Un mollah pakistanais ? Un rabbin new yorkais ? Réjean Ducharme ? Non. Un groupe d'intellectuels de salon : Tiqqun. Pourquoi un groupe d'intellectuels de salon s'insurge-t-il contre l'image ? Par iconoclastie ? Pour que la parole reprenne sa place dans une société muette ? Non. Parce que chacun trouve la lutte — et la mode — qu'il peut.

Les nouvelles générations ont-elles droit, comme la mienne, à leur dose d'imbécillité ?

Un amphi de l'UQAM, une faune génériquement de gauche, un court-métrage sur les *piqueteros*, deux Argentines qui décrivent brièvement la situation politique de leur pays, un débat, et tout le tralala.

Devant moi, deux couillons parlent à haute voix.

Celui de gauche, le couillon gros, barbiche, yeux sales de porc en liberté, parle de Trots, de ML, d'anars avec une pédanterie à faire pâlir les journalistes du Devoir ; l'autre, le couillon sec, visage d'hyène ankylostomiasique, écoute et rit comme écoute et rit un couillon sec à côté d'un gros couillon gros. Silence de trois minutes — silence côté orifices, mais côté patte ça bruite, et comment ! et ça recommence, avec le mince qui ne cède pas sa place. Contents, satisfaits, conscients de leur puissance intellectuelle, ils enfilent des perles de banalité sur une brochette rouillée avec l'assurance bornée des individus que la vie n'a pas encore connus. Logique flasque, sentiments sans sentir, gestes vulgaires sous un couvercle de mots décrépits.

Je dois m'en aller.

Je n'aurais jamais imaginé que de tels sous-produits des mouvements des années soixante-dix eussent si bien résisté aux intempéries des années.

Voilà le troisième couillon : comment ai-je pu penser que les nouvelles générations n'avaient pas le droit, comme la mienne, à leur dose d'imbécillité ?

P. S.

Une fille, de deux ou trois ans leur cadette, un regard déjà maternel, les écoutait en silence.

Un passé inappropriable ?

Au début de son dialogue avec Roudinesco, Derrida parle de l'importance de la figure de l'héritier, « loin d'un confort assuré qu'on associe un peu vite à ce mot, l'héritier devait toujours répondre à une sorte de double injonction, à une assignation contradictoire : il faut d'abord savoir et savoir réaffirmer ce qui vient " avant nous ", et que donc nous recevons avant même de choisir, et de nous comporter en sujet libre. Oui il faut (et ce il faut est inscrit à même l'héritage reçu), il faut tout faire pour s'approprier un passé dont on sait qu'il reste au fond inappropriable, qu'il s'agisse de mémoire d'ailleurs de mémoire philosophique, de la préséance d'une langue, d'une culture, et de la filiation en général. ⁵⁰»

À une première lecture tout est parfait, comme toujours, dans les éboulements des textes de Derrida. Cette « assignation contradictoire » surtout. Elle nous place, nous les lecteurs, là où la réflexion se tord pour éviter les ronces de la logique et où, comme par magie, elle trouve la

⁵⁰ Jacques Derrida, Elisabeth Roudinesco, *De quoi demain... dialogue*, Flammarion, 2001.

poche d'air frais qui réoxygène la pensée. Il est naturel que la pensée dans son fonctionnement injonctif, c'est-à-dire aux prises avec l'ordre de la langue et de la culture et la liberté de la parole, soit fascinée par toute *injonction* qui ne brime pas le *sujet libre*. Par tout ce qui, comme elle, fait de vertu nécessité.

((Parfois dans certains individus, souvent dans d'autres — surtout dans les épigones — la pensée se complaît.))

À une deuxième lecture qui, comme toute deuxième lecture après le passage de Derrida dans le champ philosophique, « *tente de penser la limite du concept* » en le défaisant avec amoureux respect, ce « *passé dont on sait qu'il reste au fond inappropriable* » déclenche un désir respectueux et non blessant de déconstruction.

« *On sait* ». On, qui ? Nous qui pensons l'héritage ? Nous les héritiers de Derrida ? Nous qui savons ? Ou, plutôt, ça se sait ?

Cet « *on sait* » qui, d'une part donne au savoir du lecteur une objectivité qu'il est loin d'avoir et de l'autre met de l'eau dans l'impossibilité de s'approprier est-ce un simple procédé rhétorique ? J'en doute. Et je ne doute pas parce qu'il n'y a rien de simplement rhétorique. Biffons-le donc :

« *Pour s'approprier un passé qui reste au fond inappropriable.* »

On a beau relire la phrase, le changement est moins radical que l'on ne l'aurait cru. Pourquoi ? Je lance une hypothèse, une simple hypothèse pour m'aider à tourner en rond : c'est-à-dire à ne pas faire du surplace. C'est « *reste* » qui est autant imprégné de savoir que l'« *on sait* ». Le *reste* ne peut être *reste* que parce qu'on sait qu'il y a ce qui laisse un *reste*. Il est certainement plus imprégné que « *est* ». Remplaçons donc « *reste* » :

« *Pour s'approprier un passé qui est au fond inappropriable.* »

La phrase a maintenant un air plus banal, un air tablier-cuisine-vaisselle, ce qui est loin d'être dépréciable (même s'il est souvent déprécié) dans un discours philosophique. Malgré cet air la phrase continue à manquer de tragédie. D'objectivité : non pas d'une objectivité sous l'aura de la science mais de celle qui laisse la chose se dresser hors du discours, derrière la parole. Il ne faut pas une très grande intuition pour s'apercevoir que c'est « *au fond* » qui crée l'atmosphère, qui protège le lecteur de la violence d'une affirmation sans médiation explicite du scripteur (il se peut fort bien que le « *on sait* » acquiert un tel relief aussi, surtout, à cause de cet « *au fond* » qu'au fond est le fond de l'affirmation de Derrida). Mais cet « *au fond* » est à double face, à double fond. Lui aussi. Lui surtout. Au fond — en réalité, l'expression « *en réalité* » — inappropriable ou avec un fond inappropriable ? « *En réalité* » et donc mécanisme rhétorique de rappel qu'il y a autre que « *en réalité* » ou ce qui est au fond, dans le profond, dans la vérité, dans le fondement du passé ? Dernier biffage pour aller au fond de la phrase de Derrida, pour sombrer :

« *Pour s'approprier un passé qui est inappropriable.* »

Derrida dévêtu dixit.

Une phrase sèche, sans états d'âme. Tragique. Une phrase où le savoir n'a pas besoin d'être dit parce qu'il est déjà là. Où on n'a besoin ni de *reste* ni de *fond*. Mais alors, n'y a-t-il que l'ouverture du mysticisme qui permette de voler au-delà de la logique ? Oui, s'il faut aller au fond avec le langage pour ne pas aller au fond avec l'esprit.

Mais mon prétendu travaille d'aller au fond est malhonnête. Des vrais héritiers de Derrida ne traiteraient pas une phrase du maître comme une phrase de Kant. Derrida est dans ce qui est autour. Dans le mouvement de la phrase, dans les conjonctions, les disjonctions, les adverbes, les adjectifs, parfois dans les verbes. Jamais dans les substantifs. Dans les *incipit*, dans les orifices : jamais dans le fond.

NOTE dans la page : Et si Derrida parlait de lui comme héritier pour parler à ses héritiers ? À ses nombreux, trop nombreux héritiers. Si, comme tout bon moraliste, il ne pouvait que dire les mots de travers ? Mais, au fond, est-ce possible que les mots ne soient de travers ?

Qu'est-ce qu'un individu sans inconscient ?

Je courais comme un débile sur le tapis roulant et je pensais que j'étais le cas idéal pour une psychanalyste désireuse de faire sortir la psychanalyse du ronron où elle gigote depuis un siècle, en la transformant en une vraie science, selon les vœux de son fondateur. Pourquoi ? Parce que je suis un des rares êtres dépourvus d'inconscient. J'aurais aimé être le seul mais... à moins d'être naïf comme une Ginette, on sait que l'on n'est jamais seul, surtout si on a le courage de regarder en arrière. Je regardai en arrière. La journée était assez brumeuse mais je distinguai clairement Œdipe et Aristote, Jules César et la Très Sainte Vierge, Goethe et Napoléon, Nietzsche et Picasso, et, un peu plus proche, Simone de Beauvoir et ma grand-mère. Je regardai à côté, et je ne vis que Paglia et Madonna. On me demandera : « Qu'est-ce qu'un individu sans inconscient ? » Simple. Un être simple, un être tout en superficie, un être à deux dimensions⁵¹ ; un individu qui peut dire tout ce qui lui passe par la tête parce que sa tête n'est qu'un échangeur de surface ; un être sans honte, sans culpabilité ; une âme vide ; un corps qui déborde de paroles. Psychanalystes à la grande parole et aux petites mains, en avez-vous marre du trop-plein des névrotiques ? Assez des malheurs opaques qui ombragent la vie de tous les jours ? Cherchez les êtres vides que la parole pénètre et laissez les individus pleins que la parole vide. Ceux qui laissent circuler sans entraves : *j'ai désiré que mon père se transforme en..., j'aurais aimé mettre mon... dans... de ma mère... le chien de François me donne envie de... je voudrais tuer ma...*

La musique exprime-t-elle ce qui n'est pas exprimable ?

« La musique exprime ce qui n'est pas exprimable ». Cette affirmation apparemment profonde, avec des variations plus ou moins obscures, nous l'avons entendue des milliers de fois. Mais n'est-ce pas la même chose pour la poésie, la pensée ou la parole ? Pour tout ce qui exprime quelque chose qui n'est pas encore là, n'est plus là ou ne sera plus là ? Pour tout ce qui meut ce qui est immobile et fige ce qui se meut ? Pour tout ce qui va au-delà des techniques ?

Pourquoi ne vois-je pas toutes ces inconscientes ?

Hier je pensais tout ce baratin sur le manque d'inconscient et d'autres choses encore qu'il serait trop facile de dire et aujourd'hui je suis tombé dans un livre où on écrit que la femme « n'a même pas d'inconscient et que de n'en pas avoir la dote de quelque chose en plus »⁵². Je suis donc encore moins seul que je ne le pensais. Mais pourquoi ne vois-je pas toutes ces inconscientes ? Sans doute parce que je suis moins inconscient que je ne le pense.

Pourquoi ce moment est-il triste ?

George Steiner, après avoir présenté l'anecdote des trois filles qui provoquèrent un infarctus à Adorno en se déshabillant dans un de ses cours, écrit que « (...) Rien n'avait préparé ce grand maître à une telle leçon. Tout théoricien de la culture doit avoir en tête ce moment si triste. » En cette occasion j'ai des difficultés à comprendre Steiner, pourtant toujours si clair et simple.

⁵¹ Les autres, dans leur quête de leur vrai moi, se retrouvent avec la profondeur comme seule dimension. Un philosophe qui fut déjà célèbre parla, si je me souviens bien, de l'homme à une dimension.

⁵² Wladimir Granoff, François Perrier, *Le désir et le féminin*, Flammarion, 1991.

Pourquoi ce moment est-il triste ? Pour l'infarctus ? Pas besoin de le dire. Le monde est rempli d'infarctus et Adorno aurait pu en attraper un en beurrant son pain. Pour le regret des théoriciens qui doivent renoncer à la chair pour monter sur la chaire ? Parce que des faits semblables se répètent-ils rarement ? Je fréquente Adorno depuis trois décennies et je suis certain que c'était un des moments les plus riches de sa vie intellectuelle. Il faudra un jour écrire sur cet épisode un *minimum moralis* très adornien.

La machine à photocopier la vie où est-elle ?

Cette sale guerre aura au moins servi à une chose. Elle aura montré, aux intellectuels qui trouvent qu'on vit dans un monde où l'on produit trop d'information, où le bruit est tel qu'on ne peut plus entendre la mélodie du réel mais qui, en même temps, pour se plaindre d'un monde qui n'écoute pas la bonne parole, celle qui sauve, celle qui fait penser, — la leur, leur bruit — ne détèlent pas de noircir écrans et papier à longueur de journée, elle leur aura montré, vous dis-je, cette guerre, elle leur aura montré que bien des informations, trop à mon avis, ont disparu pour faire place à l'état d'avancement des troupes de l'OTAN ou aux réflexions profondes qui nous informent que l'homme est destiné au malheur ou que l'économie nous rend esclaves de faux besoins. Qui parle encore de ces vaches qui choisirent la folie pour fuir un monde intéressé seulement à leurs muscles et à leur pis ? Où sont-ils finis les experts de la couche qui protégeait jadis les cieus de la merde terrestre ? Et ces océans qui, pris d'une folie de grandeur, grossissent de quelques centimètres par années, ont-ils mué ? Et la machine à photocopier la vie où est-elle ? On a même cloné le premier humain sans trop faire de bruit. Et l'eau, et notre eau, cette eau qu'on risque de nous voler, cette eau qui est notre richesse et cette eau qui est notre orgueil à nous et qu'on ne donnera jamais aux assoiffés hors de nos frontières, pourquoi ne parle-t-on plus de notre eau ? Et qui s'intéresse encore au Zimbabwe, au pays où on était proche, enfin ! de donner aux propriétaires Blancs une couche de couleur ? Et les morts en Colombie ? Et ceux du SIDA ? Et ceux du Congo ? Et la mafia russe ? et l'américaine ou la chinoise, pour ne pas parler de celle du bel canto ? Que fait-il tout ce beau monde ? Et Madonna où a-t-elle disparu ? Madonna où es-tu ? Et Gilbert Bécaud que fait-il ? Ah, Gilbert, Gilbert, quelle ingratitude ! et... et... Pas de panique. Ça va revenir. Vous ne serez pas au chômage, vous pourrez encore ajouter bruit au bruit⁵³. Votre vie continuera comme avant, mes chers peureux de la pensée.

Pour nous, pour toi et moi, pour tous ceux qui ne marchent pas sur des nuages de paroles, maintenant. Pas de panique. Notre pompe cérébrale est surdimensionnée. Pas de panique et, surtout, loin de nous la peste de la peur. Comme nous dit si souvent Ik : mieux vaut un vieux con sale qu'un vieux⁵⁴ peureux.

L'informatique comme lieu privilégiée pour la philosophie ?

L'informatique comme lieu privilégiée pour la philosophie. Pourquoi ? La nécessité de créer un modèle de la réalité qui permet d'écrire un programme « réel » qui s'insère naturellement dans ladite réalité, oblige l'informaticien à aborder les problèmes classiques : qu'est-ce que le réel ? qu'est-ce qu'une chose ? Qu'est-ce que penser ? etc. L'important c'est de ne pas y arriver dépourvues de tout bagage philosophique car on pourrait se faire leurrer par des « petits » succès initiaux. Il faut laisser aux autres le privilège de se tordre les neurones contre des problèmes insolubles puisque ce genre de torsion crée, par effet de bord, des retombées intéressantes — et pas seulement pour les informaticiennes.

⁵³ Comme je m'efforce de faire depuis que je suis né.

⁵⁴ Pas nécessairement con !

Dogmatique ce pape ?

Une fois que tu as entendu la voix des canons tu ne peux plus t'arrêter. C'est une drogue. Voici le 16 : « Nous interdisons la chasse à tout le clergé⁵⁵ ; pour cette raison, ils ne doivent pas se permettre de garder des chiens et des oiseaux pour ces buts. » Cependant ils pouvaient garder des brandons pour allumer des bûchers. Comme quoi les contradictions des écologistes ne datent pas d'hier. Et la médecine alternative ou la psychologie du profond ? Elles étaient tenues en haute estime par l'armée des évêques d'Innocent III : « Nous commandons que quand un médecin du corps est appelé au chevet d'un malade, avant tout il demande qu'on appelle un médecin de l'âme parce qu'après que la santé spirituelle sera rétablie, la médecine du corps sera bénéfique, car une fois la cause enlevée les effets s'en iront ». À titre d'information, sans aucune visée polémique, ce pape écolo et psychologue qui défendait la médecine douce est le Grand pape des croisades. Rien d'étonnant, n'est-ce pas ? Dogmatique ce pape ? Écoutez-le sans préjugés, regardez sa modernité, son historicisme, son relativisme libéral : « Il ne faut pas juger répréhensible si le statut des hommes change avec le changement des temps, surtout quand une nécessité urgente ou l'intérêt commun le demande ». Pour suivre l'air du temps il rend donc possible des mariages entre des enfants de deuxième mariage et les parents du premier mari. Est-il possible qu'il y ait une histoire économique derrière tout cela. Il est possible. Qui doute encore que c'est l'économie qui fait que les temps changent ? Qui fait.

Tu dis penseur ?

Quelle est la pire offense qu'on puisse faire à un quidam qui se définit (ou, aime qu'on l'appelle) « penseur » ? L'appeler *intellectuel*.

Comment s'opposer à l'autorité arbitraire et violente des princes ?

Le 24 septembre 1518, l'université de Wittenberg décida d'appuyer Luther, cet intellectuel qui, dans *Sincère admonestation à tous les chrétiens pour qu'ils se gardent de la révolte et de la sédition*, écrira : « Car ce qui est fait en vertu d'un pouvoir régulier ne doit pas être considéré comme violence » surtout que l'émeute n'est « jamais juste, quel que soit le bien-fondé de la cause. » Mais, que faire contre l'autorité arbitraire et violente des princes ? « Premièrement tu dois reconnaître ton péché (...) Deuxièmement tu dois humblement prier contre le gouvernement du pape (...) Troisièmement, fais que ta bouche soit la bouche de l'esprit du Christ (...) car c'est par des paroles qu'il faut (...) tuer ». Et la guerre des paysans viendra (1524-1526) avec ses 100 000 paysans tués et après elle « la justice criminelle de l'époque (...) célébrera ses orgies les plus sauvages⁵⁶. »

Trois lieux communs non distillés.

Premier lieu commun : l'unification linguistique de l'Allemagne fut fortement influencée par la traduction des évangiles par Luther, celle d'Italie par la *Divina commedia* de Dante.

Deuxième lieu commun : ceci a énormément influencé l'évolution des deux cultures. *Troisième lieu commun* : la technique et l'influence de l'anglais vont aplatir « Lutheriens » et « Dantiens » sur le même écran. Si on distille les trois on se retrouve avec une goutte de bêtise. Si on les allonge avec de l'eau distillée on peut désaltérer la pensée pendant quelques mois.

En 1521 Melanchthon l'« apôtre » de Luther publia *Loci Communes Rerum Theologicarum* traduit en Anglais par « Main Topics of Theology ». De *lieux communs* à *sujets principaux*, dérapage du sens ou (encore) problème de traduction ?

Melanchthon et Luther — raison et volonté — même lutte. Le premier à propos du servage : « plutôt trop clément pour des gens sauvages et rebelles comme les Allemands ». Les deux

⁵⁵ Au clergé de chasser, bien sûr !

⁵⁶ Hajo Holborn, *A History of Modern Germany*, Princeton University Press, 1959.

libèrent le peuple de l'autorité absolue de l'église pour le soumettre à celle, également absolue, du prince. Bush et Gates — parlement et bourse — même lutte. Les deux libèrent le peuple de l'autorité relative de l'État pour le soumettre à celle, absolue, de l'entreprise.

Protestantisme et capitalisme : les murs orbes qui encerclent l'individu.

Le mérite de l'honnêteté suffit-il pour justifier les subventions ?

Un vieux réalisateur se met en scène comme un vieux réalisateur qui prépare un film sur Proust. Le réalisateur fuit ou se cherche (selon) et trouve à la fin du film et de sa vie la solution de l'énigme : il faut qu'il réalise un film où il parle de son passé, directement. C'est bien ça qu'il vient de faire. L'a-t-il bien fait ? Certainement pour lui. Et pour nous, simples spectateurs ? Sans doute pas. C'est un film pour des gens qui ne s'ennuient pas facilement et que les lieux communs d'une petite culture littéraire et musicale n'effrayent pas. Il n'avait pas besoin du cinéma pour dire ce qu'il a dit ; il aurait pu raconter ses histoires dans le café du coin ou dans un livre. Le mérite de l'honnêteté suffit-il pour justifier les subventions ? D'un certain point de vue oui : montrer sa faiblesse sans complaisance et sans un amour excessif de soi n'est pas une chose de tous les jours surtout parmi les gens de cinéma qui, dans la complaisance, vivent. Fabio Carpi est le réalisateur de *Les intermittences du cœur*, il est né dans les lointaines années vingt.

Un doute. Et si les lieux communs de Carpi n'étaient pas tellement communs pour des jeunes amateurs de cinéma auxquels *Les intermittences du cœur* pourraient donner la piqûre de la littérature ? Sans doute que les lieux communs sont moins partagés qu'on ne le pense : même les plus éculés ne sont jamais éculés qu'aux coudes, aux genoux ou aux talons.

Qualité et profit ?

Vous avez sûrement déjà vu de la publicité d'entreprises qui se définissent ISO 9000. Cela veut dire que leurs produits ou services ont un niveau de qualité jugé correct. Dans une des leurs normes de la série 9000, les bureaucrates d'ISO présentent les arguments qui font le succès d'une compagnie et le dernier est « [les produits] sont fournis à un coût qui donne un profit. » Faut-il s'étonner que dans une norme pour la qualité on souligne le profit ? D'un certain point de vue oui, de l'autre non.

Qui n'a pas n'est pas ?

Un ancien proverbe calabrais : « Qui n'a pas n'est pas ». Un proverbe de la modernité éclairée : « Ce qui importe, c'est d'être et non d'avoir ». Êtes-vous pour la vieille vérité ou pour la nouvelle ? Pour la vérité paysanne ou la citadine ?

Pour la vieille : qui êtes-vous ?

Pour la nouvelle : qu'avez-vous ?

Pour les deux : qui pensez-vous d'être ?

Je pourrais continuer en vous proposant de choisir entre : « J'ai donc je suis » ou « Je pense donc je suis » ? Entre, en gros — vraiment en gros — Marx et Descartes.

« Je suis donc je pense », c'est trop banal, c'est-à-dire trop vrai et « J'ai donc je pense », drapeau de ceux qui **ont** un pouvoir quelconque, est si indécente qu'il ne vaut pas la peine de la considérer — qu'il faudrait donc considérer.

Faut-il avoir confiance dans le marché ?

Transparence ! Transparence !

Nouou...veeell....lle éthique !

Pas de valeur sans labeur !

À nous l'éthique, à nous l'argent !

Propre, propre, propriété !

crient les investisseurs dans les colonnes des journaux qui ne nous épargnent pas des cas Dickensiens, comme celui de Jim et Jan Pringle.

Jim et Jan Pringle, après avoir vendu leur compagnie pour 2 millions de \$ en 2000, ont acheté des actions qui, après un an et demi, ont déjà perdu le 75 % de leur valeur. Ils pensaient passer une retraite dorée et voilà que, dans la soixantaine, ils doivent se retrouver un travail.

Si on ne peut pas avoir confiance dans le marché, en qui peut-on avoir confiance ? Jim : « Je pensais pouvoir avoir un moment de répit et penser quoi faire de la deuxième moitié de ma vie. » Si ce n'était pas à cause de la très forte empathie que nous prouvons pour les malheureux, on lui dirait : « Vas te faire... »

Pas besoin de souligner que les investisseurs sont des humains comme toi et moi, qu'ils ont besoin de stabilité : ils doivent, par exemple, croire qu'au réveil la route ne se sera pas transformée en rivière ; ils doivent être certains que le volant de leur quatre-par-quatre ne se transformera pas en glace au pistache ou les seins de leur maîtresse en porcs-épics. Ils peuvent facilement accepter que G. Bell ne soit pas l'inventeur du téléphone mais ils n'acceptent pas que Bell-téléphone triche dans ses rapports comptables.

On ne joue pas avec notre argent !

Surtout pas les managers à notre solde !

Tel de nouveaux Jésus, ils prêchent contre les managers-pharisiens, fouteurs de scandales : qu'on leur mette une meule au cou et qu'on les jette dans l'océan. Les petits investisseurs doivent être protégés comme les petits enfants de l'Évangile. *Oh tempora ! Oh mores !* Où allons-nous ? Où trouver un sauveur ? Regardez autour de vous, il est peut-être déjà là : ne cherchez pas un guerrier comme Hitler qui écrase tous les méchants gros financiers mais un saint, un sage, un homme de culture comme Thomas d'Aquino. Un nouveau Thomas d'Aquino qui avec la raison et les écritures comptables aille chercher les fondements de l'éthique du marché. Un homme qui nous aide à comprendre ce qui s'est passé chez Enron, Xerox, Merck, Vivendi ou Andersen... Eh ! bien, il ne faut pas aller chercher très loin, il est ici, chez nous, au Canada, au pays éthiquement correct. Ce n'est pas une blague : Thomas d'Aquino est le président des industriels canadiens et, comme son plus célèbre homonyme, il s'appête à fonder une nouvelle éthique. Une éthique des affaires qui n'empiétera sur l'éthique des à faire

José Bové et Josée de Villepin. Qu'ont-ils en commun ?

Pourquoi ai-je la même répulsion physique et la même répugnance intellectuelle pour José Bové et pour Dominique (dit Josée) de Villepin ? Qu'ont-ils en commun ? Un regard qui dit « moi, je suis encore mieux de ce qu'on pense » ? Une conscience de soi qui les empêche d'être conscients des autres ? Des discours d'un simplisme qui blesse la pensée ? Je ne sais pas. Mais je sais une chose et je suis certain (presque) de ne pas me tromper : si Bové était responsable du ministère de l'extérieur et de Villepin chef des faucheurs, le monde risquerait d'aller mieux : la face agressive de la politique française serait moins cachée et il serait clair comme eau de roche que Washington et Paris ont le même combat mais, surtout, l'herbe n'aurait rien à craindre de la faux du faux-féaux de Chirac.

Peut-on être un grand écrivain et un grand journaliste ?

Le Robert, pour délimiter la discipline du journalisme, cite : « Ce récit n'est pas d'un grand écrivain, mais c'est du bon journalisme ». Peut-être que cette citation met en évidence une frontière qu'il faut détruire et non la rendre poreuse comme écrivent ceux qui n'ont pas assez de force pour faire sauter les frontières. Il faut sans doute se demander : « Est-ce possible être un grand écrivain et un grand journaliste ? » Pourquoi pas ?

Joyce voleur de phrases ?

Entendu à la radio. Stephen, l'héritier de Joyce veut empêcher qu'on joue une comédie musicale tirée du dernier chapitre de l'Ulysse. Il invoque la loi sur le copyright. Ne sait-il pas que Joyce volait des phrases partout et qu'il n'a jamais payé de droits d'auteur ?

Journalistes avec des vérités malvenues ?

Quand d'Alembert caractérisait la profession de journaliste d'« épineuse », faisait-il allusion aux journalistes qui écorchaient les puissants avec des vérités malvenues ? Ou au fait que les journalistes qui sortaient des layons tracés par les serfs des nobles s'écorchaient ? Ou aux deux ? Il n'est pas difficile d'imaginer qu'un puissant écorché se prenne la liberté de faire écorcher, en retour, l'impudent qui osa.

Aujourd'hui, dans la partie du monde où une indéniable aisance économique va de pair avec une certaine liberté des mots, en Occident, la profession a perdu beaucoup d'épines. En vieillissant elle a pris des rondeurs, est devenue presque soyeuse et les piquants de sa jeunesse sont tombés dans l'oubli. Elle a plus l'air d'un pamplemousse que d'une bogue de châtaigne. Le monde, par contre, est toujours épineux comme une châtaigne, comme aux temps de d'Alembert.

Comme d'Alembert on pense que le journalisme doit être épineux et on est loin de penser que, si la profession écorche moins que l'on aimerait, c'est parce qu'il n'y a plus de puissants à piquer sur le vif. Les journalistes de notre époque sont-ils donc plus lâches que les polémistes du XVIII^e siècle ? Certainement pas. La lâcheté et le courage ne subissent pas l'érosion du temps.

Le journaliste, avec les mots et les images, transforme l'inconnu en connu.

Il doit, avant tout, baigner dans le même « monde » que ses lecteurs — ce qui ne va pas nécessairement de soi, car la profession favorise un style de vie éloigné du quotidien des gens « communs ». Ensuite, il doit se balader dans un monde inconnu avec assez de légèreté pour ne pas le troubler mais, en même temps, avec assez de force et de conviction pour saisir ce qui le caractérise. Tâche titanesque parce qu'il doit se libérer du poids des idées bien établies sans se transformer en une tête vide que n'importe quoi peut remplir. Pour l'aider dans cette tâche, des spécialisations se sont formées qui se sont tellement mises de l'avant que l'on peut se demander si le journaliste n'a pas été remplacé par l'éditorialiste, le chroniqueur, le correspondant, le critique...

Les méthodes de travail se sont raffinées et de nouvelles techniques pour mieux satisfaire les « besoins des lecteurs » sont nées. Tout cela a rendu, souvent, le contenu une simple excuse de la forme et un exercice pour la musculation de l'ego.

Malheureusement lorsque les méthodes et les techniques sont trop bien institutionnalisées, trop bien huilées, le mouvement d'allée (vers l'inconnu) et de retour (au connu) devient une simple promenade en attente de la prochaine conférence de presse de ceux qui n'ont souvent aucun intérêt à faire connaître l'inconnu.

Vision noire. Cadre tragique. Et noir.

Trop noir, sans doute. Sans doute que les mots nous ont emportés, parce que, à bien y réfléchir, il y a du journalisme critique, du journalisme qui réfléchit même sur lui-même, qui apprend de ses erreurs. Du journalisme qui aiguise ses épines. La réflexion après la bévée de Timisaora en est un bon exemple. Il n'y a pratiquement pas eu un journal qui n'a pas critiqué la superficialité et la balourdise des institutions médiatique. Timisaora a rendu un très bon service aux médias en leur permettant de montrer comment ils peuvent réfléchir sur eux-mêmes. Certains magazines comme le *Nouvel Observateur* sont même allés jusqu'à souligner que les causes de telles bévues sont bien au-delà des limites de leur profession : elles sont structurelles et liées à la concurrence.

Bien. Et ensuite ?

Et ensuite rien ne change. Tout reste comme avant, ou empire. Si l'autocritique des médias est possible et s'il est vrai, comme ils disent, que la concurrence gâche tout, ils devraient arrêter d'écrire dans un monde où la concurrence continue à piloter les choix, n'est-ce pas ?

Ils ne le feront pas. Ils ne peuvent pas le faire.

Ils ne le feront pas, entre autres, parce qu'ils ont toujours le dernier mot. Mais ceux qui ne vivent pas des médias ont donc le droit de penser (même s'ils n'ont pas la possibilité de l'écrire) Timisaora comme un symptôme d'un cancer généralisé. Le signe que le spectacle (pour parler comme Debord) règne même dans les analyses les plus barbantes.

Trop noir. Trop pessimiste. Trop réactionnaire.

Sans doute qu'il est possible de sortir d'une telle noirceur, de réinventer la profession comme on aurait dit autrefois. Il suffit...

Il suffit sans doute de trouver des « journalistes » sans frontières... disciplinaires, comme Maupassant ou John Berger.

Est-ce qu'un journaliste est au-dessus de la politique ?

Conférence de presse du ministre des Affaires étrangères irakien à Rome. Un journaliste israélien lui pose une question. « Je me refuse de répondre à un Israélien ».

Monsieur...

Non...

Cinq ou six journalistes abandonnent la salle par solidarité avec leur collègue, la majorité reste. Après, c'est un feu d'artifices de pour et de contre. C'est leur métier de combattre avec les mots. Est-ce qu'un journaliste est au-dessus de la politique ? Bien sûr, si l'information est sacrée. Sinon. Sinon le ministre d'un pays pratiquement en guerre a le droit de ne pas parler à un pays ennemi. « Une fois on se refuse de répondre à un Israélien, une autre à un Noir... » Démagogie à l'état pur. Spectaculaire.

Keifer était-il d'accord ?

Je suis allé voir les 7 Piliers de Kiefer pour la énième fois... je n'en croyais pas mes yeux ! Ils ont transformé le monde des 7 *piliers* en une exposition d'une galerie d'art de petit village qui veut incrémenter un tourisme intelligent. Qu'ont-ils fait de si grave ? Sur deux parois ils ont affiché des énormes tableaux (eux aussi de K.), bien illuminés et qui sans doute veulent être explicatifs là où il n'y a rien à expliquer (si ce n'est pas l'explication qu'ils visent, alors ça doit être un besoin esthétisant pour des gens cultivotés qui ont besoin de décorer une vie trop grise pour pouvoir regarder ces constructions incolores) Il faudrait licencier le responsable et dire à

Kiefer de ne pas se mêler de la vie de ses œuvres (Il semble qu'il a été d'accord pour le changement !)

Connaissez-vous Kodiak ?

Connaissez-vous Kodiak ? Pas celle des appareils photos, mais l'île de Kodiak, celle avec le mont Sharatin (et non le mint Sheraton), au nord de l'île Sitkinak, et à nord-ouest de Sitkalidak. Ça ne vous dit rien ? L'île des saumons et des grizzlys. Toujours rien ? Le final en « ak » ne vous aide pas ? Oui, le nord ; vous êtes forts ! Encore un petit effort. Non, pas la terre de Baffin. Et si je vous dis qu'elle est au sud de l'entrée Kennedy ? Oui, les États-Unis. Fin du suspens. L'île Kodiak est située 400 Kilomètres au sud d'Anchorage en Alaska et, même si on préfère ne pas trop en parler, elle risque de devenir importante, très importante : le Cape Canaveral de la guerre des étoiles. On y a installé une base très importante pour le lancement de missiles. L'ouverture des lancements a eu lieu le 5 novembre 1998 et depuis ça continue. Ce mois-ci, par exemple, on lance (ou on a déjà lancé ?) un missile Polaris vers l'atoll Kwajalein dans le Pacifique du sud où on essayera de l'intercepter. On s'amuse. On ne s'amusera plus.

Comment peut-on perdre toute sa lucidité en l'espace de quelques mois ?

La guerre sépare : elle est faite pour séparer mais, en séparant, elle unit et crée de nouvelles agglomérations.

La guerre est un catalyseur qui accélère les réactions des individus et, indirectement, celles des sociétés.

La guerre est aussi un réveil matin, pour ceux qui végètent dans la nuit de l'optimisme. Pour ceux qui ont une vision un peu plus cynique de l'humanité, pour ceux qui croient que, sous les cendres, les braises de la violence sont toujours prêtes à enflammer le monde, la guerre est un simple verre grossissant.

La guerre met à nu. Son atrocité justifie les pires atrocités intellectuelles : qu'est-ce que la mort d'une idée devant la mort de milliers, de millions d'êtres humains ? La Première Guerre mondiale, bien plus que la Deuxième Guerre contre l'Irak, avait mis à nu le nationalisme de la majorité des socialistes et, même, d'anarchistes comme Pierre Kropotkine qui, après une campagne en France en faveur des Alliés (pour la Russie tsariste, donc), écrivit un article interventionniste pour MOTHER HEARTH⁵⁷, publié en novembre 1914. Comment est-il possible qu'un Kropotkine qui passa sa vie à lutter contre les États et à enseigner que les guerres modernes sont des guerres entre des intérêts économiques employant la vie des gens comme monnaie d'échange, ait pu commencer un article en faveur de la guerre avec l'affirmation suivante : « Je considère que tous ceux qui partagent l'idéal du progrès de l'humanité (...) doivent écraser les envahisseurs allemands ». Quelle est l'utilité de s'appuyer sur des citations de Bakounine et de Garibaldi, lorsqu'on argumente comme n'importe quel fonctionnaire du gouvernement français ? Comment peut-on perdre toute sa lucidité en l'espace de quelques mois ? Probablement que la guerre est un virus transmis aussi via la parole. Un virus beaucoup plus malin que celui du SARS parce qu'il épargne souvent son hôte mais tue ceux qui n'ont pas la même aisance avec la parole.

Les moins aisés, quoi !

Avez-vous compris Lacan ?

J'ai parfois l'impression que c'est le propre de la langue anglaise de rendre précis des concepts flous — ce qui, pour un Italien qui « vit en français » et qui est loin de maîtriser l'anglais, est assez paradoxal. À moins que ce ne soit pas là le *hic*. Qu'étant moins sûr de ce qu'on entend,

⁵⁷ Revue mensuelle anarchiste publiée aux États-Unis, de 1906 à 1918, par le « cercle » d'Emma Goldman.

on ouvre beaucoup plus les oreilles et on bâtit des chaînes avec de nouveaux mots qui sont moins poissés par les épreuves de l'enfance que ceux de la langue maternelle. Certains disent que c'est un problème culturel et que la langue anglaise, en tant que langue de la modernité et de la technique, est plus pragmatique, etc. Probablement un peu de tout cela. Mon rêve c'est de lire un livre de commentaires de Lacan en latin. Écrit par Martial, par exemple.

Je ne sais plus qui (mais c'était un *grand penseur*, de cela j'en suis sûr) disait qu'on ne peut pas traduire en anglais Heidegger. J'ai lu les mêmes considérations sur Nietzsche. Je dis les mêmes choses sur Dante. Quand je lis Dante en français, je me retrouve avec une poignée de cendres : la poésie a disparu et des concepts maigrichons cliquettent dans des histoires trop sèches. Ce qui ne fait que confirmer le lieu commun disant que la poésie est intraduisible ou, ce qui est exactement la même chose, que la traduction d'un poème est une nouvelle création ou que plus un poète est *grand* et plus il est intraduisible — si Goethe trouvait la traduction du Faust un chef d'œuvre n'est-ce pas parce qu'un autre *grand* poète, Nerval, l'avait récréé ? Cela signifie que, si Heidegger et Nietzsche, pour reprendre notre fil, sont intraduisibles c'est parce que la dimension poétique de leur écriture est fondamentale. Imaginons que cela soit vrai. Donc moi, ne connaissant pas l'allemand, je perds beaucoup du « vrai » Nietzsche et le Nietzsche que je crois connaître est un mélange de *Nietzské*, *Nitché*, *Naitche*.⁵⁸ Mais, alors, comment expliquer que quand je lis des commentaires sur Nietzsche écrits dans une des mes langues (et des siennes) par quelqu'un qui le lit dans l'original, comme Steiner, j'ai l'impression que nous connaissons le même Nietzsche ou que souvent, je suis en désaccord total avec des exégèses de philosophes français qui l'ont lu, comme moi, en français ? Si je repense à Dante, cela signifie que la composante poétique, et donc intraduisible, de Nietzsche, n'est pas si importante — ce qui n'est pas tellement étonnant pour un philosophe. Ce qui serait encore moins étonnant pour un psychanalyste. Et Lacan donc ? Pour Lacan il y a la difficulté de la traduction du lacanien au français et du français à une autre langue. Ce qui nous présente un nouveau problème : est-ce plus facile traduire Lacan en français ou en anglais ? Dit d'une autre manière : est-ce plus « vraie » la traduction de Lacan en français ou en anglais ? Cette question pourrait déclencher la colère de plusieurs lacanien⁵⁹ qui pensent que Lacan écrit en français mais qui ne savent écrire qu'en lacanien et affirment qu'il n'y a pas d'autre manière de parler de la psychanalyse. J'en doute. Et, en petit rationaliste que je suis, je vous invite à faire une expérience calquée sur celle que Searle présenta pour combattre une vision trop simpliste de la « compréhension ». Imaginez donc que vous avez lu tout Lacan et qu'un autre lacanien vous pose une question quelconque sur le *sujet* ou l'*identité* ou la *forclusion*, ou l'*objet petit a*, une question vraiment quelconque. Imaginez aussi que vous êtes capable de répondre en Lacanien (je vous assure que c'est très facile si vous n'avez pas perdu la capacité de singer propre aux singes et aux enfants), votre interlocuteur aura l'impression que vous avez compris. Pour mieux s'en assurer, il pourra vous questionner sur le *S barré* et vous, avec une aisance qui frôle la perfection, vous pourriez lui mettre le nœud à la figure. Avez-vous compris Lacan ? Peut-être qu'oui, peut-être que non. Votre interlocuteur ne pourra jamais le savoir. Tout ça est bien banal. Mais est-ce que vous avez compris ? Sans doute que vous non plus vous ne le savez pas. Mais essayez maintenant de le dire dans une autre langue (dans un français compréhensible à un non lacanien) par exemple. Vous rencontrerez des difficultés plus ou moins grandes. Vous serez peut-être dans l'impossibilité de le traduire, Si vous êtes incapable de traduire est-ce que cela veut dire que c'est intraduisible ou que vous n'avez pas compris ? Vous ne le saurez jamais jusqu'à ce que quelqu'un ne fasse pas une traduction que vous croyiez impossible. Lui, l'a faite donc... donc je n'avais pas

⁵⁸ Le mélange des trois langues (Italien, français et anglais) dans lesquelles je l'ai lu.

⁵⁹ Et non seulement des lacaniens. Derrida est un autre qui croit dans la syntaxe de Lacan.

compris. Et si personne ne la fait ? Ça ne veut pas encore dire que ce n'est pas traduisible. Ça veut peut-être dire que personne n'a compris⁶⁰.

Ces considérations sur la traduction pour dire que le livre, *Lacan & the political*⁶¹, m'a fait réfléchir sur Lacan beaucoup plus que tout ce que j'ai lu en français. Mérite de l'anglais ? Pas seulement

Je dis bien réfléchir. Et comprendre ? Pour le savoir, il faudrait que je traduise, que sais-je ? en latin, pour prendre une langue au hasard.

Pourquoi les choses sont-elles ainsi et pas autrement ?

Pourquoi y a-t-il quelque chose et pas plutôt rien ? Il doit avoir raison, quand il dit qu'il s'agit de La question. Moi qui ne suis pas Heidegger, ni n'aimerais l'être, je me pose souvent une question moins profonde. *Pourquoi les choses sont-elles ainsi et pas autrement ?* En effet ce n'est même pas ça, c'est bien moins philosophique. Je me pose plein de questions concrètes et utiles. Ça doit être cela que Heidegger n'aime pas. Par exemple : pourquoi y a-t-il des insectivores et pas des talibanivores ? Pourquoi la terre n'est-elle pas une glace à la pistache ? Pourquoi le cœur n'a-t-il pas des dents ou les orteils des oreilles ? Pourquoi va-t-il chez le psychanalyste avec des sornettes et pas avec des tenettes ? Pourquoi pour exprimer l'idée d'effort on dit conatif et pas conactif ? Il y en a pour tous les goûts, tous les âges, tous les fous et tous les pages : elles sont socratiques et démocratiques, maxillaires et brumaires, halitueuses et rouscailleuses. Elles sont infinies, dans le courant de la vie. Elles sont belles, elles sont des mots (par amour de la rime, le féminin je lime). De la profusion naît parfois la contestation et de la confusion l'indignation qui est la mère belle de la révolution. Pourquoi les sous-fifres s'empiffrent, la religion fait des couillons ? Pourquoi l'école est une taule, la culture souillure et le divers pervers ?

Femme aux prises avec un *Œdipe coriace* ?

Hari Krishna. Haricot. Courir sur le haricot. Kouchner. Medchine. Maruse. Ma buse. Ma bouse. Vache. Govinda. Hari Krishna. Associations freudiennes libres d'une femme dans la quarantaine aux prises avec un *Œdipe coriace* ? Liens linguistiques libres d'une jeune étudiante qui se fit emmerder dans un cours de « Phonèmiologie d'Oc » ? Jeu d'une sociologue qui vient de découvrir l'*Atharva-Veda*, a bouffé des sandwichs dégueulasse au Willow Inn d'Hudson, a eu de terribles maux au ventre, est allée à la clinique de la Cité, a été examinée par un médecin indien au regard de braise, s'est fait des lavements, a résisté seulement huit minutes (l'homme aux yeux braisillants lui avait dit trente, sur la boîte il y avait écrit entre deux et quinze minutes), a chié une première fois une espèce de substance sans substance de la même couleur que sa jupe pendant douze secondes, a eu un répit de dix-neuf secondes, a émis une quantité inconcevable d'une substance moins liquide et moins jaune que la fois précédente (qui était aussi la première) dans des temps très courts (moins de six secondes), a émis un énorme soupir qui a entraîné une vessie chancelante, s'est nettoyé les fesses sur un bidet qui aurait pu être plus propre, s'est mise une touche de rouge à lèvres brun, est descendue au salon où elle a expliqué à sa copine (avec qui elle vit *more uxorio*), qu'elle ne s'était jamais sentie si bien et qu'elle aussi aurait dû faire un lavement et qu'elle aurait certainement trouvé un moyen de parler des lavements et de la problématique féministe dans son prochain cours de sociologie de la famille⁶² ?

⁶⁰ Je fais des énormes simplifications car je sais très bien que l'on ne peut pas ne pas comprendre. On comprend toujours quelque chose. Plus ou moins de travers. Peut-être qu'on comprend même toujours de travers et que ce sont toutes les compréhensions « transversales » qui font la vérité.

⁶¹ Yannis Stavrakakis, *Lacan & the political*, Routledge 1999.

⁶² Le lecteur cultivé sera bien aise de reconnaître l'hommage scatologique rendu au vert barde d'Ulysse.

Trop pessimiste ? Trop anti-freudien ?

Exposer des théories avec une fiction cinématographique est loin d'être une tâche facile. Si le réalisateur penche trop côté fiction (avec des personnages vivants, ayant leur propre épaisseur indépendante de la thèse) la théorie reste en deçà de la conscience : elle n'est pas « théorie ». S'il penche trop de l'autre côté, la fiction manquera de vie et se transformera en un plaidoyer assommant qui aurait mieux fait de rester couché sur papier.

Alain Resnais avec *Mon oncle d'Amérique* réalise un exploit et crée un film qui fait très bien passer le discours théorique d'Henri Laborit sans que ses personnages ne soient qu'emballage pour le contenu théorique. Il fait une œuvre pédagogique qu'en aucun moment ne pèche par académisme ou pédantisme. Pour cela il s'appuie sur un entrelacement entre l'histoire de ses trois personnages fictifs principaux et les commentaires de Laborit qui, en aucun moment, ne gênent le spectateur. Parfois Laborit entre en scène avec des yeux rayonnants d'humanité dans un visage sec qui ne concède rien à la misère des bons sentiments, parfois il est une voix off qui commente les scènes qui se déroulent à l'écran. « Commenter » ce n'est sans doute pas le bon mot, car le discours renvoie aux images qui renvoient au discours dans un cercle qui n'a rien de vicieux. Du point de vue cinématographique il y a aussi un autre genre de commentaire : de très courts extraits de vieux film où trois acteurs fétiches objectivent en quelque sorte les états d'âme des trois personnages principaux. ((On pourrait sans doute aussi dire que les personnages du film renforcent et donnent vie à leurs sentiments en extrayant de la mémoire les images de leurs héros cinématographiques.))

Le film débute avec le dessin d'un cœur rouge qui pulse sur un écran noir accompagné de la parole de Laborit : « *La seule raison d'être d'un être, c'est d'être, c'est-à-dire de maintenir sa structure.* » Suit une cacophonie de mots qui devrait « faire naître » les personnages pendant que l'œil de la caméra parcourt un collage de petites photos pratiquement indéchiffrables. Voilà que, dès le commencement, la rationalité de Laborit, *qua* homme de science, s'oppose/accompagne la confusion (du point de vue de la raison) de la vie.

Jean de famille bourgeoise dont le héros est Danielle Darrieux, Janine fille d'ouvriers éprise de Jean Marais et René d'origine paysanne qui s'identifie à Jean Gabin sont les trois personnages qui tout au long du film alternent leurs vies : les ronces de l'amour vont érafler Jean et Janine et cette dernière sera sans pitié devant la chute de René le travailleur.

Trois origines différentes qui vont imprégner leur vie laissant que les mots donnent un semblant de liberté à une ligne sans détour tracée par la biologie et la culture. Trois vies exemplaires qui en aucun moment deviennent des stéréotypes et cela grâce aussi à la qualité du jeu de Gérard Dépardieu (René), Nicole Garcia (Janine) et Roger Pierre (Jean).

« Nos pulsions seront masquées par le langage, par un discours logique ... le langage ne sert qu'à cacher la cause des dominances... et à faire croire à un individu qu'en œuvrant pour l'ensemble social il réalise son propre plaisir alors qu'il ne fait en général que maintenir des situations hiérarchiques qui se cachent sous des alibis langagiers. Des alibis fournis par le langage qui lui servent en quelque sorte d'excuse. »

Trop simple ? Trop Nietzschéen ? Trop pessimiste ? Trop anti freudien ? Non. Mais si on veut vraiment employer « trop », cet adverbe cher à la déesse de la moyenne, je dirais : trop vrai, trop dérangeant.

Des expériences sur les rats sont employées par Laborit pour comprendre le cerveau humain. Si cela est trop simple pour vos goûts de chats, allez dans le sous-toit de Derrida, ramassez des semences et vous aurez de quoi réfléchir pendant quelques décennies.

Puisque j'écris, il est préférable que je me mette côté théorie :: je ne vous raconterai donc pas les trois histoires, car je les dessécherais, par contre je vais faire quelques considérations sur les rats et le couple.

Prenons, au hasard, le couple Janine-Jean : Jean, marié avec deux enfants, laisse sa bobonne pour la jeune actrice Janine quitte à revenir avec sa femme, car comme dira cette dernière « il ne peut pas vivre dans l'instabilité, c'est la condition de sa réussite ».

Rien de nouveau sur le front amoureux.

Mais, malheureusement, nous ne sommes pas des rats et ni la lutte ni la fuite sont faciles pour les humains : « *Ce qui est facile pour un rat en cage est beaucoup plus difficile pour un homme en société [car] certains besoins ont été créés par cette vie en société* ». La culture et la morale sont les camisoles que la société nous fait revêtir dans l'asile que des milliers d'années d'évolution ont implanté au centre du monde.

Les rats sont des rats.

Les humains sont des humains. Mais, parfois les humains, dans le film, ont des têtes de rats.

Seuls des hallucinés et des imbéciles peuvent imaginer qu'on puisse se défaire de la camisole : on ne peut que fuir, lutter ou nous laisser crever, mais toujours bien bridés dans cette camisole que l'histoire a produite à la chaîne de montage bioculturelle.

Revenons à nos petits rats humains : Jean et Janine. Deux personnes avec leur bagage de souffrances, de désirs, d'espoirs et de mots — surtout de mots — qui partagent un espace. Un exemple, parmi des millions dans la société occidentale moderne, de couple fondé sur l'« amour ». Jean et Janine ne sont sans doute pas un couple « idéal », mais même s'ils l'étaient, même dans la situation la plus idyllique, il y aurait eu « *établissement de la dominance de l'un des individus par rapport à l'autre [car] la recherche de la dominance dans un espace limité [...] est la base fondamentale de tous les comportements et ceci en pleine inconscience des motivations* ». Et Jean fuit pour guérir ses pierres aux reins, comme Janine avait fui en justifiant sa fuite avec le « mensonge » d'Arlette, l'autre femme. Mais, comme dira Jean à Janine, « *ça m'a bouleversée, tu étais merveilleuse, mais Arlette aussi a été merveilleuse : avoir le courage de faire un tel mensonge... Arlette et moi nous avons pleuré.* » Il n'y a pas de morale en dessous des mots : il n'y a pas de morale au pays des rats. Dans notre pays.

Rien de nouveau sur le front amoureux, même après une retraite sanglante !

« *Un cerveau ne sert pas à penser, ça sert à agir* ». Qu'en dites-vous, apprentis heideggériens ? Et vous, bien-pensants incapables d'agir selon vos règles, qu'en pensez-vous ?

Tout se réduit donc à l'instinct ? Non : « *Il n'y a donc pas d'instinct de propriété... ni de dominance ; il y a simplement l'apprentissage, par le système nerveux d'un individu, de la nécessité, pour lui, de conserver à sa disposition un objet ou un être qui est aussi désiré, envié par un autre être. Et il sait, par apprentissage, que dans cette compétition, s'il veut garder l'objet et l'être à sa disposition, il devra dominer.* »

Mais la façon de dominer n'est pas la même pour tous les individus, elle dépend de son inconscient, de l'histoire inscrite dans son corps : « *C'est cet inconscient, instrument redoutable non pas tellement par son contenu refoulé — parce que trop douloureux à exprimer, car il serait puni par la socio-culture — mais par tout ce qui, au contraire, est autorisé et parfois même récompensé... ce qui a été placé dans son cerveau depuis sa naissance... c'est ce qui guide ses actes... ce n'est pas l'inconscient freudien qui est le plus dangereux... ce qu'on appelle la*

personnalité se construit sur un bric-à-brac de jugements de valeur, de préjugés de lieux communs que l'individu traîne et qui, plus son âge avance, plus ils deviennent rigides... si on enlève une brique tout s'écroule... et l'individu ne reculera ni devant le meurtre ni le génocide. »

Saint Nietzsche prie pour nous.

Le langage ?

Le langage ? Un filet à mailles variables. Ici une baleine pourrait se sauver et là, la plus petite sardine est emprisonnée. Le gardien des grosses mailles dit qu'il faut laisser la baleine libre ; celui qui s'acharne avec les petites mailles dit qu'il y a des enfants qui meurent de faim et qu'il ne faut pas abandonner le fretin. On trouve toujours le « il faut » qu'il faut, il suffit de s'emmailoter dans l'éthique et de suivre ses intérêts moraux.

Suffit-il d'une voyelle ?

Quand on veut donner de l'importance, de la profondeur, de l'intérêt à quelque chose qu'on croit pourri, il suffit de passer du « la » au « le ».

La politique est décevante, mesquine ? Elle devient le politique.

La religion est hypocrite et mortifère ? Elle devient le religieux.

Il suffit de presque rien, d'une simple voyelle, pour berner les intellectuels.

Qui ennoblir ?

On vient de donner la légion d'honneur à Wolinski, Nicolas Sarkozy et Emmanuel Ungaro. Si Napoléon avait encore sa tête, lequel des trois aurait-il « ennobli » ? Wolinski parce qu'il aboie sans mordre ? Sarkozy parce qu'il est mordu d'ambition ? Ungaro parce qu'il les découvre pour qu'ils y mordent à belles dents ? Ungaro, sans aucun doute

Ubi Lénine, ibi Jérusalem ?

Combien de siècle sont-ils passés depuis que E. Bloch écrivit : « La fin du tunnel est en vue, certainement pas en Palestine mais à Moscou : *ubi Lénine, ibi Jérusalem* » ? La statue de Lénine est tombée, et avec elle ses idées. Et Jérusalem ? Jérusalem est encore debout, mais elle aussi pourrait tomber. Mais ses idées qui, sous des formes plus ou moins masquées, circulent depuis des millénaires en Occident et que la technique vivifie et répand partout, ne peuvent plus tomber. Les idées de Lénine aussi, plus ou moins bien maquillées, continuent à circuler, mais elles sont tellement plus jeunes ! Elles risquent de se retrouver, de nouveau, en très mauvaise compagnie

Pourquoi gâcher mon café matinal ?

J'avais juré, très solennellement, que je ne ferais plus de commentaires sur *Le Devoir*.

« Pourquoi gâcher mon café matinal ? Pourquoi, vieux Don Quichotte, me lancer contre les moulins à paroles qui noircissent la page *Idées* ? à quoi bon dissiper son énergie — et celle de la pile de l'ordinateur — pour rire de l'infantilisme de Paule des Rivières ? mettre flamberge au vent pour les propos délavés des aspirants pamplemousses à la Baillargeon, pourquoi ? n'as-tu rien de mieux à faire que de critiquer les éditoriaux réactionnaires de Sansfaçon ? », m'étais-je dit. Et puis, j'étais bien obligé d'admettre que parfois Blanchette, Leroux et Marcotte sauvaient la mise. Pourquoi donc ?

Non, je ne dirai plus rien.

Mais, quand je lus le concentré de banalités sur le « temps magique de l'enfance » d'un certain Danny Laferrière, je perdis les eaux et, après la lecture d'un article titré « Le merveilleux monde des petites chèvres des Grondines », je ne fis que secouer le jarret : le bébé-critique était à mes pieds, criard, laid et rouge comme autrefois certains universitaires à l'esprit

caméléonien. Orgueilleux comme une primipare, je le regardais ramper vers le clavier du portable et taper une lettre incendiaire adressée au *Devoir*. « Peux-tu la poster ? », furent ses premiers mots, chuchotés d'un ton si doux que ma réponse n'eut pas besoin de transiter par la cavité buccale, mais alla directement de mon cœur à ses oreilles : « Bien sûr, mon lionceau. Donne-la-moi, j'y vais tout de suite. Par la même occasion j'achèterai du lait en poudre. » Avant d'arriver à la pharmacie, le vent et la dernière neige d'avril m'avaient dégrisé. Je vis son (de Danny) expression satisfaite de petit vieux méchant et je ne pus m'empêcher de laisser glisser la lettre, comme ça, comme par hasard, dans la neige. Je l'avais perdue. « Quand il sera plus grand, je lui expliquerai, lui dirai que ça ne vaut pas la peine. Il comprendra. Et moi, je dois tâcher de rester primipare, car les bébés-critiques m'abîment l'estomac. »

Quel jour, si le Messie est déjà passé ?

Je ne savais pas que le Léviathan était un monstre marin, un gros poisson que les justes se partageront le jour de l'arrivée du Messie. Maintenant, quand j'entendrai parler de Hobbes, je ne pourrai pas ne pas penser à la multitude de ceux qui s'empiffreront de la chair du monstre du pouvoir, le jour... le jour... Quel jour ?

Quel jour, si le Messie est déjà passé ?

Et la neige qui glisse du toit est-elle libre ?

Je viens de parler de l'éternel retour de Nietzsche devant une vingtaine d'étudiants.

« Et la liberté ? » me demande-t-elle.

Un petit détour avant le retour :

« Qui parmi vous a des enfants ?

— Moi.

— Pour toi, c'est déjà trop tard. Mais pour les autres, peut-être... je parle de la liberté de enfants que vous n'avez pas encore eus, bien sûr, car la vôtre... la vôtre, s'est perdu dans le film de votre vie »

Et là, j'opère mon éternel retour sur une idée fixe, plus que fixe, dont je ne réussis plus à me libérer : *la liberté se termine quelque part dans l'enfance et après tout est...* Tout est inscrit dans notre corps, notre esprit — votre âme si vous êtes croyant. Ce qui rend difficile ma défense de l'accusation de fatalisme monomaniacal qu'on me lance fréquemment. Mais pendant que je me dépatouillais, du mieux que je pouvais, devant ces visages attentifs, j'ai vu un peu plus clair. Pendant quelques minutes, ces beaux visages illuminèrent la salle. Je vais essayer de m'en souvenir :

Quand j'arrive à l'intersection de Saint-Laurent et Prince Arthur, suis-je libre de continuer tout droit ? Ça dépend de ce qu'on entend par liberté. Quand un clochard me demande l'aumône, suis-je libre de ne pas la lui donner ? Ça dépend de ce qu'on entend par liberté. Quand il m'irrite, suis-je libre de ne pas lui sauter dessus ? Ça dépend de ce qu'on entend par liberté. Quand je « choisis », comme je viens de faire, ces exemples de liberté, suis-je libre de choisir ? Ça dépend de ce qu'on entend par liberté. La feuille qui abandonne la branche qui l'a nourrie pendant deux belles saisons est-elle libre de tomber ? Sans doute que non. Et la neige qui glisse du toit ? Absolument pas. Ce qui est certain, c'est que ni la neige ni la feuille ne se posent des questions sur la liberté. Mais, ce qui est aussi certain, c'est que, même si la neige et la feuille tombent selon des lois inscrites dans la nature, nous ne savons pas quand elles tomberont. Nous, les dieux de la science, nous ne savons pas quand la feuille tombera parce que nous ne connaissons pas toutes les variables qui contrôlent son comportement. Ce qui ne veut pas dire que nous ne connaissons pas les cas extrêmes : on sait, par exemple, que si on

tire la feuille avec un minimum de force, elle se détachera. Mais nous ne sommes pas de la neige, même si comme la neige nous fondrons un jour ; nous ne sommes pas des feuilles, même si comme les feuilles parfois nous voltigeons au gré du désir : nous avons, sinon une conscience, au moins la parole et, dans la parole, nous nous demandons : sommes-nous libres de faire ceci ou cela ? Prenons la voie la plus étroite et imaginons que, comme la neige, nous sommes « obligés » de suivre une route à cause de lois externes (notre culture, notre éducation, etc.) et imaginons que nous ne le savons pas comme c'est toujours le cas. Sommes-nous libres ? Non, du point de vue d'un observateur externe tout puissant qui connaît toutes les conditions qui nous influencent à un moment donné. Mais il n'existe aucun observateur avec ces caractéristiques (depuis que Dieu est parti). De notre point de vue, nous sommes libres car nous non plus, nous surtout, ne connaissons pas toutes les conditions. Nous sommes libres parce que nous ignorons⁶³. L'« ignorance » est la condition même de la vie car c'est une « connaissance » que notre corps a intégrée. Une connaissance qui englobe celle que Polanyi appelle tacite, et qui fait agir le corps comme il agit dans une liberté absolue de son point de vue et du point de vue des autres hommes. Que l'ignorance soit connaissance n'est qu'en apparence paradoxal : l'ignorance du futur est une conséquence de l'extrême richesse des connaissances de notre corps qu'aucun « esprit » ne pourra jamais connaître complètement, car l'esprit pour connaître de manière conceptuelle doit se détacher du corps. Il doit « sortir » et regarder le corps comme un objet.

Notre liberté est le fruit de la nécessité inscrite dans notre corps. Comment faire pour qu'un corps choisisse l'action A au lieu que l'action B ? Comment limiter les choix tout en laissant l'humain libre ? En d'autres mots, comment faire place au politique ? La seule manière est de rendre le corps connaisseur et l'esprit « ignorant » dans le ventre de la mère et dans la plus tendre enfance là où de légers changements peuvent créer des « connaissances corporelles » qui guideront pour toujours le comportement de l'adulte. Chaque génération peut créer les espaces de liberté ou de non-liberté des générations qui la suivront et plus les générations sont éloignées et plus les influences sont grandes.

Dit d'une autre manière : l'illusion d'avoir librement choisi n'est pas une illusion : nous avons choisi librement car dans ce registre tout est illusion. Il n'y a aucune réalité profonde et cachée dans laquelle règne un déterminisme absolu. C'est notre pensée qui crée le déterminisme, qui légifère dans le chaos dans le but de l'appréhender. Mais dans le chaos de la vie d'un individu les degrés de liberté sont tellement grands, les facteurs qui peuvent influencer tellement nombreux que même Dieu a renoncé à y comprendre quelque chose et c'est pour cela qu'il a décidé de partir.

Regardé-je les livres comme d'autres regardent un film ?

Dans une entrevue donnée à Jean Roudaut, Julien Gracq, pour souligner l'« élément de consommation périodique et régulière » du cinéma par rapport à la littérature, dit : « Le langage le souligne ; on dit qu'on *va au cinéma*, on ne dit pas qu'on *va à la librairie* ou à la bibliothèque : on va acheter tel ou tel livre. » Est-ce que c'est ma connaissance pauvre et asystématique de la langue française qui me fait dire « je vais à la librairie » ou « je vais en librairie » ? ou est-ce que, pour moi, la librairie est un lieu de « consommation périodique et régulière » ou, ayant renoncé au septième art, regardé-je les livres comme d'autres regardent un film ? Ce qui est certain, c'est que je n'ose pas mettre en doute l'affirmation de Gracq

Pourquoi « absurde » et « indécent » se côtoient-ils ?

« Limerick est un poème absurde ou indécent en cinq vers, dont les rimes doivent suivre un ordre précis. » Pourquoi « absurde » et « indécent » se côtoient-ils ? Parce que l'absurde se

⁶³ La liberté est sans doute un des seuls éléments qui rend le départ de Dieu acceptable.

fout des tours de passe-passe de la logique et seul à la rime est enchaîné. Parce que l'indécemment se fout des appels hypocrites de l'éthique et seul répond aux excitations de la rime. Je rêve de limericks absurdes et indécentes. Je rêve de vies, comme des limericks aux rimes rivées : je rêve de vies absurdes et indécentes.

Limes en même temps frontière et route ?

J'aimerais que quelqu'un me dise comment se fit-il que pour les Romains *Limes* voulait dire en même temps frontière et route ? Est-ce parce que les deux sont liés à la communication : l'une qui bloque et l'autre qui favorise ? Ou est-ce parce qu'une route, quand on y arrive perpendiculairement, est une démarcation qu'il faut traverser, une frontière donc ? Mais si la route peut être une frontière, est-ce que la frontière peut être une route et favoriser ainsi la communication ? Oui, si on marche main dans la main le long de la frontière, en faisant attention de ne pas tomber ni dans un pays ni dans l'autre.

Et si je leur disais de lire la « Théorie de Bloom » ?

Je n'ai pas résisté. Je leur ai dit ce que je m'étais juré de ne pas leur dire. Je leur ai dit que les livres sont une drogue bien pire que l'héroïne, qu'ils font mal, qu'ils tuent. Je leur ai dit ce que je dis dès que j'en ai l'occasion. Ils m'ont regardé interloqués. Ils ont dû penser que je voulais les provoquer. On ne dit pas cela dans une salle de cours, à l'université ! Dans un programme qui réhabilite la lecture ! Où peut-on le dire, alors ? Où, si on ne veut pas qu'on comprenne tout de travers ? Si l'université n'est pas le haut lieu où l'on renie les livres, où faut-il le faire ? Et pourtant tout est si simple ! Il faut, à un certain moment, brûler les idées reçues des livres si on veut avoir des rayons dans la tête plutôt que des rayonnages.

Et si je leur disais de lire la « Théorie de Bloom » ? Dangereux. Il y a un gros risque qu'ils y croient. Ils ont déjà lu trop de livres ineptes.

Palestine et Israël, mêmes histoires

« Les livres d'histoire doivent éduquer les jeunes à vivre en paix », a déclaré à CBC une historienne norvégienne à propos de l'enseignement de l'histoire en Palestine et en Israël. Ça dépend à quel prix, chère madame. Comment croire que les livres des deux pays puissent raconter les mêmes histoires si les histoires des livres de leurs Dieux sont différentes ?

« En renonçant, aux LIVRES, crétin ! »

Sommes-nous dans une logocratie ?

Est-ce plus con suivre Internet, le nouveau livre sacré, ou suivre les anciens livres sacrés ? Sans doute « con » n'est pas le bon terme mais, s'il était bon, je n'ai pas de doute que suivre les livres sacrés est bien plus con, plus bête, plus dangereux (pour l'esprit et pour le corps), plus idiot, plus aberrant. Moins humain.

Dans le journal *Le Monde* : « Et quand vous aurez trouvé l'âme sœur ? Ne prenez surtout pas les choses en main, malheureux. Une application comme BroApp se charge d'envoyer des textos à votre place (grâce à plusieurs années passées à « perfectionner la recette de la communication amoureuse », selon les concepteurs). Si vous préférez vous y coller vous-même, mais sans allumer votre cerveau, les sites pourvoyeurs d'idées déjà formatées pour la messagerie existent par pelletées entières. »

Tous cela est ce qu'il y a de plus normal pour la majorité des gens, c'est ce que les gens de culture ont toujours fait avec citations ou plagiats. Qu'est-ce que la culture sinon « perfectionner la recette de la communication » ? Même Hegel ou Einstein ne faisaient qu'exploiter tous ce que les autres avaient exploité avant eux. ((Je suis certain qu'il y a des gens qui « exploitent » ces produits techniques avec une intelligence digne de Nietzsche ou Mahomet). Mais alors pourquoi en parler ? Parce qu'on est en logocratie ? Sans doute.

Logue ou hiatre ?

Méta-folie, folie à l'état pur ou simple lutte entre disciplines ? Dans un hôpital psychiatrique un patient en étrangle un autre. Cela n'est pas bien étonnant. Les fous et les militaires ne sont-ils pas ceux qui ont le plus de propensions à se prendre pour Dieu et à s'arroger le droit de couper le fil de la vie ? En France, il semble que non. Les autorités compétentes — compétente, c'est-à-dire « *capable de bien juger d'une chose en vertu de sa connaissance approfondie en la matière* » — décident d'envoyer des psychologues pour « soutien psychologique des patients et des employés ». Y compris les psychiatres. Il ne s'agit pas d'une autre escarmouche entre deux Partis de la psy. Il s'agit de folie à l'état pur avec des métastases de méta-folie. Folie de la société, cela va de soi.

À ce propos, comment ne pas se souvenir du choix des autorités compétentes de l'église anglicane qui, il y a quelques années, avaient décidé de déléguer à des psychologues professionnels l'aide aux personnes qui venaient de perdre l'un de leurs proches. Funérailles avec croix et boniments.

Si Gengis Khan n'envahissait pas la Chine est-ce que... ?

Quand on veut discuter pour discuter, sans espérer de trouver un accord et que l'on ne veut pas parler de Derrida, on peut toujours aborder le rapport entre individu et Histoire. S'il n'y avait pas eu Jules César, est-ce que l'on aurait... ? Si Gengis Khan n'envahissait pas la Chine est-ce que... ? Est-ce que Napoléon était une marionnette entre les mains de la bourgeoisie ou est-ce que son ambition seule a changé le cours de l'Histoire ?

Chacun y va de ses préjugés. Mes préjugés sont plutôt côté Histoire et quand un homme fait des « grandes » choses, j'ai toujours l'impression qu'il s'agit, tout simplement, de l'homme dont l'histoire a besoin. La bourgeoisie française avait besoin du grand Corse pour freiner les excès de sa révolution, la caste militaire germanique a inventé Bismarck quand il fallait agrandir l'espace d'industrialisation, en 2000 l'industrie militaire américaine avait besoin d'un cow-boy...

Mais, quand il s'agit de Louis XVI, je ne réussis pas à ne pas penser le contraire. De penser qu'il a eu mille occasions pour empêcher certaines dérives de la Révolution et donc changer le cours de l'Histoire en évitant, par exemple, l'arrivée de Napoléon et donc l'invasion de la Russie, la restauration de 1815 et donc les feux de paille de 1848, la guerre de 1866 et donc celle de 1870, la Première Guerre Mondiale et donc l'éclosion d'Hitler et du stalinisme, la Deuxième Guerre Mondiale et donc la création de l'état d'Israël et la confusion arabe, Sadam Hussein et donc les inutiles débats intellectuels sur les conflits des cultures... Je suis même arrivé à penser que c'est à cause de la nullité de Louis XVI que les indécis me donnent mal à l'estomac

Patrie ?

Ça va mal quand la jeunesse d'un Parti, avec des origines plus ou moins socialistes, cite Charles Maurras. Mais ça fait encore plus mal quand ils pensent démontrer qu'ils ne sont pas fascistes et disent que : « [...] l'ultime idée qui prime, c'est l'indépendance de la patrie. » Patrie ? De *peuple* à *patrie* le glissement n'est pas indolore. Si le peuple est vide, la patrie est pleine de m.

Et notre foyer ?

J'ai toujours été banlieusardephile. Pas tellement parce que mon rêve est de posséder une grande maison avec piscine à Saint Lambert, mais parce que mes amis, qui critiquent la banlieue, me font horriblement scier. Qu'on dise que le jeudi soir *L'Express* est rempli de Lavallois, que le samedi après-midi on ne peut pas marcher en paix sur Saint-Denis parce que les petites familles de Longueuil s'arrêtent devant toutes les vitrines ou que, le dimanche

après-midi, la rue Crescent n'est pas praticable, ça me donne envie de tuer. De tuer ceux qui vont à *L'express* le mardi soir, qui font du lèche-vitrine le mercredi à 14 heures et qui fréquentent la rue Crescent le vendredi de 10 à midi.

Mes amis (qui ne vont plus à *L'express*, qui n'aiment pas Crescent et pour qui la rue Saint-Denis ou la rue Bernard sont des couloirs de chez eux) ; mes amis qui pensent beaucoup parce que, si j'ai bien compris, n'ont pas leur petite maison avec piscine et jardin sur la rive Sud et parce qu'ils n'invitent pas les copains de squash pour un barbecue le dimanche matin ; mes amis ont une petite maison dans leur tête et ne le savent pas.

Moi aussi. Mes amis et moi nous sommes des banlieusards des idées.

Nous avons notre piscine où nous allons nous rafraîchir les idées quand il fait trop chaud dans des discussions (des piscines de marques différentes, bien sûr. On est tous « l'un plus malin que l'autre » dans l'achat des piscines. J'ai un copain, par exemple, qui ne jure que pour celles en céramique avec contrôle de la qualité de l'eau fabriquées dans les usines de Derrida ; une autre ne se baigne que dans celles de Avicenne ; il y en a deux ou trois qui soutiennent que, s'il n'y a pas des robinets Nietzsche, c'en sont pas des vraies piscines ; il y a même ceux qui construisent leur propre piscine avec du matériel de « chez nous ». Un de ces bienheureux, cet été, a écrit un article pour le *Monde Diplomatique* après une dispute sanglante — c'est une manière de dire — avec les voisins dont le jardin avait été transformé dans un marais par les fuites de sa piscine. Soit dit en passant : ses voisins sont des Juifs). Et nos jardins ? Ah, nos jardins ! Que ferions-nous sans nos jardins, où on retrouve le contact avec les idées naturelles, celle qui n'ont pas été corrompues par la technique, l'économie et la politique ? Notre jardin ? Il mesure seulement 3,73 mètres carrés, mais il est comme ceux de Versailles. Il y a tout. Tout en miniature, tout très petit — surtout en politique. Et notre foyer ? Y a-t-il quelque chose de plus important que notre foyer d'idée, là où on se réchauffe quand la brutalité du monde est insensible à notre pensée ?

Mes amis et moi nous avons beaucoup de chance. Nous n'avons pas besoin d'acheter une maison à Saint-Bruno, nous l'avons déjà dans notre tête. Petite, mais accueillante — pour ceux qui pensent comme nous.

Pardonner à Lacan son *phallogocentrisme* ?

Il s'agit d'un discours prononcé par Derrida dans le cadre d'une rencontre organisée à l'Unesco et intitulée *Lacan avec les philosophes. Différence*, ce mot qui circule désormais dans l'indifférence la plus totale dans d'innombrables textes, thèses et essais qui polluent la scène éditoriale française, et pas seulement française, ne pouvait pas ne pas se montrer, sous son meilleur jour, dans une conférence où Derrida résiste-attaque Lacan. Le service est à Lacan : *la différence entre lui [Derrida] et moi, c'est qu'il n'a pas affaire à des gens qui souffrent*. Et maintenant, à Derrida : *La différence [...] c'est que, formule à entendre comme il plaira, le manque [sa marotte] n'a pas sa place dans la dissémination [ma marotte]*. Je ne connais pas de commentaires de Lacan⁶⁴ sur l'affirmation de Derrida, par contre les considérations de Derrida sur l'affirmation de Lacan qu'on vient de citer figurent à la page 86 de *Résistances : Qu'en savait-il ? Très imprudent. Il ne pouvait pas tranquillement dire cela, et le savoir, qu'à ne se référer ni à la souffrance [...] ni au transfert, c'est-à-dire à l'amour qui n'a jamais eu besoin de la situation analytique pour faire des siennes*. Mais, alors, que veut-il dire, Lacan ? *Il faisait donc de la clinique institutionnalisée sur un certain mode, et des règles de la situation analytique, un critère de compétence absolue pour parler — de tout ça*. Ce Lacan, qui voulait, semble-t-il, entrer dans l'université, avait certainement un rapport très simple aux institutions. Il voulait détruire les mauvaises pour pouvoir bâtir la « bonne » — la sienne — où la vérité vit et

⁶⁴ L'affirmation de Derrida est tirée d'un texte de 1975. Six ans avant la mort de Lacan.

prospère ; où on sait de quoi on parle quand on parle de souffrance. On le sait parce qu'on est dedans, dans l'institution. Parce que quand *mille nœuds criblent le fil[s] invisible*, le philosophe-Lacan *démontre qu'il doit en être ainsi*. Et c'est à Derrida, moins institutionnalisé et institutionnalisable que Lacan, de renchérir, de régler ses comptes : *Que je n'aie jamais été en analyse, au sens institutionnel de la situation analytique, ne m'empêche pas d'être ici ou là, de façon peu comptable, analysant et analyste à mes heures et à ma manière. Comme tout le monde. Comment interpréter, à la lumière aussi de la conférence précédente, cet hommage : Lacan est un philosophe tellement plus averti que Freud, tellement plus philosophe que lui ? Peut-être faut-il ne pas l'interpréter : laisser l'interprétation en suspens et suivre Derrida dans son analyse de la bévue du « maître de vérité⁶⁵ » : Comment pouvait-il insister à deux reprises sur mon statut réel de non-analyste institutionnel et sur mon statut à tort supposé par lui d'analysant institutionnel, alors qu'il aurait dû être le premier à soupçonner les limites ou les bords de ces sites, à faire attention aux nœuds surnoués de cette invagination⁶⁶ ?*

Je crains que les extraits et le ton choisis donnent l'impression d'une opposition, d'une polémique⁶⁷ trop forte *aux esprits qui [croient] que je m'opposais ou que je donnais tort à Lacan*. Le fond soutient une chose tout autre, bien plus froide et dépourvue de polémique : *Donc non seulement je ne critiquais pas Lacan mais je n'écrivais même pas sur Lacan ou sur un texte de Lacan [...] J'étais par mon écriture engagé dans une scène [...] pas fermable, pas cadrable. Au-delà de Lacan. Est-ce que Derrida ne pardonne pas à Lacan son phallogocentrisme ? Sans doute. Mais peut-on pardonner quoi que ce soit à un « maître de vérité » ?*

Tu ne crois pas que le stress existe ?

Je commençais à désespérer. On employait mon corps contre ses idées : « Tu ne crois pas que le stress existe ? Mais si, avec ton mal à l'estomac, tu en es la démonstration vivante ! » Et, quand elle en avait marre de mes refus d'aller chez le médecin, elle rajoutait « Vivante ? Pas pour longtemps, si tu ne te soignes pas. » Je savais que mon ventre était employé à mauvais escient. Il suffisait d'attendre et je savais que la science médicale m'aurait soutenu. Et, enfin, *British Medical Journal* a fait un premier pas dans la bonne direction en publiant un article où on fait état de recherches démontrant que les tumeurs, les ulcères et les infarctus ne dépendent pas du stress. Un premier pas, utile pour ceux que la science soutient. Le deuxième pas, plus difficile comme tous les deuxièmes pas, ce ne sera certainement pas la science qui le fera. Le deuxième pas demande des bottes magiques pour voler dans le monde des mots et détruire « stress ». Mais où trouver ces bottes dans un monde stressé qui s'enfoncé toujours plus dans le maladisme.

Un malentendu à propos du pouvoir ?

Une question adressée à Nietzsche et à tous ceux qui, comme lui, retiennent que la philosophie n'est pas une nécessité, ni un soutien, ni un médicament, ni un apaisement, ni un détachement de soi : si la philosophie est « un malentendu à propos du corps » (comment ne pas être d'accord ?) qu'est-ce que la religion ? Un malentendu à propos du pouvoir ? Et la psychanalyse ? Un malentendu à propos de l'amitié, de cela je suis sûr.

Empire ou nations ?

« Enveloppé dans le *Union Jack* qu'il servit si bien, le corps du colonel. T.E. Lawrence a été transporté ce matin au petit salon mortuaire au toit d'argile attendant à l'hôpital au camp de Bovington dans le Dorset, où l'organisateur de la grande « Révolte du désert est mort quelques heures auparavant (...) Seulement ses parents et ses amis intimes seront invités [aux funérailles], mais il y aura aussi une messe commémorative à Londres où les grandes figures

⁶⁵ Maître de vérité en tant qu'analysant, bien sûr ! Mais qui aurait pu en douter ?

⁶⁶ Pas mal. Vraiment pas mal !

⁶⁷ O poleros : néologisme forgé dans la conférence précédente pour indiquer un rapport de force et une séduction qui naît de l'union de *politique*, *polemos* et *eros*.

de l'empire... » *Great figures of the Empire*. C'était le 19 mai 1935. « Le colonel Spartenfacken, un des derniers héros de la *Tempête du désert* contre l'Irak est mort du cancer de la prostate (...) une cérémonie commémorative aura lieu à New-York où les grandes figures de la nation... » *Great figures of the Nation*. Ça pourrait être en 2000.

Empire ou nations ?

Les journalistes, couards devant l'impérialisme des nuances, n'ont même plus la goujaterie de choisir le mot juste, tandis que T. Negri et M. Hardt, dans leur réflexion sur le monde n'ont pas ce genre de peur. Ils appellent empire un empire : « On veut mettre en évidence qu'on emploie le mot « Empire » non comme une métaphore (...) L'empire qui nous fait face a en réserve une puissance destructrice et d'oppression énorme, mais cela ne doit pas nous rendre nostalgiques des vieilles formes de dominations ». Des États-nations, pour appeler merde une merde.

Faut-il encore le dire ?

« Ne tremblons pas, les manches sont des nôtres », se disent les arbres quand, armés de haches fraîches affûtées, les bûcherons entrent dans la forêt. L'enseignement de ce court apologue me semblait très clair. À elle aussi. Pour moi c'était une invitation à combattre la naïveté, pour elle une invitation à l'espoir. Je pensais que le manche était une branche morte à la solde de mains assassines. Elle pensait qu'il fallait avoir le courage et la fantaisie d'imaginer le refus des manches de participer au massacre. L'apologue me montrait un monde surchargé de réalisme, il lui montrait les possibilités du possible. Deux manières de voir profondément différentes. Incommensurables. Comme toutes les manières de voir qui ne sont pas de simples effleurements de brouillard du cerveau. Deux perceptions du monde que même les honnêtes discussions qui font comprendre le pourquoi de l'autre ne rapprochent. Faut-il encore le dire ? Dire qu'on ne comprend pas une manière de voir ? qu'on ne comprend que la manière d'arriver à une manière de voir ?

le roi n'était-il pas homo ?



Qui est-ce ?

La nouvelle reine du Maroc.

Elle a l'air d'une vraie femme arabe. Mais, le roi n'était-il pas homo ?

Et alors ? Un roi musulman, en ces temps-ci, ne peut quand même pas se faire une *drag queen* new-yorkaise !

Pourquoi ce qu'il y a derrière le masque nous intéresse-t-il ?

Pourquoi nous intéressons-nous tellement à ce qu'il y a derrière le masque ? Probablement parce que nous pensons que derrière notre masque il y a quelque chose de profond, de riche, de digne d'être connu et ne pouvant pas nous considérer uniques... À moins... à moins que, sachant que derrière le nôtre il n'y a rien, nous espérons trouver un point d'appui derrière celui des autres

Une publicité pour un hôtel des Alpes ?

« Des traitements qui vont du massage *Abhyanga* avec beaucoup d'huile tiède (choisie en fonction du *dosha*), à l'*Udvarjana*, au massage *Garshan*, au massage *Ghee* (...). Il y a bien sûr le *Shirodhara* (pluie d'huile au centre du front), les bains *Ayurveda* (...), l'argile (...) le menu *ayurvédique* (...) tisanes pour les types *Vatta*, *Pitta* ou *Kapha*. » Il s'agit d'un communiqué paru dans un magazine italien. Voilà les effets de la mondialisation, on fait une publicité en Italie pour un hôtel indien comme s'il était à côté, direz-vous. Et bien, non. Il s'agit d'une publicité pour un hôtel dans une vallée des Alpes. Que diront mes ancêtres qui, des Indiens, ne connaissaient que les vaches sacrées ?

Big is beautiful ?

Ils tirent à boulets rouges sur McDo. Ils sont beaux, naïfs, intelligents et pleins d'espoir. Je me tais. Comment pourrais-je leur dire que, tous les lundis, je vais me rassasier chez leur ennemi numéro un. Ils ne pourraient pas comprendre...

Comprendre quoi ? Que les petites entreprises ne sont pas meilleures que les multinationales ? Que *small is beautiful* n'est pas nécessairement mieux que *Big is beautiful* ? Que la nation, plus elle est petite et plus elle est cancérogène ?

Et si je leur décrivais la faune qui hante la chaîne ? J'aurais sans doute plus de succès. Je pourrais leur parler du mélange de générations, de races, de langues, de richesse, de styles, de religions, de cultures. Si je voulais être un peu (seulement un peu) démagogue, j'ajouterais que ni les riches bourgeois ni les petits bourgeois qui se prennent pour des grands ne fréquentent McDo. Et si je leur disais que je n'ai jamais vu d'employés de bureau qui vivent « bio » parce qu'ils tiennent plus à leur délicate tuyauterie qu'à leur plaisir ? Non, cette dernière considération ne les mettrait pas de mon côté. Le « bio », ça les touche. Et si je leur parlais des clochards que je côtoie en sirotant mon Coca-cola ? Oui. C'est une idée.

En revanche, je dois faire attention de ne pas leur parler de ce qui m'attire avec la puissance des plus forts des interdits — comme les femmes de quarante ans peuvent attirer les adolescents : ils me considéreraient un vieux dépravé, un esthète sans conscience sociale, un baby boomer qui ne pense qu'à son plaisir. Ils me verraient comme un mélange mal réussi du marquis de Sade, d'Oscar Wilde, de Paul Verlaine avec une touche de Lucrezia Borgia. Ouais... Il est clair que je ne pourrai jamais leur dire que j'adore les *french fries*, qui glissent sur la langue mouillée de coke, légères et sensuelles comme un *french kiss*. Ils ne me parleraient plus.

Je garde tout cela pour moi et pour mes amis même si eux non plus ne comprendront pas.

Qui avait dit que, dans les grands plaisirs comme dans les grands malheurs, on est toujours seul ?

Mecca cola ?

Tawfik Mathlouthi a eu une très bonne idée. Je ne dirais pas géniale car, de nos jours, les produits éthiquement propres sont trop à la mode. Je dirai « bonne ». Il dit que sa démarche « n'est pas mercantile mais cent pour cent politique ». Il est sans doute sincère. Ce qui est hors de tout doute raisonnable, c'est qu'il dit ce qu'il faut dire pour vendre. Il est temps de vendre des boissons relevées par la religion. Comme la montre de Ben Laden, Mecca cola est un signe que l'Islam va perdre. Qu'il a emprunté la même route que le christianisme, celle qui mène aux centres d'achats, aux ordinateurs et à la transparence. Et les Islamistes ? Ils sont le manipulateur de héros qui défendent la retraite d'une des dernières armées des religions de nos pères. Pas génial, Mecca cola ? J'ai écrit un peu trop vite. Si j'y pense bien, c'est génial. C'est

génial parce qu'on a fait ainsi d'une pierre deux coups et le deuxième, le moins évident — le renvoi au Mac de Mac Donald — est sans doute le plus efficace.

Qu'est-ce qu'une ville ?

Qu'est-ce qu'une ville ? La question est d'une importance stratégique non seulement pour les géographes, les urbanistes, les propriétaires, les religieux, les militaires et les philosophes, mais aussi pour tous les citoyens le moins engagés dans la vie politique. Elle est une question fondatrice. LA QUESTION. Surtout pour une ville (ville ?) comme Montréal qui vient de faire sa cure d'obésité ou une ville (ville ?) comme Kaboul en plein maquillage. De la réponse à cette question dépend le futur de l'humanité, comme jadis il dépendait de *Qu'est-ce que penser* ? Mais, où trouver une réponse après l'avoir cherchée inutilement dans les œuvres de Tocqueville, de Villeneuve⁶⁸, de Villèle, de Villemin et de Villier de l'Isle-Adam ; après avoir surfé pendant des heures sur Internet ; après avoir fait des coups de fils désespérés au ministère de l'agriculture du Zimbabwe, au Banco Nacional d'Argentine et à Giuliani ? Où donner de la tête ? Qui peut m'aider ? « Notre père qui êtes... » Merde ! pourquoi n'y ai-je pas pensé tout de suite ? Pourquoi suis-je si con ? Mais, va regarder dans la page *Idées du Devoir*, crétin !

Et, effectivement, je l'ai trouvée. Je ne l'ai pas trouvée comme une simple définition (il faut vraiment avoir des idées bien courtes pour penser qu'on peut définir une ville) mais j'ai trouvé ce qui, seul, peut donner un vrai approfondissement, ce qui peut enrichir notre culture, ce qui peut nous permettre de survivre dans la tempête des idées ; j'ai trouvé un échange où les deux intervenants, un géographe et le correspondant du *Devoir* de Pékin⁶⁹, creusent les lieux communs les plus résistants, se lancent dans des réflexions à couper le souffle, nous entraînent dans le monde magique de la pensée. Je l'ai trouvée dans le numéro d'aujourd'hui. Quel hasard ! Ils considèrent la ville de biais, à partir de l'angle de la mégapole. Pour mettre les idées en place, je dirai tout-de-go que le géographe écrit des choses peut-être pas très intéressantes mais géographiquement « correctes » tandis que le journaliste écrit des conneries très profondes mais journalistiquement « correctes ». Le géographe, après avoir écrit que le terme *mégapole* a été introduit par l'ONU pour « qualifier les villes comptant au moins 10 millions d'habitants » et après avoir souligné qu'il est très difficile de compter le nombre de personnes dans une ville, ajoute qu'aujourd'hui il y a dix-neuf mégapoles sur terre dont la plus grande est Tokyo avec 26 millions d'habitants. La plus grande ? Non. Selon le correspondant de Pékin la plus grande est Chongping avec ses 32 millions d'habitants. Certes, en soi, cette querelle des mégapoles n'a pas plus d'intérêt que « ma maman est plus forte que la tienne ». Mais, à vrai dire, qu'est-ce qui a un intérêt en soi ?⁷⁰ Après cette question qui rivalise avec *Qu'est-ce qu'une ville* en tant que question des questions, retournons à nos moutons⁷¹. Ce qui est intéressant dans ce débat, c'est surtout la réplique du journaliste à la réplique du géographe qui avait affirmé que Chongping est une région et non une ville. Le journaliste (correspondant de Pékin, n'oubliez pas) écrit que « *La question posée est légitime mais purement philosophique et m'apparaît un exemple aveuglant* [qu'il soit aveugle, ça ne fait pas de doute] *des difficultés du débat conceptuel entre l'Asie et l'Occident* [avec quelle finesse la Chine devient-elle l'Asie !]. *Philosophique : notre interlocuteur pose des documents qui donnent des chiffres* [Mes copains heideggeriens doivent avoir raison : désormais la philo est au service des chiffres : elle est analytique] ». Et la définition de ville ? Elle arrive : « *Tout revient donc à*

⁶⁸ Il s'agit, bien sûr, de l'auteur presque oublié d'un des textes fondateurs de l'économie religieuse (*Économie politique chrétienne ou Recherches sur les causes du paupérisme*) et non du célèbre homonyme, coureur de F 1.

⁶⁹ J'ai toujours soupçonné *Le Devoir* d'être un quotidien national-maoïste mais avec ce correspondant de Pékin j'en ai la confirmation. Pourquoi le seul correspondant à l'étranger est-il en Chine ? Pourquoi ? Dites-moi, pourquoi ?

⁷⁰ Question à la quelle la page *Idées* a certainement déjà répondu.

⁷¹ Je trouve cette expression très appropriée en parlant des villes. Depuis *Temps modernes* qui ne sait pas que les villes sont des enclos pour les homoutons. Je dois ajouter que parmi les homoutons, il y a aussi des vrais moutons comme notre correspondant pékinois.

la définition de la ville [comment ne pas être d'accord ?] *Notre interlocuteur récuse le concept chinois d'agglomération. Sa propre définition est logique, mondiale* [ça ne pouvait pas manquer. Tout ce qui est mondial est négatif, bien sûr] *et indiscutable* [ceux qui veulent discuter on les bombarde. Il ne faut pas oublier qu'en Chine, depuis quatorze mille ans, les discussions démocratiques sont au fondement de la vie dans les agglomérations]. » Que voulez-vous, Occidentaux de mes deux ? Savez-vous que « *Sur la ville comme sur tout l'univers, la Chine a une série de concepts autonomes.* » ? Savez-vous que « *le confucianisme qui a 2500 ans, constitue l'encadrement intégral d'un système social rural* » ? Vous ne le savez pas ? Je suis sûr que vous ne savez pas non plus que « *les villes chinoises ont toutes une définition différente de celle du reste du monde : Pékin, par exemple, a une circonférence de 100 kilomètres* » Il est évident qu'avec cette description de Pékin, il ne veut pas mettre en évidence les 100 kilomètres. Il sait très bien que, je ne dis pas New York, mais même une petite ville comme Montréal, a un périmètre de quelques dizaines de kilomètres : ce qu'il veut souligner c'est qu'il s'agit d'une circonférence et que seulement les Chinois peuvent faire de ville-cercles. Éperonné par la logique de mon esprit occidental, je dois ajouter que les villes rondes ont été introduites en Chine par le petit-fils de Gengis Khan suite à la visite de Marco Polo qui était accompagné, en incognito, par Giotto le grand maître circonférencier. Rien de Chinois donc, mais des réalisations mongolo-italiennes. Maintenant vous en savez des choses, mais surtout vous savez qu'une ville chinoise est ronde et que la rondeur est l'essence même de la ville. Donc nos villes ne sont pas des villes, pour les Chinois. Probablement les villes pour les Chinois sont des Tchincanpoung, comme pour les Espagnoles sont des Ciudades, pour les Italiens des città et pour les Inuits des Alqa... Si vous avez encore des doutes de l'importance du concept de ville, le dernier paragraphe de notre Chinois de service vous les enlèvera : « *De très nombreux débats Est-Ouest* [de la Chine, à l'Asie, à l'Est. J'imagine à l'est des États-Unis surtout, ce qui permet à la Chine d'englober l'Europe] *avortent, par refus d'accepter, au nom de notre logique occidentale* [et penser qu'il y a des cons qui croient encore que la logique est un patrimoine commun à l'humanité !], *le concept de ceux en face* [et moi qui pensais que c'était la logique qui permettait d'accepter les concepts !] *La définition que j'ai donnée de Chongping est rigoureusement* [selon la rigueur de la logique chinoise, je suppose] *celle qu'en donnent les Chinois.* » Donc, si je comprends bien, quand on parle des villes chinoises à des Occidentaux, on doit employer les concepts chinois qui nous ont été traduits par notre correspondant du *Devoir*, qui ne maîtrise sans doute pas les concepts occidentaux — vu son allergie pour la logique occidentale —, mais qui maîtrise parfaitement les concepts chinois et leur logique. As-tu compris géographe occidental ? Pour nous montrer qu'il est plus Chinois que Pine-Pine-Dingue, sur le sillage de Montesquieu il fait parler un chinois imaginaire : « *Qui a le droit de définir notre univers, sinon ceux qui y habitent ?* » Mais, maintenant que le correspondant du *Devoir* (de Pékin) m'a convaincu, j'aimerais savoir qu'est-ce que « droit », « définition », « notre », « univers », « habiter » et surtout « sinon » — un terme étroitement lié à la logique (occidentale, il va sans dire).

P.S. Après avoir relaté objectivement le débat sur la ville, si ce n'était pas trop facile et presque indigne de la part de quelqu'un comme moi, continuellement sur les traces de la vérité, je vous proposerais, en guise de jugement (fort arbitraire et pas logique) de l'approche de notre correspondant pékinois, une image agreste que les paysans chinois, vivant dans des agglomérats ruraux, apprécieraient sans aucun doute : l'arbre de la correction politique engraisé avec le fumier de l'ignorance donne des fruits gros et incommestibles (pour les Occidentaux). ((J'ai volé cette image à Iketnuk un citoyen de Mittimatalik ville qui, avec ses 1400 habitants, est la troisième ville du Nunavut. Ville ? Répondez sans passer par le correspondant du *Devoir* à Qikiqtaaluk, je vous en prie.))

Fou ou pauvre d'esprit ?

« Fou n'est pas seulement un mendiant qui se prend pour le Roi, mais aussi un roi qui se prend pour le Roi ». De prime abord une phrase troublante. Profonde et troublante — et sympathique : nous, les fous, nous aimons les rois fous.

Mais si on réfléchit quelques secondes...

Le mendiant ne se prend pas pour le Roi mais pour un roi en chair et en os. C'est pour ça qu'il est fou. Le roi qui se prend pour le Roi n'est pas fou. Il est un pauvre d'esprit, comme le mendiant qui se prendrait pour le Mendiant.

Pourquoi les vieux perdent-ils la mémoire ?

Pour ne pas se faire écraser par le poids de la vie.

Ignorant qui ne vit pas assez dans sa tête ?

Il lui dit qu'une amie lui a confessé qu'elle a chié trois fois pendant l'accouchement, mais que « les infirmières sont si attentives... ». Il ajoute qu'il était fort étonné d'apprendre que l'on naît dans la merde. « Toi, tu ne vis que dans ta tête ! N'as-tu jamais entendu dire que les femmes poussent ? » Oui, il l'avait entendu. Il avait même entendu sa mère crier à la naissance de ses frères, mais il avait toujours pensé qu'entre les deux orifices il n'y avait pas rap. Ignorant qui ne vit pas assez dans sa tête ?

Mère, solitude et nous : la très sainte trinité ?

« On n'impose pas à un groupe d'adultes ce que ta mère t'a imposé à trois ans. » Dit comme ça, elle a raison. Mais, s'agit-il de raison ou de tort ? Il s'agit, peut-être, de manière d'être. De cette facile « manière d'être » qui nous protège derrière le bouclier de la fatalité. Peut-être qu'il ne s'agit pas de manière d'être non plus. Elle disait ça à propos de ma manie de la ponctualité et du fait que je trouve incivil qu'on fasse attendre quelqu'un. Il ne s'agit certainement pas d'incivilité. Ni de rois. Il s'agit de ce que ma mère m'a imposé à trois ans. De la civilité qu'elle a voulu m'apprendre ?

Dans la même foulée et la même journée. « Pour ne pas demander aux autres on souffre, mais les reproches de la souffrance sont plus graves que les demandes les plus égoïstes. » Ça doit être vrai. Ici aussi, il ne s'agit pas de manières d'être, il s'agit de la compagnie des voués à la solitude. Probablement la solitude est ce que « ta mère t'a imposé à trois ans ». Peut-on quelque chose contre la très sainte trinité : la mère, la solitude, nous-mêmes ?

Dans une autre foulée. « On a tous été conditionnés, mais on peut avoir un regard critique sur son comportement. » Mais notre comportement est souvent cryptique, n'est-ce pas ?

Est-ce que c'est un début de justice impériale ?

Ils sont tous contents. L'ex-chef d'État de l'ex-Yougoslavie aura un procès pour crime contre l'humanité. Quels juges ? Payés par qui ? Questions sans intérêt. Questions qu'on peut poser à propos de tous les juges. De tous les humains, dans une société de travailleurs. Et toi, qui te paye ? Le gouvernement du Canada ? celui du Québec ? Nortel ? Gallimard ? La caisse d'épargne ? L'université de Montréal ? GM ? Est-ce que ton employeur influence tes idées ? J'espère que tu n'es pas si ingénu ! Même les plus naïfs des marxistes, dans les moments les plus irréfléchis de la météorite communiste, n'ont jamais pensé à une corrélation si directe entre « conditions matérielles » et idées ! Ok. Ok. Je te concède que ceux qui payent sont moins importants que ce que j'ai tendance à croire. Ça va. Mais j'ai d'autres questions. Est-ce que c'est un début de justice impériale ? Est-ce qu'après Milosevic on aura les chefs d'État de la Libye, de l'Irak, de l'Iran, de l'Afghanistan, de la Chine, du Rouanda, du Congo... c'est-à-dire tous ceux qui n'ont pas encore accepté toutes les règles du jeu qu'une minorité d'Occidentaux impose ? Est-ce que le tribunal impérial sera autonome ? Est-ce qu'il pourra

juger même l'empereur, ses vassaux et ses vavasseurs ? Et les chefs d'entreprises ? Et les intellectuels qui mangent à la table des puissants ou qui passent leur temps à gratter les couilles des riches ? Si j'étais un juge dans le procès contre Milosevic (mais je ne le suis pas. On ne m'a pas appelé. Comment les choisit-on?) je demanderais que le procès dure au moins huit cents ans, pour que la poussière des États-nations se pose. Je demanderais le témoignage des morts de toutes les guerres nationales et d'indépendance (même de l'américaine qui tant de mal fit aux indiens et aux anglais). Je voudrais pouvoir condamner tous les criminels qui ont ensanglanté l'histoire. D'Alexandre à Bush en passant par... mais la liste serait tellement longue que quand j'aurais écrit le dernier nom mon ordinateur serait obsolète et je ne pourrais plus récupérer les premiers... Arrête ! Tes considérations pseudo-radicales sont la meilleure manière pour ne rien faire, pour accepter n'importe quel genre de violence et d'arbitraire. Sans doute. Mais (je ne dis pas que c'est ça), mais ça s'peut que mes espèces de considérations soient un aveu d'impuissance que tout privilégié de l'Occident privilégié devrait admettre pour ne pas devenir un simple sujet de l'empire. Pourquoi la reconnaissance de notre impuissance ne pourrait-elle pas nous faire comprendre l'impuissance de ceux qui ont encore quelques décennies à vivre à la lisière de l'empire ? Pourquoi notre impuissance à juger ce que nous connaissons seulement par les dépêches des salariés de la communication ne pourrait-elle pas nous puissanter dans notre prochitude.

Se débarrasser de tous les termes abstraits ?

Un micro parqué de la rue Roy, pas loin de celle qui fut, dans les années quatre-vingt, la grande poissonnerie de Montréal. Deux jeunes, T-shirt blancs, jeans et cheveux longs — une fille et un garçon dans le début de la vingtaine — lisent un texte à haute voix. Le garçon intercale des cris désagréables dans les phrases incompréhensibles de la fille — genre « théâtre expérimental » que nous tous essayâmes à l'époque où le *Living Theater* montrait l'autre Amérique.

Leur truc ça a l'air très dramatique.

The life is nothing... the life is nothing... the life is nothing... the life is nothing

J'ai beau rentrer du travail tristement replié sur mes petits maux, de tels cris excitent même les cellules du trait mamilo-thalamique. Je deviens belliqueux et la seule façon de me libérer de l'agressivité, c'est de discourir entre moi et moi.

Il faudrait enlever « rien » du langage !

Ta manie d'enlever des mots de la langue commence à me courir sur le haricot. Ton rêve ne serait-ce pas, par hasard, de te débarrasser de tous les termes abstraits ? Ils ne sont pas assez efficaces, à ton goût ?

Pas du tout. Il y a des termes abstraits que j'aime beaucoup et que j'aurais aimé inventer s'ils n'étaient pas déjà là : munificence, écoute, volupté, ibbour⁷², ouverture, fricarelle.

Mais tu n'aimes pas « bonheur ». Avec tes tendances *enculeur de mouche*, tu devrais te demander pourquoi tu n'aimes ni « bonheur » ni « rien ».

Parce que le bonheur n'est rien et rien n'est le bonheur...

T'es plus noir que le p'tit gars qui crie que la vie n'est rien.

Non. Je joue le cynique pour t'emmerder.

⁷² Notion proche de celle de *gilgul*. G. Scholem, *la kabbale : Les thèmes fondamentaux*, Cerf, 1986.

Alors, ciao. Pour aujourd'hui, ça suffit.

Pour lui sans doute, mais pas pour moi. Je continue donc, seul, en compagnie de mes autres mois. Nous tombons d'accord sur le fait que, bien que l'eau soit composée de H₂ et d'O, si on la décompose, elle nous laisse au sec : elle n'est plus eau. D'accord aussi que le bonheur est comme l'eau, inanalysable. Contents de l'entente, nous discutons des liens entre bonheur et Dieu et nous sommes encore d'accord : les deux sont inatteignables parce que nous les mettons hors de nous, qu'il suffirait de presque rien... mais on n'a plus de « rien » ! Quelle chance, que nous sommes devant la porte de la maison ! Nous nous recomposons : nous devenons un. Je ne veux pas que celle que j'accompagne dans la vie — vie qui n'est pas @\$* !! mais tout — se fasse des soucis pour ma santé mentale.

Être un est-ce la racine du bien, et être plusieurs, la racine du mal ?

J'ai entendu parler de Dante, pour la première fois, dans un night-club d'Ulan Bator par un Italien lourdé comme un Russe qui criait en anglais, avec un accent à couper au couteau, que vivre à Ulan Bator en 1992 c'était comme vivre en Italie au moyen âge : *Iss italiaaan foorteen centhourry*. Mes intérêts pour le douzième siècle m'incitèrent à lui adresser la parole et ce fut le début d'une amitié qui continue, sans nuages, depuis dix ans. Pendant les quinze jours qu'il resta en Mongolie nous nous vîmes tous les jours, eûmes de longues conversations sur la littérature, sur l'histoire et sur la politique. Et nous bûmes. Nous bûmes. Entre deux vodkas et deux autres, et deux autres encore, j'appris beaucoup sur les Italiens et, surtout, je m'enivrai de Dante.

Il aimait Gengis Khan et il me fit aimer Dante, « les deux géants du moyen âge ». Depuis, je me demande pourquoi le géant de la littérature n'a jamais parlé de celui qui fonda l'Empire mongol. Mais, vu son amour de l'empire, il aurait dû. Le prétexte que Gengis Khan n'était pas chrétien ne tient pas : il a bien admiré le Saladin, même s'il n'était pas confirmé ! Malheureusement, non seulement je n'ai pas de réponse, mais je n'ai même pas trouvé de textes qui abordent le sujet. C'est un mystère qu'un poète si engagé dans la vie politique, si conscient de l'importance de l'histoire n'ait pas senti le besoin de parler de l'empereur⁷³ dont les hordes, en 1241, prirent Pest, la capitale de la Hongrie, d'où venait la mère de Charles Martel que Dante aimait tant ; de ces hordes dont les chevaux, en 1242, avaient trempé les avant-bras dans la mer Adriatique, dont les ambassadeurs, en 1248, avaient été invités à Lyon par saint Louis, que avaient envahi l'Iraq en 1257, et la Syrie en 1258, etc., etc. Rien. Pas un seul mot. Est-ce parce que le César mongol n'avait pas encore eu son Lucain, ni Qaraqorum son Virgile ? Peut-être. Dante, comme bien d'autres, de nos jours encore, a un sacré besoin de sentir que les événements sont protégés par les livres, sacrés ou non.

Il me déconseilla de commencer par la *Divine comédie* et, « vu ton engouement pour la problématique des empires, ajouta-t-il, lis *Monarchia*⁷⁴ ». Ce que je fis et, maintenant, je connais presque aussi bien la Monarchie que l'*Histoire secrète des Mongols*. Depuis que je vis la moitié de mon temps en Occident, je suis étonné de voir comment *Monarchia* n'est pas connue parmi les Occidentaux cultivés. Non seulement très peu de personnes savent que Dante n'est pas l'auteur d'une seule œuvre, mais même ceux qui connaissent l'existence de *Monarchia*, ne l'ont jamais lue. Ils semblent sous-entendre : « Tout ce qu'il avait à dire sur l'Empire, il l'a dit dans la *Divine Comédie*, pourquoi donc lire un traité rempli de syllogismes ? »

Pourquoi ?

⁷³ Gengis Khan mourut en 1227, mais les hordes continuaient à être ses hordes.

⁷⁴ Qu'il prononçait *monarkia*.

Parce qu'on peut découvrir comment un poète, à la concision légendaire, peut tomber dans des longueurs dignes d'un jeune prof de philo, anxieux de montrer qu'il maîtrise un sujet à la mode depuis seulement 36 heures. Parce qu'on peut voir que la raison, après la bonace intellectuelle qui a suivi la chute de l'Empire romain, n'a attendu ni Machiavel ni Spinoza ni Hobbes pour faire tourner le moulin de la réflexion politique. Parce qu'on peut toucher à un emploi de références historiques dont la naïveté est aussi grande que celle des experts immergés dans un lac d'érudition profonde comme un Saran Wrap. Parce qu'à une époque où même les plus goujats des gestionnaires se réclament d'une éthique, on peut découvrir que l'appel à l'Empire peut être fondé sur une autre vision de l'éthique. Parce qu'on découvre un poète-scientifico-politologue qui appuie des argumentations de pure rationalité sur des vers de poètes anciens.

Pourquoi ? Parce que.

La Monarchie, rédigée en latin dans les années dix du quatorzième siècle, est une œuvre, aristotélicienne de fond en comble, constituée de trois courts livres. Dans le premier, Dante se propose de démontrer que *l'empire est nécessaire au bien-être du monde*⁷⁵, dans le deuxième que *le peuple romain s'est arrogé de droit la charge de Monarque* et dans le troisième que *l'autorité du Monarque dépend immédiatement de Dieu*. Finalement il ne doute pas d'y avoir réussi : *désormais il me semble avoir largement atteint le but que je m'étais fixé*.

Mais qu'est-ce que l'empire pour Dante ? *L'Empire est un principat unique sur tous les êtres qui vivent dans le temps ou bien parmi toutes choses et sur toutes choses qui mesurent le temps*. Étant donné que *La pluralité des principautés est un mal : il faut un seul prince*. Que l'existence de plusieurs États indépendants soit à l'origine des guerres qui ravagent la terre, en ce siècle qui s'apprête à mettre le moyen âge sous clef, c'est évident même pour des observateurs moins engagés et moins lucides que Dante. C'est évident surtout pour les habitants de la péninsule italienne où, dès qu'une ville dépasse quelques milliers d'habitants, elle va chercher des titres de noblesse pour s'annexer la campagne que la ville voisine venait de « voler » à une autre qui à son tour l'avait arrachée à une ville qui... C'est parce que les États — qu'ils soient des États-villes, des États-nations, ou de n'importe quel autre type — sont, comme les hommes, poussés par le désir de s'enrichir, d'avoir toujours plus de biens terrestres qu'il est impossible de se libérer des guerres. À moins que... *si seul l'océan met une frontière à la juridiction de l'empereur rien n'existe qui puisse être désiré et donc ce sera la paix universelle*. Et la paix universelle n'est pas un bien parmi tant d'autres mais *le meilleur des biens qui aient été ordonnés en vue de notre bonheur*. Il n'y a pratiquement pas d'humains qui, depuis quelques milliers d'années, ne pensent pas que la paix soit une valeur suprême, une valeur universelle pour le dire en des termes qui feraient plaisir à ceux qui ont été atteints par le virus de l'éthique, mais il y a aussi très peu de gens qui ne pensent pas que pour vivre en paix il faut vivre selon ses idées et donc faire la guerre pour les imposer. Après ce sera le bonheur, qu'ils disent. Après. Toujours après. Quand nous ne serons plus là. Mais quand nous ne serons plus là, notre vrai nous, notre âme continuera à vivre en haut ou en bas selon... Comme quoi l'« après » des religions qui voient la vie après la mort et l'« après » de ceux qui veulent qu'on lutte aujourd'hui pour la justice de demain, ne sont pas si différents que ça.

Si sur terre il n'y avait qu'un Parti des égaux (ceux qui, en regardant un vieux rhinocéros sortir de la bourbe, voient une démarche humaine ou l'expression de leur meilleure amie...) et un Parti des divers (ceux qui, quand ils voient des jumeaux univitellins, ne peuvent pas s'empêcher de souligner l'énorme différence dans leur manière de se gratter le coude) il est clair que Dante serait pour le Parti des égaux : *il est en effet insensé de penser qu'il existe une*

⁷⁵ Les citations sont tirées de Dante, *La Monarchie* dans Œuvres complètes de Dante, la Pochothèque, 1996.

fin particulière pour telle et telle autre société, et qu'il n'existe pas de fin unique pour toutes les sociétés. Et si, avec une pointe d'ironie, on demandait à Dante : « et des différences culturelles, que fais-tu ? Es-tu sûr que ton Henri VII⁷⁶ n'imposera pas la choucroute et la bière dans tous les foyers italiens ? », il n'aurait pas de difficultés à nous clouer le bec car, même s'il n'y a qu'un seul souverain, *les nations, les royaumes et les cités possèdent des caractères particuliers qu'il convient de régler par des lois différentes*, en tenant compte des différences culturelles puisque *c'est dans la plus grande liberté possible que le genre humain trouve sa condition la meilleure*. Comme quoi Empire ne veut pas dire absence de liberté, comme les bébés romantiques qui ont glorifié les peuples depuis au moins deux cents ans crient à la moindre tentative d'élargir l'horizon. Il est clair que les chantres du vécu et Dante ont probablement une vision assez différente de la liberté. Pour les uns, c'est de suivre les impulsions du moment, ses propres désirs, tandis que pour Dante, la liberté est surtout une liberté de jugement : *le jugement est libre s'il meut pleinement le désir sans en être d'aucune façon influencé*.

Est-ce que vous croyez, comme Dante l'écrit, que *ce qui peut être fait par un seul, il vaut mieux que cela soit fait par un seul que par plusieurs* ? Si non, vous pouvez lire la démonstration qu'il en fait dans le chapitre XIV du premier livre. Si vous êtes allergiques aux syllogismes, je peux vous citer l'exemple d'un de mes amis qui travaille dans une grande institution canadienne où même l'achat des punaises se fait en comité et qui, pour que les choses se fassent « vite et bien », crée des comités composés d'une seule personne (lui, bien sûr). Dante, est convaincu *qu'être un semble la racine d'être bon, et être plusieurs, la racine d'être mauvais*. Et si les racines des humains sont dans la tête, alors Dante est très cohérent en terminant le premier livre avec une invocation au genre humain où il est question de plusieurs têtes : *Ô genre humain, par combien de tempêtes et de catastrophes, par combien de naufrages dois-tu être ballotté, tandis que, transformé en un monstre à multiples têtes, tu déploies tes efforts stériles !*

Le deuxième livre où il nous démontre, en s'appuyant sur Tite Live, Virgile et, surtout, le fait que Jésus soit né dans un pays réglé par le droit romain, que c'est *la nature qui a ordonné le peuple romain en vue d'exercer l'empire* est sans doute le moins intéressant pour le lecteur moderne qui n'aurait pas de difficultés à démontrer, de manière dantesque que l'empire pourrait être allemand, états-unien ou congolais... Par contre, si vous ne le lisez pas et que, comme moi, vous pensiez que ce sont les oies du Capitole qui ont sauvé Rome, détrompez-vous. Ce ne sont pas les oies, mais UNE oie : *une oie qu'on n'avait jamais vue là auparavant*. Envoyée par Dieu ? Certes. Mais ce qui importe surtout, c'est qu'on a une preuve de plus qu'agir seul est beaucoup plus efficace qu'agir en comité !

Le troisième livre, en cette époque où les théocraties reprennent du poil de la bête, revêt un intérêt pas seulement historique ou littéraire. Avec une argumentation serrée et en s'appuyant sur les mêmes textes que les défenseurs de la primauté du pouvoir religieux⁷⁷, il parvient à la conclusion que lorsque le pouvoir spirituel (le pape, dans son cas) contrôle le pouvoir politique (l'empereur), la loi humaine (le droit) qui *est une règle pour la vie* devient une simple suite de décrets (les *décrétales* des papes) pour régler la morale selon les caprices d'hommes qui s'arrogent le rôle d'interprètes exclusifs de la parole divine. Là où il démontre que l'Église n'a pas le pouvoir *de conférer l'autorité à l'empereur*, Dante nous montre comment les hommes du moyen âge, sous l'influence des textes des philosophes grecs, commençaient à ouvrir les portes à la démocratie. En fait, de qui l'Église tient-elle le pouvoir de nommer l'Empereur ? *Ou bien de Dieu, ou bien d'elle-même, ou bien d'un Empereur ou bien du consensus*

⁷⁶ L'empereur du Saint Empire romain germanique auquel il adresse une lettre afin qu'il vienne mettre fin à l'anarchie italienne.

⁷⁷ Comme quoi, aux livres, surtout s'ils ont été « dictés par Dieu », on peut faire dire ce qu'on veut.

universel des hommes ? Ce consensus universel a quelque chose d'étonnant sous la plume de Dante, surtout qu'il le met au même plan que Dieu, l'Empereur ou l'Église.

Il n'a pas de difficultés à montrer que ni Dieu⁷⁸ ni un Empereur ne lui ont donné l'autorité. D'elle-même, alors ? Certainement pas : *Il n'est rien qui puisse donner ce qu'il n'a pas*. Plus clair- que ça, on meurt. En ce qui concerne le *consensus universel des hommes*, il met un bémol que, dans nos sociétés, on ne peut plus mettre à cause du pouvoir du nombre : *ou tout au moins des meilleurs entre eux*. Les meilleurs qui ne se résument pas aux Européens : *qui pourrait en douter* [que l'Église n'a pas reçu ce pouvoir du consensus universel] *dès lors que non seulement tous les Asiatiques, et les Africains, mais aussi la plupart des habitants de l'Europe exècrent cette idée ?*

Est-ce que Dante, aujourd'hui, écrirait une lettre à Bush pour l'inviter à mettre de l'ordre dans le monde comme il le fit pour Henri VII ? Sans doute. Ce n'est pas parce qu'Henri VII est mort depuis sept cents ans et que Dante lui avait prévu un siège au paradis qu'il volait beaucoup plus haut que Bush.

Que veut dire *ne pas être sûr de soi* ?

On a tellement répété que notre monde est le langage, qu'on finit par le croire et quand, après avoir calé sa septième *Boréal*, elle dit : « Je ne suis pas sûre de moi », on rêve d'animaux aphones. Que veut dire *ne pas être sûr de soi* ? Rien. Moins que rien. Absolument rien. *Asrtau berel poucil* aussi ne veut rien dire. Mais, alors, pourquoi n'a-t-elle pas dit *asrtau berel poucil* ? Parce qu'on a besoin d'expressions prêtes-à-chausser, quand la route que le langage cache est trop escarpée. De tels énoncés me font osciller entre deux positions également inconfortables et tristes : écacher le locuteur afin que langue, cerveau et ventre se fondent ou m'enfuir dans un monde sans voix mortes pour cueillir des mots muets. Pourquoi a-t-elle dit : *je ne suis pas sûre de moi* ? Parce qu'elle vit, comme toi et moi, dans un monde où on veut nous faire accroire qu'on n'est pas nécessairement ce qu'on est.

La différence principale entre un montagnard et un sportif de la montagne ?

Quelle est la différence principale entre un montagnard et un sportif qui « fait de la montagne » (où un citadin qui fait sa promenade dominicale au Petit-Bornard) ? Le montagnard connaît les détails avant de connaître l'ensemble ; pour le sportif c'est le contraire. Pour le montagnard la montagne n'est qu'un ensemble de « petits » éléments construits à partir de l'enfance dans le mouvement quotidien des jeux et du travail. Le nom de la montagne est donné par ceux qui ne l'habitent pas, ceux qui, un jour, feront des ascensions et décriront les caractéristiques qui la font digne de respect et donc de maîtrise. Le montagnard a des dizaines des mots pour une partie de la montagne (comme l'amant pour les parties du corps de l'aimée ?) : les mots indiquant une particularité qui l'oblige à marcher d'une certaine manière, à travailler avec une attention particulière. Le sportif choisit la montagne à cause de sa renommée, des descriptions qu'il a lues (comme la femme qui choisit son homme pour le fric, la renommée et le pouvoir ?). Le montagnard est jeté dans les montagnes et il choisit éventuellement de la quitter pour sortir de la misère (vraie ou induite de la publicité).

La morale sera-t-elle toujours gagnante ?

À partir d'un certain âge, pour des raisons souvent déniées, la famille loue ses enfants à l'école. Avec plus ou moins de constance et de finesse, les maîtres transvasent une ripopée

⁷⁸ Dans son argumentation il reprend les mêmes passages des Évangiles qui sont à la base de la bulle *Unam Sanctam* émise en 1302 par le pape Boniface VIII, où il réitère la primauté du pouvoir spirituel et le droit du pape de « nommer » l'empereur.

d'idées et des valeurs dans des têtes qui savent encore se nourrir du grain et de l'ivraie. Pour comprendre les valeurs avec lesquelles une société piégera ses gnauds, il n'y a rien de plus intéressant que les premières pages des livres qu'on destine aux écoles élémentaires. Le début de « La belle histoire de Leuk-le-Lièvre », un manuel de L. Senghor et A. Sadju pour des écoles d'Afrique Noire, met en valeur l'intelligence. Ce qui est assez étonnant, car l'intelligence, quand elle est employée intelligemment, est la meilleure arme contre les pièges des maîtres. Mais, ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'ils ne prônent pas un genre d'intelligence qu'on améliore avec l'âge ou une intelligence mâtinée de sagesse ou abâtardie par la prudence. C'est l'intelligence qui gicle de la jeunesse, qu'ils proposent : « *Si nous connaissons le plus jeune d'entre nous, nous connaissons en même temps le plus intelligent.* ». La vraie, celle qui crée les valeurs, la friponne : « Et, moi, dit le Singe en se grattant, tenez, je viens de naître. » Mais, le singe n'a pas été assez outrancier : « Attention ! Je vais naître. » C'est Leuk-le-Lièvre, « le plus rusé des animaux et le défenseur des faibles », qui a parlé. Que pouvons-nous en tirer — nous, Occidentaux qui avons fini l'élémentaire depuis quelques dizaines d'années ? Que les intelligents défendent les faibles ou que les défenseurs des faibles sont intelligents ? Ou encore que, quel que soit le commencement, la morale sera toujours gagnante ?

Y a-t-il une autre vie ?

Il a dix ans et il fréquente une école catholique : « Y a-t-il une autre vie ? » Lui dire que la vie est une et que, pour certains, elle est déjà un poids de trop ou qu'une vie fausse a été inventée pour nous gâcher la vraie ou lui dire que les morts n'ont que la vie des souvenirs, je ne puis. Je lui dis alors qu'il y a une autre vie. Les pères ne pourraient pas mourir et laisser les petits enfants seuls s'il n'y avait pas une autre vie d'où continuer à les suivre. « Mon papa pourrait vivre dans une libellule ou dans un moustique ? » Bien sûr, autrement pourquoi tous ces moustiques, le soir, autour de ton papa malade ? Ils prenaient des accords pour la nouvelle vie. Ils organisaient la maison dans l'autre vie, tu sais, ton père aimait beaucoup meubler les maisons.

On entre dans un café internet où il imprime des photos de skate. « Toi, tu préfères que ton père meure ou qu'il divorce ? » Lui dire que le divorce libère souvent deux vies ou que l'amour peut renaître mais l'homme non, je ne puis. Je lui dis donc que la mort du père est préférable à celle de l'amour. Pour le père, pour la mère et pour le fils, surtout.

On marche sur le boulevard Thiers en nous bousculant. « J'aimerais que mon papa marche à mon côté et qu'il joue comme toi. » Lui dire que moi aussi j'aimerais marcher à côté de mon fils, mort quand je naquis, je ne puis. Je fixe l'océan et je lui demande (à l'Océan) : « Pourquoi ? ».

Mais la masse ?

Les insignes des armées de l'Empire romain portaient inscrites les initiales de leurs commettants : S.P.Q.R (Senatus PopulusQue Romanus⁷⁹). En attendant que les fabricants d'armes, d'avions et d'ordinateurs exigent que leurs logos soient bien en évidence dans toutes les campagnes de la milice onusienne, on peut se demander quel sigle prendra la place de S.P.Q.R. Même si le sénat pouvait rester (l'Empire aura besoin de garder une certaine décence et de permettre qu'une assemblée « souveraine » autorise les interventions contre les forces du mal qui aspirent à le démembrer), il n'y aucune raison de garder le peuple. Même si, au Québec, une position comme celle de Giorgio Agamben n'est pas de tout repos, elle semble inattaquable (« Aussi en admettant que [l'idée de peuple] ait déjà eu un contenu réel, au-delà de l'insipide catalogue de caractères dressés par les vieilles anthropologies philosophiques, elle

⁷⁹. Le sénat et le peuple romain.

a été vidée de tout sens par ce même État moderne qui se présentait comme son gardien et son expression : malgré les bavardages des gens de bonnes intentions, aujourd'hui le peuple n'est que le support vide de l'identité étatique et c'est seulement en tant que tel qu'il est reconnu »⁸⁰).

Si l'Empire « absorbe » les États, les peuples ne peuvent que disparaître à moins que les tenants du nouveau pouvoir, toujours à l'affût de vieux privilèges, ne les transforment en lieux de rencontre pour vieilles tiques nostalgiques des temps où « notre peuple était honoré et respecté » ou « notre peuple était écrasé » — l'état du peuple a toujours été sans importance pour son État. Mais, quelle que soit l'issue des luttes dans l'Empire, quelle que soit la forme que celui-ci prendra et les idéologies qui le soutiendront, il n'aura plus besoin de s'appuyer sur un « ensemble d'humains vivant en société, habitant un territoire défini, ayant en commun un certain nombre de coutumes, d'institutions, une communauté d'origine et parlant une même langue⁸¹ ». Il lui suffira d'un « ensemble d'humains ». Contrairement à *peuple, nation, fidèles, prolétaires* (oui, même prolétaires) qui impliquent un objectif à atteindre imposé de l'extérieur et dont le sens de la mission favorise la manipulation des délégués d'un pouvoir dont la seule et vraie fin est de conserver le statu quo, un « ensemble humain » sans autres connotations est incontrôlable. Mais un ensemble peut contenir un nombre quelconque d'individus, même un, même zéro, ce qui n'est pas très utile comme concept en théorie politique pour prendre la relève de peuple. Negri et Hardt, comme tout un filon de la gauche italienne, sont allés repêcher un terme que le XVII^e siècle avait déjà passionnément employé : un terme — multitude — qui renvoie simplement à un grand nombre (à un ensemble⁸² contenant un grand nombre d'humains sans aucune autre caractérisation que d'être en grand nombre). La multitude, « une pluralité qui ne converge pas vers une unité synthétique⁸³ » était pour Spinoza « la clef de voûte des libertés civiles » et pour Hobbes, selon Virno « un concept négatif [...] : ce qui n'est pas apprêté pour devenir peuple, dans la mesure où cela contredit virtuellement le monopole de l'État sur la décision politique, bref un relent de l'"état de nature" dans la société civile ».

Mais cet « état de nature⁸⁴ » peut difficilement être considéré, comme au XVII^e siècle, comme un simple lieu de l'animalité. L'état de nature, « enrichi » par des milliers d'années de traversées du langage et par une technique qui joue le rôle de tampon entre une nature « hypothétique et pure » (qui n'a sans doute jamais existé sinon avant la formation des premiers être vivants) et une raison « pure » qui s'acharne à comprendre et manipuler des concepts, est dans l'Empire un substrat suffisant pour la formation d'individus qui n'ont besoin ni de Dieu ni d'État pour justifier et donner un sens à leurs actions. Ce qui est « derrière » les individus, le monde dans lequel ils baignent jusqu'à l'autonomie de l'adolescence — tout ce qui n'est pas encore individualisé mais qui permet à l'individu d'éclorre — est un mécanisme fort puissant pour expliquer les conditions de la vie en commun. Employer « multitude » au lieu de « peuple » ou « prolétariat » implique qu'on abandonne toute transcendance et qu'on essaye de comprendre le monde en partant de ce qui est là — de ce qui était là.

⁸⁰ Giorgio Agamben, « Paroles secrètes du peuple sans lieu », *Conjonctures 14*, 1991.

⁸¹ Définition de peuple tirée d'un dictionnaire très populaire avec l'ajout de « parlant la même langue ».

⁸² À ceux qui pensent qu'un terme comme *multitude* est trop pauvre et qu'il représente un pas en arrière par rapport à la richesse conceptuelle de « peuple », de « nation » ou de « prolétaire », il n'est sans doute pas inutile de rappeler qu'au début du XX^e siècle les mathématiciens firent un « pas en arrière » vers un concept « pauvre » comme celui d'ensemble pour mieux sauter. Et, même si ce concept a introduit quelques paradoxes, les mathématiciens ne le laissèrent pas tomber pour autant, mais ils continuèrent et continuent à l'employer comme un concept-clef qui ouvre bien des boîtes dont le contenu, sans lui, resterait caché.

⁸³ Paolo Virno, *Grammaire de la multitude*, Conjonctures/l'éclat, 2002.

⁸⁴ *Sauvage* pour ceux qui demandent un contrôle de l'État ou *innocent* pour ceux qui voient dans la socialisation humaine l'origine et le soutien de la « chute » dans l'injustice et la souffrance.

Que les « Italiens » insistent plus sur l'opposition entre *multitude* et *peuple* que sur l'opposition entre *multitude* et *prolétariat* et *multitude* et *masse* est facilement compréhensible. Dans la situation économique et culturelle actuelle, la multitude peut facilement prendre la place du prolétariat⁸⁵ : les liens trop solides de ce dernier avec des conditions de travail dépassées et avec l'emploi pervers qu'en a fait le mouvement syndical et le social-communisme étatique le rend pratiquement inutilisable. Mais la masse ? Que dire de la masse qui partage avec la multitude le fait d'être un ensemble nombreux et de ne pas avoir besoin d'autres éléments de structuration ou de finalités externes ? La masse introduit une composante d'homogénéisation que la multitude n'a pas nécessairement.

Sommes-nous tous des nigauds ?

Impossible d'exprimer le mystère de notre être dans l'univers car toute réponse faite avec la langue reste en surface. La poésie et la philosophie aussi, même si elles ont la prétention de s'approcher d'une réponse. À cause de cette prétention sont sans doute celles qui nous éloignent le plus de la sensation du mystère, sensation physique que les mots ne peuvent que détruire. Et alors ? Littérature, philo, religion des simples attrape-nigauds ? Sommes-nous tous des nigauds ? L'ambition de la langue d'exprimer le physique est une ambition bête, nigarde... avec la langue on ne peut exprimer que des pensées et des sentiments qui sont la vapeur du physique. Les grands poètes et les grands philosophes sont ceux qui nous donnent des mots pour exprimer des mots. Rien de plus, mais c'est beaucoup, c'est énorme. L'alternative, la renonciation à faire partie de la communauté des parlants, le mutisme, quand il n'est pas une simple abdication devant la complexité du monde est l'assomption de l'épaisseur de ce que le voile des mots cache.

Qu'est-ce que la ressemblance ?

Il a les yeux de son père... vraiment le nez de sa mère ! t'as vu ? Il marche en bougeant les bras comme son père... Regarde sa façon de mettre les mains dans les poches... il a le style de sa mère... Qu'est-ce que la ressemblance ? Un pont précaire que l'on pose entre deux individus ? Ouais, c'est une image... Il y a des cas où pratiquement tous sont d'accord sur des ressemblances, mais il y en a bien d'autres, bien plus intéressants, où quelqu'un voit une ressemblance là où les autres n'y voient rien. Ça vous est certainement arrivé de sentir que Julie ressemble à Paule même si tous disent qu'elle ressemble à France. Quelque chose a provoqué un déclic dans votre tête et voilà que le visage de Julie s'embrume et que les traits de Paule prennent sa place. Moi, par exemple, je trouve que Ben Laden ressemble à Charlotte Rampling mais je n'ai trouvé personne qui partage mon point de vue. J'ai aussi toujours trouvé que Catherine Deneuve et Leonid Brejnev se ressemblent comme deux gouttes d'eau mais dans ce cas aussi... Je dois dire que je suis myope et j'ai constaté que souvent les myopes savent trouver des ressemblances là où ceux qui voient bien n'y voient que dalle. Il serait trop facile de dire que cette capacité des myopes n'est due qu'au flou qui caractérise leur vision et qui les empêche de voir les différences. Observer des gens ce n'est pas comme lire des lettres de l'alphabet accrochées au mur de l'ophtalmologiste ou voir le chas d'une aiguille ! Voir des ressemblances s'apparente plutôt à la compréhension d'un poème. Je ne crois donc pas être très loin du vrai en disant que les myopes voient mieux les ressemblances parce qu'ils sont moins aveuglés par la précision des détails ; parce que leur défaut leur permet d'abstraire les caractéristiques physiques les plus immédiates et de sentir quelque chose de plus global (j'écris bien global et non profond !). Le détail, la précision sont affaires de paroles, la ressemblance est une affaire d'âme. Mais, quoi de plus flou que votre âme ? L'âme de l'autre.

⁸⁵ Si l'on considère le monde du seul point de vue de l'émancipation on pourrait sans doute dire, sans trop forcer les termes, que la multitude est le nouveau prolétariat. Un prolétariat dont le simple fait de vivre produit un surplus de richesse.

Multitudo non est sequenda ?

Voici une lettre que mon copain Iketnuk m'a envoyé quand il a su que j'aurais fait une présentation sur la multitude : « *Ne suivez pas la multitude* », nous dit saint Augustin. Et, si c'est Augustin qui le dit, il faut... ne pas le croire. Il est tellement coincé. Tellement diabolique, ce mec. Il ne faut pas suivre la multitude, qu'il dit. Mais, pourquoi ? Parce qu'elle fait peur ? Parce qu'elle est insensible aux appâts qui viennent de dehors ? De l'au-delà ou du dessus ? Parce que ses yeux transpercent les vers et voient les hameçons ? Je ne sais pas. Mais il semble qu'elle fait peur. La multitude c'est du nombreux. Il y en a, hein... de toutes les couleurs, de tous les goûts. Pour tous les goûts. Plein de gens. Plein plein de gens. Plein d'individus. Plein plein d'individus. Différents. Ce qui est nombreux, ça fait peur. On ne sait pas par quel côté le prendre. Comme le peuple alors ? Non. Le peuple fait moins peur. Pas peur du tout. Il tranquillise, même. Le prolétariat donc ? Non, lui non plus. Le prolétariat ne fait plus peur. Aujourd'hui il rend tranquilles, il apaise. Lui aussi a des points de saisie. Connus. On sait par où le prendre. Comme pour le peuple, il y a toute une théorie, là-dessus. Et la masse ? La masse peut faire peur. Oui... Il est vrai... Mais... pas tout à fait. Et puis non. Non. La masse peut angoisser. Peut donner un sens de vertige. Elle est comme la mer, elle est liquide. Elle peut nous engloutir, nous faire perdre notre individualité, nous homogénéiser. Elle peut nous faire paniquer. Mais elle ne fait pas peur. Par contre, la multitude fait peur.

Ne suivez pas la multitude.

À bien y penser, pour une fois, Augustin a raison. Il ne faut pas suivre la multitude parce qu'elle n'a pas une direction. Même pas de direction spirituelle. Dans la multitude il y a plein de directions. Toutes celles des individus. La mienne et la tienne et la sienne bien sûr. La mienne qui va plutôt vers la gauche, la sienne qui pendouille vers la droite et la tienne que je n'ai jamais très bien saisie. Il y a même celle de Claude, qui n'a jamais bougé. Qui est né mort. Ça fait peur la multitude. Ça ? C'est quoi « ça » ? « Ça » c'est moi et toi et lui et elle... ça fait nombreux. Nombreux mais sans individus. Ça fait amorphe. Ça fait masse. La multitude fait donc peur à la masse ? La masse ? Mais la peur est individuelle. La masse n'a pas peur. La masse n'existe pas. C'est une création des politologues et des politiciens. Est-ce possible que la multitude fasse peur aux politiciens et aux politologues ? Ça a l'air que oui. Oui. C'est sans doute possible. Ils ont peur de la multitude. C'est pour cela qu'ils la méprisent.

P.S.

Pour toi qui aimes les citations, en voilà deux : la première de Pascal et la deuxième de Bossuet.

La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion ; l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle

Note. Si vous avez Spinoza dans l'édition de la Pléiade, n'allez pas chercher la « multitude » dans le « Traité de l'autorité politique ». Vous ne la trouverez pas. Vous trouverez « masse ». Mauvaise traduction du latin *multitudo* ? Aujourd'hui, oui. Mais, il y a un demi-siècle, c'était la masse et non la multitude qui tenait le haut du pavé.

Expliquer les choses simples à l'aide de choses compliquées ?

NAND est une fonction logique à deux entrées et une sortie qui a le comportement montré dans le tableau suivant :

Valeur de l'entrée 1	Valeur de l'entrée 2	Sortie
Vrai	Vrai	Faux
Vrai	Faux	Faux
Faux	Vrai	Faux
Faux	Faux	Vrai

Qui se lit : vrai et vrai donne faux ; vrai et faux donne faux... NAND donne un résultat toujours faux à moins que les deux entrées soient fausses (les Lacaniens connaissent le NAND comme *barre de Scheffer*). J'avais oublié qu'avec des NAND on peut réaliser n'importe quelle fonction logique. Vous voulez une simple négation ? Vous prenez ce que vous voulez nier, vous le dupliquez, vous mettez les deux valeurs ainsi en entrée et vous avez votre négation en sortie. Complicé ! Sans doute, mais les ordinateurs sont bâtis avec des millions de NAND. Pourquoi, pour avoir quelque chose de simple comme une négation, par exemple, passe-t-on par des choses complexes comme des NAND ? Parce que les NAND sont faciles à construire. Mais n'est-ce pas la même chose dans la vie quotidienne des humains ? N'expliquent-ils pas toujours les choses simples à l'aide de choses compliquées ?

De quel droit le mettre en doute ?

Rien de plus normal, vu qu'il s'agit de Martin Scorzese qui parle de Marlon Brando. Martin Scorzese a 12 ans, quand il voit pour la première fois un film avec Marlon Brando (*On the Waterfront*) : « Cette expérience a un rôle déterminant dans ma formation. Je découvris un type de communication entre l'acteur et son public que je croyais appartenir au seul néoréalisme italien. » Je ne crois pas que Scorzese ment, je crois qu'il fait du cinéma : qu'il se raconte, qu'il nous raconte une histoire. C'est son métier. Croyez-vous qu'un enfant de douze ans puisse faire des considérations sur le jeu des acteurs et le néoréalisme ? Moi, non. Et n'invoquez pas le fait que Mozart composait à 6 ans et que Picasso à 10 était déjà un maître ! Pas rap. Ici, dans le cas de Scorzese, il s'agit d'un enfant qui conceptualise et non d'un enfant qui agit et fait, poussé par une force qu'est lui-même. Que cette expérience ait eu un « rôle déterminant », pas de doutes ; je pourrais aussi lui concéder qu'il découvrit un type de communication, même s'il est probable qu'il ne le savait pas ; là où je ne peux pas le suivre, sans doute parce que je ne sais pas faire du cinéma, c'est quand il ajoute « que je croyais appartenir au seul néoréalisme italien. ».

De quel droit le mettre en doute ? Du droit des hommes d'un certain âge qui réécrivent les anecdotes de leur enfance pour expliquer ou justifier les comportements ou les sentiments qui semblent nécessiter une origine solide. Ou consciente.

Suis-je le seul à comprendre Nietzsche ?

Pourquoi cette certitude que dès qu'ils écrivent sur lui, ils l'estroient, qu'ils n'y entendent rien ? Même s'ils se nomment Deleuze, Derrida, Jaspers, Vattimo ou Heidegger. Suis-je le seul ? Non. On est deux.

He struggles into Life.

Ainsi le présenta William Blake, qui mourut 17 ans avant sa naissance.

Quel Nobel ?

Quand il me dit qu'Henri Bergson, en 1928, avait reçu le prix Nobel, je fus très étonnée. Il se trompe, pensé-je, mais il est tellement ombrageux qu'il ne faut pas que je le lui dise. Je ne pouvais quand même pas faire noter, au grand expert des Nobel et des dates, que le prix

Nobel de philosophie n'existait pas ! La moutarde lui serait montée au nez en un rien de temps. Je jouai la niaise.

Quel Nobel ?

Lequel veux-tu qu'il ait reçu ? Celui de la physique ? De la littérature, bien sûr, en 1928 !

Écoute... je n'imaginai pas qu'un philosophe...

Qu'un philosophe écrive bien ? Jusqu'à preuve du contraire la littérature n'est pas un domaine réservé...

Non, laisse-moi finir ma phrase. Je sais très bien qu'il y a des philosophes qui savent écrire et des romanciers qui emploient le clavier comme le tableau de bord d'une laveuse, mais je croyais que l'académie suédoise était très *straight*. Je me suis trompée. Il n'y a pas de quoi en faire un plat !

Mais il en a fait tout un. Comme d'habitude. On a commencé une discussion stérile sur les rapports entre philosophie et littérature où, pour la millième fois, il m'a dit que Proust n'était pas un romancier mais un philosophe et, à ma millième réplique que ses étiquettes appauvrirent la discussion, il a répliqué, pour la millième fois, que ce que j'appelais « étiquette » n'était pas une étiquette mais une balise. Il aurait passé tout l'après-midi à polémiquer si Laurence n'était pas venue chercher ses verres à repérer.

J'y croyais à moitié, à son histoire de Nobel. Dès que Laurence fut partie, je vérifiai dans le *Petit Robert* : vrai — même si ce n'était pas en 1928, mais en 1927, ce qui, pour un maniaque des dates comme lui, est une sacrée défaite.

PS Il ne s'était pas complètement trompé, car il reçut le prix en 1928, mais pour l'année 1927, car en 1927 aucun des candidats ne rencontrait les critères de l'Académie qui, en 1927 a été est très *straight*.

Qui a gagné à Wimbledon ?

Venus a gagné à Wimbledon. Venus est noire.

Suis-je en train d'élever un autel à Hermès ?

Pourquoi, ceux qui peuvent, achètent-ils du Armani et non du Duhamel ? À cause du nom, aussi. Pourquoi, si nous étions assez riches, achèterions-nous un Vermeer ou un Picasso et non un Tremblay ? À cause de quoi ? En avez-vous une idée ? La critique envers les riches bourgeois qui n'achètent que les « noms » est un peu courte. Il est sans doute vrai qu'il est plus facile de faire fonctionner le marché (de l'art, de la mode ou des patates⁸⁶) avec les noms, mais cette facilité n'est pas un choix du marché ou de la culture moderne. Il a toujours été là, au moins depuis que certains sons sont devenus autonomes et on fait l'humain humain. Même ce que faisaient Achille et Zeus avait l'aura qu'il avait à cause du nom. Si les frasques de Zeus deviennent mesquines quand c'est Jean Tremblay qui frétille, n'est-ce pas à cause du nom ?

Un nom ne devient un nom que parce que ceux qui ne l'ont pas le valorisent — que ce soit en termes économiques, aussi ou surtout, peu importe pour notre propos. Au début de l'autre siècle il y avait un Paul Dupont qui arpentait comme Picasso et Modigliani les rues de Montmartre, qui allait aux puttes et qui avait acheté des toiles blanches pour y déverser les « choses profondes et ineffable » qui l'habitaient. Et ce ne sont pas les marchands d'arts qui ont oublié Paul Dupont pour Pablo Picasso. C'est Pablo Picasso debout dans l'arène qui a

⁸⁶ Personnellement je n'achète que des Idaho.

attiré les marchands (qui sont moins cons que ne le disent les petits artistes). Suis-je en train d'élever un autel à Hermès⁸⁷ ?

Non.

Je cherche à mettre en garde contre le ressentiment et l'envie que la petitesse engendre à un rythme infernal.

Et les bêtes juives ?

Mamuda Aliyu Shinkafi, gouverneur adjoint de l'État de Zamfara : « Il est obligatoire pour tous les musulmans, où qu'ils se trouvent, de considérer le meurtre de l'auteur comme un devoir religieux », vous avez certainement compris qu'il s'agit de tuer Isomia Daniel la femme qui a eu la malencontreuse idée d'écrire que le Prophète aurait aimé choisir une de ses épouses parmi les participantes au concours de Miss Univers. Un fou ? Non. Un homme qui prend au sérieux la religion. Se scandaliser ? Non. Il serait trop bête de se scandaliser pour ce qui est normal. Pour ce qui fut aussi fort normal parmi les chrétiens d'époques pas tellement éloignées.

Mais c'est du passé.

Oui.

Cela peut très bien revenir.

Cela reviendra.

Les religions sont le terrain idéal pour l'éternel retour du même.

De la même bête.

Les bêtes chrétiennes reviendront et se partageront les cadavres avec les bêtes musulmanes. Et les bêtes juives ? Avec les autres bêtes monothéistes.

Homosexualité comme un nettoyeur de la bêtise politique ?

Elle m'avait dit que l'écrivain hollandais Nootboom était « charmant... un monsieur qui a de la classe... très intéressant, un mec qui a beaucoup voyagé... il ne se prend pas au sérieux. » J'ai donc lu avec empressement l'article qu'il a écrit pour l'*Espresso* sur Pym Fortuyn. Je dois dire que je ne connaissais pas Fortuyn avant qu'il soit tué. Je fais donc partie de ceux qui, ne connaissant pratiquement rien à la politique hollandaise, se sont laissés influencer par la presse progressiste qui l'a traité avec trop de facilité de raciste, comme écrit Nootboom. Je n'avais pas compris que « cet homme se dédiait corps et esprit à miner les fondations du système, dans lequel les autres se trouvent parfaitement bien », qu'il « avait préféré parler de choses que les autres avaient préféré garder à l'ombre, cachées par la correction politique ». Je ne l'avais pas compris et même si je le comprends, mon petit diable me dit que cela peut très bien s'appliquer à un fasciste. Les fascistes ont toujours été très forts contre la correction politique et dans la défense de la vérité, n'est-ce pas ? Il est vrai que quand, à un imam qui l'accusait d'être raciste et anti-musulman, il répond que lui il couchait avec les Jeunes marocains tandis que l'imam... il est sympa. Mais les fascistes aussi peuvent être sympas, parfois même très sympas. Je continue à ne pas aimer Fortuyn, malgré la défense en bonne forme de Nootboom. Je continue à le voir comme un raciste et un raciste encore plus dangereux que les racistes plus « classiques » à cause de son homosexualité qui est employée, par trop de gens, comme un nettoyeur de la bêtise politique. Depuis quand des hommes qui sont gynophobes ne peuvent-ils pas être arabophobes ou sénégalophobes ? Mais

⁸⁷ Patron des vendeurs : c'est-à-dire des commerçants (vendeurs de choses concrètes et parfois inutiles) et des orateurs (vendeurs de mots vides mais parfois utiles).

Noteboom nous fait noter que Fortuyn est intéressant « pas tellement par ses idées mais par sa manière de parler et par sa clarté rhétorique. » Depuis quand les fascistes sont-ils intéressants à cause des idées, cher Chees ? Peut-être que mon amie a raison et que Noteboom est charmant, peut-être, mais depuis quand un fasciste ne peut-il pas être charmant ?

Y a-t-il du nouveau en Occident ?

Le titre du roman le plus connu de Erich-Maria Remarque, *À l'Ouest rien de nouveau*, est inoubliable non seulement parce l'État-major⁸⁸ annonce qu'il n'y a rien de nouveau quand le héros meurt — ce qui nous fait toucher avec nos sentiments à l'absurdité de la guerre — mais aussi parce qu'il ramène au premier plan l'éternel débat entre ceux qui sous-estiment les changements et ceux qui voient avec trop de facilité arriver la nouveauté. Le débat sur la mondialisation, si enflammé depuis quelques années, est important pas tellement pour ce que disent tenants et opposants, mais parce qu'il donne des arguments fort nouveaux à ceux qui voient, dans le dépassement des nationalismes et des impérialismes, la possibilité de réaliser un des grands rêves de l'humanité.

Il y a du nouveau sur le front occidental.

Oui, mais qui le voit ? Certainement pas ceux qui ne savent pas se défaire des catégories marxistes ou libérales ou religieuses ou fascistes qui ont fait le bonheur des intellectuels du XX^e siècle ; ni les post-modernes à outrance entre les neurones desquels les nouveautés glissent sans laisser de traces ; ni les financiers, ni les capitaines d'industries qui appellent nouveau tout ce qui conserve leurs privilèges.

Dans le roman de Remarque, un homme meurt au front mais pour l'État-major il n'y a rien de nouveau. Dans notre société, de nouveaux joueurs, brandissant des raquettes flambant neuves, occupent le terrain de jeu mais, pour la majorité, tout continue comme avant : « le terrain est toujours le même et le filet n'est pas élimé », disent-ils. Ça les tranquillise. Nous aussi nous sommes tranquilles, mais pour le motif contraire : nous avons la certitude que les nouveaux joueurs inventeront un nouveau jeu après s'être défaits du filet, des règles et, sans doute, de la balle aussi. Et si nous retournons aux livres ? Un livre comme *Empire*, par exemple, est un « excitant » qui empêche de dormir sur les idées reçues et qui force à essayer de rouvrir les portes de l'émancipation si souvent fermées par ceux-là même qui étaient censés les garder ouvertes. Une quatrième de couverture pour ce livre ? Une photo de l'état du monde réalisée avec une caméra fabriquée dans les usines marxistes, avec une pellicule très sensible produite par le post-structuralisme français et imprimée sur le meilleur papier italien.

Et le cheval de Troie *made in England* ?

Il semble que l'État polonais aimerait être dans l'Europe tout en restant sous le protectorat de l'OTAN (lire des États-Unis). Les Américains disent que les Polonais disent que la France ne veut pas de la Pologne dans l'Europe car elle serait leur cheval de Troie. Et le cheval de Troie *made in England* ? Ça doit être l'entourage de Blair qui fait circuler le bruit que les Américains disent que... ? Deux chevaux de bois c'est trop, même pour des présidents moins nationalistes que de Gaulle.

C'est quoi cette enfilade de banalités ?

Ça m'étonne toujours. Godard est un metteur en scène qui réalise des films très simples, parfois trop simples, et on n'a de cesse de le juger difficile. Ça m'étonne et ça ne devrait pas. La télé et le cinéma nous ont tellement habitués à des histoires abracadabrantes, à des fables qui jettent le spectateur dans un banc d'ouate, à des récits qui crispent le corps ne sachant toucher l'esprit qu'on entre difficilement en syntonie avec ce Godard qui, banalement,

⁸⁸ Le titre anglais (*All quiet on the Western Front*) et le titre italien (littéralement : *Rien de nouveau sur le front occidental*) sont bien plus saisissants.

demande de le suivre et d'épandre du gravillon sur le chemin glissant de la futaie politique. Le simple et le complexe ont échangé leurs rôles. *Numéro 2*, par exemple, est un film qui nous installe dans la vie d'une petite famille aux prises avec les difficultés et les plaisirs de la vie quotidienne dans une société qui ne se soucie guère des individus. Dès le début, Godard met clairement les cartes sur la table : ce n'est pas un film politique ou un film de cul, c'est l'un et l'autre. En effet, il y a beaucoup de cul et beaucoup de politique. Visuellement le film est splendide et imaginaire, comme souvent Godard peut l'être. : deux écrans de télé, deux trous de lumière dans le noir de la toile se déforment, se vident, se remplissent de corps et de mots du début à la fin. *Mais que veut-il dire ? C'est quoi cette enfilade de banalités ? Il est ennuyeux !* Si ce sont des banalités, elles sont les banalités qui font la vie. Est-ce banal quand l'homme, à propos de leur habitation, dit : « C'est l'usine pour elle, pour moi la maison. » ? Pas certain. Ce qui est certain c'est que ça fait du bien de l'entendre. Et quand il nous dit que les jeux de mots sont interdits ? Qu'on peut jouer avec les mots seulement dans les salons ou dans la publicité⁸⁹ ? Ennuyeux ? Mais si on ne sait jamais ce qu'il nous montrera dans la prochaine scène ! Et, pour la signification... elle peut difficilement être rendue avec des mots, car il fait du cinéma lui et il n'écrit pas des nouvelles. *Tu fuis la question !* Non. Je peux dire qu'il nous crie qu'il faut s'émanciper, que la place de la femme est intenable, que le travail nous suce nos richesses, qu'on meurt pour vivre, qu'un trou du cul n'est pas fait seulement pour chier, que les enfants regardent — qu'ils nous regardent et que nous devrions regarder le film comme des enfants : curieux et intelligents comme des enfants avant que les règles les bandent de banalités... je pourrais dire cela et d'autres choses encore. Je pourrais dire que ce film est un hommage à l'intelligence de celui qui regarde et écoute... Mais, tout ça, c'est mon gravillon à moi. C'est mon épandage. C'est un film pour des intellectuels ? Oui, pour ceux qui « ont un goût prononcé pour les choses de l'intelligence et de l'esprit » mais pas nécessairement pour ceux qui « par fonction sociale, s'occupent de choses intellectuelles » car ces derniers seraient trop mis en question.

L'obscénité des obscénités ?

Un court texte d'Henri Miller de 1947 : *L'obscénité et la loi de réflexion*. Ancien lecteur des « Tropiques », je m'attendais... à je ne sais pas quoi. Quand je l'avais feuilleté, il y a des années, j'avais écrit « banal » à côté d'un paragraphe où il disait que la guerre est plus obscène que tout ce que les censeurs appellent obscène. À la fin du même paragraphe j'avais écrit « daté ». Dans l'actuelle atmosphère obscène, prélude de guerre, j'ai effacé les commentaires. Dire que la guerre est plus obscène qu'un film où un homme s'enfile un serpent dans l'anus pendant qu'il boit le pipi d'une femme qui fait une pipe à un chien est presque banal pour des gens comme moi et toi. Mais est-ce évident pour les exaltés qui applaudissent les brutes des armées américaines, européennes, iraniennes ou israéliennes ? Pour ceux qui sont prêts à tuer, à violer et à détruire protégés par un uniforme moral ? Est-ce évident pour ceux qui ne vomissent pas devant les discours de Biden, de Netanyahu, du Hamas, de Zelenski ou de Poutine ? Que l'obscénité des obscénités soit tuer parce que Dieu ou l'État le veut, n'est-ce pas une évidence ? Pour toi comme pour moi, oui. Mais... Dieu aux cheveux de serpent pétrifie même les meilleurs esprits

D'où vient l'obstination des paysans ?

D'où vient l'obstination que les paysans portent comme une marque de commerce ? De la résistance de la terre qui ne cède qu'à l'assiduité ? Du temps volage et despote qui plie et redresse, indifférent ? Des longs silences qui clouent les pensées à l'esprit ? Du mépris des riches qui achètent tout ce qui est solide ? De tout cela un peu.

⁸⁹ C'est moi qui ajoute « publicité ».

Un paysan riche n'est pas un paysan, c'est un riche. Un ouvrier riche est un ouvrier riche, comme un commerçant riche est un commerçant riche.

Et après la fin de l'art ?

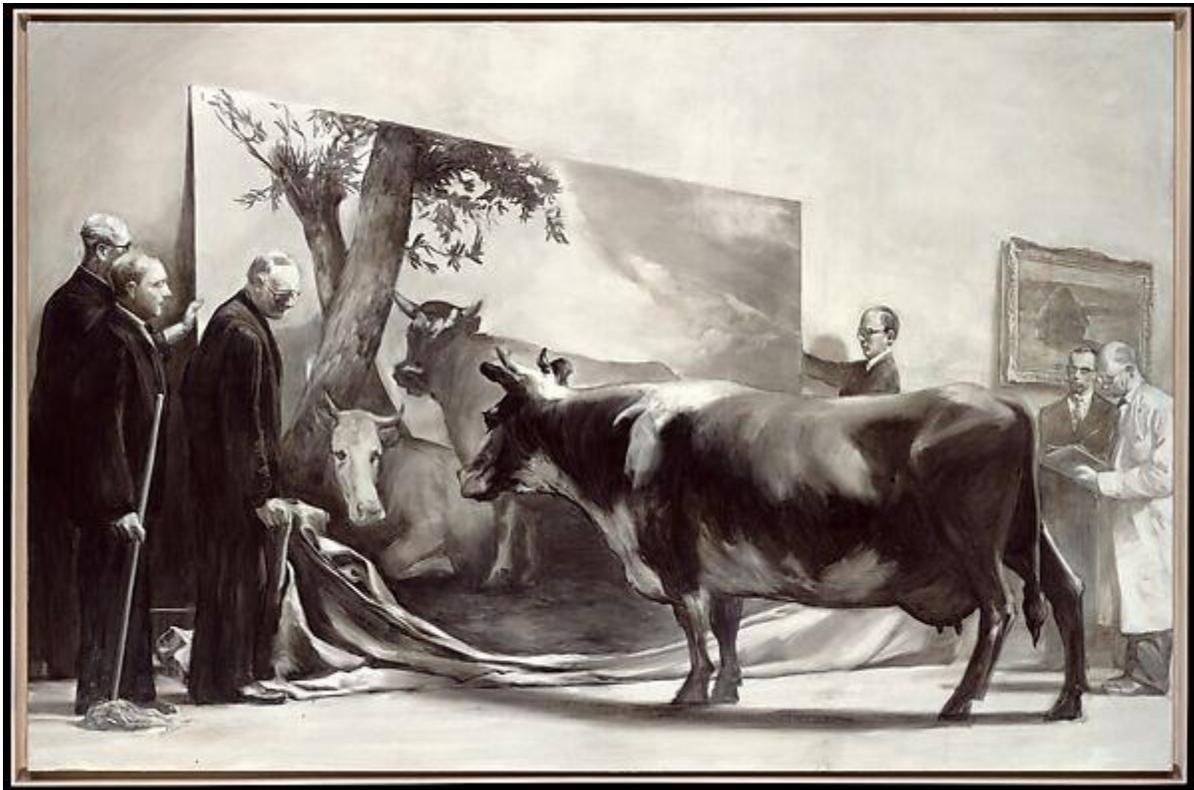
Monet⁹⁰ n'a pas besoin de subventions et Monet n'est pas censuré, que fait-il donc dans le livre de Danto, *Après la fin de l'art* ? Il est là à cause d'une de ses meules dont Danto se sert pour comparer les réactions d'une vache devant un tableau « moderne » avec celles qu'elle a devant le taureau « réaliste » de Paulus Potter⁹¹. La vache est, elle aussi, une image peinte qui apparaît dans le tableau *L'œil innocent* de Mark Tansey. Elle y est représentée avec une copie du taureau de Potter et avec des scientifiques qui étudient ses réactions corporelles. Ce qui m'intéresse dans le traitement fait par Danto de la vache de Tansey ce n'est pas tellement son analyse de l'impossibilité d'avoir un œil innocent (un œil qui n'est pas voilé par la culture picturale) avec laquelle il est difficile de ne pas être d'accord mais ses idées préconçues sur les vaches : « *La vache (...) saliverait-elle devant la meule de paille comme elle produit des sécrétions vaginales en hommage au taureau ?* »

Il est très difficile qu'une meule de paille fasse saliver une vache même si elle est plus réaliste que celle de Monet, même si elle est une vraie meule. À moins qu'une vache ne soit en train de crever de faim, il est plus probable qu'elle salive devant une meule de foin plutôt que devant une meule de paille. Mais sans doute que Danto ou son traducteur considèrent que la paille et le foin sont la même chose ; un peu comme un paysan qui n'a pas fait d'étude de philo pourrait penser qu'il n'y a pas une grande différence entre le *Monologion* et le *Proslogion*⁹². Mais les difficultés que j'ai avec les sécrétions vaginales des vaches sont beaucoup plus grandes que celles à propos de la paille et du foin. Depuis quand une vache s'excite à la vue d'un taureau ? Une vache s'excite quand ses hormones se réveillent et si elle n'est pas en rut elle se fout même du taureau le plus épatant. Et, même quand elle est en rut, elle préfère sauter sur les autres vaches plutôt que de se faire écraser par quelques quintaux de viande. Quel est l'intérêt d'un cours de sexualité des vaches à propos d'un livre qui parle de l'art contemporain ? Parce que l'œil d'une vache est sans doute innocent mais son vagin ne l'est probablement pas. Parce que même un « grand » féministe comme Danto projette ses préjugés taurins sur tout ce qui sent la femelle.

⁹⁰ CLAUDE MONET (1840-1926) peintre français à ne pas confondre avec un autre peintre français ÉDOUARD MANET (1832-1883). Monet est l'auteur d'*Olympia* et Manet de *Déjeuner sur l'herbe*. Pardon, c'est le contraire.

⁹¹ PAULUS POTTER (1625-1654), peintre animalier hollandais à ne pas confondre avec HARRY POTTER jeune magicien qui a redoré le blason des livres parmi les ados de la fin du siècle dernier.

⁹² Note pour les quelques lecteurs paysans qui n'ont pas suivi des cours de philo. Il s'agit de deux œuvres de l'archevêque ANSELMUS CANTURIENSIS (1033-1109) auteur du célèbre argument ontologique, un argument qui, à lui seul, devrait démontrer la nécessité absolue de l'existence de Dieu.



Si je ne me limitais pas aux problèmes de Danto avec les vaches, j'eus ajouté que la vache du tableau de Tansey ne regarde pas le taureau mais la vache couchée devant l'arbre et le scientifique qui vient de dégager le tableau.

On, qui ?

On dit que l'homme moderne a troqué la foi en la parole poétique contre l'usage de sons animaux comme signes du désir et qu'il a échangé la foi floue en Dieu contre la sujétion aux lois d'un savoir précis. On dit que l'homme s'est cantonné dans les baraques des camps de scientification, avec une faculté de déduction appauvrie, les longues-vues de la naïveté embouées et la fantaisie débilitée. On dit que l'homme est devenu une machine à consommer et que l'âge d'or a laissé sa place à l'âge de l'or. On, qui ? Ceux qui vivent à reculons et talonnent la mort.

Aveuglée par l'amour de l'eau ?

Quand elle me dit qu'elle était ondinière, je fis semblant de comprendre. Je n'avais aucune envie de perdre cette nymphe si éprise des hommes cultivés ! Pauvre de moi, je ne savais pas dans quoi je m'embarquais ! Et pourtant, quand elle commença à me traîner dans toutes les piscines de Montréal, j'aurais dû comprendre. J'aurais dû réfléchir un peu plus quand elle se jetait à l'eau avec une expression si angélique que même mon nœud oedipien se dissolvait. Comment ai-je fait pour ne pas comprendre que ces énormes yeux noirs qui me fixaient sans me voir, quand elle nageait à ma rencontre, n'étaient pas aveuglés par l'amour mais par l'eau ? Pourquoi, quand elle pissait sur les fauteuils des cinémas ne pensai-je pas à une perversion qui aurait pu me perdre ? Sans doute parce que j'étais déjà perdu.

Quand on dit ce qu'on dit, que reste-il d'autre à dire ?

Rien, car on ne peut dire que ce qu'on dit ? Tout, car, en dessous de ce qu'on dit, il y a les gisements du non-dit ? Quelque chose entre le rien et le tout, quelque chose de plus nuancé, comme on dit ? Je ne sais pas quoi dire. Ce que je sais c'est qu'il faut que je dise quelques mots au dieu de la langue française, pour le remercier de l'ambiguïté de cet « on dit » qui fluctue, léger, entre le présent et le passé :

Dieu du français, qui êtes aux mots,

Que vos idiomes soient abyssaux ;

Que votre clair royaume soit
Dans toute école, dans tout media ;
Donnez-nous notre ambiguïté
Et affranchissez-nous des clichés
Sans, par d'obscures affèteries,
Nous enchaîner à la caqueterie.
Libérez-nous de la lourdeur
Qui votre belle langue écœure
Amen.

Jouer avec l'ambiguïté de la langue donne l'impression d'être intelligent, comme être planté au sommet d'une montagne donne l'impression d'être grand.

Les faire manger aux New-Yorkais ?

New-York produit quatre millions de tonnes d'ordures par années. Ça fait peur aux écologistes. Où les mettre ? Les faire manger aux New-Yorkais ? Dangereux. On produit aussi un million de tonnes de merde. Pour ne pas oublier les trois mille tonnes de sperme qui potentiellement pourraient produire quatre millions et demi de tonnes d'humains qui seraient encore plus difficiles à placer que les ordures.

Les pensées naissent-elles des pensées ?

Que les cochons naissent des cochons, les alucites des alucites et les roses des roses est quelque chose qui va de soi, même pour des gens qui ont donné au doute une place de choix. Pourquoi donc la majorité des gens ne pensent-elles pas que les pensées naissent des pensées ? Pourquoi croire que les hommes en sont à l'origine : qu'on puisse penser ce que l'on veut ? Sans doute parce que, jaloux de leur autonomie, ne laisse-t-ils pas les pensées copuler entre elles. Pour accepter que les pensées naissent des pensées, sans aucune intervention de la boîte qui les contient, il faut une assurance que Nietzsche et Dante, seuls, semblent avoir eue :

Et comme une pensée d'une autre éclot

Ainsi de celle-ci en naquit une autre.

(Enfer, XXIII, 10)

A-t-il des mamelles ?

Quand je lui demandai s'il connaissait le rapport entre Montréal et l'ornithorynque, il resta comme une carpe qui perd l'eau. Je crois que si je lui avais proposé, inopinément, de faire patte d'araignée il aurait été moins surpris. Il essaya, en fronçant les sourcils, un :

« L'ornithorynque vit en Australie, un pays qui, comme la Canada, est une ex-colonie du Royaume-Uni. » Je continuai avec une légère pointe de sadisme :

Pas de rapport. *Peccavi*, ça ne te dit rien ?

Peccavi, en latin veut dire : j'ai péché. Que veux-tu me faire dire ?

Rien de spécial. Je t'aide à trouver le rapport entre Montréal et l'ornithorynque. Pense à un télégramme.

Ça va. Tu m'as l'air d'être venue la queue levée. Crache le morceau.

Continuer à lui serrer les brodequins aurait été trop méchant, il était clair qu'il n'était pas un fan de S. J. Gould comme moi, autrement il aurait connu le chapitre de *La foire aux dinosaures* sur les ornithorynques : « Le plus célèbre télégramme de ma profession n'atteignit pas cet admirable minimum⁹³, mais on peut lui décerner la mention honorable [...]. En 1884, W. H. Caldwell, un jeune biologiste de Cambridge, expédia, depuis l'Australie, son fameux télégramme, pour qu'il soit lu triomphalement dans le cadre de l'assemblée annuelle de la British Association à Montréal. Caldwell câbla : *Monotrème, ovipare, ovule méroblastique*. » Le triomphe était bien mérité. Cet étrange animal faisait souffrir les biologistes depuis la première description de Georges Shaw en 1799 : « Le mammifère le plus extraordinaire pour son anatomie [...] il présente un bec ressemblant parfaitement à celui d'un canard, greffé sur une tête de quadrupède ». Un mammifère ? Un mammifère avec un seul trou, par-dessus le marché. Mais les mammifères ne mélangent pas le canal pour l'excrétion avec celui pour la reproduction ! Un mammifère avec un cul comme celui des reptiles ? Oui, le « monotrème » du télégramme signifiait bien cela : avec un seul trou. Mais ce n'est pas fini, il est aussi ovipare, c'est-à-dire qu'il pond des œufs. Drôle de mammifère, au moins du point de vue de la reproduction. Vous en voulez d'autres : il n'a pas d'utérus et comme chez les oiseaux, les ovules se forment seulement dans l'ovaire gauche. Assez pour donner des boutons à Linné s'il vivait encore — mais Linné, le biologiste suédois qui proposa la première classification moderne des être vivants, est né en 1707 et mort en 1778. Le définir ovipare ne fut pas une tâche facile, car on ne trouvait pas d'œufs. Mais Lamarck (le même qu'on oppose à Darwin parce que, contrairement à ce dernier, il croyait que les caractères acquis étaient transmis génétiquement), déjà en 1802, comme écrit S. J. Gould, « avait fait valoir que l'anatomie ne pouvait pas mentir et que l'ornithorynque était ovipare. » Si l'anatomie ne ment pas, alors l'ornithorynque est compliqué en tabarnac, comme on dirait de ce côté-ci de l'Atlantique. Même si vous n'êtes pas zoologues ou biologistes, vous savez certainement que les mammifères ont la particularité d'avoir des mamelles. Donc les zoologues auraient pu prendre le taureau par les cornes et se demander, tout bêtement : « A-t-il des mamelles ? » Croyez-vous qu'au moins sur cela la réponse serait claire ? Pas du tout. Notre orni a d'énormes glandes mammaires qui s'étendent des pattes postérieures aux pattes antérieures mais n'a pas... Devinez ce qu'il n'a pas. Et, oui, ça. Les conduits lactaires ne conduisent pas vers des mamelons comme chez les femelles de tous les mammifères « normaux » mais ils laissent couler le lait par des pores disséminés sur le ventre. Est-ce que vous y comprenez quelque chose à ce mammifère ? Non ? Vous n'êtes pas les seuls. Mais, c'est comme cela quand on veut classer, il faut toujours forcer un peu ou beaucoup comme dans le cas de notre orni (voir *Classification*). J'étais en train d'oublier les *ovules méroblastiques* du télégramme. Une autre particularité : ses œufs sont riches en jaune comme ceux des reptiles et la division cellulaire commence par le pôle animal et non par le pôle végétatif comme chez les mammifères. C'est fini. C'est dans la boîte.

Cette espèce de mammifère est vraiment compliqué, pour nous, les humains. Mais lui aussi, s'il a eu l'occasion de regarder la télé le 11 septembre, risque de nous juger compliqués en sacrament.

Où trouver les méchants ?

OTAN emporte le vent. N'ayez pas peur (si l'ours russe vous fout les jetons) ni trop d'espoir (si vous avez à la caille les militaires), l'outre d'Éole ne contient pas de vents assez forts pour emporter l'OTAN. Elle a des racines partout : dans l'industrie (aéronautique, électronique, informatique, nucléaire), dans les bureaucraties, dans les têtes ordonnées des gens rangés. Elle est là pour durer. Dans le *New York Times* on commence à suggérer de faire entrer la Russie.

⁹³ Celui du télégramme contenant un seul mot *Peccavi*, que Charles Napier envoya à Londres après avoir soumis la province indienne du Sind.

Pourquoi pas ? Si les Russes sont redevenus blancs, pourquoi pas ? Mais alors qui sont les ennemis ? Où trouver les méchants ? Facile. En Chine. Les Chinois ont plus de difficultés à blanchir. Mais si ça continue comme ça, dans une vingtaine d'années les Chinois seront assez pâles pour entrer dans l'OTAN. Mais cela sera sa fin ! Non, rien de plus facile que de trouver de nouveaux ennemis. Des vrais cette fois. Ceux qui n'ont pas les mains blanches, même quand ils sont pâles comme des Suédois délavés, et qui n'ont rien à perdre à foutre tout en l'air. Ceux qui survivent dans les pays de l'OTAN. Aux États-Unis, par exemple. Aux États-Unis, surtout.

Préférez-vous le plaisir du désir ou le désir du plaisir ?

Si vous n'avez rien à faire et voulez approfondir la connaissance de vous-mêmes, répondez à la question suivante : préférez-vous le plaisir du désir ou le désir du plaisir ? Ne répondez pas tout de suite. Pensez. Réfléchissez. Ne dites pas n'importe quoi comme chez l'analyste ou dans les bras de votre maîtresse. Ayez un peu de retenue. Réfléchissez. On en parlera. Aucun besoin de réfléchir. Le plaisir naît du désir du désir. Vous ne craignez pas les formules bien emballées.

Se libère, de quoi ?

Il ne faut pas oublier, surtout pas refouler. Un jour ça peut exploser et créer des catastrophes. Dans sa propre âme et dans celle de l'entourage. Du nettoyage éthique.

C'est ce qu'ils disent.

Et pourtant... Et pourtant il n'est pas sûr que l'oubli ne soit pas une bonne méthode pour vivre mieux — ce qui ne veut pas dire que ceux qui se contentent de survivre ne doivent pas essayer de ne pas oublier, pensait-il.

Il est vrai que ce qui a été oublié peut ressortir n'importe quand et n'importe comment, mais ce qui est certain c'est qu'il ressortira dans un moment très différent de celui de l'oubli. On ne sait rien des impacts du retour, si retour il y aura. S'il y a une chose dans laquelle notre esprit est un maître incontesté, c'est bien dans l'art de faire flèche de toute voix.

Mais la psychanalyse, depuis un siècle, nous montre que qui « dit » se libère.

Se libère, de quoi ?

De la souffrance.

Laquelle ?

Celle qui mit le couvercle.

Pour que la sauce mijote sans salir la cuisinière.

Toute demande n'est-elle pas un ordre détourné ?

Les lunettes sont sur un papier. L'expérimentateur demande au chimpanzé si les lunettes sont sur la montre et le chimpanzé répond « oui » et déplace les lunettes sur la montre. « *Nos chimpanzés semblent avoir une prédilection pour les réponses oui* », répond Davis Premack à Gregory Bateson qui essaie « *de faire comprendre qu'identifier des représentations est une chose (...) être capable de répondre à une question sur les représentations en est une autre* »⁹⁴. Les chiens aussi ont une certaine tendance à dire « oui ». Est-ce que cela veut dire que l'homme est

⁹⁴ Massimo Piatelli Palmerini, *Théories du langage, théories de l'apprentissage- Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky*, Seuil, 1979.

l'animal qui aime dire « non » ? Qui dit « non » pour ne pas être un animal ? Qui dit « non » parce qu'il craint l'animal qu'il a en lui ?⁹⁵

Sans doute que pour les chimpanzés la différence entre une demande et un ordre n'est pas tellement claire. Mais est-ce que pour les hommes la différence est claire ? Toute demande n'est-elle pas un ordre détourné ? Et, qu'est-ce qu'un ordre sinon une demande nue ?

Oui... mais...

S'il est vrai qu'il n'y a rien de mieux pour caractériser la culture d'une époque que les tics de langage et les formules toutes faites, nous sommes à l'époque du *oui... mais*. Mais d'un « *oui... mais* » spécial où le « mais » n'est pas un bémol du « oui » comme dans la formulation classique, mais où il est devenu le seul et unique vrai joueur, le mot qui a la place centrale et qui, à toutes fins pratiques, transforme le « oui » en « non ». C'est la formule du manque de courage, de l'incapacité de dire un « non » clair, pas par excès de sensibilité, mais par excès de peur de la confrontation.

« *Oui... mais* » est la formule qui paralyse toute possibilité de changement car elle oblige à entrer dans un cercle infernal de justifications et contre-justifications. L'époque du *oui... mais* est donc l'époque de la peur du « oui » et de la peur du « non », de la peur de l'engagement, de la peur de l'ami et de l'ennemi (sans doute plus de l'ami, car l'ennemi... *oui* c'est un ennemi, *mais*...).

Est-ce que le *cui prodest* pourrait jeter un certain éclairage sur cette peur qui paralyse l'action et la pensée ? Oui, sans mais.

Est-ce que le capitalisme capitalise sur les peurs et, pour dominer les risques, crée de nouvelles industries dont les risques implicites sont inconnus ?⁹⁶ Oui, sans mais.

Est-ce que dans une culture trempée dans la peur des risques on affaiblit l'individu qui devient incapable de réactions un tant soit peu autonomes ? Oui, sans mais.

Est-il possible de changer quelque chose sans courir des risques, en ayant tout sous contrôle ? Non.

Est-ce que si on est tous devant des dangers inconnus, on est tous des victimes ? Non.

Est-ce que la prudence et la circonspection ont été institutionnalisées ? Oui, sans mais.

L'individu prudent « s'abstient de tout ce qu'il croit pouvoir être source de dommage », l'individu circonspect « prend bien garde à ce qu'il dit et fait ».

Est-ce que l'individu prudent, celui qu'on identifie à l'individu sain et conscient boit du thé chinois qui pourrait contenir des traces de DDT ? Non. Est-ce qu'il encule (ou baise) sans préservatif ? Non. Est-ce qu'il roule à 150 Km à l'heure avec une vieille bagnole ? Non. Est-ce qu'il tombe amoureux d'un garçon qui a l'âge de son petit-fils ? Non.

Est-ce que tout ce qui n'est pas encore là est dangereux ? Oui, sans mais.

La vie qui est habillée de langage ?

Plusieurs, qui ont la chance d'être payés pour réfléchir et parler, semblent être mal à l'aise avec la catégorie du biopolitique. *Une catégorie tellement floue... une trouvaille d'intellectuels*

⁹⁵ Molly Bloom n'avait aucune crainte !

⁹⁶ J'ai trouvé cette phrase dans mes notes et je ne sais plus si elle est tirée du livre de Beck ou si elle est de mon cru. Puisqu'elle a l'air assez honnête et vraie, j'ai décidé de la laisser.

désœuvrés... un concept étique bourré d'hormones de la nouveauté... la récupération par une gauche pseudo-révolutionnaire de vieux machins de droite... on n'y comprend rien du tout...

« Qu'est-ce que c'est que le biopolitique ? Voulez-vous me l'expliquer, vous qui vous targuez d'y comprendre quelque chose », c'est une amie, fort engagée et fort rénitente à tout ce qui pue le post-moderne, qui le demanda avec un sarcasme qu'une discussion bien avinée rendait presque amène. Il faut tenter une explication et montrer que le lorgnon biopolitique permet de mieux observer une multitude de choses qui se passent sous notre nez, sous leur nez et sous le nez de bien d'autres.

Ce concept semble pourtant assez clair, au moins aussi clair que la plus célèbre plus-value, que la théorie des ensembles ou que la libido freudienne. Mais vaut-il encore la peine de répéter que plus un concept est simple, plus il est difficile à saisir avec des discours qui, ayant été si bien polis par la culture académique, n'ont plus aucun frottement avec les choses ?

Commençons de manière classique et pédante : qu'est-ce que le politique ? La réponse, inchangée depuis 2 400 ans, est bien connue : le politique est ce qui concerne la vie dans la cité et son gouvernement et sert à justifier les actions et le pouvoir des hommes — d'autres, moins lucides et plus naïfs disent qu'il concerne le juste et l'injuste. Mais quelle vie, dans la cité ? La vie « animale », la vie « nue », la vie avant le langage ou la vie des humains en tant qu'animaux au-delà des animaux⁹⁷, celle qui est habillée de langage ? La vie des rongeurs de noix ou celle des rongeurs de voix ? La vie sexuelle ou la vie érotique ? Un peu de tout. Sans doute. Mais, une telle réponse n'est qu'un semblant de réponse : nous faisons comme si ces oppositions étaient fictives, comme si *la vie était la vie* et que le reste n'avait pas d'importance. Ce qui est un peu court — à moins d'y arriver après un long détour où les différences ont été analysées avant d'être unifiées à un autre niveau.

Faisons un détour par la source principale — Foucault — et choisissons trois passages de *La naissance de la médecine sociale*⁹⁸ qui sont d'une clarté exemplaire : « Le contrôle de la société sur les individus ne s'effectue pas seulement par la conscience ou par l'idéologie, mais aussi dans le corps et avec le corps. Pour la société capitaliste c'est le biopolitique qui importait avant tout, la biologie, le somatique, le corporel. Le corps est une réalité biopolitique ; la médecine est une stratégie biopolitique. » Et cette stratégie biopolitique naît à la fin du XVIII^e siècle quand « les conflits urbains devinrent plus fréquents avec la formation d'une plèbe en voie de prolétarisation [et] surgit et s'amplifia un sentiment de peur, d'angoisse face à la ville ». Le concept de biopolitique devrait permettre à Foucault de « montrer comment les rapports de pouvoir peuvent passer matériellement dans l'épaisseur même des corps sans avoir à être relayés par la représentation des sujets. » Le biopolitique et le biopouvoir sont introduit par Foucault pour s'opposer à une conception du pouvoir « aussi restrictive, aussi pauvre, aussi négative. [Une conception du] pouvoir comme loi et comme prohibition » et pour essayer de penser le pouvoir non simplement comme gardien de la morale avec ses « tu ne dois pas » inscrits dans la loi, mais aussi comme ensemble de mécanismes positifs et diffus qui soutiennent et améliorent le fonctionnement de niches sociales. Le pouvoir devient donc « bio » (contrôle sur la vie des individus et des populations), pas tellement pour les conditionner et les empêcher de *faire* mais pour améliorer leur *faire*. C'est dans cet aspect du *faire*, du *produire* que le biopolitique intéresse Hardt et Negri.

Le faire et le *produire* sont toujours plus immatériels, toujours plus fondés sur les échanges, sur le langage, sur la raison comme tisserande de relations conceptuelles. L'automatisation déconstruit les usines qui, de « lieux fermés » où une masse d'ouvriers s'adapte à la rigidité des

⁹⁷ Ce qui a porté le politique asservi au religieux à vider les entrailles de l'animalité pour les bourrer d'âmes.

⁹⁸ Michel Foucault, « La naissance de la médecine sociale », *Dits et écrits*, Vol. II, Gallimard, 2001.

machines, se transforment en réseaux de production où des machines toujours plus flexibles collaborent avec des ouvriers-intellectuels toujours moins spécialisés⁹⁹. Faute d'un meilleur terme, on emploie ici l'expression *ouvriers-intellectuels* pour indiquer des individus qui produisent à partir de leur force physique et de leur force intellectuelle ; des individus qui génèrent de la richesse par le simple fait de vivre et d'échanger¹⁰⁰. Ce qui ne veut pas seulement dire que le pourcentage de personnes ayant un travail *intellectuel* augmente par rapport aux travailleurs manuels mais, surtout que, dans les tâches productives, la composante intellectuelle devient toujours plus importante. On aura donc toujours plus besoin, pour paraphraser Paolo Virno, de travailleurs qui mettent à disposition de la production leur capacité de parler (leur bios d'abstraction) et qui « produisent » non seulement quand ils sont assis devant leur ordinateur mais aussi quand dans leurs échanges quotidiens ils approfondissent, ils communiquent, ils... vivent. On a donc toujours plus besoin de travailleurs de la communication qui huilent les engrenages sociétaux non plus avec un contrôle idéologique et législatif de type « totalitaires » mais en utilisant la création d'individus « autonomes » prêts à s'adapter à tous les changements techniques, politiques, culturels, etc.

Mais la définition d'ouvrier-intellectuel reste trop simpliste. Le tiret qui sépare ouvrier et intellectuel sépare ce qui n'est pas séparable et nous installe dans un dualisme qui persécute la pensée depuis son aurore. Si la mode des néologismes n'avait pas abandonné la publicité pour s'établir même dans le champ qui devrait lui être le plus étranger (celui de la philosophie), on pourrait proposer *ouvriel*.

Comment faire sortir une femme du coma ?

Avant d'écouter la version de Gaetano Veloso dans *Parle avec elle* d'Almodovar, *La paloma* était pour moi le *nec plus ultra* du kitsch. Maintenant, le disque tourne sans arrêt. Dans le film comme dans la chanson les sentiments sont à quelques millimètres du sentimentalisme le plus oies-en-vacances-au-lac d'Annecy. Mais Almodovar sait y faire.

Comment faire sortir une femme du coma ?

En lui parlant comme le titre voudrait nous le faire croire ? Non. En lui faisant l'amour ? Non ; seuls des spectateurs emmaillotés dans les bons sentiments peuvent le penser. En donnant naissance à un enfant mort ? Oui. L'infirmier, qui l'aime depuis l'instant où il l'a vue et qui a laissé dans ses entrailles le signe de son plaisir furtif, se tue. Le père et le fils mort, la femme reprend à vivre. Dit comme cela, on ne rend pas justice au film. Il y a autre chose. Il y a le très beau rapport entre deux hommes — l'infirmier et un journaliste qui aime, non aimé, une femme toréador aux traits fort masculins. Les femmes comme pont entre les hommes, c'est du déjà vu mais Almodovar sait y faire. Il y a autre chose, mais c'est presque tout. Un très bon film, intelligemment misogyne.

Vous avez déjà vu un pamplemousse ?

« Au primaire comme au secondaire, il s'agit de préciser les obstacles à lever sur le chemin de la réussite ». Ils devraient arrêter de manger des pamplemousses, les chargés de la réussite (ministres, sous-ministres, fonctionnaires, enseignants, journalistes, pédagogues et parents). Ils mangent trop de pamplemousses. Vous avez déjà vu un pamplemousse ? Sans doute. Et ne trouvez-vous pas que ces gens-là ont l'air de pamplemousses ? S'ils n'avaient pas l'air de pamplemousses ils sauraient que sur le chemin de la réussite il ne faut pas enlever les obstacles

⁹⁹ Le fait qu'un grand nombre d'usines dans les villes occidentales se transforment en ensembles de logements est une bonne métaphore de l'occupation par la « vie quotidienne » des espaces qui étaient réservés au travail.

¹⁰⁰ En empruntant au graphisme des mécanismes pour éclaircir les concepts on peut écrire qu'au XIX^e siècle la production avait surtout besoin d'**OUVRIERS**-intellectuels, à la fin du XX^e d'ouvrier-intellectuels et, dans les prochaines années, il est fort probable qu'elle se servira d'**ouvriers-intellectuels**.

mais en mettre. Ce qui est pamplemoussiennement certain c'est que si un pamplemousse avait la chance de lire ces lignes, en bon pamplemousse, il dirait : « Certes, mais il faut choisir les *bons* obstacles. » C'est ça les pamplemousses. Ils ont toujours besoin d'un « bon ». Ça les rassure. Ils sont tous bons pamplemousses.

Besoin de remplissage des concepts ?

Quand je lis certaines données médicales je me demande toujours dans quel monde je vis. Surtout quand il s'agit de maladies psychosomatiques. 10 % des gens ont la peur X, 20% l'allergie Y, 15 % souffre de... Où sont-ils tous ces malades ? Imaginaires.

Hier on a annoncé que des médecins espagnols ont identifié la mutation génétique responsable des attaques de panique. Je trouve cela sans aucun intérêt ni scientifique, ni social, ni philosophique. Une simple trouvaille que la recherche oblige à faire quand on cherche les yeux fermés. Mais... je dévie. Ce n'est pas de cela que je voulais parler. Il semble qu'il y a plus de 10 % de la population qui souffre « d'attaques de panique et autres problèmes d'anxiété ». Ça fait beaucoup. Mais, inventez n'importe quelle catégorie (pas seulement de maladies) et vous verrez que lentement elle commence à se remplir. Pouvoir d'attraction des mots ? Besoin de remplissage des concepts ? Mots qui naissent parce que le besoin est là ? J'en sais rien. Ce que je sais, c'est que je n'aime pas ceux qui, dès qu'ils voient un trou, prennent la pelle pour le remplir. Je n'aime pas les pelleteurs, surtout les pelleteurs de merde.

Mon ami Ik dit que la *panique* n'est que du *pas nique*. Trop simple, trop vrai.

Cardinaux comme des insectes ?

Le pape ne veut pas mourir, ne veut pas renoncer aux biens de la Terre, ne veut pas aller là où il n'y a que tremblements de joie. Il veut trop, ce pape. Peut-on juger avec des paramètres humains cette diabolique mise en scène qui, depuis des siècles, suffoque les esprits ? Qui en a d'autres lance les premières fleurs.

Après un tas de commentaires inutiles sur le pape polonais, un documentaire. Une émission télé des années soixante. Je crois qu'il s'agit de la clôture du Concile Vatican II. Pourquoi ? Veulent-ils nous montrer la hiérarchie ecclésiastique d'autres temps ?

Images mauvaises, en noir et blanc. Prise du haut. Quelques centaines de tête de cardinaux. On dirait des insectes. Ils se lèvent le chapeau avec un synchronisme digne d'une chorégraphie stalinienne. Discours en latin de Paul VI. Longs applaudissements. On est au théâtre et à la télé et, contrairement à Jean-Paul II, Paul VI le sait. Jean-Paul II, ne peut pas le savoir. Contrairement à Paul VI il est un vrai intellectuel : un intellectuel spectaculaire qui fait du théâtre à la télé sans le savoir.

Et les enfants de leurs enfants ?

On dirait une vieille photo des années soixante, cette photo de la sortie de l'église du cercueil de Timothy Thomas, le jeune noir de dix-neuf ans tué par la police de Cincinnati le 7 avril 2001, publiée aujourd'hui par le *New York Times*. La bière est portée par six *Black Panthers* : bérets, lunettes noires, uniformes noirs et surtout les poings levés que nous — nous : blancs plus ou moins engagés plus ou moins arrivés plus ou moins nostalgiques plus ou moins proches de la retraite — que nous avons oubliés dans le fichier *muniste.com*. Quelle beauté dans ces visages dignes, durs, sans pitié, dans ces yeux conscients qu'ils ne verront pas le jour où leurs frères poings s'ouvriront pour serrer une main blanche ! Cette photo nous aide — nous : n'importe qui sait voir que l'âtre du racisme n'a cessé de créer des flammèches de haine — nous aide à chasser l'illusion que quarante ans c'est long. Les racistes actifs des années cinquante n'ont pas encore pris leur retraite et leurs enfants bornés suivent fidèlement leurs ombres. Et les enfants de leurs enfants ? Il faut espérer que quelques-uns parmi eux, en

regardant cette photo, commencent à comprendre que le digne cochon blanc qu'ils appellent « papi », est surtout digne de coups de pied au bas ventre.

Et maintenant une question rhétorique : est-ce que les policiers qui ont tué les derniers quinze Noirs à Cincinnati sont tous des Blancs ?

PS Novembre 2024. Pourquoi cette photo n'est plus disponible sur le WEB ? Copyright. Protection de la mort privée ? Pas d'ironie, pourquoi ?

Parasitisme psychologique ?

Est-ce important de savoir que Jean est le fils de Sylvie ? Pas pour les amis de Jean. Sans doute pour son psychanalyste. Est-ce important de savoir que ce roman a été écrit par Françoise ? Pas pour les lecteurs. Sans doute pour les critiques littéraires. Critiques littéraires et psychanalystes même quête des origines, même parasitisme psychologique.

Pourquoi on vit comme si cela n'était pas vrai ?

Toute qualification, toute abstraction, toute généralisation, toute synthèse parle de celui qui la fait et non pas des objets dont on parle. Personne n'oserait nier une vérité si évidente. Mais alors pourquoi on vit comme si cela n'était pas vrai ? Parce que pour vivre on n'a pas besoin de vérité. Parce que la recherche de la vérité est l'autoroute de la mort.

Et les myopes de l'intelligence ?

Les myopes politiques ne voient pas de différences entre les Américains et les Taliban, les myopes affectifs ne font pas de différences entre les amis, les myopes voyageurs trouvent dans la vallée de l'Ourika les mêmes choses qu'à Noranda... Toutes ces formes de myopie sont-elles dangereuses ? Ça dépend. Imaginez, par exemple, que dans tous les hommes on voie notre frère, comme toutes les religions nous incitent à le faire quand elles ne nous incitent pas à tuer ceux qui ne veulent pas être nos frères. Ça serait pas mal. Un peu trop fleur bleue ? Oui, et, surtout, comme dirait mon ami Claudio « ça dépend du frère » Vous avez raison. Laissez-moi faire une autre tentative : imaginez que dans les autres vous voyiez la personne que vous aimez le plus. « Et si l'amour s'en va et se transforme en haine ? », ajouterez-vous. Oui... ce serait tragique. Comme maintenant. Comme toujours.

Et la myopie de l'intelligence ? Ça n'existe pas. Tous les hommes sont aveugles.

Pourquoi imiter l'oie ?

Le Nazisme a rendu le pas de l'oie presque une métaphore de la violence mécanique et rationnelle : c'est-à-dire de la violence de toute guerre entre des pays sédentaires où le désir de conquête des gouvernants, enveloppé d'impératifs moraux, a besoin de la théâtralisation de l'un des actes les plus normaux de la vie humaine, celui de marcher. Si un jour j'ai la chance de jouer à l'apprenti anthropologue j'étudierai l'origine de cette façon de marcher qui a tant fasciné les hiérarchies militaires. J'aimerais pouvoir répondre à la question : pourquoi imiter cet animal qui ne brille pas par son intelligence ? Répondre que les militaires et l'intelligence sont comme le diable et l'eau bénite serait une réponse facile et fausse. Surtout fausse.

Aujourd'hui je vais me contenter d'une comparaison qui m'a sauté aux yeux hier soir en regardant un défilé de mode.

La rigidité, la mécanicité, le manque de naturel de la démarche des mannequins n'a rien à envier à celle des soldats d'Hitler.

J'étais en train d'ajouter qu'aussi en ce qui concerne les seins la différence n'est pas significative, mais je me suis arrêté à la dernière minute — un peu après la dernière minute en

vérité — parce que cela nous lancerait à la figure un tas de questions l'une plus difficile à répondre que l'autre. Ma fascination pour les jeux de mots me poussait aussi à parler de *pas des oies*, mais ma réputation d'homme *politically correct* m'a arrêté. Je voulais ensuite jouer avec *pas de loi*, mais là c'est ma crainte de la facilité qui m'a sauvé.

Donc, après toutes ces censures que dire ? Que ces cuisses fermées et dénudées frottant pudique sont plus impudiques que les jambes écartées de Carmen ? Que ces têtes hautaines et sans sourire sont les masques qui protègent des filles trop enlaidies pour être femmes ? Non, je ne dirai rien de tout cela. Je vais me taire mais je vous invite à regarder un défilé en pensant aux armées : les mannequins comme les mercenaires de l'armée de l'esthétique réduite à consommation. Armée de soutien. De soutien sans gorge — je n'ai pas pu m'en empêcher, même si c'est facile.

Dieux est-il une patate ?

Tu montes, tu es très fatigué, tu ne penses à rien, mais des phrases se répètent dans ta tête (comme les coups de tambour donnant le rythme dans les navires romains). Tu descends, la fatigue s'est évaporée, tu ne penses à rien, mais des pensées, bruyantes et légères, t'envahissent (comme les rafales de vent remplissant une fente de feuilles automnales). Tu te mets devant ton clavier avec tes mains en râteau, mais il n'y plus de feuilles-pensées. Rien que le bruit. Mais tu ne veux pas céder. Tu ratisses, en voilà une et une autre et une autre encore. Mais sont-elles celles de la descente ? Tu ne sais pas. Mais, ce n'est pas important. Non, c'est important. La prochaine fois tu vas emporter une enregistreuse (il aurait fallu que tu naisses dans une centaine d'années quand les enregistreuses de pensée seront fiables et peu coûteuses ; quand il n'y aura plus d'écrivains, mais seulement des penseurs ; quand l'intention récupérera le lustre d'antan). Mètre après mètre tu refais le chemin, les images sont claires et tellement luisantes qu'elles t'empêchent de voir les pensées. Mais, en voilà une : une adolescence soulée par les mots de Nietzsche qui empêchent d'accepter les travailleurs de la philo. Une autre : « le fruit de vos entrailles » ce n'est un fruit, mais un tubercule. Dieux est une patate ? Mais, ce n'est pas une idée. Et pourtant tu te rappelles une pensée qui mettait en rapport le fruit de Marie, avec la pomme d'Ève. Oui, tu avais pensé que le fruit des entrailles n'était qu'une petite bosse, une patate. Divine, mais toujours une patate. Non. Ce n'était pas ça. La prochaine fois tu vas emporter une enregistreuse.

Corpus sanus in mente sana ?

Freud, à propos des coûts de la thérapie et de l'exclusion des pauvres : « Il n'y a pas beaucoup de choses à dire à ce propos. L'assertion, assez répandue, selon laquelle ceux qui sont obligés par les difficultés de la vie à un travail dur ont moins de tendances à avoir des névroses est sans doute justifiée. » Toujours sur la même lancée, il dit que « dans la vie il n'y rien de plus cher que la maladie et la stupidité ». La maladie pour soi et la stupidité pour les autres. Gare aux stupides malades. *Mens sana in corpore sano*, ou, son image spéculaire, *corpus sanus in mente sana* ?

Et ceux qui ont les oreilles bouchées ?

Parmi les pauvretés, seule la pauvreté intellectuelle est inexcusable. Ne suffit-il pas d'ouvrir les oreilles pour s'enrichir ?

Et ceux qui ont les oreilles bouchées ?

Qu'ils aillent au diable.

Peut-on leur donner la parole ?

Quand on parle de la démocratie à Athènes on oublie trop souvent que les paysans n'avaient pas le droit de vote. Déjà les *sans parole*. Peut-on leur donner la parole ? sans doute pas. La parole on ne peut que la prendre. Mais souvent on n'y réussit pas. Alors, si on n'est pas complètement muet, on dit qu'elle ne sert à rien

Berger de la paix ?

Un deuxième contingent de *peace keepers* canadiens est rentré de l'Afghanistan. Ils ont fini leurs tours de garde, les gardiens de la paix. Les gardiens de la paix ?

Pourquoi gardent-ils la paix ? La paix en liberté est-elle dangereuse ? Pour qui ?

Vieux gauchiste impénitent ! Sale provocateur ! Tu sais bien que *gardien* ne veut pas nécessairement dire *géôlier*.

Certes. Mais, trouves-tu Cerbère ou eunuque plus sympathiques ? Les eunuques de la paix ?

Quand ça fait ton affaire, tu prends les métaphores dans le monde paysan...

Bergers de la paix ? La paix comme un mouton, ce n'est pas bien mieux. Bouvier, porcher... pas fameux.

Défenseurs de la paix. Simplement.

Tu ne te feras pas une place parmi les *meaning keepers* avec ta traduction ! S'ils voulaient parler de « défenseurs », ils auraient dit *supporter* ou *advocate* ou *defender*. Dis-moi comment, des gens payés pour faire la guerre, peuvent défendre la paix. Dis-le-moi.

*Si vis pacem para bellum*¹⁰¹.

Trop loin. Trop cultivé. J'ai une traduction que tu aimeras sans doute : cow-boy de la paix. La paix comme une vache à lait. La terre comme un immense Texas, c'est pas mal. Surtout à l'ère de Bush

Ironie facile.

Policier de la paix. Ça t'va ? Après Pol Pot, Pol Paix. Ça non plus ? Va te faire garder.

Pecos redeviendra-t-elle un centre de transit des vaches ?

Pecos Bill, le cow-boy, élevé par les coyotes, héros de la génération qui portait des pantalons courts dans les années cinquante, n'a sans doute existé que dans les bandes dessinées, mais Pecos, sa présumée ville natale, existe bel et bien, à une centaine de milles de El Paso (autre lieu mythique des cow-boys).

Elle existe mais... cette ville actuellement célèbre, parmi les mangeurs de patates, pour l'usine d'*Anchor Foods Products* qui produit des centaines de tonnes de frites par jour, a été mise à genoux par la compagnie canadienne McCain, le plus grand producteur de frites congelées au monde, qui a acheté l'usine Anchor pour la fermer. Pecos sans patates, c'est comme Brejnev sans sourcils ou Biden sans Alzheimer. Même les Texans sont victimes de la mondialisation, ce monstre aux mille yeux, qui a vu des sites où la main d'œuvre est moins chère et a enjoint à McCain d'y déplacer la production de Pecos. Et, à Pecos, c'est la panique, un peu comme au XIX^e siècle quand les bandits ne trouvaient pratiquement pas de résistance à leurs incursions. Pecos redeviendra-t-elle un centre de transit des vaches, comme à l'époque de Pecos Bill ? Peu probable, le prix de la viande a trop baissé, les ranchs sont vides. La viande argentine est tellement meilleur marché ! Quelle merde la mondialisation ! Même les Texans peuvent être

¹⁰¹ Si tu veux la paix, prépare la guerre.

perdants. Mais Bush ne laissera jamais tomber son pays et il fera bâtir à Pecos des prisons où on pourrait enfermer des prisonniers de tous les pays. Peut-être même Hosanna Ben Laden, le Pecos Ben de la génération qui portera des pantalons courts dans les années cinquante de ce siècle

L'argent ne peut pas être touché ?

« *Pecunia non olet*¹⁰² » disaient les Romains qui n'ont pas brillé par leur originalité mais qui, de bon sens, en avaient à revendre. Impossible de les imaginer dire, par exemple : *pecunia non gustanda est*¹⁰³. Ça aurait poussé les empiristes invétérés, les Saints-Thomas *ante litteram* à demander à goûter, avec le risque qu'ils y prennent goût, les malins. Qui ne sait pas que *de gustibus non est disputandum*¹⁰⁴? Ils n'étaient pas assez méprisants du bon sens de leurs concitoyens pour dire *pecuniam noli tangere*. Des paysans du *Latium*, assis au *forum*, en train d'écouter un riche orateur qui n'a pas la langue dans la poche dire que l'argent ne peut pas être touché ? Ils se seraient rués sur lui, ils lui auraient arraché la toge pour chercher quelques sesterces et la... langue. Et dire *pecunia videnda non est*¹⁰⁵? Cela, vraiment, pour eux aurait été inconcevable. Trop abstrait. Et en même temps trop concret. Comment penser à l'argent électronique à une époque où les ordinateurs avaient encore des prix inaccessibles même pour l'élite de l'Empire ? Mais, maintenant, l'on n'est plus à l'époque des Romains ! Le nouvel Empire est plus sophistiqué. On est moins bons enfants. On connaît l'histoire, nous. On est prêt à accepter que l'argent ne se voie pas. Non seulement ça. On peut accepter qu'il ne se touche pas, qu'il n'ait ni odeur, ni saveur. Prêts à accepter qu'il ne serve plus à rien. Comme Dieu. Et si en observant le style de vie de certaines personnes, on a la vague impression que l'argent s'est simplement transformé, qu'il est peut-être mort en tant que « billet » mais qu'il est ressuscité sous une autre forme ? Que faire ? Comment demander quelque chose qui ne se touche pas, qui ne se voit pas... Que faire, si personne n'en a ?

Un exemple ?

On voit un mec très bien habillé qui embrasse un pétard d'au moins trente ans de moins que lui, en buvant du champagne rosé au restaurant « Les gourdes ». On lui demande de s'expliquer. Comment fais-tu ? Avec quoi achètes-tu le bonheur ? S'il répond, il risque de dire du n'importe quoi : *Le bonheur ne s'achète pas... même si avant on pouvait l'acheter, maintenant c'est fini... il n'y a plus d'argent... on n'achète plus rien... plus rien je vous assure... c'est comme ça... j'ai bossé, moi... je me suis sacrifié, dans ma jeunesse... faite comme moi...* Mais vous, vous ne voulez pas faire comme lui. Ça pue. Vous sentez qu'il y a quelque chose de pourri, certes pas l'argent... il y en a plus, et puis, même s'il y en avait encore, il ne puerait pas... et pourtant... quelque chose pue... quelque chose en lui pue... son style ! Une puanteur nidoreuse, comme disent ceux qui nous emmerdent avec leur langue châtrée... Mais, nidoreux ou pas, ce vieux con n'échappera pas... Il aura la figure et le cul cassés.... Vive la société sans argent ! L'argent n'a pas de goût : il suffit de regarder avec qui il se tient.

Plus besoin d'étudier ?

Saint Dominique vendit tous ses livres pour aider les pauvres en disant : *Nolo studere super pellas mortuas, et homines moriantur fame* (je ne veux pas étudier sur des peaux mortes pendant que des hommes meurent de faim). Est-ce que, aujourd'hui, saint Dominique dirait qu'il ne veut pas étudier sur des fibres végétales pendant que les arbres disparaissent de la terre ? Et

¹⁰² L'argent n'a pas d'odeur.

¹⁰³ On ne goûte pas l'argent.

¹⁰⁴ Des goûts on ne discute pas.

¹⁰⁵ L'argent ne peut pas être regardé.

un saint Dominique encore dans les langes ? Qu'il ne veut pas étudier sur des écrans quand la production d'énergie détruit l'écosystème ?

Un jour on n'aura plus besoin d'étudier ?

Y a-t-il quelque chose à comprendre ?

Je ne croyais pas à mes yeux. Les mots, noirs sur jaune, étaient des mots « officiels » que l'université acceptait, diffusait, soutenait. Où suis-je ? Quel genre de couillons avons-nous à la barre ?

À l'UQAM on propose des séminaires aux enseignants sur, tenez-vous bien ! l'ingénierie de la pédagogie. Je suis ingénieur et j'enseigne — bien, je crois. Mais s'il y a une chose qui n'a pas rapport, comme dirait O., c'est bien l'ingénierie et la pédagogie. Je peux encore imaginer une *Ingénierie de la pédagogie* sortant des têtes, souvent trop linéaires des ingénieurs, mais une *Ingénierie de la pédagogie* prônée par des pédagogues... c'est au-delà de mes capacités de compréhension.

Y a-t-il quelque chose à comprendre ? Sans doute que non.

Il n'y a rien à comprendre. Les pédagogues n'ont pas d'idées parce qu'ils n'ont pas de tête : ils ne sont que tuyaux pour l'écoulement des eaux-vannes des fosses d'aisance de la culture

La vraie pègre n'est jamais celle qu'on pense ?

S'étonner que monsieur Boucher demande des conditions « normales » pour les prisonniers canadiens ? Ceux qui s'étonnent sont des naïfs et ceux qui sont contre, des fascistes. Si Boucher pouvait gagner sa cause contre le gouvernement québécois cela serait un signe d'une vraie démocratie. Mais Boucher ne gagnera pas. Et nous qui croyons au proverbe tanzanien « La vraie pègre n'est jamais celle qu'on pense », que faire ? On n'a pas de choix : ou appuyer monsieur Boucher ou se retirer dans un fromage. Mais attention car, en ce moment, les gouvernements grugent à belles dents dans la meule de la liberté et ils pourraient nous mordre les cuisses.

Illusions perdues ? retrouvées ? reperdues ?

Les penseurs sont à la mode. *Le nouvel Obs* nous en présente vingt-cinq, en ayant soin de préciser qu'il ne s'agit pas nécessairement de professeurs de philosophie. Les penseurs étaient déjà à la mode il y cent cinquante ans : 22 août 1850, au cimetière du Père-Lachaise, enterrement de Balzac. Discours de Victor Hugo :

« L'homme qui vient de descendre dans cette tombe était de ceux à qui la douleur publique fait cortège. Dans les temps où nous sommes, toutes les fictions sont évanouies. Les regards se fixent désormais, non sur les têtes qui règnent, mais sur les têtes qui pensent et le pays tout entier tressaille lorsqu'une de ces têtes disparaît. »

Comme l'optimiste Victor Hugo je préfère les penseurs du genre Balzac, Dostoïevski, Berger ou Jelinek aux penseurs du *Nouvel Obs*.

Mais si, aujourd'hui, Victor Hugo devait tenir un discours devant les caméras, dirait-il les mêmes choses ? Changerait-il simplement « têtes qui règnent » par « têtes qui gèrent » ? Je suis sûr que non. La société du spectacle ne lui aurait pas enlevé toutes les facultés intellectuelles, comme elle l'a fait à bien de penseurs, et il aurait donc parlé des « têtes des laquais des riches qui participent du spectacle de la politique, de celui du sport et de celui de la culture ».

Il aurait sans doute ajouté que le spectacle de Nicole Kidman est moins obscène que celui de, disons, Richard Rorthy même si elle est plus spectaculaire.

Illusions ?

Rien ne change ? Ce qui change par le fait qu'il change n'est rien ?

Illusions perdues ? retrouvées ? reperdues ?

L'université est-elle un centre de publicité pour la « culture » ?

Encore une fois ambivalent. D'une part, l'envie de les mater et de les laisser jouer aux engagés, d'être même orgueilleux de leur prise de parole et, de l'autre, l'envie de les secouer et de leur dire qu'ils n'ont rien compris, qu'ils sont des petits cons qui s'entraînent sur le clavier pour un jour refaire les mêmes erreurs que leurs parents. Où suis-je pour écrire ainsi ? Je suis dans l'université comme eux, dans les centres d'achat comme eux, au Québec comme eux...

« Eux », ce sont les trois étudiants qui ont écrit une lettre au *Devoir* pour signaler leur contentement face à la réaction de Landry lorsque l'un d'eux (Pierre-Philippe Lefebvre¹⁰⁶) a essayé de faire je ne sais quoi au premier ministre du Québec pour souligner son opposition à la publicité de Pepsi dans l'université de Montréal et pour réitérer leur opposition à l'invasion de la publicité dans les couloirs des universités. Pour montrer mon ouverture et ne pas trop m'engager, je vais leur poser quelques questions.

N'est-ce pas préférable de laisser l'université dans le monde avec tout ce qu'il a d'agréable, d'agaçant, de terrifiant et de fantastique ?

Est-ce que l'université a un statut particulier par rapport à la publicité ? Pourquoi ?

Êtes-vous d'accord que la publicité est un symptôme d'une organisation du travail externe à l'université ?

Quand vous avez une rage de dents, arrachez-vous la dent ou arrachez-vous une partie du cerveau pour ne pas sentir la douleur ?

Pensez-vous que c'est plus dangereux pour la mission de l'université¹⁰⁷ qu'on fasse de la publicité pour Coca Cola dans les toilettes ou que les professeurs se fassent de la publicité dans leurs cours ?

Préférez-vous voir dans les couloirs une photo d'une femme qui publicise des marteaux piqueurs ou d'un homme qui vous invite à acheter des mouchoirs pour votre chien, où des versets du Coran ou de la Bible ?

Avez-vous déjà pensé que l'université est un centre de publicité de la « culture » ?

Est-ce que ça vous arrive de penser que ce n'est pas l'université qui est le lieu de critique mais que chaque étudiant, chaque prof et chaque employé l'est ?

Êtes-vous d'accord que ce n'est pas parce qu'un prof vous dit que.... que ?

Que dites-vous de gens comme le recteur de l'UQAM, con comme ses pieds, qui fut jadis trotskiste et qui veut que l'université investisse dans la construction ? Pensez-vous qu'il veuille emmurer les idées ? Moi, je crois que oui.

Quoi faire donc ? Ne pas laisser passer dans les salles de classes la paresse intellectuelle des profs ? Lutter pour la gratuité des études au lieu de lutter contre Pepsi pour Coca ? S'engager

¹⁰⁶ Les deux autres sont Caroline Dawson, et David Filon.

¹⁰⁷ On dit tellement de conneries sur *la mission de l'université* que j'ai presque honte d'employer cette expression. Je crains qu'on me mette dans le champ de ceux qui pensent que le gouvernement, la société, les cadres ou je ne sais pas qui d'autres trahissent la mission qu'un manipule de professeurs essaye de garder pure.

pour donner des repas gratuits aux étudiants et aux sans-abri ? Faire entrer la publicité, la pauvreté et la folie dans l'université, pour que la réflexion ne s'assèche pas ?

Pourquoi n'écris-je pas sur père et fille, pour me faire pardonner ?

Rendez-vous à midi, devant ta maison.

Tu m'emmerdes ! Ce n'est pas ma maison.

Rendez-vous quand-même.

Albert et Michel vont visiter la cathédrale. Elle s'en va vers le fleuve, triste. Plus triste que ce gris Adour qu'elle longe sans regarder. Ça fait presque quarante-quatre ans. Et c'est comme si c'était hier : « Ces petits fils à papa sont en grève. Pas besoin d'aller à l'école. On s'en va à Bayonne. » Il faisait exprès pour l'emmerder. Non seulement il l'empêchait d'aller à la manif, mais elle devait l'accompagner à Bayonne, en jaguar, pour signer le contrat d'achat d'un immeuble.

Moi aussi je suis une fille à papa !

Oui. T'es la fille de ton papa !

En voiture elle n'avait pas dit un mot. Seuls quelques grognements en réponse à ses taquineries. Maintenant qu'il était mort depuis bientôt vingt ans, elle regrettait d'avoir donné plus d'importance à la « fille à papa » qu'à « la fille de son papa ». Elle s'arrêta prendre un express au *Café du théâtre*. Voilà la France qu'elle n'aimait pas. C'était toujours quand elle s'asseyait à la terrasse d'un café qu'elle voyait clairement pourquoi elle était partie : cette façon de se prendre au sérieux même en buvant un *Perrier* lui donnait envie de vomir. « Lui, il ne se prenait pas au sérieux, mais j'ai tout mélangé. Je n'avais pas de jugeotte. Pourquoi ça fait mal, après ? » Ça fait toujours mal, après. Elle prit une copie du *Sud-Ouest* et jeta un coup d'œil à la page culturelle

Inédit de Tourgueniev sur Bayonne et sur sa balade dans les Pyrénées.

L'auteur de *Pères et fils*, l'ami de Flaubert et Tolstoï, visita Bayonne en 1845...

« Pourquoi n'écris-je pas sur père et fille, pour me faire pardonner ? Un peu. Pour lui faire comprendre que mon conflit avec lui était surtout un conflit politique et de génération. Comme dans *Pères et fils*. Ça doit être parce que j'ai peur. Peur de ce que je pourrais dire sur ma mère. Là ce n'est pas un conflit de génération. Midi moins dix. Allons les attendre. Ils seront en retard, comme d'habitude. »

Est-ce qu'il y a de la bière dans l'alcool ?

Entre père et fils. Est-ce qu'il y a de la bière dans l'alcool ?

C'est le contraire. Il y a de l'alcool dans la bière.

Pourquoi ?

Parce que c'est comme ça.

Pourquoi « perfide » ?

Picasso : « *À travers l'art on exprime ce que la naturalité n'est pas* ». Pour Malevich l'art permet de « *fuir la tyrannie des chose* ». Mettre côte à côte ces deux affirmations, pour faire comprendre la genèse de l'art abstrait, comme le fait un critique, dont j'ai oublié le nom, me semble perfide. Rien de plus loin de Picasso que l'idée de tyrannie des choses : les choses, dans ses tableaux, ont une présence encore plus forte que dans la nature — impossible ? on aurait

pu le penser, s'il n'y avait pas eu certains tableaux et surtout si, au XX^e siècle, il n'y avait pas eu les siens. La quête d'absolu ne passe pas nécessairement par le dépouillement et le refus des corps. À moins qu'on ne la définisse comme le refus des corps, ce qui, du point de vue historique, n'est pas insensé. Mais, dans ce cas, rien de plus loin de Picasso que la quête d'absolu. Le rire que ses tableaux font naître est un rire plein. Plein de vie. Plein de *choses* que les adeptes du *blanc sur blanc* ignorent, comme ils ignorent que, sans les corps, il n'y a pas de couleur.

Pourquoi « perfide » ? Parce que, si on ne prend pas le temps de bien regarder le corps des mots, on risque de trouver que les deux phrases ont le même sens.

Est-ce un hasard ?

On vient de commencer la construction d'un nouveau pavillon. Une vingtaine de personnes y travaillent : camionneurs, grutiers, bitumiers, charpentiers, maçons... Par groupe de trois ou quatre, ils viennent faire une pause au café de l'université. Ils sont très gentils avec les serveuses. Leurs sourires disent : « on est entre nous ». Ils laissent des pourboires généreux — en vingt-trois ans je n'ai jamais vu un professeur laisser de tels pourboires. Est-ce un hasard ? Pas sûr.

Ils oublient que les serveuses sont des étudiantes qui aspirent à ne plus être serveuses et qu'un jour elles ne donneront plus de pourboire, elles non plus. Eux aussi font étudier leurs enfants afin qu'ils ne soient obligés comme eu à entrer sur le chantier à sept heures... ils oublient que les études ne changent rien. Tout se déplace et le mouvement relatif est nul.

Les esclaves restent des esclaves même s'ils sont ingénieurs ou enseignants.

L'enfance m'engloutit. C'est agréable et triste. Pourquoi mes habits sont-ils propres ? Pourquoi dis-je mes conneries quotidiennes à des jeunes pas en voie de perversion ?

Pourquoi marchent-elles les cuisses serrées ?

Est-ce pour empêcher la beauté de s'écouler, que les belles femmes à l'intelligence tenue marchent les cuisses serrées ?

Avoir peur de la Peur ?

« La peur se situe à l'intérieur de la communauté, de ses formes de vie et de communication. L'angoisse par contre fait son apparition quand on s'éloigne de la communauté d'appartenance, des habitudes partagées, des « jeux linguistiques » archi-connus, en s'avancant dans le vaste monde. [...] Eh bien, la ligne de partage entre peur et angoisse, crainte relative et crainte absolue, c'est précisément ce qui a disparu [dans la société qu'on appelle parfois post-moderne].¹⁰⁸ » Mais cette division, qui porte un cachet philosophique éminent (qu'il suffise de penser à Kant et à Heidegger), pouvait-elle atteindre le statut qu'elle a atteint si les deux peurs n'étaient pas depuis toujours étroitement entrelacées ? Si tel est le cas, la division, conceptuellement importante, devient difficilement applicable aux phénomènes sociaux. Si je repense au monde de ma jeunesse et de mon enfance, j'ai même l'impression qu'à cette époque-là, dans une communauté paysanne traditionnelle, le mélange était encore plus fort qu'aujourd'hui dans une métropole américaine comme Montréal. Les pistes étaient déjà complètement brouillées. Considérons la peur du « noir », une peur qui était une crainte « absolue », non seulement dans le sens qu'on avait peur de « tout » ce qu'on ne voyait pas, mais aussi dans le sens que « tous » avaient peur. Quand les « vieux » me voyaient prendre mon sac à dos et m'en aller, le soir tard, vers le chalet à deux heures de marche dans les montagnes, ils disaient que j'étais fou. Qui, en effet, sinon les fous ou les voleurs pouvaient marcher la nuit dans les montagnes ? Et puisque je n'avais pas l'air d'un

¹⁰⁸ Paolo Virno, *Grammaire de la multitude*, à paraître aux éditions Conjonctures-Éclat.

voleur... Si je leur demandais pourquoi il fallait craindre la nuit, j'avais une réponse presque scientifique : dans la vallée il y avait des femmes-oiseaux qui, la nuit venue, volaient dans la forêt à la recherche de... Quand je leur demandais : « À la recherche de quoi ? », ils n'avaient pas de réponse. « Mais que font-elles, ces « femmes oiseaux¹⁰⁹ » ? Mystère ! Tout ce qu'ils savaient c'était que Pierre, Jean, Paul... les avaient vues et qu'ils avaient dû s'enfuir. Ils avaient eu de la chance !

Cette peur du noir s'apparente beaucoup plus à l'angoisse qu'à une crainte « relative ». Qu'est-ce que ces femmes-oiseaux sinon une tentative de relativiser une crainte « absolue » ? Mais, même si la communauté avait mis un nom à la peur, ce nom était chargé d'autres peurs, sans doute plus « absolues » encore que la peur du noir. Il y avait plein de peurs dans le village — la peur du cimetière, la peur des gitanes... — mais surtout la peur de la « Peur », une personnification féminine de la peur, qui vivait pas loin du cimetière

Pourquoi contre son grand-père ?

Jennifer C. a ouvert un procès contre son grand-père parce qu'il « lui a transmis les gènes de l'obésité ». Pourquoi contre son grand-père et pas plutôt contre le père ? Sans doute parce que le facteur qui contrôle l'obésité est un facteur récessif. Cette fois je ne me retiens pas, je me laisse emporter par le vieux grognon qui somnole dans tous les quinquagénaires : on dégénère ! ça va vraiment mal ! de pire en pire ! Quand j'étais jeune... Pour une fois je n'ai pas honte d'être un vieux ronchon, d'être nostalgique des petits pois de Mendel qui étaient tellement plus intéressants et moins intéressés que les grands poids de Jennifer.

Transformer un problème philosophique en un problème de vie quotidienne ?

« Une des manières de classer l'ensemble des philosophes en deux catégories est de distinguer les philosophes pour l'homme ordinaire et les philosophes pour philosophes. Ainsi, Platon est un philosophe pour... » Je n'avais jamais pensé, ou vu, une telle catégorisation pourtant si naturelle si on ne se laisse pas glisser sur la pente paisible du « tout homme est philosophe ». Comme G.E.M. Anscombe l'écrit dans la suite de l'article¹¹⁰ « cette catégorisation n'est pas une affaire de difficulté de compréhension ». C'est une affaire de quoi alors ? Prenons Platon qui pointait dans la citation du début et l'autre pilier grec, Aristote ; où les situer ? Si je n'avais pas lu l'article, j'aurais mis Platon parmi les philosophes pour l'homme ordinaire et Aristote parmi les autres. Qu'il suffise de penser au *Banquet* (quel homme ordinaire ne tire-t-il pas un plaisir énorme de cette recherche amoureuse ?) et à la *Métaphysique* (qui, sinon un philosophe ou un physicien peut encore s'intéresser à ce temps qui est mouvement et donc espace ?). Anscombe fait exactement le contraire. Et je pense qu'elle a raison. Comme elle a raison de placer Wittgenstein et Spinoza dans la même catégorie que Platon. Comme il me semble qu'elle a raison quand elle écrit qu'elle trouve « la sacralisation dont [Spinoza] est communément l'objet incompréhensible », car, n'est-ce pas une *contradictio in spiritu* que de sacraliser un philosophe pour philosophes (PPP) ?

Mais, qu'est-ce qui fait donc qu'un philosophe tombe d'un côté ou de l'autre de la dorsale ? Pour répondre à cette question, elle donne bon nombre d'exemples tirés des dialogues de Platon et une définition. Son premier exemple : « quand Socrate dit, dans le *Phédon*, qu'il ne comprend pas comment aussi bien l'addition de un et un que la division de un peuvent donner deux » ; sa définition de PPP : « un auteur qui s'attache à des problèmes qui intéressent typiquement les philosophes, et dont les pensées principales découlent de l'examen de ces problèmes. » Ce n'est donc pas la manière de traiter les problèmes, c'est-à-dire la difficulté,

¹⁰⁹ En dialecte leur nom était Louiseli (petites Louises).

¹¹⁰ G.E.M. Anscombe, « Wittgenstein : un philosophe pour qui », in *Philosophie* No 76, décembre 2002.

comme elle le disait au début, mais le problème lui-même qui opère la séparation ; et le problème des PPP, pour l'homme ordinaire, n'est généralement pas un problème.

Cet article m'a aidé à comprendre, enfin ! pourquoi Adorno, je ne sais plus où, écrivait que, pour discuter de problèmes philosophiques, il faut bien connaître les théories philosophiques : Adorno, philosophe pour hommes ordinaires, en écrivant cela avait certainement à l'esprit les problèmes des PPP. Je me demande même si les sociologues ne sont pas tous des philosophes pour hommes ordinaires. Je me demande aussi si les « ouvriers de la philosophie » de Nietzsche ne sont pas un sous-ensemble des PPP : ceux qui coupent à la hache les patates chaudes que les philosophes précédents ont fait cuire.

Pour montrer que le monstre sacré de la philosophie moderne, Wittgenstein, est un PPP, G.E.M. Anscombe analyse les neuf pages des *Recherches* qui traitent de la lecture. « Les non-philosophes sont enclins à penser que la lecture ne pose pas de problèmes philosophiques. [...] Nul ne doute que comprendre et penser sont des thèmes philosophiques mais, pour estimer qu'il en va de même de lire, il faut un tour d'esprit philosophique ».

Cela dit, les deux catégories ne sont certainement pas étanches. En fait, n'est-ce pas le propre des grands PPPs de transformer un problème philosophique en un problème pour homme ordinaire ? Et l'inverse ? Et la transformation d'un problème de l'homme ordinaire en problème philosophique ? C'est le travail normal de nos délégués à la pensée ou de tout homme-philosophe, c'est-à-dire de tout homme qui parle de ce qu'il pense.

Mais est-ce vraiment utile de créer de telles catégories ? N'est-ce pas un travail simplificateur qui bloque la réflexion ?

C'est une manière de réfléchir.

Et ceux qui ne catégorisent pas ?

Des simples d'esprit qui croient que l'esprit est simple. Père, pardonnez-les parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils savent.

Combien de photos pour le mot « amitié » ?

Une photo vaut mille mots. Parmi les mille exemples possibles en voilà un, certainement pas choisi au hasard. De combien de mots ai-je besoin pour décrire l'énorme affiche, sur la façade nord du magasin Jacob de la rue Saint-Denis, qui montre une femme en bikini, coupée au ras du pénis, faisant mine de se dégrafer le soutien-gorge ? Un nombre infini, même si on ne s'enlise pas dans les sables émouvants du désir.

Mais, une photo vaut aussi mille photos.

Redire ce que la dégrafeuse dit, requiert tout le papier Kodak de la terre, et encore...

Et un mot ?

Un mot vaut mille photos. De combien de photos ai-je besoin pour représenter un mot comme « amitié » ? Un nombre infini.

Mais un mot vaut aussi mille mots. N'a-t-on pas écrit des centaines de livres sur l'amitié ?

À quoi ça rime, tout ça ?

Je ne sais pas.

Tout cela pour dire qu'il n'y a pas de même ?

Oui, pour cela aussi.

En fait je n'avais pas ni l'envie ni le temps de lui répondre. J'aurais pu lui dire que cette affiche est un chef d'œuvre au même titre que la *Gioconda* ou que les *Demoiselles d'Avignon*... Que les villes sont des musées, bien plus riches que les musées... Qu'on peut regarder la publicité avec un autre œil... Que les églises étaient bâties sur la publicité bien plus que nos villes... Que la photo remplit les trous des mots... Que les corps sans toucher sont des photos... Que les images sont pornographiques... Que la pornographie est muette... Que les religions tuèrent, tuent, tueront bien plus que les médias avec leurs photos plates et leur publicité débile... Qu'il n'y a pas de même... Que tout passe... Que le temps passe... Que je n'ai plus de temps. Même pas le temps de continuer à écrire.

Même pas le temps d'insérer une photo ? Même pas ça.

Penses-tu avec tes pieds ?

Fais-tu partie des gens qui pensent avec leurs pieds ? Moi, oui. Quand je marche les pensées n'ont pas le temps de s'installer avec la vulgarité propre à ceux qui se sentent chez eux chez des inconnus. Elles n'osent presque pas sourire pour ne pas déranger l'atmosphère de la maison, qui n'est pas la leur. Si elles sourient, elles sourient en signe de reconnaissance, comme si on s'était déjà rencontré dans d'autres livres, sur d'autres lèvres. Souvent elles restent sur le pas de la porte, muettes, en attendant... en attendant... rien. Elles n'attendent rien. Moi non plus. Quand je marche, je ne m'attends rien de ces pensées trop frêles pour être possédées et trop fortes pour avoir besoin de la protection d'une tête, inquiète comme la mienne

Lapsus calami ou ignorance ?

Elle vient d'accoucher et se vante de connaître très bien le français, mais elle écrit *au pis allait*.

Lapsus calami ? ignorance ? ou *lapsus* de son corps qui voulait dire : au pis allait l'enfant ?

Comme des poissons dans l'eau ?

Pourquoi les polémistes français les plus caustiques, intenses, contestataires — et avec une plume volante — sont-ils réactionnaires et souvent catholiques (Bernanos, Mauriac, Bloy, Péguy) ? Sans doute parce qu'ils sont « à l'extérieur » du quadrilatère qui enferme les écrivains qui sont dans leur siècle comme les célèbres poissons dans l'eau. Et cette extériorité leur facilite l'observation de ce qui se passe *intra muros*.

Sommes-nous moins à craindre que la police de quartier ?

Que le sentiment d'insécurité soit plus fort que l'état d'insécurité est un des lieux communs de la gauche. Mais pourquoi comparer un « état d'insécurité », abstrait comme les chiffres qui le décrivent, avec le « sentiment d'insécurité » qu'on peut toucher dans les paroles du voisin ?

Pour dire au voisin que l'on est moins à craindre que la police de quartier ?

Pourquoi « pomme d'Adam » ?

Parce que les hommes n'ont pas encore avalé la pomme d'Ève.

Le cerveau est-il une pompe ?

Pourquoi est-il si difficile d'admettre que le cerveau n'est qu'une pompe qui porte à la surface les idées qui reposent dans le puits de la langue ?

Si on appelle le cerveau « pompe », je propose de transformer, sans que la signification ne change, l'expression à *côté de ses pompes* en à *côté de sa pompe*.

Où jeter les petits discours d'universitaires hargneux ?

Que faire des petits discours et des attaques hargneux des cuistres universitaires bien rikiki contre Heidegger le nazi quand, dans des centaines de passages, l'irruption de sa pensée ébranle toute personne risquant ses idées et ne laisse tranquille que les phraseurs salonnards ? Les jeter sur les pages culturelles des journaux ou dans des livres trafiqués pour quelques secondes de notoriété ? Oui, une très bonne idée

Voici un exemple de pensée qui ne va pas dans le sens du courant tiré de *Bâtir habiter penser* : « Sans doute avant que le pont soit là, y a-t-il le long du fleuve beaucoup d'endroits qui peuvent être occupé par une chose ou un autre. Finalement l'un d'entre eux devient un lieu et cela grâce au pont. Ainsi ce n'est pas le pont qui d'abord prend place en un lieu pour s'y tenir, mais c'est seulement à partir du pont lui-même que naît le lieu. »

La technique pour passer de l'abstraction au monde habitable ?

A partir d'un Heidegger plus ou moins bien mâché, quelques mots pour une physicienne qui s'intéressait déjà à la philosophie. Habiter le monde dans lequel nous sommes "jetés" à la naissance, c'est vivre parmi des choses qui créent des lieux dans lesquels nous nous orientons. L'espace abstrait de la physique n'est pas habitable mais sert à étudier les choses (libérées de leur caractère de choses qui nous donnent un monde) et éventuellement à les transmettre à la technique qui nous donnera de nouvelles choses qui créeront un nouveau monde. La technique comme moyen de passer de l'abstraction de la science au monde habitable. Mais cela soulève une question : pour la physique qui "vit" parmi des équations différentielles plus ou moins "enchevêtrées", ces équations ne sont-elles pas des choses qui créent des lieux à habiter ?

Des vertus inconscientes ?

Il vogue loin, Nietzsche ! Loin des eaux basses de la famille psychanalytique barbotant dans les mots, quand il parle de vertus inconscientes. « Des vertus inconscientes ? Quoi ? C'est quoi ça ? », s'étonnent-ils. Oui, des vertus inconscientes : mon zèle, ton orgueil, sa perspicacité. *Mon, ton, sa* : ce qui compte. Seuls des possessifs. Il vogue loin, Nietzsche ! Loin des barres des prisons psychanalytiques où tu te recroquevilles à la chaleur des maux. Il vogue parmi les adorateurs des formes. Loin de la profondeur des gynocides et coranolâtres du proche Afghanistan.

Un siècle trop tôt ?

Est-ce que Nietzsche savait ce que Kant avait dit : « Je suis venu un siècle trop tôt avec mes écrits » ? Je ne crois pas, autrement il n'aurait pas donné tellement d'importance à ses « œuvres posthumes ».

Les chefs-d'œuvre de la littérature ne rouillent-ils pas ?

Je me rappelais deux scènes : celle du landau qui descend un interminable escalier et celle du pape qui ferme l'œil, espiègle, pour simuler la mort. Je l'ai revu il y a un mois. Qu'ai-je ajouté à mes souvenirs ? La chair où les vers bombancent, les figures géométriques des soldats qui ne finissent pas de tirer en descendant l'interminable escalier, le médecin de petit courage, la mère qui monte l'escalier avec sa vie à bout de bras, les marins assis sur les cordes, le héros mort trop semblable à Staline, le regard cynique des bourgeois et celui pauvre des pauvres... Mais je me rappelle surtout de ma déception. C'était comme si le temps avait rouillé ce chef-d'œuvre, comme si le temps rouillait les chefs-d'œuvre du cinéma de façon inattendue. À moins qu'il ne rouille l'espoir. À moins qu'à vingt ans l'excès de formalisme, l'excès des expressions, l'excès du noir et blanc n'étaient pas des excès car le vrai excès était dans l'injustice du monde. Mais pourquoi donc les chefs-d'œuvre de la littérature ne rouillent-ils

pas ? (Je cherche à me sauver.) Parce que dans la littérature il n'y a pas de matière que la rouille attaque comme dans le cinéma où, derrière la lumière, le poids de la matière technique est immense ? Sans doute, parce qu'autrement comment expliquer que de simples sketches publicitaires dépassent bien des chefs-d'œuvre. Même ceux d'Eisenstein.

Quelle est la différence entre une baleine et Ezra Pound ?

Deux questions pour ceux qui n'aiment pas passer la veille de Noël à manger comme des cochons, à parler avec un cousin con comme une chaussette, à rire des blagues de l'oncle (par alliance, bien sûr !) plus insipides que la pensée de Biden.

Quelle est la différence entre une baleine et Ezra Pound ?

Une baleine est un mammifère de l'ordre des cétacés, du sous-ordre des mysticètes et de la famille des balænidæ. Le rorqual n'est pas une baleine ; mon oncle Michel non plus (il ressemble beaucoup plus à un requin, même si ce dernier n'est pas un mammifère, mais un poisson sélacien). Si vous voulez voir des baleines, vous vous remplissez vos poches de langoustines ou de crevettes, vous allez au large de Tadoussac et vous attendez qu'elles viennent vous les enlever avec un coup de langue magistral.

Ezra Pound est un poète américain (1885-1972) dont Los Cantos ont irrité des milliers de lecteurs. Il est aussi connu pour avoir corrigé The Waste Land et avoir lancé sur la scène littéraire James Joyce. Il était fasciste et anti-américain, comme bien de communistes. Plus que les communistes. On le déclara fou : un Américain sain d'esprit n'aurait pas pu parler à la radio de Mussolini contre l'envahisseur américain.

Quelle est la différence entre le corps genouillé latéral et la guerre d'Espagne ?

Le corps genouillé latéral est une partie du thalamus qui reçoit les informations des nerfs optiques. La guerre d'Espagne est une guerre civile qui eut lieu en Espagne dans les années trente du XX^e siècle entre les fascistes de Franco et la gauche anarco-communiste. Franco gagna au cri de Viva la muerte, ce qui en dit beaucoup sur les fascistes et sur les espagnols, mais ne dit pas beaucoup sur le thalamus.

Et George W. Bush ?

Poutine est le deuxième président démocratique russe. Les journaux soulignent sordidement son appartenance au KGB. Et George W. Bush ? Lui, il héritera du trône de son père (après huit ans de frasques de Bill Bitte) comme avant 1917 ou avant 1789.

Est-ce parce qu'il est presque noir ?

J'ai toujours eu une certaine sympathie pour Colin Powell. Est-ce parce qu'il est presque noir ? Ou parce que je ne pouvais pas blairer son presque homologue français, monsieur de Villepin ? Depuis qu'il a déclaré que le gouvernement Soudanais pouvait facilement « mettre à off » les persécutions des Noirs non musulmans qu'il avait « mis à on », ma sympathie est en chute libre. Je le trouve un peu court. Un peu, beaucoup, simpliste. Si « mettre à off » est simple, qu'il tourne l'interrupteur en Irak ! Mais l'Irak, c'est tout autre histoire ! Oui, encore plus noire.

Roses ou herbe à poux ?

Pourquoi, n'ayant pas l'excuse des allergies, ai-je toujours préféré les roses à l'herbe à poux ? Parce que j'ai toujours préféré les nourritures terrestres aux nourritures célestes ? Quel est le rapport ? T'as oublié ton Homère : « Ma fille, délaisses-tu déjà ce héros ? Akhilleus n'est-il plus rien dans ton esprit ? Devant ses nefs aux antennes dressées, il est assis, gémissant sur

son cher compagnon. Les autres mangent, et lui reste sans nourriture. Va ! verse dans sa poitrine le nektar et la douce ambroisie, pour que la faim ne l'accable point. »



T'es pour la concentration de l'information ?

Quand les grands éditorialistes du *Devoir* s'attaquent à un problème, il ne faut jamais le sous-évaluer. Comme la concentration de la presse, par exemple. Ce qui se passe maintenant au Canada est catastrophique : *CanWest Global Communication* a raflé douze quotidiens canadiens (parmi lesquels *The Gazette*) qui avant la concentration étaient connus dans le monde entier pour l'originalité et la profondeur critique de leurs éditoriaux. Nul doute qu'on a devant nous quelque chose de très porteur... de catastrophes. La liberté de presse est-elle, oui ou merde ? au fondement des sociétés démocratiques. Dire que les enjeux sont énormes est encore trop faible : quand le patron décide quoi publier, quand le même éditorial apparaît dans douze quotidiens, quand l'uniformisation tue toute critique, quand toute approche nouvelle, toute réflexion originale est empoisonnée par les propriétaires on est au bord de la cata. Ce sera une coupe à blanc des idées qui transformera ce grand pays en un désert intellectuel. Imaginez ! deux fois pas semaine l'éditorial de *The Gazette* sera écrit à Winnipeg. Winnipeg ? C'est quoi ça, Winnipeg ? Et le proprio, n'est-il pas, par hasard, un Juif ? Les juifs et l'écriture, c'est toujours la même histoire... Prenez *Le Devoir* comme contre exemple. Les journalistes du *Devoir* n'accepteraient jamais cela, eux¹¹¹. Eux sont autonomes. Ils

¹¹¹ Il faut dire que les journalistes de *The Gazette*, ne semblent pas très contents eux non plus. Mais, personnellement, je n'ai jamais pensé qu'il y a une différence quelconque entre les employés de *The Gazette* et ceux du *Devoir*.

construisent leur journal avec des dépêches d'agences et des articles de *Libération* et du *Monde*. Ils vont chercher l'information au cœur même des événements. Pas de danger d'uniformisation quand on passe en première page des « articles » de l'AFP. Cela enrichit l'information ! ça permet de ne pas parler seulement de l'automne, « le plus chaud depuis 2300 avant Jésus » ou de l'indépendance du Québec. Et en plus, le *Devoir* a une page d'idées où les intellectuels les plus réputés déposent avec une monotonie troublante les mêmes idées sans mise en rage. Que voulez-vous de plus ?

T'es pour la concentration de l'information ? Quand on veut être contre pour être contre on se retrouve dans des positions intenable.

Et si le problème avant d'être un problème de concentration était un problème de capacité des journalistes ? Un rapport de pouvoir entre journalistes et patrons, comme dirait N. Je veux te poser une question moins bête qu'elle n'en a l'air : préfères-tu une presse concentrée ou une presse centrée sur des cons ?

Dort-ils dans le lit de Procuste de la sociologie ?

Dans presque tous les livres de sociologie les auteurs font de longues tirades sur la complexité du présent et sur les simplifications excessives des sociologues qui les ont précédés. Leurs prédécesseurs n'avaient pas considéré ni ces événements-ci, ni ceux-là, ni cette loi-ci, ni ces résistances-là... Eux non. Eux considèrent le réel dans sa complexité et n'ignorent pas ces événements-ci, ni ces habitudes-là...

Sont-ils naïfs, bêtes ou tout simplement des ouvriers du clavier qui doivent produire une certaine quantité de mots par jour ? Je ne sais pas, et pourtant tout a l'air si simple : les simplifications de leurs « ancêtres » découlent de la nécessité de faire des « sciences humaines », la complexité infinie du réel ne peut être que simplifiée à moins d'essayer de laisser l'ambiguïté de l'art ou de la philosophie dominer. Dites-moi, comment réveiller mes amis qui dorment dans le lit de Procuste de la sociologie ?

Qui finance ?

Je ne sais pas sur quoi je fonde ma certitude mais je suis sûr qu'aucun clochard ne lit *L'Itinéraire*. Ceux qui le lisent sont les belles âmes qui souffrent à la vue de la souffrance des autres et dont l'obole au camelot n'est qu'une des nombreuses œuvres de charité qui jalonnent leur vie exemplaire. Seules de belles âmes peuvent résister plus de deux ou trois lignes au milieu de ce grouillis d'obséquiosités qui se croient critiques.

Quand on parlait de cinéma, un mien ami — qui fut — posait toujours la même question « Qui est le producteur ? ». Parfois il m'agaçait : « Écoute, Dino, l'argent ce n'est pas tout, les réalisateurs ont quand même... » Je sais, je n'avais pas sa cohérence : je pouvais affirmer sans sourciller que même les idées sont des marchandises mais, quand il s'agissait d'une « œuvre d'art », les idées reçues sur la créativité et la génialité prenaient le dessus : « Oshima ne peut pas... tu penses que Scorzese... et Godard... ».

Maintenant, j'ai appris et je me pose la question du producteur non seulement quand je vois un film minimaliste ou un enfant puant, mais aussi quand j'achète un journal ou que je me soulage. Prenez par exemple trois journaux « ben corrects », *Le Monde*, *Le Devoir* et *L'Itinéraire*, et demandez-vous si vous n'avez pas toutes les clefs de lecture en connaissant les producteurs. Le producteur de *L'Itinéraire*, par exemple, ne peut être que le gouvernement du Québec. Pas besoin de connaître les subventions directes ou indirectes, il suffit de regarder la pub, le style (plat comme une lauze¹¹²) et les idées (que dalle). Par exemple : « Les quartiers

¹¹² Ce qui nous renvoie à Lauzon, qui mérite un traitement spécial pour son grand cirque. Mais lui, surtout lui, devrait se demander si la cour gouvernementale n'a pas besoin de ses bouffonneries.

regorgent de personnes qui ont perdu confiance non seulement en elles-mêmes, mais envers le système ». Qui peut affirmer cela sans sauter de joie ? Seul un cadre dont la tâche (sans accent circonflexe) est de mettre en valeur le système. En voyant que les « quartiers regorgent de personnes qui ont perdu confiance dans le système », n'importe quel lecteur ayant un résidu de sens critique devrait s'enivrer. N'est-ce pas le premier pas pour reprendre confiance en soi et saper le système, que de perdre confiance en ce dernier ? Et ben ! pas pour un journal correct comme *L'Itinéraire*. *L'Itinéraire*, avec des articles truffés de citations de Bourdieu, veut que le système étatique montre qu'on peut lui faire confiance. Des naïfs ? Des tarés ? Non, des cadres anémiques. Des cadres avec « Beaucoup dans les mains, beaucoup dans les poches et seulement un journal dans la tête ».

Mais, comme dit un proverbe Inca « Mieux vaut une tête vide qu'une tête remplie de quipoux¹¹³ ».

Corps suspendus dans le vestibule des écoles ?

Il m'a toujours semblé très louche que les gens qui sont le plus « profondes », ceux qui grognent à longueur de journée contre la superficialité de notre époque, sont aussi ceux qui, en mettant au centre de leur monde les objets de culte de la culture, donnent le moins d'importance à la vie humaine. Est-ce que notre époque est superficielle parce que la majorité préfère regarder un film de cul plutôt qu'un film de Godard ? ou parce qu'on préfère le *Journal de Montréal* à l'*Éthique* de Spinoza ? ou parce que tout va tellement vite que c'est comme si rien ne bougeait ?

Et si la profondeur n'était que la superficialité de ceux qui s'accrochent aux mots ayant suspendu leur corps dans le vestibule des écoles ?

Se réaliser et prospérer ?

Les médecins de l'Afrique du Sud s'en vont dans des pays où la vie est plus facile — au Canada, par exemple, il y en a 1 500. J'imagine qu'ils sont tous des Blancs, comme le docteur Vogel, en Alberta, qui raconte des *jokes* en afrikaans et qui dit : « Vous devez créer un environnement où les gens se sentent en sécurité, où ils peuvent se réaliser et prospérer ». Vous qui ? Les noirs ? ceux qui ont pu « prospérer » sous la matraque des blancs ? Et les Vogel ont le courage de parler et nous avons la lâcheté de les écouter.

Protéger la police ?

On peut ne pas trouver étonnant que des psychologues prennent en charge les problèmes des psychiatres ou qu'ils substituent les prêtres pour aider les gens endeuillés comme nous le fîmes le 6 décembre, mais il est impossible de ne pas chanceler devant la nouvelle en provenance de l'Afrique du Sud où des agences privées de sécurité sont chargées de protéger, devinez qui ? la police. Certains journaux sud-africains parlent de « ridicule » ; il n'y a rien de ridicule. À bien y penser il n'y a rien d'étonnant non plus. L'État délègue, se feudalise, s'empêgre, se démaquille, s'ouvre au capital.

Un policier se plaint qu'il y a des voitures volées dans le parking de la police malgré la nouvelle protection. Pourquoi ne pas introduire une nouvelle police pour contrôler les agences qui protègent la police et qui seront un jour protégées par de nouvelles agences que la police... Ça crée des postes de travail.

Tout cela a l'air bien farfelu mais cette façon de créer des postes de travail n'est-elle pas plus rationnelle que celle de Bush qui crée du travail dans l'industrie de la destruction ?

¹¹³ Pour les lecteurs ignorants de la culture des autres : **Quipou** - Faisceau de cordelettes dont la réunion, les couleurs, les combinaisons et les nœuds constituaient un mode de transmission de l'information, chez les Incas du Pérou, qui ignoraient l'écriture. Quelle chance !

Protéger la culture avec des mots creux ?

Marc Guillaume, professeur à Paris-Dauphine, n'est certainement pas un con, même s'il est payé pour dire des conneries. Avec grande originalité, dans *Le Monde* du 28 décembre, il répète que dans les sociétés contemporaines « *tout est devenu trop complexe, ambivalent, réversible, instable, et c'est même le régime de savoir et de pensée qui a changé* ». En pire, bien sûr. Le régime de savoir et de pensée qui empire. En résumé : il y avait un ancien régime qui n'était pas si mal et puis tout a dégringolé car la police de la pensée a perdu son pouvoir arbitraire. Regardez ce qui se passe de nos jours, toujours selon le professeur : « *maintenant règnent de nouvelles formes d'intelligence artificielle et surtout superficielle : les savoirs évanescents, ponctuels, peu cohérents entre eux, de la pensée coupée/collée à laquelle les technologies de type Internet ont contribué. Une pensée de masse construite autour de quelques slogans* ». La pensée du copier/coller n'est pas une pensée, n'est-ce pas ? La vraie pensée c'est la pensée qui se colle aux clichés et aux lieux communs culturels inscrit dans le marbre des classiques. Il faut de la cohérence — c'est étrange qu'il ne parle pas de « donner un sens à la vie », fort étrange — il faut que tout soi bien cloué, bloqué, solide comme un château du Moyen-Âge. Ici j'ai une question, une vraie question, une question à laquelle je n'ai pas de réponse : « En quoi les slogans des professeurs de philosophies qui citent Hegel, Nietzsche, Spinoza ou Platon sont-ils différents des slogans de la pensée de masse ? »

Toute cette évanescence porte vers une « *Société gazeuse et [une] pensée virale* ».

Personnellement je trouve l'idée d'une pensée virale et donc d'une pensée contagieuse très intéressante, certainement plus intéressante qu'une pensée virile.

Le professeur. Guillaume est favorable à un « *développement durable [...] équitable pour les plus défavorisée* » et pour le montrer il a recours à des mots creux pour ne pas dire gazeux « *il faut mobiliser [...] les forces majeures de la joie et de la vie. Créativité, audace, exigence de liberté, capacité à débattre et à accepter sereinement les différences et les conflits, goût pour le risque et donc l'action* ». Mots creux ? Pas tout à fait car ce sont les mêmes mots qu'emploient tous les entrepreneurs et les financiers qui aspirent à faire un peu plus d'argent que les employés de la culture. Plus que les mêmes mots. À vrai dire j'avais l'impression de lire le manifeste des jeunes entrepreneurs du Wisconsin ou des financiers de la Tanzanie. Et mon impression s'est révélée très juste. Vers la fine de son article Marc Guillaume fait la publicité des *Rencontres « Modernité 2004 »*. Ne sachant pas ce qu'était « Modernité 2004 », en bon adepte de la pensée copier/coller, je suis allé sur Internet où j'ai découvert « Modernité 2004 » mais où j'ai surtout découvert que c'est *LASER* qui organise ces débats sur la crise de la pensée. Qu'est-ce que *LASER* ? LAFayette SERVICE. Un service des galeries Lafayette qui, comme il est écrit dans leur site Internet, « *a engagé une réflexion ambitieuse sur le thème du renouvellement de l'idée de Modernité* ». Comme quoi la pensée des salariés de la culture ferait n'importe quoi pour faire de l'argent. Exactement comme les financiers

Minute de la psychodiversité ?

Les couloirs de l'université sont tapissés d'annonces pour la *Semaine de la biodiversité*. Quand aurons-nous des annonces pour la *Minute de la psychodiversité* ? Une minute. Une minute et ce serait déjà un succès — dans nos universités où toutes les têtes se ressemblent comme fric et froc.

Mais, faut-il demander autres choses ?

Ce qui m'agace chez les bons étudiants, surtout chez les très bons, c'est leur capacité de répéter mécaniquement tout ce que le livre dit. Mais, faut-il demander autres choses ?

P'têt'ben qu'oui, p'têt'ben qu'non.

P'têt'ben qu'on: peut-être que tout apprentissage n'est que répétition mécanique et que les répétitions non mécaniques ne sont que des manières hypocrites et irrespectueuses de répéter.

P'têt'ben qu'oui: peut-être que les bons étudiants, surtout les très bons, ne sont pas bons et que la répétition mécanique est un indice de leur incapacité à lire dans le monde plutôt que dans le livre.

Peut-être que seul le changement de ton compte, que ce qui compte est musique.

Emprisonner les sociologues de l'INRS dans l'île d'Ellesmere ?

« Aujourd'hui alors que le futur appréhendé est devenu réalité, nous n'avons plus le choix (...) une politique de population s'impose ». Je ne ferai pas semblant de croire que le futur que ces sociologues de l'INRS appréhendent est celui de la pauvreté grandissante, du fascisme galopant sur le Net, d'une guerre déclenchée par les intégristes qui s'affrontent au Moyen Orient, de la psychologisation généralisée.... Non, leur appréhension est plus du style de « chez nous » : ils ont peur pour la langue française. Ils ont peur, mais, la peur ne les paralyse pas, ils ont même une idée géniale : pour augmenter le nombre de francophones, il suffit d'attirer vingt cinq mille étudiants étrangers en plus par année en leur faisant payer les frais de scolarité comme les Québécois pourvu qu'ils engagent « à passer au moins douze ans de leur vie professionnelle ici ». Vous avez bien lu : douze ans ! Disons en moyenne de l'âge de vingt-deux à trente-quatre ans. Tout un contrat ! Si cela n'est pas du fascisme dites-moi ce que c'est ! De la stupidité ? Oui, mais la stupidité organisée et violente c'est le fascisme. On veut les prendre en otage pendant le temps de la vie où l'on rêve de liberté, où l'on peut s'enrichir (dans la tête et dans les tripes) avec des coups de têtes, où les prisons (même grandes comme le Québec) font mal aux entournares. Ce qui est grave c'est que je n'ai pas lu ça dans un site farfelu ou dans *Allô police*, je l'ai lu dans le journal de l'intelligentsia québécoise. Qu'est-ce qu'on attend pour emprisonner pendant douze ans les sociologues de l'INRS dans l'île d'Ellesmer ? Elle est très grande, presque comme le Québec et elle n'est pas francophone, pas du tout. Qu'est-ce qu'on attend pour demander la fermeture du *Devoir*, pour participation à une bande de cons ?

Très peu ou rien à dire ?

Quel homme très célèbre a écrit : « Ceci est tout ce que j'avais à vous dire sur la féminité. (...) Si vous voulez en savoir plus, interrogez votre propre expérience, ou faites appel aux poètes, ou bien attendez que la science puisse vous donner des indications plus approfondies et plus cohérentes. »

Lala lala la

Lala lala para papa

Sigmund Freud dans la 33^e leçon de *L'introduction à la psychanalyse* de 1932.

Pourquoi sur 5 enfants autistes 4 sont mâles ?

Depuis des années je commence mes cours en disant qu'il n'y a pas de questions stupides et que la débilité est plutôt le propre des réponses. Suit un baratin inutile pour stimuler les étudiants à me poser des questions quand la matière ne sera pas claire comme ils aimeraient. Si je pense à cela en ce moment ce n'est pas tellement parce que c'est le début des cours mais parce que chez le dentiste j'ai feuilleté un vieux *Newsweek* qui se demande pourquoi sur 5 enfants autistes 4 sont mâles. Que les mâles *qua* mâles soient détachés de toutes réalité extérieure qui ne proviennent pas de leur ego hypertrophié, c'est un secret de Polichinelle ; que les mâles que l'on dit grands soit dans l'autisme jusqu'aux oreilles n'a pas besoin de

démonstration... sinon pour les hommes autistes. Donc les questions stupides existent. Même les très stupides.

Dans mon prochain cours je ne dirai plus qu'il n'existe pas de questions stupides, ce que je dirai c'est qu'on peut faire feu de tout bois.

Qu'est-ce qu'il y a de stable en dessous du changement ?

Qu'est-ce qu'il y a de stable en dessous du changement ? C'est avec cette question que naquit la philosophie. Ceci on m'enseigna. L'arbre que je plantai, ne ressemble en rien à celui que je vois dix ans après. Et pourtant elle dit que c'est le même. « Il fait trop d'ombre », elle m'a dit, « j'aimerais le faire couper ». Est-ce le même ? Le frais tilleul fait ombre au basilic (maigrichon), aux impatiens (elles s'en foutent éperdument), aux roses (qui en souffrent) et à elle (qui semble en souffrir). Ça doit être une loi de la nature : tout ce qui se détache un peu du sol fait ombre. Mais, pourquoi le couper ? Moi, qui viens d'une terre qui ne connaît pas d'arbres, je cesserais de planter du basilic (maigrichon) et des roses (qui souffrent) et je laisserais l'arbre prendre sa place au soleil. À toi, qui dis aimer le soleil, je conseillerais de passer l'été à Mittimatalik (pendant trois mois il n'y a pas de nuit). Et puis non. Là-bas, l'ombre des hommes est immense.

Je crois m'être éloigné du sujet. J'y reviens. L'arbre est à la même place. Plus précisément : le centre de son tronc est à la même distance de la cuisine que le frêle fil boiseux, que me donna Mathieu. Ce doit être l'enracinement qui donne la stabilité aux arbres — pour eux le sens vulgaire de *stabilité* s'identifie au sens philosophique et c'est ça qui donne sa force à la métaphore des racines. J'ai été souvent dans des lieux différents et pour de très longues périodes (vingt ans à Qikiqtaaluk, dix ans en Gascogne, dix ans à Montréal et de nouveau dans le grand Nord) et donc, ou bien je n'ai pas de racines ou mes racines sont terriblement élastiques. Ce qui est certain, c'est que la question qu'on place à l'origine de la philosophie, je me la pose souvent, mais toujours à l'envers (racines en l'air) : qu'est-ce qu'il y a de changeant par-dessus la stabilité ? Et je réponds toujours : « Rien ». Mes racines sont plantées dans le terreau de mon enfance qui ne me lâche pas. Je suis toujours à la même distance de la cuisine, comme le tilleul. Ce « rien » est un « rien » catégorique, vrai pour tous ceux qui aiment, parfois, se poser des questions. Et que la science et la philosophie et la littérature, depuis des millénaires, poussent l'homme vers le centre ce n'est que l'effort culturel de rendre compte de ce qu'on ressent. Et s'ils nous disent qu'en cherchant le centre (le sujet) on se retrouve avec une poignée de crabes, il ne faut pas les croire. Ils se laissent guider par le discours des autres et se renient. Ils disent qu'on a besoin de l'autre pour devenir *nous-mêmes* (ce qui est vrai quand on est dans le ventre de notre mère ou bébés) mais ils ne savent pas que seulement si on est devenu un *nous-mêmes* solide on peut être autre pour autrui (au risque de lui faire ombre) — la solidité existe et, quand elle est solide, elle est bien plus solide que la plus solide des fragilités.

Pourquoi insister sur sa richesse, son physique, son népotisme, ses titres ?

Le cheik Mohamed Bin Rashid al Maktoum, prince héritier de Dubay, ministre de la défense, etc. a cinquante ans, il est bedonnant, il gagne dix millions de dollars par jour (dans l'article on souligne le *par jour* en le mettant en évidence tout seul dans la phrase qui suit l'annonce des dix millions) et il participe à une course très dure de résistance (à cheval), avec ses trois fils (trois petits cheiks comme on écrit avec un peu trop de mépris). Pourquoi les journaux insistent-ils tellement sur sa richesse, son physique, son népotisme, ses titres ? Parce qu'il est arabe. Comme dans les années trente on parlait des riches financiers juifs au nez crochu.

Tu connais “racine”, n’est-ce pas ?

Une amie fort philosophe et politicienne à ses heures m’a ouvert les yeux sur la noirceur du racisme en me balançant ceci entre deux baisers « La lutte contre le racisme est vaine, il faut lutter contre le racisme ». On se couche. Je réfléchis, je dors, je reréfléchis, je redors.... Je rereredors et puis... je m’en fous, je vais lui demander.

— Je n’ai rien compris à ton histoire de racisme. Pourquoi si c’est inutile de lutter contre le racisme, faut-il lutter contre le racisme ? Parce que seules les luttes inutiles sont utiles ?

— Ne fais pas l’intellectuel de mes deux. J’ai dit qu’il faut lutter contre le racisme...

— Je ne connais pas ce mot...

— Tu connais “racine”, n’est-ce pas ?

— J’ai compris... tu veux dire qu’il faut lutter contre l’enracinement...

— Tu y es presque, mais pas tout à fait... contre le racisme... pense à Œdipe, le racisme marche sur deux pattes tandis que le racisme en a trois.

(Comprenez qui peut.)

Qu’est-ce qu’un être humain ?

D’une part l’homme comme animal rationnel ou l’homme comme l’une des feuilles (temporaires) de l’arbre de l’évolution ; de l’autre l’âme qui s’incarne et revêt un corps animal. Les différences semblent énormes mais les deux visions peuvent cohabiter comme l’acceptation de l’évolutionnisme de la part de l’église catholique le démontre. Mais, y a-t-il une autre manière de penser ce qui fait que l’humain est humain ? Probablement pas, si on considère l’humain du point de vue de l’animalité. Quel autre point de vue peut-on prendre ? Celui du Dasein de Heidegger, où selon certains même une machine est un Dasein ? Je ne l’ai pas encore compris. Un autre ? Lequel ? Je n’ai aucune idée. Et toi ?

Comment transformer une opinion particulière en quelque chose d’objectif ?

Pourquoi ajouter « résultat de quelques vingt-cinq de recherche dans le domaine » transforme une opinion particulière en quelque chose d’objectif ? Depuis quand le fait de chercher pendant vingt-cinq ans rend ce qu’on trouve plus digne de confiance. Si ce qu’on trouve était là, ce n’est pas le temps qu’on a brûlé pour le découvrir qui lui ajoute de la valeur. Et si, quand on insiste sur les années passées à... on était en train de dire que ce qu’on a fait, notre vie quoi ! c’est l’objectivité ? Si on l’admettait, ce ne serait pas mal. Je dirais même que c’est bien. Très bien. La vraie démocratie : tous — même les animaux — cherchent et en cherchant construisent leur objectivité, c’est-à-dire la vie.

D’où le besoin de montrer qu’on est fort ?

Je me suis souvent demandé pourquoi les gens qui gagnent leur pain en réfléchissant sont presque toujours à côté de la plaque. Est-ce possible que c’est parce que ce sont ceux dont les facultés intellectuelles sont les plus faibles et que donc ont besoin de démontrer qu’ils sont forts ? Je préfère penser que non, même si je risque de me tromper. Pourquoi ? Parce qu’un certain anti-intellectualisme me fait chier encore plus que les intellectuels, surtout quand il provient des intellectuels. En bref, je n’ai pas de réponse et, à vrai dire, je m’en fous.

Remettre en vigueur l’*Indentured Servitude*?

Que de propositions, de controverses, de débats, de batailles pour légiférer... sur/pour/contre les réfugiés politiques et/ou économiques en Europe ! Mais je viens d’avoir une proposition de prime abord saugrenue, mais qui pourrait être digne d’une certaine considération si on l’analysait sans les œillères de la culture démocratique : réinstaurer l’*Indentured Servitude*.

La proposition m'a été faite oralement par Selma une amie héréro qui habite à Trondheim depuis une dizaine d'années. « Tu as plein d'amies cultivées, sensibles, intelligentes, de gauche... essaie de voir ce qu'elles en pensent », qu'elle m'a dit.

Je vais donc la résumer.

Pour ceux qui l'ont oublié : l'*indentured Servitude* était une espèce de servage auquel étaient assujettis, pendant un certain nombre d'années, les « pauvres » à qui on payait le voyage pour l'Amérique. ((En français on employait le mot très laid d'engagisme encore plus difficile à employer aujourd'hui à cause de ses affinités — formelles mais aussi sémantique— avec échangeisme)). La Indentured European Servitude ((qu'on pourrait appeler IES pour ne pas blesser les esprits trop faibles)) permettrait de :

Transporter gratuitement en Europe les personnes sans discrimination entre réfugiés politiques, économique, religieux, etc. (on n'aurait pas eu les milliers de morts de la dernière année)

Leur donner une maison qui respecte les standards de la région où ils sont transférés.

Leur donner un travail pas très loin de la maison. Mais ils ne peuvent changer ni de travail ni de maison pendant un certain nombre d'années. Pour ne pas favoriser la xénophobie ils auraient un salaire légèrement inférieur à celui des autochtones.

Après cette période, ils deviennent des citoyens européens (et non allemands, français...) libres de circuler dans tous les pays d'Europe. Ils seraient donc le premier noyau du peuple européen, peuple qui fera un jour oublier les particularismes des petites nations qui ont vécu grâce aux guerres pendant des siècles).

Naturellement les détails de mise en œuvre de cette politique pourraient réserver de bonnes comme de mauvaises surprises. Exemple :

Combien d'années ? Un nombre fixe ou lié à l'apprentissage de la langue ? ou...

Quelle serait la citoyenneté de leurs enfants ? ((Mon amie se déclare favorable à la citoyenneté européenne)).

Est-ce qu'il faudrait trouver pour chaque personne un travail en fonction de ses études et de son expérience ? ((pour mon amie il ne faudrait surtout pas qu'un médecin soit médecin, le plombier, plombier... mais il faudrait que chaque futur européen considère la profession comme quelque chose de secondaire pour que la personne ne soit pas considérée ou payée en fonction de ce qu'elle fait pour vivre)).

Comment favoriser l'intégration ? ((Pour mon amie il faudrait avant tout désintégrer les français, les Italiens... et former des européens – ici, il me semble qu'elle va trop loin, mais sans doute que j'ai, moi aussi, les œillères démocratiques)).

Est-ce que le réfugié aurait le droit de choisir sa région de résidence ? ((pour Selma non – comme on ne choisit pas son lieu de naissance)).

Je crois qu'il y en a assez pour mes amies cultivées, etc...

PS Avant de critiquer mon amie, pensez qu'elle est Herero. ! Vous ne savez rien sur les Hereros ? Lisez l'arc-en-ciel de la gravité de Thomas Pynchon.

Es-tu, religieuse ? Praticante ?

C'était la première fois que, dans un cours, j'avais des interventions si naturelles, sans la moindre once de « voilà comme je suis bonne », sans humilité (vraie ou fausse), toujours avec un sourire clair accompagné d'une touche d'espièglerie quand les yeux passaient du prof aux copains. Dès le premier cours je me demandai d'où venait cet « être à l'aise dans le monde » sans être envahissante, cette extroversion frivole seulement le peu qu'il fallait, cet œil allumé et naïf, prêt à se raffermir dans une interrogation devant le manque d'à propos d'un copain ou l'excès du prof. Je ne voyais qu'une possibilité, une possibilité que je n'aimais pas, pas du tout : qui m'emmerdait carrément. J'essayais des détours : peut-être qu'elle est engagée dans une cause politique (non, trop peu de dureté et des références sociales). Et si elle était tout simplement heureusement mariée avec un enfant ? (non, la lumière de sa peau n'a pas de direction). Quoi d'autre ? Elle est comme ça, parce qu'elle est comme ça. C'est vraiment trop facile ! À un certain moment je ne pus résister : « Es-tu, religieuse ? Pratiquante ? ». Elle me répondit que oui. Bien sûr. Qu'elle était très active dans son église... J'étais mal pris. Comment accorder mes idées sur la religion comme le *mal des maux*, avec cette fille qui trempait dans la religion âme et corps et semblait être la vie à l'état pur ?

Elle arriva à l'examen avec deux minutes de retard :

Tu es en retard !

Trois minutes... c'est rien... je n'aime tellement pas rester à l'université que je viens directement de Boucherville. C'est difficile de calculer parfaitement...

Pourquoi n'aimes-tu pas rester à l'université ?

Parce que je ne peux pas m'asseoir deux minutes sans qu'un étudiant ne vienne me parler, me demander le numéro de téléphone... et ils insistent... surtout les... je ne veux pas être raciste mais...

C'est normal. Il suffit de leur faire comprendre.

Mais, ils ne comprennent pas. Une fille blonde, aux yeux bleus avec des gros seins est une simple proie, pour eux. Surtout si tu souris, si tu parles facilement et si tu portes de jolis chemisiers pas boutonnés jusqu'au cou. Je n'aime pas qu'on m'approche seulement pour... Je préfère être entre des gens avec lesquels je suis à l'aise, avec lesquels je peux être extrovertie et naïve sans qu'on pense que...

Voilà les deux côtés de la médaille religion aux formes irréelles ! Sa face asile des hypocrites, des contempteurs de femmes, de la peur du corps, des mesquins avec une surface de plus de 100 000 000 Km carrés tandis que l'autre face celle de la vitalité pure n'est qu'un cercle d'un centième de millimètre. La grande face contient aussi les hypocrites qui fréquentent son église, et qui un jour la décevront bien plus que les étudiants qui l'importunent à la cafétéria ; la petite contient quelques étincelles, comme elle. À la fin de l'examen, elle me dit qu'elle aimerait être missionnaire. Oui, c'est probablement la seule manière pour ne pas tomber dans les mandibules des fidèles.

Pourquoi les vieux relisent ?

Pour retrouver le temps perdu à lire.

On est toujours les retardés de quelqu'un, n'est-ce pas ?

Il y a 455 êtres, appartenant à l'espèce humaine (vous avez bien lu, 455), en attente de l'exécution dans les prisons texanes. Parmi ces 455, il y a au moins une trentaine de retardés mentaux. Chanceux ! la Court Suprême des USA a décrété que les retardés mentaux ne pourront plus être exécutés.

Un peu en retard, mais un pas en avant.

Un retardé mental vaut autant qu'une espèce de virus.

Un pas en avant.

Pourquoi pas un autre, pour les retardés moraux ? et un autre encore pour les retardés affectifs ? un troisième pour les retardés économiques, pourquoi pas ? et un dernier pour les simples retardés ? On est toujours les retardés de quelqu'un, n'est-ce pas ?

P.S. Les mauvaises langues affirment que la décision de la Cour Suprême a été prise pour ne pas courir le risque que Biden, soit condamné à mort

Un canular du N.Y.T.M. ?

Les révolutions, les guerres, les liaisons sentimentales, les divorces sont souvent déclenchés quand la célèbre goutte fait déborder le vase : dans l'ordre : de la révolte, de la bêtise, de la solitude ou de la promiscuité. Il y a des événements qui auraient toutes les caractéristiques de la bonne goutte s'il y avait un quelque sens esthétique ou de justice dans l'histoire. Par exemple une entrevue avec Ivana Trump parue dans le *New York Times Magazine* d'octobre 2000, à elle toute seule pourrait faire déborder cent vases de révolte.

N.Y.T.M : *Quelle est la chose que vous avez achetée et qui vous a donné le plus de plaisir ?*

Ivana T. : Probablement le yacht (...) J'ai beaucoup de maisons mais [elles ne bougent pas]. Avec un bateau vous êtes à Saint-Tropez et une demi-heure après à Montecarlo. (...)

N.Y.T.M : *Combien doit coûter un beau soutien-gorge pour que vous y pensiez deux fois avant de l'acheter ?*

Ivana T. : Je ne regarde pas. (...) je vais au quatrième étage de Bloomingdale's (...) j'achète pour 2 000 \$ de noir, 2 000 \$ de beige et 2 000 \$ de blanc (...) je les envoie à mes maisons et au bateau (...) après six mois je recommence.

Elle est riche, ça va. Elle est bête, ça va encore. Elle est grossière, elle est en très bonne compagnie. Elle se croit spirituelle, normal, elle est bête. Tout ça, ça ne suffit pas. La grosse goutte c'est son manque de fantaisie.

Quelle patate ! Pas Ivana, mais Ivan¹¹⁴. Ça doit être un canular du N.Y.T.M Je suis vraiment un gentil optimiste.

Chômeurs, clochards, hommes et femmes d'affaires — toi aussi Ivana — la Colombie est votre pays d'élection. Selon le New York Times on peut y acheter des billets d'un dollar à 70 cents ! Des vrais, car il n'y a pas de faux billets d'un dollar, même si en Colombie on produit le 34 % de faux billets américains. Pourquoi les Américains, au lieu d'envoyer des dollars au gouvernement pour lutter contre la guérilla, ne le laissent-ils pas augmenter et améliorer la production des dollars ? Mieux encore : pourquoi ne font-ils pas produire tous leurs billets en Colombie ? Ça reviendrait moins cher, ça diminuerait la production de coke et surtout ça ferait disparaître la différence entre vrais et faux.

Toujours à propos de fric. Premier janvier 996, nouvelle constitution de l'empereur Byzantin Basile le jeune qui « condamne les riches qui se sont enrichis aux dépens des pauvres. » À ce propos, J.J. Norwich dans *L'apogée de Byzance* : « Certaines familles nobles furent réduites à

¹¹⁴ Ce texte a été envoyé par Ivan un ami des gens du Trempet.

la mendicité, d'autres aux mêmes conditions des paysans. » Encore les paysans qui brillent pour leur condition misérable.

Riennologues au carré ?

Je ne sais plus où j'ai lu ou entendu parler des *riennologues* (ceux qui savent tout sur rien, les hommes de science) et des *toutologues* (ceux qui savent rien sur tout, les hommes cultivés). Par analogie, comment appeler ceux qui, comme moi, ne savent rien sur rien ? *Riennologues au carré* ? Ou simplement *Nuls* ? Ce qui est certain, c'est qu'on ne peut les traiter de cons, car ce terme, depuis que le monde est monde, est réservé à ceux qui savent tout sur tout.

Solitude personnelle : travail, situation et métier ?

Rilke : « Lorsqu'on s'aperçoit, un beau jour, que leurs occupations sont piètres, leur métier figé et qu'ils n'ont plus de lien avec la vie, pourquoi ne pas continuer, tel un enfant, à porter là-dessus le même regard que sur ce qui est étranger, d'observer tout cela à partir de la profondeur de notre propre monde, à partir de l'ampleur de notre solitude personnelle qui est elle-même travail, situation et métier ? »

De leurs à nos.

Lorsqu'on s'aperçoit, un beau jour, que nos occupations sont piètres, notre métier figé et qu'on n'a plus de lien avec la vie, pourquoi ne pas continuer, tel un enfant, à porter là-dessus le même regard que sur ce qui est étranger, d'observer tout cela à partir de la profondeur de notre propre monde, à partir de l'ampleur de notre solitude personnelle qui est elle-même travail, situation et métier ?

Est-ce que le roi des cons est un con ?

Pas nécessairement. Comme le roi des Polonais en 1573 n'étais pas un Polonais (le 15 mai 1573, le fils préféré de Catherine de Médicis, son « mignon », le futur Henry III de France, est proclamé roi de Pologne). Et le roi des pamplemousses ? Le roi des pamplemousses (Jean Daniel), parfois, n'est pas un pamplemousse : « Les religions (...) ont toutes le mot 'amour' à la bouche (...). Le mot 'amour' a des résonances alternatives de crime ou d'imposture. »

Quelque chose en commun entre Flaubert et Hollande ?

Est-ce que tu savais que Gustave (Flaubert) et François Gérard Georges Nicolas (Hollande) sont tous les deux nés à Rouen de père médecin ? Tous les deux le douzième jour du mois ?

Et alors ?

Rien. Je trouve cela amusant et instructif : les deux arpentent la rue du Gros-Horloge, jouent devant le Palais de justice, visitent avec leurs nièces l'aître Saint-Maclou, rodent au port... et pourtant, rien en commun.

Qu'en sais-tu ?

Je connais un peu Gustave et j'ai assez vu et entendu François Gérard Georges Nicolas.

Pense à ce qu'on dit que Flaubert dit à propos de Emma Bovary...

C'est moi...

Tu veux dire que le petit Gustave, déjà vieux renard, avait observé un François Gérard Georges Nicolas trotter nez en l'air vers la place du marché et l'avait en toute simplicité appelé Charles... L'irrespectueux Flaubert, aimant de la clarté, a transformé François Gérard Georges Nicolas en Charles.

Voilà. Et Hollande dans des moments de lucidité a sans doute dit : « Monsieur Bovary c'est moi ».

Elle tisse et détisse comme Pénélope ?

Sacrée parole. La parole nous oblige à douter de notre identité mais elle, et elle seule, nous permet de la reconstituer. C'est comme cela qu'elle nous fait passer le temps. Comme Pénélope elle tisse et détisse. Pour attendre qui ? Quoi ? Rien. Le Rien ? Non, rien.

Sacrée action. L'action nous oblige à nous oublier mais elle, et elle seule, nous permet d'être nous. C'est sa manière de nous faire passer le temps. Comme Pénélope elle tisse et détisse. Pour attendre qui ? Quoi ? Rien. Le Rien ? Non rien.

Parole sacrée. La parole qui instaure le bien et le mal. La parole que la mort habite.

Action sacrée. Quoi ?

Pourquoi un tel sadisme ?

Une société peut être sadique et la nôtre l'est. Elle l'est dans le sens que ses délégués à la gestion de la santé participent, et nous font participer, aux massacres psychologiques des malades. Dire à quelqu'un que la science lui donne encore au maximum x mois de vie, relèverait de l'inconscience et de la bêtise si ce n'était pas institutionnalisé.

L'institutionnalisation rend le dévoilement froidement sadique.

Voici une phrase que Robert Murray, condamné à mort le 26 octobre 1992, dit contre l'imbécillité des bonnes âmes qui luttent pour améliorer les méthodes de mise à mort : « La douleur réside dans les années, les mois, les jours, les heures, les secondes, qui conduisent au moment de l'exécution. » Et que la condamnation ait été dictée par un juge ou par un groupe de cellules dérangées ne change rien à cette douleur.

Mais pourquoi un tel sadisme ?

Par amour de la vérité.

Bull shit ! Qu'importe la vérité de ceux qui ne sont pas condamnés !

Mais nous sommes tous condamnés.

Bull shit ! On est condamné quand on nous a fixé un terme.

Si on sait, on peut se préparer.

Bull shit ! On ne se prépare pas pour le rien.

Et la vie après la mort ?

Bull shit !

Depuis quand les jeunes dans la vingtaine sont-ils plus sages que leurs parents ?

Depuis toujours.

Préférez-vous « Saint-Petersbourg » ou « Leningrad » ?

Il y a des tests qui, quoi qu'en disent les entichés de la complexité à bon marché (avez-vous constaté que la complexité est toujours à bon marché ?), permettent de bien départager les testés. Par exemple : préférez-vous « Saint-Petersbourg » ou « Leningrad » ? Vous n'y avez jamais pensé ? Pensez-y. Vous n'aurez pas des surprises. Vous risquez de vous retrouver du côté de la majorité.

Est-ce que les journalistes doivent travailler gratuitement ?

Dans un article écrit pour *Newsweek*, Ulrich Lars, le batteur de *Metallica*, défend le procès que son groupe a engagé contre *Napster* accusé d'avoir enfreint les droits d'auteur : « Et la fin de tout ça ? Est-ce que les journalistes doivent travailler gratuitement ? les avocats ? les ingénieurs ? les plombiers ? ». Oui.

Comment est-il possible de la mettre en scène ?

Sur un promontoire face à la baie de Saint-Jean de Luz, j'ai commencé à lire le livre de Sarah Kane. J'ai commencé par le début (*Les Damnés*) et j'ai poursuivi jusqu'à la fin (*Psychose de 4.48*). Ce qu'il y a entre les deux viendra. Qu'est-ce que je peux dire ? Que la question que je me suis posée à la fin des *Damnés* était : comment est-il possible de le mettre en scène ? Je me suis aussi donné une réponse : qu'au moins les scènes de sexe ne peuvent être simulées sans que tout aille à vau-l'eau. Sans que l'œuvre ne soit réduite à une concoction pour spectateurs sans goût ni dégoût.

A : Mais le théâtre est plein de violences de toutes sortes qui, par définition du théâtre, sont simulées, indiquées, suggérées, etc.

B : Bien sûr. Mais il me semble que, dans ce cas, pour reprendre une expression d'Artaud, il faudrait parler d'un "théâtre de l'*hyper-cruauté*". Il faudrait que la violence "extrême" pousse le spectateur à réfléchir sur sa propre violence (ou ses désirs de violence), sur la violence déguisée en politique...

A : Mais pour cela, il n'est pas nécessaire que le réalisateur nous montre le soldat au travail.... il suffit comme l'indique l'auteur que "les yeux fermés, on sent ses cheveux".

B : Peut-être. Peut-être. Cela dépend. Ça dépend.

A : Ça dépend.

B : Cela dépend des spectateurs. Du réalisateur. Des acteurs.

A : De l'auteur.

B : Non. L'auteur a écrit ce qu'il y avait à écrire. Maintenant, elle ne compte plus pour rien. Elle est morte.

Je ne suis pas sûr d'avoir envie de voir ce texte représenté au théâtre. Mais sa lecture m'a fait réfléchir à des questions quotidiennes dont nous parlons souvent avec des mots vides de sens. Cette lecture m'a fait du bien (comme on dit) même si elle m'a fait mal.

Lire 4:48 a été une découverte d'un monde que j'ignore (la découverte non seulement de la souffrance de Sarah Kane mais de tous ceux/celles qui glissent dans le trou du cul de dieu, de l'art, de l'amour... pour chercher la lumière et ne trouver que de la merde). Glisser ? Oui, un peu. Mais que nous faisons glisser un peu plus.

Ce qui est sûr, c'est que j'ai l'impression de connaître Sarah Kane et de la comprendre, mais que je suis à quelques millions d'années-lumière de son désespoir (mais je sais aussi qu'il peut me tomber dessus d'un jour à l'autre, même si les années me défendent). Peut-être suis-je un peu comme ses médecins : mais devant une telle souffrance, il ne doit pas être facile de ne pas être médecin, surtout quand notre souffrance ne fait qu'ouvrir les volets.

Si je dois parler de préférences, j'ai préféré le 4 et le 48. Je l'ai préféré parce que j'ai mis des heures à m'en sortir. J'en suis sorti.

Quelle est la signification de *sarcocèle* ?

Petits, on joue au docteur, vieux aux pédants. Alors, nous qui petits ne sommes, jouons. *Sarco* est un préfixe d'origine grecque qui signifie « chair ». Il est donc facile de comprendre, par exemple, que « sarcophage » est un sarcophage, c'est-à-dire un mangeur de chair si on sait que « phage » signifie manger. Maintenant, si je vous dis que « cèle » dérive lui aussi du grec et qu'il veut dire tumeur, quelle est la signification de *sarcocèle* ? Vous me dites que c'est bien simple : tumeur de la chair. Eh bien, non, ça serait trop simple ! Il signifie tumeur des testicules. Va comprendre les savants — non pas ceux qui jouent mais ceux qui se prennent au sérieux ! Avec effronterie ils élèvent les gonades au niveau du tout sans nous le dire et si, par hasard, on leur demande une explication ils seraient même capables de nous dire, pour nous clouer le bec avec un mot savant, qu'il s'agit d'une synecdoque quand nous savons très bien que c'est une simple métonymie. Est-ce possible que seuls les mots soient vraiment savants ?

Est-ce plus important l'amour du savoir ou le savoir de l'amour ?

C'est n'est pas seulement parce que j'aime voir les gens se faufiler et prendre un air intelligent que depuis une quarantaine d'années je leurs pose des questions qui devraient avoir une réponse de type oui/non. Je le fais parce que cela permet de faire un tri avant de s'embourber dans des nuances pseudo intelligentes. Pour les amants de la philo j'aurais une question fort simple, ce matin. Pensez-vous qu'il est plus important l'amour du savoir ou le savoir de l'amour ? Puisque je hais me faufiler, pendant que vous y pensez, je vous donne ma réponse : l'amour du savoir ça conte, le savoir de l'amour ça compte. Réponse fort claire, n'est-ce pas ? et, ne me dites pas, je vous en prie, que ma réponse est un jeu ! Pour une fois que compter est plus important de conter, laissez-moi le crier.

Et si la majorité des lecteurs n'étaient pas intelligents ?

Une histoire qui a fait couler trop d'encre. Colleen Haney, psychologue et professeur dans une faculté de science de l'éducation, poursuit l'agence qui l'a aidée à adopter une « petite Chinoise » car elle (sa petite Chinoise) a une infection à une jambe nécessitant une intervention chirurgicale. On se scandalise comme si demander de l'argent à une agence qui fait de l'argent sur la solitude des femmes, changeait l'amour de cette femme-mère pour sa fille. Oui, l'argent est partout et peut tout, comme Dieu. Mais comme Dieu il mourra, quand on se scandalisera des bonnes choses. Dans cette historiette, par exemple, il faudrait se scandaliser du fait qu'une femme de quarante ans avec un désir de vie encore assez fort pour adopter un enfant peut enseigner en « science de l'éducation » et non parce qu'elle porte en cour une agence de placement de bébés.

Toujours à propos de cette histoire, Dans *Le Devoir* du 21 juillet, l'éditorialiste se pose une question infecte à propos de la petite chinoise à la jambe infectée : « Adopte-t-on une petite Chinoise pour se faire plaisir à soi ou pour donner à cette fillette une famille, un milieu de vie, une chance d'être aimée ? » Si la question était seulement infecte, on ne l'aurait pas commentée, les journaux en déversent des tonnes tous les jours. Elle est surtout infectante. Elle essaye d'insinuer des pensées ignobles dans la tête des lecteurs. Il est clair qu'on adopte pour « se faire plaisir à soi » et c'est à cause de cela qu'on donne « une chance d'être aimée ». Un lecteur intelligent ne se laisse pas piéger par de telles grossièretés, me direz-vous. Non, mais. Si la majorité des lecteurs du *Devoir* ne l'étaient pas ? Et si la majorité des lecteurs tout court ne l'était pas ? Intelligents

De quoi ont-ils peur les Scandinaves ?

Un hôtel d'Agadir. D'habitude, au mois de décembre, il y a à peu près mille clients, en bonne partie des Scandinaves. Cette semaine il y en avait vingt-trois (23). Plus de 100 employés ont été mis en attente à cause de la peur des gens du Nord. De quoi ont-ils peur ? de voler ? d'être

contaminés par les Arabes ? de se sentir exclus ? Cent employés qui ne reçoivent pas de salaires, ça fait quelques islamistes en plus. Faut-il bloquer les fonds de toutes les compagnies scandinaves parce qu'elles favorisent le terrorisme ?

Aimer Schoenberg parce que « ça donne l'air de... » ?

« Je conseille l'auditeur de ne pas se décourager, mais d'écouter l'œuvre à plusieurs reprises, de préférence avec une partition, jusqu'à ce que s'impose à lui la force et l'effet de ce grand chef-d'œuvre du vingtième siècle¹¹⁵. » (Georg Solti).

Je lis les partitions comme l'âne de l'abbé de Cluny lisait les heures. Par contre elle a trois ans de conservatoire dans les oreilles. Je me décourage facilement et il suffit que j'entende Landry pour foutre en l'air le repas du midi. Elle ne lâche jamais et elle passe des après-midis entiers à regarder les débats à la chambre. Je ne suis pas constant : tout ce qui dure plus que dix minutes me vide. Elle peut travailler pendant des mois sur une babiole. Je ne trouve jamais un œuvre qui mérite le préfixe *chef* (à moins qu'elle n'ait quelques siècles de moisissure). Elle voit des chefs-d'œuvre dans tous les chefs-d'œuvre, même dans celui d'hier matin. Quand, après seulement 32 secondes, Masura termine de chanter : « *Meine Zung ist ungelenk : ich kann denken, aber nicht reden.* » je suis déjà aux anges. Quand Masura se perd dans *ungelenk*, après 27 secondes, elle a déjà claqué la porte. Pourquoi ? Est-ce que j'aime cette œuvre de Schoenberg parce que « ça donne l'air de... » ? Sans doute. Mais il y a aussi une autre possibilité : qu'un esprit musicalement vide, vierge et vague, comme le mien, puisse facilement être excité par le moindre étrange bruit.

Pourquoi les femmes ne sont-elles pas domesticables comme les hommes ?

Quand on se demande pourquoi les gens les plus scolarisés sont souvent les moins intéressants, les moins vivants, les moins rigolos ; quand on se plaint qu'ils n'écoutent pas, qu'ils ont réponse à tout et qu'ils méprisent ceux qui ne connaissent pas les dernières crottes des philosophes à la mode ; quand on dit qu'ils sont renfermés dans leur bulle et qu'ils ont un simili d'humanité seulement quand ils boivent, il est assez facile de dire que l'école coupe les ailes et d'ajouter, dans un élan poétique, que les sergents de la culture forcent les oisillons rêvant de cimes immaculées et d'azur infini à voleter dans la basse-cour. Ou encore, dans la même veine : et si la machine aveugle de l'instruction ne laissait point de baliveaux dans le taillis de la jeunesse coupé à blanc ? D'accord, c'est facile. Mais est-ce possible que pour une fois ce qui est facile soit aussi vrai ? faisons comme si. Trouvée une réponse, au lieu de crételer et de nous faire un capital avec un œuf à la cicatrice sans demain, comme ceux qui ont appris leurs réponses à l'école, demandons-nous s'il n'y a pas quelque chose d'autre.

Y a-t-il quelque chose d'autre ?

Il y a toujours quelque chose d'autre.

Et si le langage domestiquait ?

Et si l'animal domestique était celui qui parle ?

Et si la lecture était la courte laisse qui nous lie aux pieux du déjà dit ?

Faut-il créer des écoles pour apprendre à se taire ? Je ne le sais pas. Ce que je sais, c'est que je ne suis pas sûr que ce serait mieux.

Faut-il donc accepter que dans notre société les poules aient vaincu les aigles ?

¹¹⁵ Pierrot lunaire

Sans doute, mais... Et si les aigles n'étaient des aigles que pour les poules ? Et si les poules n'étaient des poules que pour les aigles ?

J'aurais une dernière question à propos de ces histoires d'animaux domestiqués, de laisses, de pieux, de poules et d'aigles : pourquoi les femmes ne sont-elles pas domesticables comme les hommes ?

La balle est dans votre camp.

Y a-t-il du sens partout ?

« T'en as pas marre de dire qu'il y du sens partout ? » Je ne peux pas faire autrement. C'est un réflexe pavlovien déclenché dès que j'entends dire qu'il n'y a plus de sens. Dès que le pessimisme de la volonté fait surface, mes neurones commencent à saliver, mes valvules conniventes deviennent tellement sensibles que le moindre mépris de la vie me donne la chiasse. « Tous ça, ne justifie pas ta hargne dans le choix des images », qu'elle dit et, sans abandonner son sourire taquin, elle ajoute que traiter les intellectuels de canards dans la barbotière des banalités ne convainc que les convaincus... ce qui n'a pas de sens. C'est sensé, ce qu'elle dit.

Ignorent-ils le taux d'échange des idées ?

Tadoussac. Nous eûmes un *break and bedfast* qu'elle n'aima point, mais nous discutâmes.

À l'époque des Romains, pendant la Révolution française et hier encore, les routes étaient un symbole du progrès. Elles facilitaient l'*avancement* en reliant deux points éloignés (Vallum Hadriani et Rome ou Saint-Jovite et Sainte-Adèle, par exemple) sans séparer ce qui était proche. On se parlait souvent d'un côté à l'autre de la rue ; souvent elles étaient la prolongation du marché avec un petit « m », celui que tous ceux qui sont contre le néolibéralisme aiment et qui contient déjà le grand Marché. Les autoroutes, comme les routes, relient des points éloignés, mais, contrairement à ces dernières, elles séparent ce qui est proche (les prés de la place du village). Elles sont le symbole du progrès qui oublie ce qui est proche.

Que les marchands croient au marché et le mettent au premier plan, cela va de soi. Que les producteurs aient besoin du marché pour vendre leurs produits, ça ne fait pas un pli. Que même les idées, dans notre société, soient prises dans les lois du marché, c'est une lapalissade. Pourquoi les intellectuels qui disent lutter contre le marché font-ils semblant d'ignorer le taux d'échange de leurs idées ?

Je n'ai pas de peine à imaginer le jour où un philosophe qui n'est pas encore né, dans un lieu encore inconnu, annoncera que le grand Marché est mort. Ce qui suivra ne sera pas nécessairement meilleur. *Small* n'est pas nécessairement *beautiful*. C'est seulement plus facilement manipulable que le Big.

Sortir du néolibéralisme ?

Manière de voir 52 du Monde Diplomatique au titre fort prétentieux : *Penser le XXI siècle*. Un article plein d'inepties de Pierre Bourdieu : *Sortir du néolibéralismes*.

Monsieur Pierre Bourdieu doit être assez connu si on lui permet de noircir quatre pages du dossier. C'est un des avantages d'être célèbre et vieux que d'écrire sur un « grand journal » un article qui, en première année d'université, serait noté avec un fort généreux 15/100, accompagné d'un commentaire du genre : « Étant donné votre manque de maîtrise du sujet, il aurait fallu au moins un peu d'enthousiasme ! ».

Mais, allons-y.

Je ne crois pas me tromper en disant que monsieur Bourdieu est un sociologue — s'il ne l'est pas, il fait certainement partie du bras armé de la sociologie. Comme tous les penseurs embourbés dans l'éthique, il a besoin du méchant marché, ce démon qui crée un monde « *darwinien de la lutte de tous contre tous (...) l'insécurité à tous les niveaux de la hiérarchie, et même aux niveaux les plus élevés, parmi les cadres notamment...* ». Mais, lui il ne psychologise pas, il ne fait pas l'erreur du discours dominant qui met « *entre parenthèses les conditions économiques et sociales des dispositions rationnelles et des structures économiques et sociales qui sont la condition de leur [de la rationalité individuelle] exercice* ». Lui, il sociologise et il est surtout très intéressé par les problèmes des cadres. Pauvres cadres ! Est-il possible que parmi les lecteurs du *Monde Diplomatique* les cadres (ou les gens qui aspirent à l'être) soient très nombreux et que Ramonet & Co, conscients de l'importance du marché (cette fois bon) travaillent à leur service ? C'est possible. Tout est possible en ce bas monde dominé par les financiers, n'est-ce pas Pierre ? C'est bien possible surtout quand, pour montrer la méchanceté du néolibéralisme, on ne trouve rien de mieux que de le comparer au marxisme, cette autre idée utopique fondée sur l'économie. « Gare aux utopies ! », crient depuis des décennies les mendiants du politique et les bouffons des médias. « Gare aux utopies fondées sur la foi ou sur la science ou sur la raison », il faut que les savants prêchent la venue de l'éthique. L'éthique ? Ouch ! Ça fait mal. Ça sent le brûlé. Et quand ça sent le brûlé, si ça ne fait pas penser à Auschwitz ça nous renvoie au fascisme ou aux intégrismes. Hari éthique.

Une question pour dépolémiquer le texte. De qui monsieur Bourdieu est-il en train de parler dans cette phrase : « *Sans partager nécessairement les intérêts économiques et sociaux (...) les xxx ont assez d'intérêts spécifiques dans le champ de la science xxxique pour apporter une contribution décisive (...)* » ? Non. Non. Vous vous êtes trompés. Il ne parle pas des sociologues. Il parle des économistes, ceux qui rendent plus forte l'utopie néolibérale. J'ai l'impression que ce n'est pas tellement au néolibéralisme que monsieur Bourdieu en veut mais aux utopies. Il faut garder le cerveau par terre, semble-t-il nous dire, et garder le museau dans l'auge national-étato-communautaire. Surtout si vous vous êtes trompés en répondant « sociologue », je ne vois pas comment ne pas donner la même réponse à propos de cette phrase : « *Séparés par toute leur existence et, surtout, par toute leur formation intellectuelle, le plus souvent purement abstraite, livresque et théoricien, du monde économique et social tel qu'il est, ils sont particulièrement enclins à confondre les choses de la logique avec la logique des choses* ». Encore une fois il définit les sociologues et il nous dit que ce sont des économistes dont il parle (ce sont probablement des jumeaux monozygotes). Il faut dire qu'un indice aurait dû vous aider : il a écrit « théoricien » et non « théoraciste » ! Vous n'en avez pas marre des sociologues qui font toujours appel aux paradoxes pour nous dire que les vieilles institutions (dans notre cas l'État) sont celles qui nous sauvent ? Vous n'avez pas envie d'un peu plus de courage intellectuel, d'originalité, de sens de la justice, etc. ? Vous n'en avez pas marre qu'ils défendent leur petit jardin de plantes rachitiques : « la poursuite rationnelle de fins collectivement élaborées et approuvées » ? Collectivement = Par-des-groupes-dirigés-par-des-sociologues-comme-moi-qui-savent-penser-le-Monde.

Sortir du néolibéralisme ? Bien sûr. Mais pas par la porte de derrière comme des serfs. Par la porte principale, celle qui est réservée aux maîtres.

Vaut-il mieux être seul qu'en bonne compagnie ?

Je me suis toujours vanté d'avoir été léniniste et d'avoir couru dans les manifs avec Zarathoustra dans ma poche et quand je lis que Foucault se définissait comme un communiste-nietzschéen je ne suis pas content. Vaut-il mieux être seul qu'en bonne compagnie ?

(J'ignorais que Sartre avait défini Foucault : « le dernier rempart de la bourgeoisie ».)

Vendre 50 000 fusils d'assaut AK-47 au gouvernement péruvien ?

En 1998 des officiers jordaniens demandent aux représentants de la CIA au Moyen-Orient : « Est-ce que ça vous contrarie¹¹⁶ si on vend 50 000 fusils d'assaut AK-47 au gouvernement péruvien ? » La CIA répond que bien sûr que non. Le Pérou n'est-il pas ce pays ami guidé avec une poignée d'amis par l'ami Fuji ? Mais les fusils au lieu de finir dans les casernes péruviennes se sont retrouvés sur les épaules des *guerrilleros* colombiens. Comment est-ce possible ? Ne me dites pas que l'épaule droite de Fuji, Montesinos, a été corrompue avec de faux dollars américains fabriqués en Colombie, ou qu'il fait partie de l'état major de la *guerrilla* ! Il est vrai que, pour quelques millions dans une banque suisse, on ferait n'importe quoi. Dans des embrouilles pareilles il n'est pas bête de se demander *cui prodest*. *Cui prodest*, donc ? Aux fabricants d'armes (américains), au gouvernement (américain), aux amis colombiens (des américains), à la CIA (américaine). J'ai oublié un détail : au mois d'août Fuji et son ami Montesino, devant une grande affiche avec écrit : « Fusil Automático Kalashnikov AKM cal. 7.62 », ont annoncé qu'un réseau de trafiquants d'armes avec la *guerrilla* colombienne avait été démantelé. Quelle coïncidence ! ou double jeu de Montesinos qui, soit dit en passant, s'appelle Vladimiro — et tout le monde connaît la faiblesse des russes pour les étrangers qui portent un nom russe. Il est notoire, par exemple, qu'il suffit de s'appeler Ivan ou Natasha pour avoir en cadeau des bombes atomiques de poche. Une dernière question pour retourner au début de cette histoire à l'apparence complexe et pourtant si simple : pourquoi les Jordaniens avaient-ils 50 000 fusils en surplus ? *Shit...* quelle bête ! Comment j'ai fait pour ne pas y penser tout de suite : le Mossad avait convaincu les Jordaniens — aidés par la CIA — que les Israéliens étaient en train de se désarmer !

Cent quatre-vingt-six Palestiniens. Quinze Juifs israéliens. Douze Arabes israéliens. Parfois il ne suffit pas de conter la mort, il faut compter les morts.

Comment est-il possible que les hommes soient injustes ?

La proposition de rendre les bonobos et les chimpanzés frères de l'*homo sapiens* et non plus des cousins lointains ne m'a pas du tout choqué, mais la nouvelle trouvaille des animalistes me déconcerte : ils ont trouvé dans les singes un sentiment de justice très fort. D'où jaillit-il ? De leurs gènes. Donc la justice n'est pas une construction culturelle de l'homme : elle est ancrée dans les gènes. Comment est-il donc possible que les hommes soient injustes ? Parce qu'ils sont dénaturés. *Aouch* ! Il faut seulement espérer qu'ils ne trouvent pas les gènes de la haine, de la mesquinerie ou de la saleté. Il faut espérer qu'ils trouvent les gènes de l'injustice : on reviendrait ainsi à la case de départ.

Est-ce que les deux slips généreront des effets différents dans la tête des passants ?

Choisissez un slip de femme « normal » — le slip, normal — et un slip d'un bikini ; choisissez-les noirs, de la même forme et du même tissu ; mettez-les à deux mannequins identiques et installez les mannequins dans la vitrine d'un magasin de vêtements pour femme. Demandez à un passant si les deux mannequins lui donnent des sentiments, des sensations ou des idées différentes. À moins que vous ne tombiez sur un mec en train de faire un doctorat sur « Autre et altérité », il vous dira qu'il n'y a pas de différences.

Ajoutez une étiquette avec écrit « Slip de bikini » à côté du mannequin de droite et une étiquette identique avec écrit « Slip » à côté de l'autre. Est-ce que les deux slips généreront des effets différents dans la tête des passants ? Il est fort probable que non. Ce que les passants feront, c'est de se demander quelle est la publicité cachée derrière cette mise en scène

¹¹⁶ « Upset » selon le *N.Y. Times*.

— s'ils voient partout l'âme noire du commerce — ou, s'ils ont l'esprit tourné vers l'art, ils se diront qu'il s'agit de l'exposition d'un artiste minimaliste au début de sa carrière.

Mais continuons notre poursuite de la vérité en nous déplaçant sur une plage, ce qui est plus que normal pour une étude sur les bikinis. Prenez deux filles en bikini, pardon ! imaginez deux filles en bikini, dont l'une avec un slip « normal »¹¹⁷. Y aura-t-il des différences dans les têtes des blanches larves qui se grillent au soleil pour devenir marrons ? Certes non — et pas nécessairement, comme vous avez tendance à penser, parce qu'ils n'ont pas de tête. Imaginez maintenant que Jean dise à André qu'une des deux filles, sa femme, a mis un slip « normal » à la place de celui du bikini. Que se passera-t-il dans la tête d'André ? Bien des choses. Il commencera sans doute par se demander pourquoi Jean le lui a dit, il se demandera ensuite pourquoi l'a-t-elle fait et si, par hasard, il n'y a pas une différence quelconque entre les deux slips qui lui échappe. Après, dans la tête d'André, il peut arriver n'importe quoi, mais, s'il n'est pas malade, les ondes du désir et de la curiosité finiront par se calmer (peut-être même dans les bras de Charlotte) et cette histoire ne l'intéressera plus du tout. À moins qu'il ne soit malade.

Après ce détour sur la plage, retournons à l'ombre de notre vitrine. Imaginez qu'il n'y a pas d'affiche mais qu'un mannequin porte le slip avec un soutien-gorge hyper sexy que même une vieille pute russe ne porterait jamais et que l'autre a le soutien-gorge « normal »¹¹⁸ du bikini. Est-ce que les passants, etc. etc. ? Certainement que oui, même sans être malades. Donc le soutien-gorge, qui habituellement est caché, relâche les brides des phantasmes en renvoyant vers un contexte autre que celui du mannequin en bikini.

Et alors ?

Et alors ?

Tout ce détour pour dire qu'un slip n'est pas un morceau de tissu mais qu'il est lui-même un signe qui, en fonction du contexte, renvoie vers une constellation de concepts, de désirs, et de sensations différentes ?

Oui. Aussi. Mais j'avais l'impression que c'était plus que cela. Je dois avoir mal abordé le problème.

Sans doute.

Laisse-moi recommencer.

Ah ! Non. Pas encore !

Au vrai début. Quand je lui dis que j'ai trouvé étonnant qu'elle s'était changée les pantalons devant Amélie et Laurent — en se cachant légèrement derrière la table c'est vrai — elle m'a dit que j'étais malade et que rester en chemise et culotte c'était moins « impudique » qu'être en bikini. Quand je lui ai dit que personnellement je n'aurais jamais pu me changer devant des gens, elle m'a dit que j'étais encore plus malade qu'elle ne le pensait.

Je pense qu'elle a raison.

Je suis sans doute malade mais pour moi le slip que tu mets sous une jupe n'est pas un slip de bikini.

¹¹⁷ Si les choses n'étaient pas déjà très compliquées, je vous aurais invités à réfléchir sur le fait que maintenant c'est le slip du bikini qui est normal et que donc...

¹¹⁸ Il serait sans doute normal d'étudier les causes de tous ces « normal » !

Et alors ?

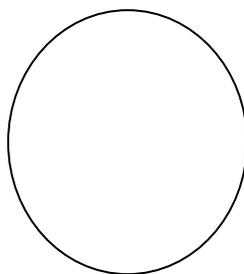
Et alors ?

P. S.

Avez-vous pensé que Charlotte est la femme de Jean ? Alors vous êtes malade.

Toujours dans le vent des mots ?

Est-ce que la connaissance du monde passe par la connaissance de soi ou vice-versa ? Une question pas tout à fait frais émoulue et un peu trop tranchée mais qui permet de séparer (j'étais en train d'écrire *le grain de l'ivraie* : je me suis arrêté à temps), de séparer les *outside-in* des *inside-out*, quitte à s'apercevoir qu'il n'y a ni d'*in* ni d'*out*. Je me suis retrouvé avec cette question quand ma meilleure amie m'a dit, avec un sérieux que je ne lui connaissais pas : « Pour connaître le bien de ses amis il faut connaître soi-même. » Elle n'a pas dit cela tout de go, mais suite à une tirade d'un aristotélicien après la lettre qui nous a fait une tête comme ça :



avec ses histoires de vraie amitié opposée à l'amitié fondée sur l'agréable et sur l'utile. Moi, je me suis fait ramasser parce que j'ai osé dire que la vraie amitié était un mélange d'utile et d'agréable. « Toi t'es un bon exemple de quelqu'un qui ne se connaît pas. », qu'elle m'a dit, « Tu te caches derrière les conneries que tu écris tous les jours et au lieu de te comprendre, tu joues avec les mots. Tu n'auras jamais de vrais amis, parce que quand ils seront dans la détresse tu n'auras pas de points de repère dans ton âme. T'es toujours dans le vent des mots. » Sidéré par la violence (violence dans sa bouche si douce d'habitude) inusitée de ses propos, j'ai filé à l'anglaise. Je ne me connais pas et je n'ai pas d'amis, elle se connaît et elle en a beaucoup. C'est sans doute vrai, si elle le dit. Si j'étais méchant je lui dirais qu'il est facile de se connaître quand on a l'esprit lisse comme la peau d'un bébé. Et les bébés ont facilement des amis, surtout quand ils sont grassouillets et passent leur journée à téter, sourire et dormir-

Pourquoi la souffrance de celle qu'on aime est souvent plus difficile à porter que la nôtre ?

Parce qu'elle est moins enracinée en nous et il faut la porter à bout de bras ?

Un sourdinateur?

Le sourdinateur... Un *lapsus calami* même si l'encre est virtuelle et l'encrier un clavier. Pour certains, les *lapsus* sont amusants, pour d'autres ce sont les meilleurs alexitères contre la FRC (fainéantise et ramollissement du cerveau). « Le sourdinateur » est amusant, surtout pour un informaticien. Un alexitère aussi ? Sans doute. Il m'oblige à penser que quelque chose dans mon corps a voulu crier que les ordinateurs mettent la sourdine, qu'ils empêchent de vibrer. À cela mon cerveau réplique qu'ils permettent de vibrer en d'autres lieux. Est-il atteint de FRC ?

Est-ce Nietzsche qui est dangereux ou la philosophie ?

Lu dans *Guangzhou Daily* : « Un étudiant en gestion de l'université Renmin a écrit dans sa dernière lettre qu'il a décidé de se suicider parce que, comme son maître à penser Friedrich Nietzsche, il pense que la vie n'a pas de sens. Le jeune, Wang de son sobriquet, a sauté du quatrième étage d'un édifice de l'université, nu et souriant. Ses copains ont dit qu'il éprouvait un plaisir énorme à lire des livres de philo dans son temps libre. »

Est-ce Nietzsche qui est dangereux ou la philosophie ?

Si son maître à penser était, que sais-je ? Wittgenstein est-ce qu'il aurait trouvé que la vie avait plus de sens ? J'en doute. Ce dont je suis certain, c'est que, s'il a souri dans ses dernières secondes, c'est grâce à Nietzsche.

S'opposer à l'hégémonie culturelle américaine ?

Ce sont souvent les « sous-cultivés » d'une culture donnée qui attaquent la « sous-culture » des autres. Comme Jacques Chirac par exemple qui, justement, affirme qu'il faut s'opposer à l'hégémonie culturelle américaine et qui, bêtement, considère la culture populaire américaine comme une sous-culture portée sur les ailes de la puissance militaire et économique. La force de celle qu'il appelle sous-culture ne dépend pas que de la force économique, c'est aussi une force qui naît de son intégration dans le monde tel qu'il est. Chirac, comme tous ceux qui défendent les « grandes cultures » contre les sous-cultures ne sont pas que bêtes, ils sont aussi réactionnaires. Mais contrairement à ce que pensent bien de progressistes, les réactionnaires ne sont pas nécessairement bêtes comme le montre le contre-exemple de Pasolini qui était un grand réactionnaire sans être bête. (Pourquoi je n'ai pas réussi à trouver un bon exemple de personne qui soit bête sans être réactionnaire ? Sans doute parce que je suis bête.)

Qui ne voudrait pas habiter une âme soyeuse ?

Il m'arrive de me demander si le pire, du point de vue intellectuel, ce n'est pas d'accrocher des qualités du corps à l'intelligence. Prenez, par exemple, *soyeux*. Qui ne voudrait pas mignoter une peau soyeuse ? Que l'effleurement de cheveux soyeux débarre les portes de l'enfer ou que le frôlement d'une peau de soie ouvre celles du jardin d'Éden, c'est bien connu. Essayez maintenant d'imaginer pour un instant — si vous n'avez pas l'estomac délicat — une intelligence soyeuse. Ça y est ? La soie s'est transmuée en sirop. Elle est gluante. Ce qui nous confirme que l'intelligence n'est pas l'âme car... qui ne voudrait pas habiter une âme soyeuse ?

Mais, qu'est-ce que la spiritualité ?

Il dit qu'au Québec il y a beaucoup moins de spiritualité qu'en Italie. Que veut-il dire ? Qu'au Québec on est plus dans la consommation qu'en Italie ? Non. En Italie on l'est bien plus. Qu'ici les églises sont vides ? Depuis quand la spiritualité se réduit au culte dans les églises ? Que la culture est moins prisée ? Quelle culture ? Celle des livres non lus, des journaux qui tournent en rond ? Que les individus... mais qu'est-ce que la spiritualité ? Je ne le sais pas, mais je sais que, plus on en parle, moins on en a.

La distance est-elle l'âme du tourisme ?

Charbel a déménagé au Canada au début de la guerre du Liban. Jusqu'à ce jour-là il avait vécu dans un petit village, entouré de champs de pommes de terre, à trois kilomètres de Baalbek. Je lui envoie un e-mail pour lui dire quelques mots sur l'imposant site romain de « sa » ville. Il répond qu'il ne l'a jamais visité. Étonnant ! N'est-ce pas étonnant que l'on vienne de tous les coins du monde visiter un lieu que des gens qui vivent à deux pas ne connaissent pas ? Non. L'industrie du tourisme a un besoin presque maladif de distance. Elle n'a pas encore trouvé un moyen d'exploiter ce qui est proche.

Aucune crainte, ça viendra.

Bizarrement accoutré égal bon reproducteur ?

À propos d'un livre que je n'ai pas lu et que je ne m'invite pas à lire. Depuis Darwin on sait que des extravagances de la nature (comme les toujours citées plumes du paon), sont une entrave à la survie de l'individu mais, en tant qu'éléments de séduction, elles favorisent l'accouplement et donc la survie des plus... extravagants. Pourquoi les femelles (du paon) préfèrent-elles ce genre d'accoutrement ? Selon un psychologue cognitiviste américain (Geoffrey Miller) parce que ces accoutrements sont des indicateurs de bonne forme physique (*fitness*) et indiquent donc que l'accoutré est un bon reproducteur. Il se pose des questions sur les femmes aussi, et pas du genre banal : « pourquoi aiment-elles s'habiller, parfois, de manière encore plus extravagante que les paons ? ». Non, il va au cœur des choses et il se demande carrément pourquoi les femmes ont des seins saillants. Un pourquoi sans intérêt (et un comment qui est à la base de la vie) mais qui semble permettre à de gens pris dans leur profession jusqu'au cul de donner des réponses amusantes. Donc, il semble que les femmes aient des seins saillants parce que « la symétrie du corps est un indicateur de bonne forme physique (*fitness*), et que la symétrie est plus facilement observable si les seins sont gros. » Encore une démonstration que l'originalité des idées n'est pas une marchandise rare. Mais, un fois pris par la fièvre de l'originalité il faut se laisser aller : « pourquoi les femmes n'ont pas deux seins saillants devant et deux derrière ? » Ça ferait une double symétrie !

Tatous ou poils ?

Elle avance tirée par un chien passablement sale. La taille de sa jupe est tellement basse que je vois des gribouillis poindre de la ceinture. Tatous ou poils ? Je ne sais pas, trop myope. J'ai écrit de « sa jupe » mais je ne suis pas sûr qu'il ne s'agissait pas de pantalons ; le regard, aimanté par les 5 cm de ventre entre le nombril et la ceinture, est aveuglé.

Difficile de lui en vouloir ?

Elle griffe, pleure, tape, hurle, gifle. Elle n'a aucune peine à justifier ses mesquineries, sa méchanceté, sa fermeture. C'est parce qu'elle n'est pas sûre d'elle ! Et nous ? Nous qui sommes un peu plus sûrs, devons-nous nous laisser piller par l'hystérie des âmes qui tanguent sans arrêt et qui ont même le culot de se vanter de leur tangage. (À vrai dire, quand elle attaque, elle oublie toute insécurité. Elle ne tanguent plus, plus du tout. On a même l'impression qu'elle est en béton. Difficile de lui en vouloir. Mais encore plus difficile de ne pas lui en vouloir).

Virilio dit-il de grandes, immenses conneries ?

Qui ne dit pas de conneries ? Mais, il y en a qui vont au-delà, comme ce pauvre Virilio, qui ne se limite pas à dire des conneries. Il est un butor qui se croit fin et qui pollue, avec son cerveau débandé, des idées potables. Par exemple, au lieu d'analyser pourquoi la lecture (n'importe quelle lecture) peut débrancher le lecteur du courant de la vie et faciliter ainsi la débilitation des idées, il nous présente un tableau apocalyptique de l'invention de l'imprimerie : « En effet, la typographie industrielle, en répandant l'habitude de la lecture solitaire et donc silencieuse, devait progressivement priver la population de cet exercice de la parole et de l'ouïe que comportait auparavant la lecture à haute voix (publique, polyphonique...) nécessitée par la relative rareté des manuscrits. L'imprimerie imposait ainsi un appauvrissement du langage qui perdait non seulement son *relief social* (L'éloquence primordiale), mais également son relief spatial (ses accents d'intensité, sa prosodie...) Une poésie populaire qui ne tardera pas à dépérir, puis à mourir d'elle-même, littéralement à bout de souffle, avant de sombrer dans l'académisme. »

Quel couillon ! Est-ce qu'il a idée de quel pourcentage de gens lisaient jusqu'à pas si longtemps que ça ? Est-ce qu'il sait que la poésie populaire était plutôt la pauvre rengaine de la pauvreté ? Pense-t-il que le « relief spatial » du langage peut être perdu ? Croit-il

vraiment que les ignorants-instruits qui passent leur temps dans les livres soient les dépositaires du langage ? Mais l'impression n'est qu'un début. Le monstre de la technique depuis lors n'a cessé d'envahir tous les espaces vitaux. Il parle de *technoculte totalitaire* où « chacun se trouve pris au piège, non plus de la société, de ses lois ou de ses interdits, moraux, sociaux, culturels... mais de ce que justement ces siècles de progrès ont fait de nous, *de notre propre corps*. (...) Et ça s'amplifie : « Privés progressivement de l'usage de nos organes récepteurs naturels, de notre sensualité, nous sommes hantés (Parle pour toi, crétin !¹¹⁹) comme le handicapé par une sorte de dé-mesure cosmique, la recherche fantasmatique de mondes et de modes différents, où l'ancien « corps animal » n'aurait plus sa place où serait réalisée la symbiose totale entre l'humain et la technologie. » Amen.

Savanarola doit se réjouir pour ce « corps animal » qui aboie avec tant de conviction et si peu de discernement contre le Belzébuth technique.

Apprécier les images des corps des femmes ?

La télévision du pays des pâtes est une sauce rose à base d'images et de sons pour nouilles périmées. En une journée, il est impossible de trouver, parmi les dizaines d'émissions des sept chaînes principales, plus de deux ou trois minutes qui soient regardables ou écoutables. Sans doute est-ce le lot de toutes les télés du monde, mais les télés italiennes sont maîtresses en l'art de ridiculiser le corps des femmes. Des femmes mâles dévêtues remplissent les vides innombrables et vident les quelques pleins avec des trémoussements et des sourires qui ignorent le b.a.-ba de l'érotisme. Pourquoi ? Sans doute parce que pour apprécier les images des corps des femmes il faut un regard autre que celui glaucomateux des quinquagénaires couchés dans les plis du pouvoir. Moralisme ? Non. Amour de la vie. De la beauté.

Que ferait un Thomas d'Aquino du XXI^e siècle ?

Que faisait Thomas d'Aquino au XIII^e siècle ? Pour chercher une réponse à tout ce qui pouvait avoir une réponse, il laissait courir la raison sur les plaines de la foi ; il essayait de donner un fondement solide aux rapports entre l'Église et l'État et de poser les bases pour une éthique chrétienne qui s'appropriât les valeurs (certaines valeurs) du monde gréco-romain.

Que ferait un Thomas d'Aquino du XXI^e siècle ? À peu près la même chose que son homonyme du XIII^e siècle : il laisserait courir la raison sur les collines de l'économie pour donner un fondement dynamique aux rapports entre le Capital et l'État et pour poser les bases d'une éthique du capital qui s'approprie les valeurs (toutes les valeurs) que la parole a créées sur terre.

Et les idées profondes ?

L'apparence d'une tomate compte. Qu'elle soit rouge ou verdâtre, sonde ou à poire... change notre plaisir. Mais les tomates, comme les sardines, le pain, le tofu ou le rognons sont aussi les carburants neutres qui nous permettent de continuer à vivre. Le rouge, la consistance et la couleur de la tomate nous font apprécier la vie. Son « contenu » nous fait vivre. Pour les idées c'est la même chose. L'esprit ne s'alimente-il pas d'idées, comme le corps de comestibles ? N'achetons-nous pas les idées en fonction de leur apparence et ne nous font-elles pas vivre en fonction de leur contenu ?

Non.

Pour les idées, ce n'est pas la même chose. Les idées n'ont ni contenu, ni substance : elles sont pure apparence et leur apparence nous fait vivre. Et les idées profondes ? Une invention des marchands de culture. Toutes les idées ont la même épaisseur, ou, plus précisément, le même rayon — les idées sont des sphères lisses et humides que le cerveau ne peut saisir : elles

¹¹⁹ Commentaire de l'institut Trempet.

circulent de tête en tête sans arrêt. Infatigables et volages. L'esprit ne se nourrit pas d'idées. Il joue avec. Il s'entraîne pendant que la chair vit.

RGB. Rouge, vert (*green*) et bleu : les trois couleurs de base qui en génèrent des millions d'autres dans vos ordinateurs. Par analogie : existe-il trois idées de base qui permettent de générer les millions d'idées qui circulent dans nos têtes ? Peut-être. Dans ce cas-là, l'idée d'idée est l'une des trois. Mais, peut-être aussi qu'il n'y a pas d'idées composées. Même pas d'idées. Qu'« il y a » — que l'existence — ne s'applique pas aux idées. Il n'y a que des mots et les mots n'ont pas de RGB. Il y a un peu plus d'une vingtaine de lettres, dont cinq sont colorées, si Rimbaud a bien vu.

Un ami : « À propos de ton clin d'œil aux cinq voyelles de Rimbaud, tu aurais dû savoir que, à cause des Illuminations, il voyait très bien. » Malheureusement, notre anonyme lecteur n'est pas bien illuminé : il semble ignorer que Les illuminations de Rimbaud étaient des enluminures.

Mais les enluminures illuminent les livres ! Certes, mais à l'époque de Rimbaud illumination et enluminure étaient déjà séparées depuis des siècles dans les contrées de France.

Archaïsme, donc.

Ou coquetterie. Ou, sans doute, anglicisme. Rimbaud savait très bien que les Anglais faisaient l'éclairage d'une maison et les enluminures d'un livre avec la même illumination.

La lecture et le cinéma comme des passe-temps, tue-temps ou crée-temps ?

Prenez un roman quelconque, *Madame Bovary*, par exemple. Combien de temps vous faut-il pour le lire ? Si vous êtes un lecteur entraîné, à peu près 12 heures. Allez maintenant voir le film tiré de *Madame Bovary*, cela vous prendra deux heures. Le livre est donc six fois plus lent que le film (en disant cela je ne considère pas que le rythme du film est dicté par la machine qui débobine et que le rythme de lecture est dicté par vos états d'âme, votre temps libre, vos envies et les interactions avec ceux qui vous entourent, parce que cela risquerait de me faire singer pour la centième fois les grimaces adorniennes contre le cinéma) ; le livre, à son tour, est quelques milliers de fois plus lent que la « vraie » vie de madame Bovary. Donc : le film concentre le livre qui concentre la vie — ce qui, dans le cas d'un roman comme *Madame Bovary*, équivaut à découvrir l'eau chaude. Mais si on abandonne les romans réalistes, des temps « réels » très courts peuvent devenir des temps de lecture longs (il suffit de penser à certains passages de Proust ou, plus en général, à tous les livres d'introspection qui amplifient un détail de la conscience jusqu'à créer un vrai monde en partant d'une bagatelle). Mais retournons à notre roman réaliste, celui qui veut représenter la réalité sans trop de déformations. Est-ce vraiment vrai que la lecture de *Madame Bovary* dure moins que la « vraie » vie dans le roman ? Oui, dans un monde où l'on croit à un temps objectif et mesurable ; où celui qui mesure n'est pas celui qui est mesuré ; où ce qui compte, c'est compter. Non là où ce qui compte c'est de conter ; où une phrase vous transporte dans le temps ; où les images balayent vos cerveaux et vous font oublier le temps qui passe (et qui donc ne passe pas). Mais si on peut se promener dans le temps, si le temps n'est pas cette machine qui avance inexorable, pourquoi parler du temps ? La lecture et le cinéma comme des passe-temps ? Ou tue-temps ? Ou crée-temps ? Remède contre la FRC (Fainéantise et Ramollissement du Cerveau) ou n'importe quoi ?

Et si tourner en rond était le propre de la pensée ?

Alors Une idée — c'est-à-dire un agglomérat de mots agglutinés derrière la façade d'un autre mot — naît d'autres idées et personne, surtout pas celui qui, touché en premier, se déclare son créateur ne peut en connaître la valeur : valeur au sens de plaisir qu'elle saura apporter aux

hommes (version optimiste) ou au sens des souffrances qu'elle aide à éviter (version moins optimiste). Mais si on n'en connaît pas la valeur et on est assez lucide pour le savoir et assez fort pour ne pas tricher, que faire quand on a l'impression qu'elle a une valeur énorme ? La question n'a pas de réponse valide car la réponse serait encore une idée dont on ne connaît pas la valeur, etc. Impasse ? Non. Primo, parce que parler d'impasse dans les idées ne peut relever que de la vision égocentrique d'un homme pauvre d'idées qui projette sa pauvreté sur l'univers dans un acte de prétention inversement proportionnelle à ses capacités. Secundo, parler d'impasse dans l'action (en oubliant que, quoi qu'on fasse, on fait et on est dans l'action) n'est possible que si la pauvreté des idées et la faiblesse de notre constitution psychique nous empêchent de voir que tout blocage d'action n'est qu'un obstacle pour nous entraîner au saut (à moins d'être si écervelé, au sens primaire du terme, pour croire que tout est possible et ignorer que dans « tout est possible », la naïveté bête n'est pas dans « possible » mais dans « tout » — « tout » n'existe pas mais est seulement une manière idiote de dire « l'impossible »).

Cette valeur qu'on donne aux idées par le simple fait qu'on les a eues et qu'on s'est affectonné (faute de pouvoir s'affectonner à ce qui dans le monde cherche de l'affection) est aussi la cause d'une inertie et d'une monotonie psychologie qui nous irrite chez les autres mais qui nous protège et nous tranquillise quand elle enveloppe notre esprit. Voilà l'espèce de réflexion que j'ai faite en lisant la phrase suivante de P. Canjuers et Guy Ernest Débord : *Une telle transformation* [une transformation consciente de tous les aspects de la vie sociale] *implique, immédiatement, la transformation radicale du travail et la formation d'une nouvelle technologie qui favorise la domination des ouvriers sur les machines.* Pourquoi cette phrase a-t-elle déclenché chez moi la suite de mots du début du paragraphe ? Je crois parce que j'ai souvent l'impression que Débord s'est affectonné à certains idées et qu'il ne les lâche pas, même si elle tournent en rond dans un monde d'idées complètement éloigné du monde ; parce que j'ai eu l'impression que cette phrase permet de voir d'une autre manière certaines techniques modernes (façon hypocrite, pour un informaticien, de dire l'informatique) ; mais surtout parce que cela me permet de développer une idée à laquelle je suis très lié (une idée qui m'emprisonne), une idée qui a pour moi une grande valeur mais qui, comme je le disais au début... Mais la voilà, après toutes ces mises en garde : l'informatique favorise la domination de l'ouvrier sur la machine parce qu'au lieu de suivre son rythme, l'ouvrier transformé en informaticien ou ingénieur, l'assujettit à son vouloir pour qu'elle, éventuellement, dialogue avec d'autres machines. Mais s'il est vrai que l'informatique permet à l'ouvrier etc. etc. la société n'a pas pour autant changé par rapport à ce qu'elle était il y a quarante ans, quand Débord écrivit son texte. Donc ? Donc il ne suffit pas de devenir maîtres des machines. Donc ? Donc rien ne suffit. Voilà une autre idée à laquelle je crois mais qui etc., etc. Mais si rien ne suffit alors... alors on agit sans penser au « suffire » qui implique une idée de totalité qui ne peut qu'être fausse. Une autre idée pleine d'inertie dans ma tête et qui me fait tourner passablement en rond.

Et si tourner en rond était le propre de la pensée ? Alors il faut que certains individus renoncent à tourner en rond et qu'ils transforment le monde pour permettre aux autres de tourner en rond. Aux autres et à eux-mêmes aussi, quand la fatigue ou la déception les pliera et qu'ils devront chercher l'espoir dans leur sac à mots.

Ai-je compris seulement ce sur quoi j'étais d'accord ?

La réflexion sur l'art est un bon exemple d'un *tourner en rond* qui dure depuis au moins deux mille quatre cents ans et qui durera tant qu'on parlera d'art. Tant qu'on parlera.

L'art est-il un monde à part où les artistes peuvent tout faire en ne se souciant que du beau ? L'art a-t-il des buts ? Quel est le rapport entre art et morale ? et entre art et politique ? Le

génie est-il le propre des artistes ou le partagent-ils avec les chevaux¹²⁰ ? L'art progresse-t-il ? L'art primitif est-il un art ? Qu'est-ce que l'esthétique ? La pub peut-elle être art ? et l'art pub ? Et le kitsch ? qu'est-ce que le kitsch ? Y a-t-il un art majeur et un art mineur ? L'État doit-il subventionner l'art ? Quelle est la fonction des musées ? L'art est-il universel ? Et pour finir avec ce qui est le début : qu'est-ce que l'art ?

Combien de gens ont-ils passé une vie à tourner en rond autour de ces questions ? Pas beaucoup. Quelques philosophes, quelques artistes, un certain nombre de piliers de tavernes et quelques mecs comme moi, qui, dès qu'ils entendent une question, halètent¹²¹ de façon obscène.

Après la fin de l'art d'Arthur Danto¹²² est un livre qui tourne en rond sur l'art. Mais, quelle aisance ! Quel art philosophique ! Il aborde les thèmes autour desquels, depuis des millénaires, s'agitent, souvent sans même tourner en rond, quelques philosophes, quelques artistes, un certain nombre de piliers de tavernes et quelques mecs comme moi, qui, dès qu'ils entendent une question, halètent de façon obscène. Ce livre transformerait, même une fille qui n'est jamais sortie de Saskatoon, en une grande grimpeuse

J'ai compris :

que la mort de l'art n'implique pas la fin des œuvres d'art ;

que la *Boîte Brillo* de Warhol est l'œuvre d'un génie ;

que l'œil innocent n'est pas un œil ou n'est pas innocent ;

qu'un hégélien peut voir l'art comme le voyait Nietzsche;

que l'art est sale comme tout ce qui est dans la vie ;

qu'on peut analyser en détail un & sans tomber dans les facticités derridiennes ;

qu'on ne doit pas nécessairement être pluralistes en tout ;

que les tables rondes n'emmerdent pas seulement l'assistance.

Et quand je dis que j'ai compris, je veux dire que j'ai compris et rien de plus, j'ajoute donc que je suis d'accord avec tout ce que j'ai compris. Ai-je compris seulement ce sur quoi j'étais d'accord ? C'est possible.

Les mettre ou ne pas les mettre ?

Les traits d'union sont emmerdants. Les mettre ou ne pas les mettre ? c'est la grande question, surtout depuis qu'ils ont été libéralisés. Mais, comme tout ce qui est chiant, ils sont fort utiles. Vous ne me croyez pas ? Considérez une phrase très courante, une phrase qu'il vous arrive certainement d'écrire deux ou trois fois par jour dans vos e-mails : « elle portait une cote hardie ». Sans trait d'union, vous êtes dans un dilemme : est-ce une forme poétique pour dire qu'elle est hardie à cause de la très courte cote qu'elle porte sans dessous ou s'agit-il de la cote-hardie que l'on portait au XV^e siècle ? C'est la réputation, pas nécessairement mauvaise, de « elle » qui est en jeu. J'espère que cet exemple vous a convaincu et que dorénavant vous ne pesteriez plus contre ce petit trait horizontal. Pour terminer cet étalage

¹²⁰ Souvenir de Musil.

¹²¹ Ceux qui ont critiqué ma métaphore du chien sont obligés à admettre que, dans ce cas-ci j'aurais très bien pu parler à nouveau de chien, mais que mon sens de la mesure m'en a empêché.

¹²² Arthur Danto, *Après la fin de l'art*, Seuil, 1996.

de culture de bas étage, n'est-ce pas intrigant que « trait d'union » s'écrive sans trait d'union ?

Comment savait-il que j'avais une trappe secrète ?

J'habitais dans une tour cylindrique qui avait l'air d'un silo à grain. Mon fils entre en courant dans ma chambre : « Maman, maman, sauve-moi ». Il est pâle, il tremble et sa chemise (la chemise de soie que V. venait de lui envoyer de Montréal) était complètement mouillée. Les bruits sourds de pas montant l'escalier faisaient vibrer le plancher. Des pas de nazis. « Je fais partie d'un groupe qui congèle des bébés et la police est sur mes traces. Je te jure que moi je ne les ai même pas touchés. J'étais le responsable du marketing. Je t'en prie, maman, aide-moi : ouvre-moi ta trappe secrète ! » Comment savait-il que j'avais une trappe secrète ? Qui le lui avait dit ? « Je t'en prie maman. Une seule fois. » Mais il ne passera pas ! il est trop grand ! Le bruit des pas s'approchait, leur rythme devenait toujours plus lent et précis. « Maman ! » À ce cri, qui venait de mes propres entrailles, je ne pus résister : « Promet-moi que tu ne participeras plus à la congélation des bébés. Jure-le moi. » « Je te le jure, mais, je t'en prie, ouvre-moi ta trappe. Ils arrivent ! Vite, vite, sauve-moi. Fais-moi sortir. Fais-moi entrer. » Un cri, aigu comme une sirène : « Oufrez ! Oufrez immédiatement. ». Je me réveillai. J'étais dans ma chambre et B. ronflait tranquille, comme d'habitude, à côté. Tout était normal. Je commençai à rire. Impossible de me retenir. B. se réveilla : « Qu'as-tu ? » Rien. Un drôle de rêve. Des bébés congelés et des trappes. « Et cela te fait rire ? » Oui, ça me faisait rire, rire comme quand on échappe au plus grand des dangers.

La figure du travailleur dominera dans les temps à venir ?

Jünger avait-il raison quand, au début du siècle dernier, il prévit que la figure du travailleur eût dominé dans les temps à venir ? Non, si on considère, comme lui, que la figure du travailleur s'incarne dans l'ouvrier-masse qui remplace le soldat ; non, si on pense au travailleur comme salarié. Oui, si on considère que la figure s'incarne dans l'ouvrier-intellectuel qui ne respecte plus les règles rigides d'une caserne-usine en voie de disparition, mais invente et est au-delà des contraintes morales qui forgèrent le sens de la famille et de la patrie de l'ouvrier modèle¹²³ de l'usine tayloriste — ce qui ne veut pas dire que d'autres contraintes ne l'empêcheront pas d'atteindre une liberté autre que celle qu'on lui offre comme monnaie d'échange pour son temps.

La figure du travailleur domine parce qu'il n'y a plus d'espace possible pour le non-travailleur. Tout ce qui est récupérable est récupéré et tout est récupérable. Il n'y a plus de dehors, parce qu'il n'y a pas de dehors de la vie¹²⁴. Il n'y pas d'activité humaine dont on soit sûr qu'elle ne fournira pas de « fruits » à la production. Mais le fait que tout soit récupéré n'implique pas nécessairement homogénéisation, comme les pessimistes sans fantaisie voudraient nous le faire accroire. Le fait que la culture et l'art aient perdu leur détachement du monde du travail qui en faisait une arme idéologique terrifiante, qu'ils soient sources de « richesse » au même titre que les muscles et les machines n'est rien de terrible en soi. Si tout est travail, rien n'est travail. Si tout est travail, tous ont droit au partage des richesses...

Qu'il n'y ait plus d'artistes maudits est une conséquence pas tout à fait anodine de la récupération globale. Quand Jacques Derrida, au cours d'une émission de télévision, dit qu'Antonin Artaud, parangon des maudits qui détestait par-dessus tout les musées et l'Amérique, n'aurait jamais pu imaginer que ses œuvres seraient exposées au MOMA (le musée d'art moderne de New York), il a raison. Comme Artaud avait raison car, même si la fonction

¹²³ Non seulement de l'ouvrier-modèle, mais aussi de l'ouvrier-révolutionnaire-modèle dont les hamachements furent une des causes, et non la moindre, de la défaite de la gauche.

¹²⁴ Et la mort ? La mort, toujours mort de l'autre, n'est qu'un moment de la vie des vivants. La récupération des cadavres est une activité désormais routinière : depuis des années le nombre d'organes transplantés augmente exponentiellement ; depuis des millénaires on récupère les âmes à travers l'écriture.

de la culture a toujours été de récupérer, elle laissait toujours en marge certains artistes qui n'étaient pas aveuglés par le phare du centre et voyaient plus aisément ce qui serait un jour au centre. Mais un Artaud contemporain qui penserait ainsi serait un simple sot, parce qu'il n'y a pas de centre. La littérature (une certaine littérature : *Finnegan's Wake* et *L'homme sans qualité* en particulier), la philosophie (une certaine philosophie : *Ainsi parla Zarathoustra*, surtout) et la peinture (une certaine peinture : le cubisme, sans doute) ont préparé le terrain pour la compréhension des phénomènes économiques et politiques.

Tout est travail, même un mémoire de maîtrise sur « La cadrature hyperbolique des nuisances heideggerienne dans les discours de Tony Blair » est un travail productif. Comme l'était celui des jeunes qui ont participé aux mouvements contestataires des années 1960 et 1970 qui ont employé la « révolution » (sans le savoir) pour se faire les griffes avant d'accéder à des positions de pouvoir dans la société qu'ils méprisaient. Leurs discussions sans queue et sans fin dans les amphis des universités pour définir le prolétaire n'ont pas été inutiles : elles ont créé des habitudes, des ruses, des capacités qui leurs permettent maintenant de former et de contrôler et d'être des noyaux importants dans le réseau du pouvoir. Ils pensaient être l'avant-garde du communisme, ils étaient l'avant-garde de l'Empire.

Les hommes et les femmes sont trempés par la soupe du féminin ?

À l'ombre de Winnicot on parle du féminin comme d'une espèce de soupe sexuelle archaïque où trempent hommes et femmes. Image très loin d'être innocente et très marquée par son origine mâle. Pourquoi ne dit-on pas que le féminin est la soupe sexuelle archaïque qui trempe les hommes et les femmes ? Parce que le féminin est l'archétype de la passivité ? Ou parce qu'on n'ose pas dire que les hommes et les femmes sont trempés par la soupe du féminin ? Trempé dans le même sens que l'acier, pour qu'il soit plus dur et plus élastique.

Pourquoi en parler autant ?

Maintenant que l'on a arrêté de parler du tsunami j'ai une question : est-ce qu'on aurait fait un tel tabac, s'il ne s'agissait pas de lieux touristiques fréquentés par les Occidentaux ?

Une culture unificatrice ?

Le 6 mai 1856, quelque part dans l'empire autrichien, naissait Sigmund Freud. Sa naissance est aussi éloignée de nous qu'elle l'est du traité sur l'optique de Newton ou de la dernière exécution de sorcières en Angleterre. Dans le même sens : nous sommes éloignés des bagatelles de 1968 beaucoup plus que le « soixante-huit » ne l'est de la guerre d'Espagne. Le temps et la mémoire s'accouplent pour engendrer des sphères montagneuses où les distances varient selon les pentes, les saisons, le souffle et surtout, le nombre de tunnels qu'en vieillissant la culture a offerts aux routes tracées dans la jeunesse. Certes, le fait de rapprocher les événements par un tunnel empêche de contempler les fleurs qui bordent les routes. Mais qu'est-ce que la culture sinon une taupe qui rapproche les événements du passé au noir du présent ?

Qu'est-ce qu'on trousse ?

Qu'est-ce qu'on trousse ? On trousse une oie, une femme, les bas, du foin, les jupes, la queue, une affaire. On trousse un peu n'importe quoi. Quel lien entre « trousse une oie » et « trousse une femme » ? je n'en vois pas. (Je me refuse de considérer qu'il y a des analogies entre les femmes et les oies.) Et entre « trousse la queue » et « trousse les jupes » ? un peu plus mais... Allons voir l'étymologie, notre grand oracle : le verbe trousse vient du latin *Torquere* qui signifie tordre. Refaisons notre exercice.

Quel est le lien entre « tordre une oie » et « tordre une femme » ? C'est la même signification, il suffit de considérer les deux expressions des synecdoques : « tordre le cou à... ». Mais « trousse une femme » veut dire « lui faire l'amour » ! Quel lien entre « faire l'amour » et

« tordre le cou » ? Mieux vaut s'arrêter, si on ne veut pas se retrouver en des contrées dangereuses.

Pourquoi ce renversement de l'ordre des nouvelles ?

C'est la seule chaîne de télé que j'écoute : le journal télévisé de 10 heures, deux ou trois fois par mois. C'est le seul journal télévisé francophone qui ne se limite pas à parler de la couleur de la culotte des ministres québécois ou des prises de position des responsables d'un comité des sans quelque chose. Depuis quelques mois je trouve les journalistes de TV5 malhonnêtes. Un exemple parmi des dizaines : le dernier attentat suicide palestinien qui a fait dix-neuf morts et la riposte d'Israël qui a bombardé un camp en Syrie. Présentation des événements au journal télévisé : « *Israël riposte à un attaque suicide palestinien bombardant un camp...* » Après cette entrée en matière ils ont fait un reportage « correct », je dirais même très bon, sur l'attentat. Mais alors pourquoi ce renversement de l'ordre des nouvelles ? Je connais la réponse de ceux qui, comme moi, croient à la cause palestinienne : « L'attentat était une réponse à des homicides sélectifs de l'armée israélienne. »

Oui, et alors ?

Ce n'est certainement pas avec un titre comme celui-là que l'on rétablit une simili objectivité. Voici deux titres plus « objectifs » et moins spectaculaires :

« Une attaque... Israël riposte » ou

« Réponse aux homicides... un attentat suicide... Israël riposte »

Dans leur antiaméricanisme ils y vont à peu près de la même manière : l'entrée en matière est toujours fort méprisante. On est tous d'accord que Bush et Sharon sont deux exemples parfaits de défenseurs des intérêts étroitement militaires et économiques des *happy few* de leurs pays. Mais n'est-ce pas la définition même de chef d'État que de défendre les intérêts économiques de la minorité riche de son pays, contre vents et marées ? Étroitement.

Disent-ils que ce sont les militaires français qui ont formé les tortionnaires argentins toutes les fois qu'à TV5 on parle de la torture en Argentine ? Ce n'est pas la responsabilité des Argentins qui devrait être en première place ? (A moins d'être méprisants. Très méprisants. Et paternalistes)

Il est facile d'oublier que c'est État noir, noir État.

Si certains se ferment dans un mutisme animal, qu'importe ?

J'en ai tellement ras le cul des Sornettes des Amériques que même l'idée d'en parler indirectement me donne mal au cœur. Mais les journalistes ont réussi à proférer tellement d'âneries — et ils savent le faire avec un tel mépris de la langue et de l'intelligence du public — que, si je ne veux pas risquer un *ulcus*, je dois désobéir au *motus* ! que les plus sages de mes neurones m'envoient.

Donc.

Donc, quelques centaines de jeunes violents n'ont pas respecté les règles de la démocratie et quelques centaines de policiers violents ont respecté les règles de la démocratie. Tout est parfait. Tout est comme on s'y attendait : le grand réalisateur ne s'est pas écarté du scénario. Ce qui est bien, pour ceux qui ne veulent pas des nouveautés coûte que coûte. Mais je crois que le tout est encore mieux qu'on ne le pense. Ces jeunes violents sont l'expression plus belle, plus propre, plus intelligente d'une jeunesse qui veut un autre monde : un monde vivable aussi pour les non chanceux, pour les gros gars bêtes aussi — éventuellement. Qu'importe si une partie de ces jeunes s'intégrera et deviendra encore plus réactionnaire que ceux qu'elle

conteste¹²⁵ ? Même si certains d'entre eux deviendront des tranquilles médecins avec piscine à Brossard, qu'importe ? Le fait que certains, un jour, cheveux gris et muscles pendouillant, continueront à deviser de révolution dans leur salon, qu'importe ? Il y aura même ceux qui continueront à se piquer et tomberont dans les bras de la vieille vache avant trente ans, mais qu'importe ? Si certains se ferment dans un mutisme animal, qu'importe ? Ce qui importe c'est que des forces vitales cherchent un espace, que de nouvelles vies mettent à l'épreuve les injustices que les générations précédentes ont su bâtir avec une telle perfection. Que des têtes ne soient pas prises dans un réseau byzantin de distinguos fades, que des corps n'aient pas peur de crier, de courir, de vivre et d'être injustes par esprit de justice : voilà ce qui pourrait mettre un peu d'espoir dans toutes ces têtes sages qui nagent dans les nuances parce qu'elles savent. Ce qu'ils ne semblent pas savoir, ces savants, c'est qu'il existe un monde hors des livres, du cinéma, de la télé, etc. où ce sont ceux qui ne savent pas qui savent.

Mieux Ulysse ou les sirènes ?

Elle m'écrit : « Dans l'histoire d'Ulysse et des sirènes, je préfère les sirènes et je ne suis pas sûre qu'elles étaient si féroces que l'on dit ».

Moi aussi je préfère les sirènes. Mais, je ne sais pas nager, je chante très mal et je n'ai pas une si belle queue. Et puis, faut-il ajouter que si j'étais une sirène j'aurais préféré Ulysse à mes copines ?

Le retour des nations ?

Tom La Sorda est fort orgueilleux de son exploit. Fils et petit-fils de syndicalistes, il est maintenant le deuxième homme du groupe Chrysler. « *Cette ascension est un signe important (powerful) d'une nouvelle ère de coopération entre les compagnies et les syndicats* ».

Union sacrée. Union nationale. Union contre la globalisation. Une sacrée union, comme dirait Jean.

Tom La Sorda : « *Dans le vieux temps on parlait de G.M., Ford, Chrysler, aujourd'hui il y a la Chine, le Japon, la Corée, l'Europe. Partout dans le monde on est en compétition contre nous* ». Nous qui ? Nous, le peuple américain. Fin des empires et retour des nations ?

J'ai peur.

J'ai peur des pas en arrière qui nous attendent

Universel chez nous ?

Des discussions à propos du port du voile en France, on passe aux policiers sikhs torontois qui voulaient garder leurs turbans, aux juifs hassidiques qui refusent des goys dans leur autobus pour New York et on finit avec l'ablation du clitoris.

Mais là non plus on n'est pas d'accord. Et pourtant. Et pourtant... il n'y a pas de pourtant : croire que l'ablation du clitoris soit une mutilation monstrueuse est une idée très occidentale, qu'il dit. J'en conviens. Et chinoise aussi, j'ajoute.

Je suis occidentale et je ne peux pas faire comme si je ne l'étais pas. « Faire comme si on ne l'était pas » et essayer de comprendre la culture des autres n'est-ce pas aussi une caractéristique occidentale ? Pas qu'occidentale, j'en conviens, mais, depuis des décennies, surtout occidentale.

Tu sais, ce sont des femmes qui font l'ablation à d'autres femmes.

¹²⁵ Comme des Roch Denis quelconques.

Je m'en fous... il y avaient bien les collabos juifs dans les camps...

Rien à voir. Dans certaines cultures si une femme n'est pas clitérodoctomisée elle ne peut plus se marier. Et si elle ne se marie pas elle sera encore plus malheureuse... On ne peut pas se débarrasser d'un phénomène ancré depuis des centaines dans une culture avec des actes de volonté naïfs, avec des lois inspirées de notre particularisme occidental. Veux-tu envoyer l'armée américaine pour installer le respect du corps des femmes ?

T'exagères ! Je suis d'accord que ce n'est pas une loi qui peut changer et surtout pas l'armée, mais en Occident on ne peut pas accepter que ce reste d'une culture d'oppression puisse... C'est un dilemme. Un vrai dilemme, qu'on ne peut pas fuir et ce n'est surtout pas en faisant comme si la raison était toute du côté des « autres » cultures qu'un fait des pas en avant.

Mais c'est quoi « des pas en avant » ? Des pas en avant pour toi peuvent très bien être des pas en arrière pour d'autres. Est-ce mieux une femme qui a encore son clitoris mais qui passe toute sa journée au bureau en faisant un travail de merde et ses soirées hébétée devant la télé...

T'es de mauvaise foi. Ni l'une ni l'autre, bien sûr...

Ni l'une ni l'autre mais ton féminisme te fait mettre au centre les valeurs d'une culture particulière qui considère le corps comme sacré. Tout cela est culturel. Le corps est lui aussi dans la culture.

Certes. Mais c'est universel chez nous...

Universel chez nous ?

Universel chez nous.

Pourquoi nous appelle-t-on Urbanistes ?

Vous êtes urbaniste ?

Oui. Est-ce étrange ?

Non, Mais c'est la première fois que je rencontre une religieuse urbaniste.

Oui. On n'est plus très nombreuses dans l'ordre de Sainte-Claire. Il y a très peu de gens comme vous qui savent que les religieuses de ma congrégation s'appellent Urbanistes. Avez-vous une sœur ou...

Moi... non...vraiment... ce n'est pas... je croyais...

Ne soyez pas gêné. Je suis habituée. Les urbanistes sont tellement plus nombreux que les Urbanistes !

Excuses mon ignorance et mas curiosité. Pourquoi...

Pourquoi nous appelle-t-on Urbanistes ? Parce que nous suivons les règles d'Urbain IV. Mais, attention, il ne faut pas confondre les religieuses Urbanistes avec les partisans d'Urbain VI lors du schisme d'Occident, eux aussi on les appelle Urbanistes.

Merci, de la part de tous les urbains avec « u » minuscules pour votre cours d'urbanisme.

Dieu soit avec vous

S'allier avec plus fort que soi ?

Il y a deux mille ans les adultes et les enfants qui lisaient la fable de Phèdre sur la vache, la chèvre, la brebis et le lion, étaient certainement d'accord avec la conclusion proposée par l'auteur (*ne fais point d'alliance avec plus fort que toi, si tu veux qu'elle soit solide*). Aujourd'hui un enfant de 5 ans dirait : « Mais, papa, les vaches, les chèvres et les brebis ne mangent pas de viande !!!!! »

Peut-on tirer des conclusions sur les petits changements qu'on a eus en 2000 ans ? (en 2000 ou 20 ?) Sans doute.

Pour celles qui l'ont oubliée, voici la fable :

*Numquam est fidelis cum potente societas:
Testatur haec fabella propositum meum.
Vacca et capella et patiens ovis iniuriae
Socii fuere cum leone in saltibus.
Hi cum cepissent cervum vasti corporis,
Sic est locutus, partibus factis, leo:
Ego primam tollo, nominor quia leo;
Secundam, quia sum fortis, tribuetis mihi;
Tum, quia plus valeo, me sequetur tertia;
I Malo afficietur si quis quartam tetigerit.
Sic totam praedam sola improbitas abstulit.*

Et pour celles qui ont perdu leur latin :

*Ne fais point d'alliance avec plus fort que toi, si tu veux qu'elle soit solide.
Une Vache, une Chèvre et la Brebis timide
Allèrent à la chasse, un jour, avec le roi.
Le roi, c'est le Lion. Un cerf, riche capture, Tomba dans les filets de la société.
Le Lion le partage avec dextérité : « Le premier lot, dit-il , mon titre me l'assure ; Je
m'appelle Lion : le second, ma valeur. Ma force, on le voit bien , me répond du troisième ;
Si quelqu'un touche au quatrième, Il est mort. Tout le cerf appartient au voleur.*

Pourquoi garde-t-on le virus de la variole ?

Après quelques considérations sur l'importance de l'éradication complète de la variole en 1977 et après avoir constaté que son virus existe seulement dans sept laboratoires où « il est gardé soigneusement prisonnier », J. Lacarrière demande à A. Jacquard : « Pourquoi garde-t-on le virus de la variole ? »¹²⁶. La première réaction de Jacquard, présentée sous forme de question, est étonnante : « A-t-on le droit de supprimer définitivement une espèce vivante ? » Étonnant pour ceux — très nombreux, je l'espère — qui croient que la vie d'un seul être humain est plus importante que la vie de toute l'espèce des virus de la variole ; pour ceux qui pensent que la vie de Robert Clay, un noir quelconque, qui attend dans le couloir de la mort d'une prison texane compte bien plus que le dernier virus d'une espèce quelconque.

Suffit-il de regarder le bas du bas ventre d'une femme en pantalons ?

Pour comprendre que jadis nous fûmes des animaux il suffit de regarder le bas du bas ventre d'une femme en pantalons. Pourquoi ? Pour deux motifs — que je n'ai pas envie d'expliquer.

¹²⁶ Albert Jacquard, Jacques Carrière, *Science et croyances*, Albin Michel, 1994.

Pourquoi en veux-je aux médiocres ?

Parce qu'ils souillent les belles choses. Et s'ils y sont bien ? Tu as raison. Laissons les cochons se vautrer dans la vérité. Passons outre sans être outré. Passons vraiment outre. La vulgarité a les mêmes droits que le raffinement, même plus, s'il est licite de parler de droits à ce propos. Passons outre car on ne voit que ce qu'on est.

Qu'il n'existe pas de vérité c'est encore plus vrai qu'on ne le pense. Même les petites vérités, celles qui sont les plus vraies, les plus dangereuses, les plus chatouilleuses, n'existent pas. La vérité est la condamnation à mort que les tribunaux de l'État et de la religion infligent à la vie.

Dans un Taliban peut-il se cacher un homme ?

La première fois qu'une fille me coupa les cheveux ce fut en 1981 à Montréal. J'étais mal à l'aise et curieux. Elle me frictionna le crâne avec des doigts trop délicats et son corps ne respectait pas les distances de sécurité (ou de la bienséance, si vous préférez). Je ne me sentais pas chez le coiffeur. Et puis, lentement, je m'habituai. Le sexe de la personne qui me coupait les cheveux devint sans importance. Jusqu'à hier, à Saint-Jean-de-Luz. Décolleté assuré, emmanchure comme il faut, minijupe qui n'entrave pas les mouvements. Ses doigts sont moins délicats que ceux d'il y a vingt ans à Montréal.

Les os de mes coudes ne cèdent pas à la pression des muscles de ses cuisses — cette pression qui semble être de la pure mécanique, ses bras bien musclés et le grand tatouage sur l'épaule sont des indices sûrs d'une femme de tête. D'une femme qui fait ce qu'elle veut de son corps qui ne veut que ce que sa tête veut. Une vraie intellectuelle. Ce pourrait être là des considérations sans intérêt si le crâne de ce jeune paysan italien à Montréal et les coudes de cet homme grisonnant aujourd'hui n'étaient pas des verres grossissants qui permettent de comprendre ces Talibans qui, apeurés par le magnétisme des femmes, cherchent dans la parole de Dieu la justification de leur folie. Tout homme abrite-t-il un Taliban ? Certainement. Même ceux qui s'en veulent très éloignés. Surtout eux. Comme Bush qui se promène dans le jardin de la Maison Blanche main dans la main avec sa femme comme s'il sortait d'une bande dessinée. La crispation des barbues et le vide de Bush ne sont que les facettes de la même médaille. Laquelle ? Celle que l'économie fond dans le moule du sexe.

Dans un Taliban peut-il se cacher un homme ? Pas sûr.

Quand une « vraie » vie commence-t-elle ?

Dire que la « vraie » vie commence à 70 ans, peut sembler excessif ou farfelu ou provocateur ou loufoque... et pourtant, et pourtant.... Et pourtant si on croit qu'une « vraie » vie est possible sur terre (comme je le crois) alors il faut que pour la vivre on ait accumulé assez de malheur et assez de bonheur et assez de manque de l'un et de l'autre pour se regarder et regarder avec un œil détaché et en même temps amoureux (de soi et des autres). Mais, qu'est-ce qu'une « vraie » vie ? Une vie qui n'a pas besoin de VERITE. Pourquoi 60 et pas 30... ou 84 ? À cause de ma « vraie » vie.

Les frontières entre fiction et réalité sont-elles floues ?

Pendant que je cours en restant sur place comme un débile dans un gym bondé de Larissa¹²⁷, je regarde sur un écran muet un militaire qui martèle le mur d'un jardin avec la tête sanguinolente d'une femme qui fut déjà belle. Est-ce fiction ou réalité ? Je ne sais pas, et, n'ayant pas vu les génériques, je ne le saurai jamais. Une nième confirmation que les

¹²⁷ La gymnaste Russe, née en Ukraine, Larissa Semionovna Latynina est la première femme à remporter neuf médailles olympiques

frontières entre fiction et réalité sont floues — ou poreuses, comme disent mes amis sociologues ? Non.

Notre système perceptif est bête et se laisse envahir par n'importe quelle image et seulement après coup on (on : c'est-à-dire ce qui en nous socialise et donc stabilise nos perceptions) peut dire « c'est vrai » ou « c'est du cinéma » ; mais même après coup il y a de bonnes chances de se tromper. Et, « après coup », ce n'est pas nécessairement immédiatement après : l'après, mesuré sur l'échelle inflexible du temps des horloges, est très variable et ce n'est pas que la raison qui l'écourte. Qui n'a pas connu des personnes, par ailleurs très sensées, qui, en 1969, ne croyaient pas que les Américains avaient mis pied sur la lune ? « Ils peuvent nous faire voir ce qu'ils veulent ! » ou croire que Rin Tin Tin avait bel et bien sauvé les colons ? « On n'imagine pas ce que les chiens peuvent faire ! »

« Il croit à tout ce on lui raconte », n'a pas attendu la télé pour être apposé sur les naïfs et les sots, et ce n'est pas au XXI^e siècle qu'on a la primeur des saints Thomas, mais, ce qui est par contre nouveau, c'est que, depuis qu'on raconte avec des images, l'ensemble des naïfs et des sots et celui des cyniques et des malins sont si bien mélangés que les sots paraissent souvent cyniques et les malins naïfs. Nos expériences personnelles, même celles de ceux qui affirment « nous, nous avons vu tellement de choses ! », sont tellement limitées par rapport aux expériences possibles des quelques milliards d'humains qui vivent, ou qui ont vécu, sur terre que, du point de vue d'un individu, tout devient possible. Il y a toujours de nouveaux événements qui sourdent des nouvelles vies.

Qui aurait cru que... J'aurais mis ma main dans le feu... Tu blagues !

Non, il ne blague pas. C'est presque un problème d'arithmétique : plus il y a de vies qui jettent du chaos sur terre et plus il y a de possibilités, d'imprévus et de risques. Si vous ajoutez que la violence est chaotique par définition et qu'elle fait taire, parfois pour toujours, ceux qui l'ont subie, vous vous retrouvez avec encore plus de surprises

Et ce qui est commun aux humains ?

Pardon ?

La réalité dépasse la fiction. Et comment imaginer autrement si la fiction naît dans la réalité ? Mais, la réalité dépasse surtout la raison qui se prend souvent pour un autre jusqu'à ce qu'un autre autre ne se montre.

Y a-t-il des changements significatifs après la première enfance ?

Les deux filles sont dans leur dixième année. L'une est sûre d'elle, autoritaire et capricieuse ; l'autre est timide, servile et obéissante. L'une s'intéresse aux choses culturelles (elle passe des heures sur l'ordinateur avec *La récré des poètes, un atelier de poésie pour écrire, s'amuser et rêver*), l'autre aime jouer à la petite femme qui prépare les repas pour les copains. Comme vous pouvez vous en douter, c'est celle qui aime la poésie qui est autoritaire.

Elles passent toutes leurs journées ensemble. Elles sont le recto et le verso du couple sadomaso en miniature.

Je les accompagne à la piscine.

— Je ne veux pas me déshabiller ici, dit l'une.

— Moi, oui. Si tu veux, je te cache avec la serviette, lui répond l'autre en me regardant avec un regard qui dit, l'on ne peut pas plus clairement « tu dois compatir, c'est une idiote ».

Les je sont faits.

Mais quelles viscaches peuvent bien ronger la lucidité de ceux qui croient qu'il y a des changements significatifs après la première enfance ?

Pour ceux qui ne connaissent pas cet étrange rongeur (*Lagostomus maximus*), voici une photo de la viscache de I.



Animal complexe, la viscache. Même si sur la photo on ne la voit pas, la queue est énorme comme celle d'un écureuil ; les pattes, que l'on voit très bien, sont identiques à celles de la gerboise et si on ne voit pas que les oreilles sont des oreilles de lapin, on n'a jamais vu un lapin. Les viscaches qui ne se cachent pas dans les âmes vivent dans la Pampa et ont une caractéristique assez étonnante : pour se sauver elles peuvent laisser leur queue dans la bouche des prédateurs sans que cela ne leur crée de problème psychologique.

Qu'un tel animal, après des années de vie dans l'obscurité d'une âme, puisse avoir rongé la lucidité à la racine n'a rien d'étonnant.

Comment échapper à ce paradoxe ?

Du moment qu'on bâtit une vision du monde, on ne voit plus le monde. C'est là un bon exemple des dégâts créés par de fausses analogies : l'œil intellectuel, contrairement à celui physique, se regarde regarder et, plus il se regarde regarder, plus il pense de voir le monde, de le comprendre, d'avoir une vision du monde — ce qu'on appelle une théorie.

Comment échapper à ce paradoxe ? Je ne le sais pas. Si je le savais j'aurais une vision du monde.

Pourquoi exclure les jeunes de seize ans et pas les vieux séniles ?

Je viens de l'embarquer près de Drummondville. Il a seize ans, pue diablement des pieds et va passer la fin de semaine à Gaspé.

— Aimerais-tu que l'on abaisse le droit de vote à 16 ans ?

— Oui, ça serait l'fun.

Elle a dix-neuf ans et se meut très à l'aise à la librairie Gallimard :

— Je suis contre le vote, tout court... et puis, à seize ans, on devrait avoir d'autres choses à faire.

Elle a dix-sept ans et deux yeux perpétuellement écarquillés. Elle vient de Victoriaville et quête au coin de St-Denis et Cherrier.

— Oui, j'aimerais bien ça.

J'étais franchement contre l'abaissement de l'âge du droit de vote. J'ai une allergie très grave et semble-t-il rarissime, aux jeunes cadres des Partis et, plus en général, à tous les jeunes qui font consciencieusement de la politique : quand je les entends parler, mon aine se remplit de pustules ; ma suture sagittale se dessoude, quand j'entrevois leurs épaules affaissées à la télé. Je n'ose donc pas imaginer la réaction de mon corps devant de petits morveux de seize ans qui se prennent au sérieux dans des débats « d'importance nationale », qui siègent éventuellement à la chambre des députés et qui, pourquoi pas, deviennent ministres. Parce que si on leur donne le droit de vote, il faudra, bien sûr, leur donner le droit d'être élus.

Mais, quand j'ai entendu les arguments très faciles *contre* de mes amis cultivés, j'ai changé mon fusil d'épaule. Maintenant, moi aussi, qui ai quatre fois seize ans, j'aimerais bien ça. Ça devrait être le fun ; même si, je l'accorde volontiers, à seize ans on pourrait avoir des choses bien plus intéressantes à faire qu'aller voter. En effet, imaginer un petit cul de dix-sept ans, ministre de l'Éducation, essayer de discipliner les enseignants pourrait presque me mettre de bonne humeur — je dirais même que je pourrais accepter certaines directives ministérielles seulement en les sachant formulées par quelqu'un qui n'a pas encore hypothéqué son cerveau (pas parce qu'il est meilleur que ses aînés mais parce qu'il n'a pas encore eu le temps de le faire : la banque mondiale des idées, à cause du long processus de vérification, est très lente dans l'acceptation d'un nouveau client). Donner des responsabilités aux citoyens avant qu'ils ne s'encroûtent, n'est peut-être pas une si mauvaise idée, après tout.

Il fut un temps où les hommes de 16 ans avaient le droit de mourir pour la patrie ou au travail et les filles de 14 ans étaient engrossées par des bœufs — avec ou sans droit de vote. Est-ce préférable d'employer des jeunes comme chair à canon pour des idées et des intérêts choisis démocratiquement ou de les laisser participer aux débats sur les idées ? S'ils ne sont pas mûrs pour la discussion, peuvent-ils l'être pour choisir de mourir ? Tu exagères, me dira-t-on, chez nous les jeunes ne sont plus envoyés à la guerre. C'est vrai, mais c'est seulement parce que chez nous actuellement il n'y a pas de guerre ; vous pouvez être sûrs que, quand on aura besoin de chair jeune, les petits voyous des bandes de rue seront de très bons candidats aux rôles de héros nationaux.

L'incapacité qu'ont les « adultes » d'endosser leur âge nous montre le tragique (ou le cocasse, selon le point de vue) d'une société fondée sur l'infantilisation. Dans le sans dessus dessous des âges, on est incapable d'évaluer les aptitudes des « jeunes » et des « vieux » ; « jeune » et « vieux » qui n'existent plus que comme emballages esthétiques ou moraux pour emballer le n'importe quoi qui importe au moment. Voilà : un homme squelettique de cinquante ans, en jeans et T-shirt de *The rage against the machine*, qui se démène comme une fille de dix-sept ans au corps de saule ; une femme dans la soixantaine, au visage complètement parcheminé, qui joue la naïve impertinente et qui dévisage un bellâtre aux yeux de merlan frit ; un ado cravate veston qui discute de l'influence d'une diminution du taux d'inflation de 0,01 %, etc. Il s'agit bien sûr d'énormes stéréotypes mais, comme la célèbre fumée, ils sont le signe du feu qui, dans notre cas, calcine le rôti social. Quand cheveux gris et bedaines volettent comme des blancs-becs et picorent dans les assiettes à moitié vides de leurs enfants faut-il s'étonner d'entendre parler de conflits entre générations ? Et si conflit¹²⁸ il y a, laissons au moins que les jeunes choisissent leurs représentants dans le cirque législatif.

On a oublié de dire que l'on ne croit pas que le vote ait une très grande importance dans notre société mais que, pour le bénéfice de la discussion, on a fait comme si.

¹²⁸ Même si les médias charrient là-dessus, on ne peut pas le nier pour apaiser notre conscience parfois trop rigide classiste.

Le vote à 16 ans, contrairement à ce que l'on pense au PQ, peut engendrer un débat qui obscurcira celui sur la nation et dont les issues pourraient étonner bien de têtes d'œufs des Partis et des sociétés de sondage. Il faudra en effet rediscuter l'exclusion dans la démocratie — pourquoi les jeunes de seize ans et pas les vieux séniles ? Pourquoi seize pour hommes et femmes et non pas, par exemple, quatorze ans pour les filles et seize pour les gars (histoire de donner de l'importance à la maturité) ? Et cela nous obligerait à enchaîner sur : pour permettre de voter aux adolescents ne faut-il pas rendre l'école plus « dure » ? Faut-il renoncer à l'école mixte pour ne pas retarder les filles ? Ou, questions anodines : faut-il baisser le « droit » de consommer de l'alcool à seize ans ? Peut-on empêcher de voir des films pornos ou violents à des jeunes ayant droit de vote ? ? (pour ne pas dire, est-ce à l'État d'imposer des limites d'âge sur certains comportements ?). Etc.

On pourrait donc avoir un débat national, prélude à un référendum sur le droit de vote où les jeunes auraient bien sûr... droit de vote.

Peut-être que le seul argument fort pour le *contre* a déjà été donné par R. Gary quand, faisant allusion aux hommes dans la cinquantaine, écrivit que « vous pouvez vous procurer facilement des filles très jeunes — c'est pour ça d'ailleurs que l'on a abaissé la majorité à dix-huit ans »¹²⁹.

Vas-tu voter ?

Je ne réussis pas à les prendre au sérieux. Aucun. Le même degré de vulgarité, des convictions qui font mal à l'intelligence, des mots qui ne sont ni mots, ni cris, ni demandes, des visages aux yeux éteints que seuls les trips de pouvoir allument, des oreilles cérumineuses.

Vas-tu voter ?

Non.

Et si Harper gagne ?

Harper ne gagnera pas, ni Martin, ni l'ex marxiste converti au nationalisme. Personne ne gagnera.

Il n'y a pas de bataille électorale. Il y a une comédie, une mauvaise comédie dont les metteurs en scène refusent l'avant-scène.

Les metteurs en scène ne participent pas. Ils ne sont pas élus.

Ils ne sont pas les élus d'un dieu, non plus.

Ils sont les élus de l'argent, l'âme du pouvoir.

Vrai ment ?

Dans cent ans on se rappellera Lacan seulement pour ses jeux de mots. Surtout pour un, pour celui qui lui a assuré une place dans l'Olympe des philosophes.

Es-tu sérieux ?

Oui.

Vraiment ?

Vrai ment.

¹²⁹ R. GARY, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*.

Is Billy wilder than Oscar?

Il se vante, avec classe (je souligne « avec classe », parce que la vantardise et la classe ne marchent pas très bien ensemble) de sa grande culture. Mais, parfois, il fait de grandes bourdes. Comme hier, quand, pour expliquer à une jeune fille, plutôt sympa mais pas nécessairement aux faites de la culture, qu'il y eut une époque où les Anglais étaient moins tolérants que les Français, il a cité le cas de l'écrivain anglais homosexuel Oscar Wilder.

La culture ?

Trouver la variable inconnue.

« X est en propre le terrain de jeu des individus qui manquent intérieurement d'autonomie et ont besoin de point d'appui, mais qui ont cependant besoin qu'on les distingue, qu'on leur prête attention et qu'on le mette à part. »

La culture ?

Non. Je continue avec la citation : « X élève l'insignifiant en en faisant le représentant d'une totalité, l'incarnation particulière d'un esprit commun ».

J'aimerais encore répondre « culture », même s'il est évident que la réponse dépend de l'auteur. Qui est l'auteur ?

Ah, je ne te le dis pas ! C'est Y, la deuxième inconnue.

En ne connaissant pas Y, même si je pouvais répondre « art » ou « religion », j'insiste : « culture ».

Je continue à citer : « X a en propre de rendre possible une obéissance sociale qui est en même temps différentiation individuelle. »

Merde, mais c'est la culture !

NOOON ! Dernière chance : « C'est le mélange de la soumission et du sentiment de la domination qui exerce ici son action. »

Je ne démords pas. CULTURE.

Tu y tiens, à tes idées ! La réponse est tellement simple...

Mais, attention, par culture je n'entends pas labourer la terre pour se nourrir, ni les éléments intellectuels d'une civilisation mais les connaissances acquises permettant de mieux se montrer dans la société. Par exemple : Wittgenstein avait plus de culture qu'Hitler ; Pynchon plus que Biden, etc.

NOON ! Il s'agit de la mode.

Il s'agit de la mode ? Mais *mode* et *culture* ne sont-ils pas des synonymes ? Les hommes de culture, ne changent-ils pas d'habits à toutes les saisons tout en conservant leur style ? N'ont-ils pas besoin de changer de discours en fonction des occasions ? Ne sont-ils pas orgueilleux de la nouvelle chemise flamboyante qui les différencie de celle, grise et vieillotte, de ceux qui continuent à s'inspirer de, que sais-je ? Marx.

Ce que tu dis est très sensé, mais... essaye de deviner l'auteur et tu verras que c'est bien la mode qu'il attaque.

Donc, qui pourrait préférer de telles banalités ? Quelqu'un qui ne connaît pas la mode, ça c'est certain. Un homme, parce qu'une femme serait ou bien plus dure dans le choix des mots ou

bien défendrait la mode. Ça doit être quelqu'un qui se prend très au sérieux. Un universitaire, allemand probablement. Ne me dit pas que c'est Adorno ?

Pas de bêtise, il est trop intelligent ! Trop engagé !

Nietzsche ? Tu ne m'as pas l'air de connaître Nietzsche.

Sloterdijk? Trop moderne, et puis je ne crois pas qu'il soit Allemand. Mais, il est vrai que dans ses moments noirs, il aurait pu écrire cela.

Je donne ma langue aux chats.

C'est Georg Simmel. Connais pas et je ne veux pas le connaître car je sens qu'il sera à la mode dans pas longtemps.

Pourquoi continuer à dire *avoir un chien pour un homme* ?

Les chiens sont nombreux en ville, ils acceptent facilement de vivre une *vie de chien*. Ça fait tellement longtemps qu'ils nous côtoient ! Mais en ville les chiens sont des chiens de compagnie ou de plaisir— d'agrément disait-on autrefois, quand on avait aussi les chiens de manchon. Maintenant on en fait nos psy et nos amants. Ils vivent à l'ombre de notre souffrance, *nom d'un chien* ! Mieux vaut *se donner un mal de chien* dans *cette chienne de vie* que de se faire baiser par une chienne qui *a du chien*. Ils vivent dans notre langage parce qu'ils vivaient jadis dans le monde avec les paysans et d'où voulez-vous que le langage naisse sinon de la vie en commun ? Pour des dizaines d'expressions avec les mots « vache », « âne », etc. qui disparaîtront à la suite de la disparition des vaches et des ânes¹³⁰, d'autres naîtront autour des machines, des chiens et des chats qui, comme nous, s'adaptent très bien à la ville. Chiens et chats nous permettront donc d'inventer de nouvelles expressions imagées¹³¹ avant que les vieilles soient complètement incompréhensibles.

Comment pourra-t-il encore *faire un temps à ne pas mettre un chien dehors*, si les chiens sortent seulement pour leur petite promenade ? Pourquoi continuer à dire *avoir un chien pour un homme* ? Ne faudrait-il pas passer à *avoir un homme pour chien* ? Que dire d'*entre chien et loup* quand les lumières de la ville s'allument avant la tombée du jour ? Et, *être amoureux comme un chien d'un bâton* veut-il encore dire quelque chose quand les seuls bâtons que les chiens connaissent sont ceux que leurs maîtres leur lancent pour les faire *se déguiser en cerf* ? Et *mourir comme un chien* ? Cette expression n'a plus aucun sens : qui n'aimerait pas *mourir comme un chien* caressé par une maîtresse qui *pleure comme une vache*¹³² ? Et qui comprend encore ce que veut dire *ne pas valoir les quatre fers d'un chien*, sinon ceux qui continuent à voir des chevaux dans les manèges propres ?

Les expressions changeront non seulement parce qu'il y a des animaux qu'on ne connaîtra plus (sinon dans les livres et dans les documentaires animaliers. Mais les documentaires sur les lions, les ours, les tigres ou les gorilles sont tellement plus intéressants que ceux sur les ânes, les vaches et les chèvres, que les animaux qui ont partagé quelques milliers d'années avec les hommes recevront toujours moins d'attention et se réduiront à des « entrecôtes à la Bordelaise » ou des « canards à la bigarade ») mais aussi parce notre vie avec les animaux sera si différente que même en *ayant un chien d'esprit* on ne comprendra pas les expressions de nos

¹³⁰ Les mots ont beaucoup plus d'inertie que les choses matérielles.

¹³¹ Dans *Le bouquet des expressions imagées* de Claude Duneton (Seuil, 1990) j'ai compté : 124 expressions avec « chien » dont trois avec « chienne », 116 avec « vache » et annexes (bœufs, veaux et taureaux), 79 avec « cheval » et dérivés (jument, hongre), 65 cochons, 64 loups, 63 mouches, 59 ânes, 54 poules... Comme on le voit, le fidèle ami de l'homme est en tête (mais presque toujours dans des expressions péjoratives), mais il est suivi de très près par les animaux de la ferme ou qui mettent en danger la ferme (les loups). Et le chat, cet autre animal qui comme le chien semble bien s'adapter à la ville ? Le chat est en dix-huitième position (après les souris, les vers, les chèvres, les renards...). Rien d'étonnant : le chat n'est pas un animal social comme le chien, ni utile comme la vache ou le cheval, ni dangereux comme le loup. Il est un animal de luxe. Aristocratique.

¹³² Un peu plus vulgaire : pousser *des soupirs comme des pets de vache*.

ancêtres les bouseux. Prenons un proverbe comme « qui couche avec des chiens se lève avec des puces ». Pourra-t-il encore mettre en garde contre l'inconduite ou l'indignité¹³³ ?

Certainement pas. L'expression avait un tel sens parce que c'était l'humain (le pauvre, en l'occurrence) qui couchait par terre avec le chien. Maintenant que le chien couche dans le lit de sa maîtresse... *cette queue n'est pas de ce veau-là*¹³⁴ à moins qu'on ne veuille *brider son cheval par la queue*.

Et ce « vachement » qui se généralise à partir des années 1960 pourquoi a-t-il eu un tel succès ? parce que le « vachement » qui signifiait « sournoisement » n'avait plus de sens ? Sans doute. Pour le citoyen, la vache n'est plus qu'un animal paisible, mou... Le citoyen, chanceux ! n'a jamais reçu un *coup en vache* en trayant ! Même *avoir la vache et le veau*, n'est pas tout à fait évident. Ce qui en dit beaucoup sur les vaches, le mariage, les enfants, le sexe et nous.

Sont-elles vraiment absurdes ?

*Matilde, Henri et Grégoire*¹³⁵. Là fu Hans de Waitingen, qui ere hom lige au comte Conrad de Hofstausen, William de Saxe, qui ere uns des bons chevaliers del monde, Erik de Munchausen qui avoit esté esnasé, Othon de Hasbürger, qui ere hom de fais au abé Cyrille de Calmy ; et l'empereor li avoit donné senz livres por aler avoec les putereles florentines et se faire ablandir la coe avoec leur mus et leur troeure. L'empereor continuoit à faire la madelaine, le sien mus estoit com s'il avoit perdu boivre et mangier, il estoit mult bon à se montrer abosme et abroti. Mult fois avoit-il dit « Je ne suisse abeteor. »? Matilde disoist au mois cinc et le pape seulsment dou. Quant tous estoient partiz, Henri feist intrar une fame aux chevels loings com la sien espee et un hom ki portoist un petit abee, cist ne çsavest faire mais la fame dist : « En mien cuer je vous aame mout, je veult partir avoec la tienne chevalerie en Rome. » Henri hom qui aamois le jeu de la verte mais qui n'aamois les quarés fu ablandiz par la coulour du seillonet et la dolzor des mameles et abonacia la sien eepe aprez ke elle fu adenz. Quant le fou fu alt alt la fame enlangorée feist voir au sien monteor la joliveté du mus quart elle avoit avirez le sien veil, l'empereor cria « *Matilda, Ich liebe dich. Du bist ein Engel* » et Matilde cria : « *Cur Gregorium pedicasti ? Cur? Cecide rigida tua ! Cecide, Matildam.* » De k'adoc ke le fou fu alt l'eepe restu en le seillon, l'empereor et Matilde languetèrent en langue latine et barbare et trovèrent l'accordance.

Dans un souci d'objectivité scientifique, je dois ajouter que le manuscrit de *De imagine mundi* de Honophre le Solitaire dans le chapitre *Feminae imago*, donne une description tout à fait différente de la rencontre. Les papistes essayèrent-ils par-là de discréditer la virilité de l'empereur à une époque où le sceptre ne pouvait pas se reposer sans que la multitude se rebelle, comme l'écrit William Chester Jordan dans *The use of sceptre : the transformation of power in medieval Europe* ? Ou est-ce la version du Gibelin Jean de Mamotte qui déforme la réalité ? Antipapiste et machiste dans l'âme, je préfère la version de Jean de Mamotte, mais voici celle de Honophre, dans un latin du haut moyen âge qui n'a pas besoin de traduction : *tertia hora postquam venerat, in Enrici passserculo manum posuit Matilda et non passserculus erexit capitem, deinde Matildae os haesitabumdum avem umefecit deinde pallas linxit deinde culi foraminem. Minus nihilo. Post tres conata dixit Matilda : « Si secumdum decimum annum agentem fuissem, passserculus tuus evolarisse »*. Ces considérations sonnent absurdes à des oreilles modernes. Une femme de trente et un ans qui se sent vieille et qui envisage une fille de

¹³³ Je ne crois pas que cette expression fasse référence aux *puces travailleuses* : gougnottes en posture de travail, et qui se donnent en spectacle aux clients d'un bordel. Mais, avec la langue, on ne sait jamais où on peut arriver.

¹³⁴ Pas de rap, comme on dit aujourd'hui.

¹³⁵ Matilde de Canossa ; Henry IV empereur du Saint Empire Romain Germanique ; Grégoire VII le pape du célèbre *Dictatus papae*.

onze ans pour réveiller son homme de vingt-sept ? « Sont-elles vraiment absurdes ? », dicit Bataille.

Mimer les guillemets à chevron ?

Il suffit de parler quelques minutes avec des jeunes Anglo, de bonne famille et de bonne culture, pour les voir lever les mains comme des caissiers de *westerns* et mimer les guillemets. J'ai toujours trouvé cela agaçant, surtout quand ce sont l'index et le médium d'une féministe « dure et pure » qui prennent la relève des cils et battent de façon aguicheuse. Mais pourquoi les Anglo miment-ils plus souvent que les francophones les guillemets ? Aiment-ils plus les citations ? Sont-ils plus précis ? Je ne crois pas. C'est un problème de forme. De forme des guillemets. Avez-vous déjà essayé de mimer les guillemets à chevron ?

Pourquoi ne pas transformer les beaux possibles en réalité ?

Depuis belle lurette un grand nombre de philosophes nous dit qu'il est naïf de voir la vérité comme *adequatio rei* (comme adéquation de la parole à la « chose »). Les logiciens nous proposent un concept de vérité plus faible qui se restreint à un rapport entre mots, ce qu'on pourrait appeler *adequatio verbi*. Mais il y a peut-être une autre vérité qui jaillit de la rencontre des mots : celle de la beauté, de la poésie. Le beau est toujours vrai, très rarement juste. De là naît la tension du politique où l'on se demande : comment ne pas avoir dans le concret le « beau » qui jaillit des mots ? Pourquoi ne pas transformer les beaux possibles en réalité ? La tension du politique les questions ne sont que des préalables à l'action. La poésie est rare et ne s'identifie surtout pas à celle qu'on appelle poésie dans nos écoles : Baudelaire et Rimbaud sont pleins de non-poésie, Freud, Feynman et Nietzsche, pour n'en citer que trois, en ont parfois. La politique « juste » est encore plus rare, ce qui n'est peut-être pas beau, mais certainement humain.